





LES

# METAMORPHOSES
## D'OVIDE
MISES EN VERS FRANÇOIS

*Par* T. CORNEILLE *de l'Academie Françoise.*

TOME II.



A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, Grande-Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

# TABLE

## DES FABLES

CONTENUËS DANS LE SECOND TOME.

### LIVRE VI.

# TABLE
# DES FABLES
## CONTENUËS DANS LE SECOND TOME.

## LIVRE VI.

## LIVRE VII.



## LIVRE VIII.



## LIVRE IX.

## LIVRE X.

## *Extrait du Privilege du Roy.*

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye en datte du 12. jour d'Aoust 1668. Signé BOCTOIS : Il est permis au Sieur CORNEILLE, de faire imprimer, vendre & debiter par tout le Royaume un Livre intitulé *Les Metamorphoses d'Ovide traduites en Vers François*, pendant le temps & espace de dix années entieres & consecutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté achevé d'imprimer pour la premiere fois : Et défenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient de contrefaire ledit Ouvrage ou d'en vendre de contrefaits sous quelque pretexte que ce soit, à peine de confiscation des Exemplaires, & autres peines portées par les Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22. de Novembre 1668.*

ANDRÉ SOUBRON, *Syndic.*

Les neuf derniers Livres des Metamorphoses d'Ovide en Vers François ont esté achevez d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilege, le 15. de Mars 1697.



# LIVRE VI.

## DISPUTE DE NEPTUNE ET DE PALLAS,

### FABLE I.

Calliope se taiſt, & Pallas qui ſe leve
Reprenant la parole au moment qu'elle acheve,
Vers les neuf Sœurs tournée, approuve hautement
Ce que s'étoit permis leur juſte emportement.

S'en étant ſéparée, & ſur cette avanture
Reglant ce qu'elle croit avoir receu d'injure ;
L'exemple eſt beau, dit-elle, & quand d'un fier mépris
Un ſort plein de rigueur devient le digne prix,
C'eſt peu de l'approuver ; d'une pareille offence
Aux yeux de l'Univers il faut tirer vangeance.
Arachné qui cent fois dans mes ſecrets eut part,
Se vante inſolemment de me vaincre en mon Art.
Montrons un cœur ſenſible à tant d'ingratitude.
Pallas pourſuit ſa route avec inquiétude.
Cette Arachné pour Pere avoit le ſage Idmon,
Qui dénué de biens, & né dans Colophon,
Ne luy donnoit pas lieu d'avoir l'ame trop vaine
Du profit qu'il faiſoit à teindre de la laine,
C'étoit là ſon employ. Sa Mere ainſi que luy
Sortoit d'un ſang trop bas pour luy ſervir d'appuy,
Et meſme depuis peu ſa mort l'avoit réduite
A vivre abandonnée à ſa propre conduite ;
Mais quoy que ſa naiſſance, & vile & ſans ſupport,
Au travail de l'aiguille aſſujetiſt ſon ſort,
Le bruit qu'elle faiſoit par ſes charmans ouvrages
Luy donnoit chaque jour de ſi grands avantages,

Qu'en toute la Lydie un glorieux renom
Faiſoit valoir ſon Art, & connoiſtre ſon nom.
Ainſi l'obſcure Hypépe, où vivant ſatisfaite,
Elle laiſſa d'abord ignorer ſa retraite,
Devint bien-toſt par elle un ſi fameux ſejour,
Qu'on euſt dit d'une Reine au milieu de ſa Cour.
Tantoſt du Mont Tmolus les Nymphes les plus dignes
Quittoient, pour y venir, leurs vergers & leurs vignes;
Tantoſt pour contempler ſes merveilleux travaux
Les Nymphes du Pactole abandonnoient leurs eaux.
Quoy qu'elle euſt entrepris, c'étoit avec juſtice
Qu'à l'envy tout le monde en loüoit l'artifice.
Il n'étoit point beſoin que ce qu'elle avoit fait
Fuſt, pour eſtre admiré, dans un état parfait.
Les plus informes traits que cette adroite Fille
Sur ſon métier tendu traçoit avec l'aiguille,
Offroient je ne ſçay quoy de ſi brillant aux yeux,
Que ſes moindres eſſais charmoient les curieux.
Ainſi ſoit que d'abord du deſſein incertaine,
Pour choiſir les couleurs, elle étendiſt ſa laine;
Soit qu'en la ſecouant pour la mieux demeſler,
En forme de nuage elle la fiſt voler;

Soit que sa main agile, aprés l'avoir filée,
Grossissant le fuseau l'y laissast voir roulée,
Tout se faisoit d'un air à convaincre les yeux
Que Pallas pour l'instruire avoit quitté les Cieux.
Arachné le nioit, & prenant pour outrage
Qu'on crust que la Déesse eust eu cet avantage;
C'est en juger trop mal, disoit-elle, & Pallas
Ne peut m'avoir appris ce qu'elle ne sçait pas.
Qu'elle vienne, & s'il faut qu'avec mesme justesse
Sa main dans quelque ouvrage égale mon adresse,
Je me soumets à tout, & veux bien à son choix
Subir de son couroux les plus sévéres loix.

Du défi d'Arachné la Déesse avertie
Jure d'en rendre enfin l'audace démentie.
Elle vient dans Hypépe, & concertant son ton,
Marche en Vieille, & l'aborde à l'aide d'un baston.
Quoy qu'un front ridé choque & n'ait rien d'agreable,
La vieillesse n'est pas tout-à-fait méprisable,
Luy dit-elle, & des ans on tire au moins ce fruit
Que souvent la prudence est un don qui les suit.
Ainsi par une triste & longue expérience
Je connois quels malheurs fait naistre l'arrogance;

Et ſi de mes avis vous voulez profiter, (ter.
Vous ſerez dans vôtre Art moins prompte à vous fla-
Je ſçay qu'auprés de vous il n'eſt point de Mortelle
Qui doive conſerver quelque eſtime pour elle,
Faites-en vanité ; mais ne murmurez pas
D'en voir donner la gloire aux leçons de Pallas.
Ce ſentiment trop fier vous fait tort, & l'offence,
Et vous devez enfin redouter ſa vangeance,
Si vos ſoûmiſſions ne tâchent d'obtenir
Le pardon d'un orgueil qu'elle pourroit punir.
A ce mot de pardon Arachné l'enviſage,
Et quittant de dépit & l'aiguille & l'ouvrage,
Peu s'en faut que ſa main ne vange au meſme inſtant
Ce que pour ſa fierté l'affront a d'éclatant.
Son viſage s'enflame, & d'un regard ſévére
Luy marquant un mépris où régne la colére ;
Certes l'avis, dit-elle, eſt rare & fort nouveau,
Vieille folle, à qui l'âge a brouillé le cerveau,
Et dont ſi librement le foible eſprit s'ingére
De donner des leçons à qui n'en a que faire.
Puiſque la remontrance a de quoy te flater,
Va chercher qui te veuille ou te doive écouter.
Tu trouveras ſans doute en ta propre famille
Quelque Bru ridicule, ou quelque ſote Fille.

Porte leur ces leçons, mais ne te meſle pas
De prendre contre moy l'intéreſt de Pallas.
Quoy que je n'aye encor ny cheveux gris ny rides,
J'ay ſur ce que je vaux des lumiéres ſolides,
Et tu prétens en vain par tes raiſonnemens
Me faire là-deſſus changer de ſentimens.
Si ma préſomption offence ta Déeſſe,
Que ne vient-elle icy m'étaler ſon adreſſe?
J'oppoſerois la mienne, & nous verrions des deux
Qui montreroit pour vaincre un talent plus heureux.

C'eſt trop de patience, il faut le voir, dit-elle;
Voicy cette Pallas que ton orgueil appelle.
Alors, ſe revétant de ſes divins appas,
Elle détruit la Vieille, & découvre Pallas.
Les Nymphes d'alentour qui ſe trouvent preſentes
Donnent de leur reſpect des marques éclatantes,
Révérent la Déeſſe, & par des vœux ſoûmis
Cherchent grace à l'orgueil qu'Arachné s'eſt permis.
L'arrogante s'en moque, & toûjours obſtinée,
Avant que de ceder, veut eſtre condamnée.
Elle rougit pourtant, & d'un défi ſi prompt
Une honte ſecrete éclate ſur ſon front;

Mais de cette rougeur qui vient de ſa ſurpriſe,
Par l'eſpoir du triomphe elle eſt bientoſt remiſe.
C'eſt ainſi que le Ciel par l'Aurore vermeil,
Perd ce rouge, & blanchit au lever du Soleil.
Pallas qui par pitié retenoit ſa vangeance
A peine à concevoir cet excés d'inſolence,
Et ſans plus differer, reſoluë à l'éclat,
Elle en jure la peine, & s'appreſte au combat.
A ſoûtenir l'aſſaut Arachné ſe prépare,
Et de ſon cœur hautain tant de fierté s'empare,
Que dans la folle ardeur de ſurmonter Pallas,
Elle court à ſa perte, & ne le connoit pas.
Déja pour ce défi, la robe retrouſſée,
En differents endroits chacune s'eſt placée.
Deux métiers ſont tendus, & l'on voit à la fois
Agir des deux côtez l'adreſſe de leurs doigts.
Parmi les fils ouverts la navette qui paſſe
Faiſant courir la trame avec eux l'entrelaſſe.
Ces fils à peine aux yeux ont paru ſe hauſſer
Qu'avec meſme vîteſſe on les voit s'abaiſſer.
Le peigne qui les frape aſſemble une tiſſure
Qui ſurpaſſe en éclat la plus noble peinture.
L'une & l'autre ſe haſte, & tant d'activité
De leurs adroites mains ſoûtient l'agilité,

Que loin que le travail les fatigue ou les gêne,
Il leur paroit un jeu bien plûtost qu'une peine.
Ainsi le temps s'écoule, & l'ouvrage avancé
Fait voir avec quel art le projet est tracé.
L'union des couleurs éclatantes & sombres
Y forme l'agrément & des jours & des ombres.
Figurez-vous cet Arc en beauté sans pareil
Qu'en dardant ses rayons imprime le Soleil,
Lors qu'après une pluye aux beaux jours survenuë
Il les fait tout-à-coup reflechir sur la nuë.
Des plus vives couleurs l'amas industrieux
Par ses divers brillans est le charme des yeux.
Mais en les contemplant c'est en vain qu'on s'obstine
A chercher par où l'une en l'autre se termine,
Tant tout ce qui se touche, encor que different,
Paroist estre le mesme aux regards qu'il surprend.
L'ardeur qui fait agir ces doctes Ouvrieres
Prescrit à leur travail les plus nobles matiéres;
L'or se mesle à la soye, & fait briller aux yeux
Ce qu'eurent d'éclatant les actions des Dieux.
Pallas d'abord s'applique à peindre en son Ouvrage
Ce qu'un celebre Arrest luy donna d'avantage,
Lors que Neptune un jour luy voulant disputer
Un droit que sans partage elle crut mériter,

Rendant de ſon Rival les eſpérances vaines,
Elle obtint la victoire, & nomma ſeule Athénes.
Douze Dieux d'un auguſte & redoutable aſpect
Aſſis de part & d'autre impriment du reſpect.
Ils ont tous quelque marque, & s'y font recõnoiſtre.
Jupiter au milieu ſoûtient le rang de Maiſtre.
L'air en eſt fier & grave, & ne fait que trop voir
Qu'il a ſur tout le reſte un abſolu pouvoir. (vre,
Neptune eſt peint debout; un Rocher qu'on décou-
Frapé de ſon Trident, obeït & s'entr'ouvre.
Il en ſort une mer dont ce Dieu s'aplaudit,
Pour vaincre ſa Rivale il croit qu'elle ſuffit,
Comme s'il prétendoit, par cet eſſay facile,
Que qui fend un Rocher duſt nommer une Ville.
Aſſez proche de luy la guerriére Pallas
Se peint le caſque en teſte, & l'écu ſur le bras.
L'Egide avec la lance acheve ſon armure,
Et tel eſt de ſon Art la charmante impoſture,
Qu'on diroit que la terre a tout-à-coup produit
Un Olivier chargé de feuilles & de fruit.
Sa lance qui la touche a cauſé ce prodige,
Les Dieux en ſont ſurpris, Neptune s'en afflige,
Et le travail finit par l'honneur qu'eut Pallas
D'avoir en triomphant terminé ces debats.



# RHODOPE ET ÆMUS

## CHANGEZ EN MONTAGNES.

### *FABLE II.*


EPENDANT ſur l'eſpoir de toucher par l'exemple,
Afin que dans une autre Arachné ſe contemple,
La Déeſſe en petit étale tout exprés
Le ſuplice qui ſuit les orgueilleux projets.

Ainſi par des couleurs aux crimes aſſorties
On voit aux quatre coins d'ambitieux Impies,
Qui de leur vanité punis ſéverement,
Font craindre à leurs pareils un pareil châtiment.
Dans l'un eſt peint Æmus, ce fameux Roy de
Thrace,
Dont Rhodope ſa femme oſa ſuivre l'audace.
Ils ſont changez en Monts pour avoir pris le nom,
L'un du grand Jupiter, & l'autre de Junon.





# PYGAS CHANGE'E EN GRUE.

## *FABLE III.*



DANS l'autre, de Pygas la funeste avanture
Fait voir combien le Ciel est sensible à l'injure.

*Cette femme Pygmée eut la témérité*
*De prétendre aux honneurs de la Divinité,*
*Les exigea du Peuple, & dans son arrogance*
*Alla contre Iunon jusques à l'insolence.*

*Ce Peuple se révolte, & lors qu'en combatant*
*Elle croit le forcer aux respects qu'elle attend,*
Junon obtient qu'en Gruë elle soit transformée.
Quoy qu'Oiseau, sans relâche elle en veut au Pygmée,
Et dans l'aversion qu'entr'eux le Ciel a mis,
Encor aujourd'huy mesme on les voit ennemis.

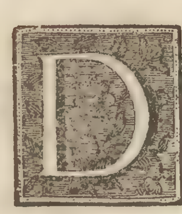




# ANTIGONE

## CHANGÉE EN CIGOGNE.

### *FABLE IV.*



DAns l'un des autres coins Antigone eſt dépeinte.

De la meſme fierté ſon ame fut atteinte,

Et s'étant de Junon attiré le couroux,

De la meſme diſgrace elle ſentit les coups.

Le Roy Laomedon dont le Ciel la fit naiſtre,
Soûtenoit fiérement la ſplendeur de ſon eſtre,
Il poſſedoit dans Troye un deſtin glorieux,
Et pour bâtir ſes murs s'étoit ſervi des Dieux.
Mais tout ce grand pouvoir qui ſuit l'éclat du Trône
Ne put à ſon malheur dérober Antigone,
Elle devint Cigogne, & par ce changement
De ſa préſomption receut le châtiment.



# LES FILLES DE CINYRAS CHANGE'ES EN DEGREZ D'UN TEMPLE.

## *FABLE V.*



INYRE au dernier coin de ce fameux
Ouvrage
Offre d'un vif ennuy la plus ſenſible
image.
*Ses Filles autrefois eurent quelque renom,*
*Et ne pouvant ſouffrir qu'on adoraſt Iunon,*

*Par*

*Par une impieté qui n'eut jamais d'exemple*
*Elles se saisissoient des portes de son Temple,*
*Où chacune à l'envy par des termes pressans*
*Du culte accoûtumé détournoit les Passans.*
D'opprobre par le Peuple & de honte chargées,
En degrez de ce Temple elles furent changées.
Ce Pere infortuné qui les vient embrasser
Succombe à la douleur dont il se sent presser,
Se couche sur la pierre, & d'une ame abatuë
Semble estre prest luy-mesme à devenir Statuë.
C'est ainsi que Pallas du travail entrepris
Ménage la conduite, & dispute le prix.
L'Arbre qu'elle chérit en forme la bordure.
Il étale une aimable & riante verdure,
Et l'on voit tout autour par un art singulier
Des nœuds entrelassez de branches d'Olivier.






# JUPITER
## CHANGE' EN DIVERSES FORMES
### *FABLE VI.*


RACHNE' d'autre part applique so
adresse
A vaincre, s'il se peut, la jalou
Déesse,
Et peint de Jupiter l'impatiente ardeur
Lors qu'enlevant Europe il vainquit sa pudeur.

Tel eſt de chaque trait l'artifice admirable
Que l'œil trompé croit voir une mer véritable ;
Et qu'au travers des flots s'ouvrant un ſeur chemin ;
Un vray Taureau qui nage enleve ſon butin.
Il ſemble que de loin, la Princeſſe interdite
Regarde en ſoupirant la terre qu'elle quitte,
Et qu'implorant de l'aide en ce triſte embarras,
Elle hauſſe les pieds pour ne les mouiller pas.
Ce meſme Jupiter par la meſme induſtrie
Epris d'un autre amour vient à bout d'Aſtérie,
On le voit peint en Aigle, elle veut reſiſter,
Mais il la tient, la ſerre, & paroiſt l'emporter.
Ce Dieu prend à côté le plumage d'un Cygne.
Des regards de Leda ſa blancheur le rend digne.
La Belle s'en approche, & d'un eſprit content
Vient s'offrir elle-meſme aux aîles qu'il luy tend.
Plus bas il eſt Satyre, & ſous cette figure
Cherche avec Antiope une douce avanture,
Amphion & Zéthus venus par elle au jour
Furent le fruit heureux qui ſuivit cet amour.
Icy d'Amphitryon il a la reſſemblance.
Alcméne qui l'attend s'abuſe à l'apparence,
Et d'un air enjoué, le croyant ſon Epoux,
S'étudie à luy faire un accueil des plus doux.

Là, paroiſſant en feu, l'ardeur qui le domine:
Luy fait de cette flame enveloper Egine,
Et dans cet endroit meſme on voit comme rampant
Auprés de Proſerpine il ſe coule en Serpent.
Danaé par ſa Tour ſe fait ailleurs connoiſtre,
Ce Dieu ſe change en Or pour s'en rendre le maiſtre,
Et pour derniere forme, il ſe laiſſe engager
A ſuivre Mnemoſyne en habit de Berger.



# NEPTUNE
## CHANGÉ EN DIVERSES FORMES.
### *FABLE VII.*



MAis c'est peu qu'Arachné par des couleurs brillantes
Peigne de Jupiter les amours differentes,
De quelques autres Dieux les divers changemens
Meslent à ce travail leurs embellissemens.

De la fameuse Arné la beauté peu commune
Fit jadis soûpirer le sensible Neptune,
Et n'osant comme Dieu tâcher d'en estre aimé,
Il la cherche, & la suit en Taureau transformé.
Iphimedie en est également trompée.
Pour elle il se fait Fleuve, & devient Enipée,
*Et lors que cette jeune & charmante Beauté,*
*Assise sur ses bords, croit estre en seureté,*
*De ses eaux tout-à-coup vers elle débordées*
*Elle voit en tremblant ses rives inondées.*
*En vain pour fuir en haste elle veut se lever,*
*Elle sent qu'on l'entraîne, & ne se peut sauver.*
*Preste à se voir un jour d'un Amant outragée,*
*Théophane en Brebis avoit esté changée,*
*Neptune qui l'aimoit ne la put oublier.*
Pour ne la quitter pas il se change en Belier,
Et cet air emprunté trompant sa défiance
Triomphe de sa crainte & de son innocence.
Un autre changement à Cerés est fatal.
Il prend pour l'éblouïr la forme de Cheval;
Et charmé des cheveux de la belle Méduse,
Sous cette mesme forme il la voit & l'abuse.
Comme elle Mélantho ne peut fuir son destin.
Afin de la surprendre il se change en Dauphin.

Un je ne ſçay quel air fait aiſément connoiſtre
Quelles ſont ces Beautez, & quel ſang les fit naiſ-
tre,
Et meſme à leurs habits on remarque d'abord
En quels lieux la fortune avoit fixé leur ſort.





# APOLLON
## CHANGE' EN BERGER.

### *FABLE VIII.*



N ſuite, d'Apollon la diſgrace eſt dépeinte.
*Du plus profond chagrin il paroiſt l'ame atteinte,*
Son habit eſt ruſtique, *& l'on veit dans ſes yeux*
*Qu'il réve au déplaiſir d'eſtre banny des Cieux.*

Plus

Plus loin s'abandonnant à l'ardeur qui le presse
Il vole en Eprevier, & trompe une Maîtresse.
*Sur le point de ceder aux poursuites d'un Ours*
*Une jeune Dryade imploroit du secours.*
Il se change en Lion, *& l'ayant garantie*
*Du péril évident qui menaçoit sa vie,*
*Il montre ce qu'il est, & par d'heureux efforts*
*Rend son cœur favorable à ses brûlans transports.*
La belle Issé pour elle aux mesmes soins l'engage,
Elle aime les Bergers ; il en prend l'équipage,
S'arme d'une houlette, & plus beau que le jour,
La joignant sous un chesne, il luy parle d'amour.



# BACCHUS

## CHANGE' EN GRAPE DE RAISIN.

### *FABLE IX.*



Acchus pour abuſer Erigone qu'il aime
Se ſert de ſon côté d'un rare ſtratagême.
La Belle en vandangeant ſuccombe à ſon deſtin,
Il la voit, & ſe change en Grape de raiſin.

*D'un pourpre si brillant la Grape est embellie*
*Qu'elle est par Erigone avidement cueillië,*
*Elle la tient, l'admire, & son cœur enflamé*
*Sent ainsi le pouvoir du Dieu qu'elle a charmé.*



# SATURNE

## CHANGE' EN CHEVAL.

### *FABLE X.*



POUR Phylira Saturne uſe auſſi de ſurpriſe.
Touché de ſes appas il ſe rend, ſe déguiſe,
Et devenu Cheval, conduit ſa paſſion
Juſques à donner l'eſtre au Centaure Chiron.

De tant d'évenemens le ſubtil aſſemblage
Compoſe d'Arachné l'ingenieux Ouvrage.
Les bords qu'elle enrichit des plus vives couleurs;
Sont parſemez d'un lierre entrelaſſé de fleurs.
Ce travail eſt parfait, & l'Envie elle-meſme,
Y découvrant par-tout une juſteſſe extrême,
Obligée en ſecret d'admirer ce qu'il vaut,
Ne pourroit que ſe taire à le voir ſans défaut.



# ARACHNE'

## CHANGE'E EN ARAIGNE'E.

### *FABLE XI.*



C'Est en vain que Pallas qui resiste
à se rendre,
Tâche en l'examinant d'y trouver à
reprendre.
Le dépit d'un succés qu'elle n'attendoit pas
La fait rêver un temps, & soûpirer tout bas.

*Ce qu'elle voit l'étonne, & se sentant réduite*
*A n'en oser blâmer ny l'art ny la conduite,*
*Pour colorer l'éclat de son emportement,*
*Vn motif éloigné luy sert de fondement.*
*Si ce rare tissu mérite qu'on l'estime,*
*La matiére du moins doit tenir lieu de crime.*
*C'est trop d'impieté que d'exposer aux yeux*
*La foiblesse où l'Amour a fait tomber les Dieux.*
*Ainsi pour ne plus voir ce qui ne peut luy plaire,*
*Sous l'intérest du Ciel déguisant sa colére,*
Elle rompt cet Ouvrage, & d'un cœur interdit,
Le mettant par morceaux, satisfait son dépit;
Puis s'abandonnant toute à sa jalouse envie,
De ce mesme instrument dont elle s'est servie,
Pour vaincre en ce combat par la gloire ordonné,
Par trois & quatre fois elle frape Arachné.
Arachné qui ressent tout ce qu'un noir outrage
Sceut jamais inspirer de douleur & de rage,
Trouvant la vie à charge aprés un tel affront,
Cherche pour en sortir le moyen le plus prompt.
Point de retardement; son desespoir extrême
Fait que dans son transport elle se pend soy-mesme.
Pallas qui la regarde empesche son dessein,
Et pour la soûlever ayant prété la main;

Vy, luy dit-elle, vy pour tranſmettre à ta race
Le honteux ſouvenir de ta coupable audace.
Le ſuplice qu'on doit à ta témérité
Paſſera d'âge en âge à ta poſterité;
Tu l'as choiſi toy-meſme, & dans l'air ſuſpenduë
Tu feras toûjours voir ta fierté confonduë.
Pallas donne l'arreſt, & ſon chagrin jaloux
Luy fait, pour mieux remplir ſon aveugle couroux,
Repandre ſur le corps de cette Infortunée
Le redoutable ſuc d'une herbe empoiſonnée,
Dont la triſte vertu, par des efforts ſecrets,
Soudain de ſon viſage aneantit les traits.
On la voit ſans cheveux après ce coup funeſte,
Une petite teſte eſt tout ce qui luy reſte.
Une eſpéce de doigts, & longs & déliez,
Porte ſon petit corps, & luy tient lieu de pieds.
Ce n'eſt ailleurs qu'un ventre, & comme en Araignée,
Toûjours du meſme inſtinct elle eſt accompagnée,
Ce ventre étant fort large, elle en tire de quoy
Fournir à s'éxercer dans ſon premier employ.






# NIOBE

## CHANGÉE EN ROCHER.

### *FABLE XII.*


E ſon orgueil puny la nouvelle ſemée
Ne tient pas ſeulement la Lydie alarmée.
Elle paſſe en Phrygie, & de cent bruits divers
Fait ſur ce châtiment retentir l'Univers.

Chacun touché de crainte avec respect implore
Le secours de Pallas, la révere, l'adore.
Niobe, en qui trop d'heur au nom de Reine est joint,
Voit ce terrible exemple, & n'en profite point.
Tandis que Fille encor chez Tantale son Pere
Elle craignoit les Dieux, & cherchoit à leur plaire,
Arachné, qui par-tout se faisoit estimer,
Luy rendit tant de soins qu'elle s'en fit aimer.
Mais plus cette Niobe, aprés tant d'habitude,
Doit du sort d'Arachné prendre d'inquiétude,
Plus par de fiers discours flatant sa vanité
Elle a contre le Ciel un esprit révolté.
Aussi tout conspiroit à nourrir dans son ame
Tout l'orgueil qui jamais ait surpris une femme.
Amphion son Epoux, paisible en ses Etats,
Se faisoit redouter des plus fiers Potentats.
Un grand peuple soûmis à son obeïssance,
Aux yeux de ses Voisins étaloit sa puissance,
Et ce qui leur estoit encor plus glorieux
Tous deux sortoiẽt du sang du Souverain des Dieux.
Mais quoy que dans son cœur ces divers avantages
Eussent de quoy tracer d'orgueilleuses images,
Rien n'éblouïssoit tant sa crédule fierté
Que le rare bonheur de sa fécondité.

Sept Filles & sept Fils, nez de son Himenée,
L'eussent renduë illustre, & Mere fortunée,
Si toûjours pour les Dieux continuant ses soins,
Heureuse sur toute autre, elle eust cru l'estre
moins.

La celebre Manto, Fille de Tirésie,
D'un esprit prophétique à l'impourveu saisie,
Se déclarant un jour l'interpréte des Cieux,
Niobe étale enfin son cœur audacieux.
Cette sçavante Fille, à qui comme à son Pere
Les Dieux sur l'avenir aiment à ne rien taire,
Court par toute la Ville, & d'un ton éclatant;
Suivez-moy tous en foule où le Ciel vous attend,
Dit-elle au Peuple. Et vous, ô pieuses Thebaines,
Si jamais d'un beau feu vos ames furent pleines,
De feuilles de Laurier couronnant vos cheveux,
A trois Divinitez venez offrir des vœux.
Apollon & Diane, & Latone leur Mere,
Dans leur temple aujourd'huy veulent qu'on les ré-
vére,
Portez-y vôtre encens, cet ordre est une loy.
C'est Latone qui parle, & s'explique par moy.

On ne resiste point, & le Laurier en teste
A ce pieux devoir chaque Dame s'apreste.

Avec tous les honneurs qu'on rend aux Immortels,
Déja l'encens par-tout fumoit sur les Autels,
Lors que d'une ample suite en Reine accompagnée,
Niobe dans le Temple entre toute indignée.
D'un habit de drap d'or la riche propreté
Du haut rang qu'elle tient marque la majesté;
Mais à voir ses cheveux rejettez en arriére
Tomber sur chaque épaule, & la rendre plus fiére,
On devine aussi-tost qu'un violent dépit,
Quelle qu'en soit la cause, agite son esprit.
Il est peint dans ses yeux, mais malgré sa colére
Elle est belle, & n'a rien qui ne doive encor plaire.
On se leve, elle avance; alors de toutes parts
Jettant avec dédain de superbes regards,
D'un air plein du transport à qui sa raison cede;
Quelle aveugle fureur, dit-elle, vous possede,
Et vous fait lâchement préferer à mes yeux
Aux Dieux que vous voyez vos invisibles Dieux?
Latone, dont on sçait l'impuissante foiblesse,
Est servie avec pompe, & traitée en Déesse,
Et moy, qui suis pour vous une Divinité,
Je n'auray point l'encens tant de fois mérité?
D'où vient qu'à me l'offrir vôtre zéle différe?
Tout est auguste en moy, j'ay Tantale pour pére,

Luy qui seul des mortels par un sort glorieux
S'est veu jamais assis à la table des Dieux.
Les Pleïades qu'en vain attaqueroit l'Envie
Ont pour Sœur Taïgéte à qui je dois la vie.
Ainsi le grand Atlas, ce noble appuy des Cieux,
Du côté de ma Mere est l'un de mes Ayeux,
Et ce qui rend sur-tout ma gloire sans égale,
Epouse d'Amphion, & Fille de Tantale,
Qui du grand Jupiter sont tous deux descendus,
Quels honneurs assez grands peuvent m'estre rendus.
Puisqu'à ce Dieu des Dieux à tel point je suis chére
Qu'il s'est fait mon Ayeul ensemble & mon Beau-
pére ?
La Phrygie où le Ciel m'a laissé voir le jour
Me garde encor autant de respect que d'amour.
Je régne aux mesmes lieux où trouvant mille obsta-
cles
Cadmus ne se fit Roy qu'à force de miracles,
Et Thébes, dont les murs de la terre sortis
Par le luth d'Amphion viennent d'estre bâtis,
Au joug qu'elle a receu s'accoûtumant sans peine
Le recõnoit pour Maistre, & moy pour Souveraine;
Par-tout, dans mon Palais, où je jette les yeux,
Ce ne sont que tresors, que meubles prétieux,

Rien n'en peut ſurpaſſer l'abondante richeſſe.
D'ailleurs, n'ay-je pas l'air, le port d'une Déeſſe?
Conſidérez mes traits, n'y remarque-t'on pas
Le meſme éclat qui brille en Junon, en Pallas?
Joignez à tant de biens qu'il n'eſt point de familles
Qui m'égalent en nombre & de Fils & de Filles.
De combien mes honneurs paroîtront-ils accrus
Quand ils m'auront donné ſept Gendres & ſept Brus?
Sur ces grands fondemens qui ſoûtiennent ma gloire
Prétendre des Autels eſt-ce m'en faire accroire,
Et n'ay-je pas ſujet de voir d'un œil jaloux
Les hõneurs qu'aujourd'huy Latone obtient de vous?
Elle qui par vous ſeuls entre les Dieux placée
Eſt du ſang des Titans, & la Fille de Cée?
Elle pour qui la Terre eut de ſi forts mépris
Qu'en ſon accouchement inſenſible à ſes cris,
Il ne fut ny Foreſt, ny Montagne, ny Plaine,
Qu'elle luy laiſſaſt libre à ſoulager ſa peine?
Le Ciel, qui de la Terre imita les refus,
Envers le Dieu des eaux vit ſes vœux ſuperflus.
Ainſi par-tout chaſſée, & de ſes pleurs nourrie,
Elle euſt couru toûjours ſans ſa Sœur Aſtérie,
*Qui de Fille d'abord transformée en Oiſeau,*
*Et depuis en Rocher errant au gré de l'eau,*

Sur les bords de la mer la voyant vagabonde ;
Vous errez ſur la terre ainſi que moy ſur l'onde,
Luy dit-elle ; *& ſoudain ſa pitié la portant*
*A luy donner ſur elle un aſyle flotant,*
*Ce charitable ſoin de luy preſter retraite*
*Parut aux Dieux l'effet d'une amitié parfaite,*
*Et mérita que ferme, & reſiſtant aux flots,*
*Cette Sœur devinſt Iſle, & ſe nommaſt Délos.*
C'eſt là que deux Jumeaux, aprés tant de miſére,
Vinrent enfin au jour, & la rendirent Mére.
Mais borner là l'eſpoir de ſa poſtérité,
N'eſt-ce pas demeurer dans la ſtérilité ?
La grace qu'à ſon feu Lucine a departie
N'eſt de ſes dons pour moy qu'une foible partie.
Plus féconde ſept fois, j'ay de quoy l'emporter
Sur tout ce que jamais elle a pû mériter.
Ainſi, je ſuis heureuſe, & perſonne n'en doute.
Pour finir mon bonheur qu'eſt-ce que je redoute ?
Jamais on n'en verra le terme limité ;
L'abondance par-tout me met en ſeureté,
Et d'honneurs en honneurs je me vois élevée
Au ſommet d'une gloire à tel point achevée,
Que la Fortune en vain traverſant mes ſouhaits,
Prétendroit juſqu'à moy faire monter ſes traits.

Son inconſtante humeur me donne peu de crainte.
Mes biens ſont au deſſus de ſa plus rude atteinte,
Et quoy que m'en euſt pû retrancher ſa rigueur,
La plus heureuſe encor envieroit mon bonheur.
Mais je veux que la Parque aveuglément ſévére
Faſſe ſur mes Enfans éclater ſa colére.
Ses coups les plus cruels & les plus hazardeux
Pourroient-ils me réduire au ſeul nombre de deux ?
Ceſſez donc d'établir vos ſacriléges Feſtes.
Mettez bas le Laurier qui couronne vos teſtes,
Et ne profanez plus par un ſi vil employ
Les hommages ſacrez qui ne ſont deus qu'à moy.

Cet ordre eſt abſolu ; chacun, quoy qu'avec peine,
Défere aux ſentimens de l'orgueilleuſe Reine,
Et n'oſant rien de plus, voüe un culte ſecret
A la Divinité qu'il offence à regret.
Latone que ſurprend cette impie arrogance,
Piquée au dernier point, en jure la vangeance,
Va ſur le mont de Cynthe, où ſa juſte douleur
Tâchant d'intéreſſer Apollon & ſa Sœur ;
Aprés l'indigne affront que l'on vient de me faire,
Me voudrez-vous encor reconnoiſtre pour Mére,
Leur dit-elle, & ſonger que pour vous mettre au jour
Jupiter m'honora de ſon plus tendre amour ?

Ce que ce choix m'acquit de grandeurs légitimes
Me fait tenir au Ciel un rang des plus ſublimes,
Et meſle tant de gloire à l'éclat de mon nom,
Qu'on ne m'y voit céder qu'à la ſeule Junon.
Cependant ſur la terre une fiére Princeſſe
Doute ſi l'on me doit le titre de Déeſſe,
Et ſi vous n'agiſſez, bientoſt chez les Mortels
Par ſon impieté je n'auray plus d'autels.
Mais cet intéreſt ſeul n'eſt pas ce qui m'anime.
Niobe à ſon mépris ajoûte un autre crime.
Ces Enfans dont le nombre attira tous ſes vœux,
Elle vous les préfere, & vous bravant tous deux,
Comme ſi vous n'étiez qu'une race inutile,
Elle oſe hautement me traiter de ſtérile.
*Si les ſecrets des Dieux lâchement violez*
*Par l'inſolent Tantale ont eſté révélez*,
Niobe, qu'éblouït un orgueil téméraire,
Nous fait bien voir qu'elle a la langue de ſon Pére.
Mais puiſſent tant de maux tout-à-coup l'accabler,
Que Mere ſans Enfans elle ait lieu de trembler.
Au recit des forfaits de cette Reine altiére
Latone s'apprêtoit à joindre la priére,
Lors que l'interrompant, c'eſt trop, n'achevez pas;
Je cours, dit Apollon, punir ces attentats,

Et perdre plus de temps à parler de l'offence,
Ce n'eſt qu'en retarder la trop juſte vangeance.
Diane s'en explique avec meſme chaleur,
Et voulant de Latone adoucir la douleur,
D'un vol précipité, ſous un épais nuage,
L'un & l'autre fend l'air, & s'y faiſant paſſage,
Vers Thebes deſcendus, ils courent promptement
Où l'éclat eſt facile à leur reſſentiment.

Aſſez proche des murs qui ceignent cette Ville,
Eſt un champ ſpatieux où la Jeuneſſe agile
Invente chaque jour quelques moyens nouveaux
De bien conduire un char, & pouſſer des chevaux.
Là des Fils d'Amphion les nobles exercices,
Charmant tout un grand Peuple, en faiſoient les delices.
Deux d'entr'eux, à la courſe animez de leur choix,
Sont veus ſur des chevaux qu'enorgueillit leur poids,
Et qui par mille bonds quittant cent fois la terre,
Semblent vouloir en l'air commencer cette guerre.
Outre leurs rênes d'or, parmy les curieux
Leur houſſe en broderie attache bien des yeux.
Le plus âgé de tous, l'adroit & fier Iſméne,
Eſtoit l'un de ces deux qui couroient dans la plaine,

Et lors qu'aprés sa course, aussi dispos que prompt,
Il tourne son cheval, & le ramene en rond,
Il pousse un cry plaintif qui de son sort décide ;
Puis d'une main mourante ayant lâché la bride,
Succombant à l'effort du dard qui l'a percé,
Du côté droit par terre il tombe renversé.
Sipyle qui le suit, quoy que rempli d'audace,
Oyant sifler dans l'air le trait qui le menace,
Fuit à bride abatuë, & veut se garantir
Du coup que son effroy luy fait déja sentir.
Ainsi le Nautonnier qui voit venir l'orage
Met dans le mesme instant les voiles en usage,
Et recueillant le vent qui s'éleve d'abord,
Abandonne sa route, & cingle vers le port.
Mais ce Prince a beau fuir, un vain espoir le flate,
C'est d'un Dieu contre luy que le couroux éclate.
Pour s'en mettre à couvert quoy qu'il puisse tenter,
Le dard qui le poursuit ne se peut éviter.
Par le haut de la teste il l'atteint, il le perce,
S'enfonce dans son col, l'entr'ouvre, le traverse.
Ainsi ce malheureux que la peur de mourir
Avoit fait se pancher afin de mieux courir,
Courbé comme il étoit, tombe en cette posture
Sur le crin du cheval qui fuit à l'avanture,

Et par ce coup fatal dans ſes jambes coulé
Meurt, & fait voir ſon ſang à la terre mêlé.
L'infortuné Phedime, & Tantale ſon Frére,
Qu'on avoit honoré du nom de ſon grand pére,
Aprés s'eſtre à l'envy quelque temps exercez,
Du travail des chevaux s'étoient enfin laſſez,
Et la bouillante ardeur qu'inſpire la jeuneſſe
Leur faiſoit à la Lute étaler leur adreſſe.
Déja joints l'un à l'autre, & ſerrez corps à corps,
Ils venoient pour s'abatre aux plus ruſez efforts,
Lors qu'un trait décoché par un bras qui ſe cache,
Les traverſant tous deux, enſemble les attache.
Tous deux en meſme temps gémiſſent de leur ſort;
Tous deux roulent des yeux dont s'empare la mort,
Et dans le même inſtant tombez tous deux par terre,
En expirant enſemble, ils terminent leur guerre.
Alphénor qui les voit, croyant les ſecourir,
Surpris de leur malheur s'empreſſe d'accourir,
Mais ce pieux devoir, encor que légitime,
Semble envers Apollon luy tenir lieu de crime.
Un dard vole, & ce dard à le punir trop prompt,
Enfoncé vivement porte un coup ſi profond
Qu'en penſant l'arracher pour luy ſauver la vie,
De ſes poumons enſemble on tire une partie;

Ils y ſont attachez, & ſon ſang qui les ſuit
Accompagne en ſortant ſon ame qui s'enfuit.
Damaſicton a part à leur triſte avanture,
Mais il ne périt pas d'une ſeule bleſſure.
Atteint ſur le genouil d'un premier dard lancé,
Pour l'en tirer de force à peine il s'eſt baiſſé,
Qu'en luy perçant la gorge au moment qu'il ſe leve,
Ce qu'avoit manqué l'autre un ſecond dard l'acheve.
Il n'a pour l'arracher beſoin d'aucun effort,
Son ſang prompt à ſortir le repouſſe d'abord,
Et rejallit en l'air avec tant d'abondance,
Qu'on diroit à le voir d'un jet d'eau qui s'élance.
Le jeune Ilionée aprés ces triſtes coups
Craignoit meſme infortune, & reſtoit ſeul de tous.
Il tend les bras au Ciel, & d'une voix timide;
O vous Dieux, dont par-tout la puiſſance préſide,
Si des vœux pleins d'ardeur vous toucherent jamais,
Daignez me faire grace, & retenez vos traits.
Sa crainte un peu trop loin étendoit ſa priére.
Il en perdit le fruit en la faiſant entiére,
Et loin qu'à tous les Dieux il deuſt ſe confier,
C'étoit Apollon ſeul qu'il avoit à prier.
A ſes vœux toutefois ce Dieu rendu ſenſible
Euſt retenu le coup s'il euſt eſté poſſible,

Mais il n'étoit plus temps ; le dard trop-tost lancé
Au cœur d'Ilionée avoit déja passé.
Il ne pénétra pas ; une foible ouverture
Ne faisant qu'entamer fut toute sa blessure,
Mais elle étoit mortelle, & par là de ses jours
La Parque sans pitié trancha le triste cours.
Le Peuple épouvanté, toute la Cour en larmes
Mettent la Ville en trouble, & Niobe en alarmes.
Un mêlange confus de lamentables cris
Ne l'instruit que trop-tost de la mort de ses Fils,
Et pour derniere image à sa douleur offerte,
Elle apprend qu'Amphion, trop touché de leur perte,
En a fui le suplice, & de sa propre main
S'est mis pour l'éviter un poignard dans le sein.
A cette surprenante & funeste nouvelle,
Surprise que les Dieux eussent pû tant contre elle,
Plus indignée encor qu'ils eussent tant osé,
Elle veut voir le mal que leur haine a causé.
Ah, que cette Niobe est alors differente
De celle qui portant son humeur insolente
Jusqu'à vouloir un temple & se faire adorer,
Prétendoit qu'à Latone on dust la préferer.
Ce n'est plus cette Reine impérieuse, altiére,
Qui par le train pompeux qui suivoit sa litiére,

Bleſſant les yeux du Peuple, & s'en faiſant haïr,
A ſa ſeule fierté ſe plaiſoit d'obeïr.
Stupide, échevelée, interdite, abatuë,
Elle court, & l'excez de l'ennuy qui la tuë
Sur ſon cœur accablé s'eſt déja tant permis,
Qu'elle feroit pitié meſme à ſes Ennemis.
Elle pleure ſes Fils étendus ſur la place,
Se jette ſur leurs corps, les baiſe, les embraſſe,
De l'un revient à l'autre, & d'un air furieux,
Levant & ſes regards & ſes mains vers les Cieux;
Repais-toy, ſaoule-toy, Latone trop vangée,
Du barbare plaiſir de me voir affligée,
Dit-elle; je ſuccombe à mes vives douleurs,
Et c'eſt tout à la fois de ſept morts que je meurs.
A me percer le cœur ta haine ingénieuſe
De mes plus fiers tranſports te rend victorieuſe.
Sa dureté m'a miſe au point où tu me veux,
Tu l'emportes enfin, brave-moy, tu le peux.
Toy l'emporter! Tu vois juſqu'où le ſort m'accable.
Malgré tout ce que m'ôte un revers déplorable,
Il me reſte encor plus dans ce deſtin borné
Que ton plus haut bonheur ne t'a jamais donné,
Et quoy que ſept Fils morts déchirent mes entrailles,
Je triomphe au milieu de tant de funerailles.

Elle achevoit ces mots, quand par un bras caché
Dans le milieu des airs un trait est décoché.
A l'entendre siffler quel cœur ne s'intimide ?
Tout le monde s'étonne, elle est seule intrépide.
Ses maux à son orgueil donnent tant de soûtien,
Qu'à force de souffrir elle ne craint plus rien.
Ses Filles que pressoit une douleur mortelle
L'avoient accompagnée, & pleuroient avec elle.
L'une auprés d'Alphenor est frapée, & soudain
Surprise de sa playe, elle y porte la main,
Mais la force luy manque, elle nomme sa Mere,
Et tombe en expirant sur le corps de son Frere.
Une autre, qui n'osoit regarder tant de morts,
A consoler Niobe employoit ses efforts.
Dans ce fatal instant une fléche qui vole
D'un coup inopiné luy tranche la parole,
Et luy fermant la bouche en se faisant sentir,
Laisse à peine à son ame un passage à sortir.
La troisiéme qui fuit va chercher un asyle;
Mais elle rend par là sa perte plus facile.
Vers elle un trait fend l'air plus vîte que le vent,
Et pensant l'éviter elle court au devant.
Une autre, qu'à son aide en tombant elle appelle,
La voulant secourir, tombe morte sur elle.

Celle-cy

Celle-cy, par le ſoin qu'elle a de ſe cacher,
Au deſtin de ſes Sœurs croit en vain s'arracher.
Diane la découvre, & cette autre qui tremble
De voir en un ſeul jour tant de malheurs enſemble,
Dans la frayeur qu'elle a ne pouvant faire un pas,
Se prépare à la mort qu'elle n'évite pas.
Six d'entr'elles déja par la meſme infortune
Avoient fini leur ſort; il n'en reſtoit plus qu'une.
Sa Mere qui n'eſt plus en état de braver,
La couvre de ſa robe afin de la ſauver.
C'eſt trop, laiſſe-la moy, Déeſſe impitoyable.
Cõme elle eſt la plus jeune elle eſt la moins coupable,
Dit-elle, ton couroux doit eſtre ſatisfait.
Sept Filles m'aſſeuroient l'honneur le plus parfait,
J'en viens de perdre ſix; de tant que tu me coûtes
Je n'en demande qu'une, & la moindre de toutes.
Elle parle, & tandis que du Ciel irrité
Son orgueil démenti combat la dureté,
Celle dont le péril rallentit ſon audace
Tombe à ſes pieds mourante, & comble ſa diſgrace.
Quelle devient Niobe à voir de toutes parts
Tant de ſanglants Objets effrayer ſes regards!
Icy ſon Mary mort, là ſes Enfans ſans vie
Luy reprochent l'orgueil qui la tint aſſervie,

Et comme les grands maux à force de rigueur,
Quand ils vont dans l'excés, endurcissent le cœur,
L'insensibilité que son malheur luy donne
Passe de son esprit dans toute sa personne.
L'aigu soufle du vent a beau se déployer,
Il touche ses cheveux sans les faire ondoyer,
Le sang ne paroit plus colorer son visage ;
Ses yeux sans mouvement en ont perdu l'usage,
Et son corps, ce beau corps admiré si souvent,
Est comme une Statuë, & n'a rien de vivant.
Tout n'est en luy que pierre, & le couroux celeste
Porte jusqu'au dedans ce changement funeste.
Ses entrailles déja pleines de dureté
De l'humeur qui les glace ont pris la qualité.
Sa langue s'endurcit, tendons, veines, artéres,
Tout se change, & du Sort suit les decrets sévéres.
Son col est immobile aussi-bien que ses bras.
Ses pieds fixes comme eux ne sçauroient faire un pas.
Mais dans ce dur revers qui détruit tant de charmes,
Toute pierre qu'elle est, elle verse des larmes.
Un tourbillon de vent qui l'enleve aussi-tost
Sur le sommet d'un mont la met comme en dépost.

Là transformée en marbre, elle est dans sa Patrie,
Où pleine d'une humeur qui n'est jamais tarie,
Elle semble toûjours rappeller par ses pleurs
Le cruel souvenir de ses tristes malheurs.





# PAYSANS DE LYCIE CHANGEZ EN GRENOUILLES

## *FABLE XIII.*



D'Un ſi coupable orgueil le ſuplice e-
xemplaire
Fait révérer Latone, & craindre ſa
colére.
Chacun pour l'adoucir, par des vœux ſolemnels
Luy jure un pur hommage au pied de ſes Autels.

Niobe eſt déteſtée, & comme ſa diſgrace
Fait long-temps en tous lieux parler de ſon audace,
Et qu'un malheur preſent, quand il frape l'eſprit,
D'autres malheurs paſſez attire le recit;
Entre pluſieurs Thébains qui parloient avec zele
Du reſpect que l'on doit à la Troupe Immortelle,
L'un pour ſe faire entendre ayant hauſſé la voix,
Thébes voit ce qu'a veu la Lycie autrefois;
Leur dit-il, d'un refus mêlé de violence
Ses premiers Habitans expiérent l'offence,
Et par un châtiment dont chacun eſt ſurpris,
Sceurent combien Latone eſt ſenſible au mépris.
Les Coupables étant & ſans nom & ſans gloire
Ont laiſſé du ſuplice obſcurcir la mémoire,
Mais le prodige eſt rare, & de mes propres yeux
J'ay veu l'Etang fatal, & paſſé par les lieux.
Mon Pere chargé d'ans, & ſe voyant d'un âge
Qui le rendoit mal-propre à faire aucun voyage,
M'en remet la fatigue, & rejette ſur moy
Les plus pénibles ſoins qu'éxigeoit ſon employ.
Ainſi pour la Lycie, où plus qu'en lieu du monde
On ſçait communément que le Bétail abonde;
Il réſout mon depart, l'ordonne. J'obeïs,
Et prens pour me guider un homme du Païs.

Nous viſitons d'abord les meilleurs pâturages ;
Et comme nous cherchions d'herbages en herbages,
Paſſant au bord d'un lac, parmy quelques roſeaux
Je découvre un Autel au milieu de ſes eaux.
Il étoit tout noircy de l'épaiſſe fumée
Que produit de l'encens la vapeur enflamée.
Là mon Guide s'arréte, & d'un zele pieux ;
Sois propice au deſſein qui nous mene en ces lieux,
Dit-il. Avec reſpect, & d'une voix timide
Je fais meſme priére, & j'imite mon Guide.
A quelques pas de là m'étant tourné vers luy ;
Apprenez-moy de qui j'ay demandé l'appuy,
L'Autel eſt ancien, & je me perſuade
Qu'il eſt de quelque Faune, ou de quelque Naïade,
Luy dis-je, ſi ce n'eſt que le Ciel en ce lieu
Faſſe de la Lycie adorer quelque Dieu.
Non, me répond mon Guide ; en cet endroit ſauvage
Aux Dieux que vous nommez on ne rend point hommage.
Cet Autel qui vous tient l'eſprit embaraſſé,
En l'honneur de Latone autrefois fut dreſſé.
Vous ſçavez que Junon, *de colére animée*
*De voir que Iupiter l'avoit aſſez aimée*

*Pour faire vanité de ses feux découverts,*
La voulut sans pitié bannir de l'Univers.
*En vain de tous côtez, vagabonde, inquiete,*
*Dans les bois, sur les monts, elle chercha retraite.*
*La Terre qui la vit dédaigna ses sanglots,*
Tout fut sourd à ses cris hors l'Isle de Délos,
Qui flotant sur la mer sous le nom d'Ortigie,
Par l'ordre exprés du Ciel fut depuis affermie.
C'est-là sous un Palmier qu'en dépit de Junon,
De Mere, en accouchāt, elle acquiert l'heureux nom,
Et que de deux Jumeaux la célébre naissance
De tant de maux soufferts devient la récompense.
De sa fecondité l'avantage éclatant
Met un nouvel obstacle au repos qu'elle attend.
Avec plus de rigueur de Junon poursuivie
Elle fuit, se dérobe à sa jalouse envie,
S'éloigne de Délos, court la nuit & le jour,
Et porte dans ses bras les fruits de son amour.
Aprés qu'en divers lieux, malgré sa lassitude,
Elle a de ses erreurs traîné l'inquiétude,
Elle arrive en Lycie, où de ses longs travaux
La fatigue l'expose à des tourmens nouveaux.
Outre que les chaleurs étoient alors cruelles,
Ses Enfans achevoient d'épuiser ses mamelles.

Ainsi de soif pressée, elle cherche des yeux
Si pour la soulager rien ne s'offre en ces lieux.
Un Lac, qu'elle découvre au fonds d'une vallée,
Flate d'un doux espoir son ame desolée.
Elle y court; par hazard de chétifs Païsans
Venoient couper les Joncs qu'il produit tous les ans,
Et comme sur le bord la Déesse panchée
Croit enfin à son gré voir sa soif étanchée,
Que déja vers l'Etang elle avance la main,
Cette Troupe Rustique empesche son dessein.
Que faites vous, dit-elle, & qui le pourroit croire?
Les Etrangers icy n'ont-ils pas droit de boire?
Voyez l'air, le Soleil; ils sont communs à tous,
Faits pour moy, pour tout autre aussi-bien que pour vous.
La Nature de mesme, aussi bonne que sage,
Ayant fait l'eau commune, en laisse un libre usage,
Et quand j'en veux puiser, le bras qui me retient
Me prive injustement de ce qui m'appartient.
Je veux bien toutefois vous demander par grace
Que vous daigniez souffrir que je me satisfasse.
Qu'un autre en se baignant soulage ses travaux,
Je ne veux qu'arroser ma bouche de vos eaux.

Je puis parler à peine, & tant de secheresse
Mêle son amertume à la soif qui me presse,
Qu'un peu d'eau me sera bien plus que pour les Dieux
N'est au Ciel le Nectar le plus delicieux.
Par ce qu'à m'accorder la pitié vous convie
J'avouëray que de vous j'auray receu la vie.
Que si le dur excés de ma triste langueur
N'a rien d'assez pressant pour toucher vôtre cœur,
Qu'au moins de ces Jumeaux l'innocente priére
Puisse vous émouvoir en faveur de leur Mere.
Voyez qu'à vous fléchir secondant mes efforts,
Ils vous tendent les bras (ils les tendoient alors.)
Quel courage si dur, quel cœur si peu fléxible
Dans cette occasion n'eust pas esté sensible !
Cependant la Déesse a beau prier, presser,
Ils portent leur refus jusques à menacer,
Et si du bord du Lac elle ne se retire,
C'est peu que de sa soif ils ne fassent que rire,
Ils useront de force, & luy feront sentir
De sa plainte importune un cuisant repentir.
L'injure à la menace est encor ajoûtée.
D'insolente & de folle elle est par eux traitée;

Leur malice contre elle enfin va juſqu'au bout,
Et des pieds & des mains ils troublent l'eau par-tout,
Et du fonds juſqu'en haut, par un ſale mélange,
Pour la rendre bourbeuſe, ils font monter la fange.
Latone s'en irrite, & déja dans ſon cœur
L'ardeur de ſe vanger ſuſpend toute autre ardeur.
Sa ſoif eſt oubliée, & la juſte colere
Où la met le refus d'une grace legere,
Par un ſoudain retour fait qu'elle ſe ſouvient,
Et du nom de Déeſſe, & du rang qu'elle tient.
Ainſi ſans plus ſonger à prier qui l'offence,
Levant les mains au Ciel pour demander vangeance;
Infames, qui cherchez à voir croître mes maux,
Puiſſiez-vous à jamais demeurer dans ces eaux,
Dit-elle. Le ſuccés répond à ſon envie;
D'un effet ſurprenant ſa priére eſt ſuivie.
Ces Ruſtiques Mutins tout-à-coup diſperſez,
Se jettant dans l'Etang, s'y tiennent enfoncez.
Ils y changent de forme, & dans ce nouvel eſtre
Leur teſte hors du Lac commence de paroiſtre.
Puis comme pour donner un ſpectacle nouveau,
Découvrant tout le corps, ils nagent tous ſur l'eau.
Quelquefois ſur le bord ils aiment à ſe rendre,
Et dés le moindre bruit qu'on fait de loin entendre,

s'élancent dans l'onde, & leur agilité
ur fait entre les Joncs trouver leur ſeureté.
ais quoy qu'ils ſoient ſous l'eau, leur inſolent murmure
it encor retentir l'invective & l'injure,
par toute l'aigreur que l'audace fournit,
tâchent d'outrager celle qui les punit.
eur voix en devient rauque; & de tant de malice
enfleure de leur gorge eſt le premier ſuplice.
'eſt en vain qu'à ſe taire il doit les convier,
eur bouche s'élargit à force de crier,
eur teſte jointe au dos, dont la couleur eſt verte,
u col qu'on ne voit plus répare en eux la perte,
eur ventre toûjours blanc fait preſque tout leur corps.
eurs cuiſſes pour ſauter ont de ſecrets reſſorts,
t dans ces eaux enfin, à peine alors connuës,
u lieu de Païſans des Grenouilles ſont veuës.
hacun de ce prodige eut l'eſprit alarmé;
fit bruit, & l'Etang en devint renommé.
e Peuple ſur ſes bords par des vœux pleins de zele
raita ſans différer Latone d'Immortelle,
t pour ſe l'acquérir, connoiſſant ſon pouvoir,
On luy dreſſa l'Autel que vous venez de voir.

Voilà ce qu'en marchant me raconta mon Guide.
L'exemple eſt remarquable, il touche, il intimide,
Et nous fait aſſez voir que les audacieux
Jamais impunément ne mépriſent les Dieux.





# MARSYAS
## E'CORCHE' PAR APOLLON.
### *FABLE XIV.*



PRE's que le Thébain eut parlé de
la sorte;
Le sort de Marsyas sur tout autre
l'emporte,
Dit un autre aussi-tost; tant de témerité
De ce Satyre enfin suivit la vanité,

*Que comme par ſa flûte il s'acquit l'avantage*
*D'un nom aſſez fameux pour paſſer d' âge en âge,*
*Défiant Apollon, il crut qu'avec éclat*
*Il luy feroit ceder la gloire du combat.*
*Il fut vaincu pourtant, & de ſa fiére audace*
*Son tremblant repentir eut beau demander grace,*
*A l'écorcher tout vif Apollon réſolu,*
*Dans ce qu'il ordonna ſe fit voir abſolu.*
Quel ſuplice, crioit ce malheureux Satyre! (re
Mon crime eſt-il ſi grãd? d'où vient qu'on me déch
C'en eſt fait, plus de flûte, elle coûte trop cher.
Un Dieu par la pitié ne ſe peut-il toucher?
Je reconnois ma faute, helas! qu'il me pardonne.
Tandis que de ſes cris l'air tout-autour réſonne,
Dépouillé de ſa peau par l'ordre du Vainqueur,
Du ſort le plus funeſte il ſouffre la rigueur.
Il voudroit s'échaper, mais en vain il l'eſſaye:
Tout ſon corps déchiré n'eſt qu'une large playe.
Son ſang qui par ruiſſeaux coule de toutes parts
Des Arbitres choiſis étonne les regards.
Déja du haut en bas rien ne manque à ſa peine,
On voit à découvert chaque nerf, chaque veine,
De ſes vives douleurs tout parle en meſme temps,
Fibres, muſcles, tendons, inteſtins palpitans,

On les pourroit compter, tant ſa peau qu'on arrache
Fait un ſpectacle affreux de tout ce qu'elle cache.
Les Faunes, les Sylvains, Dieux des monts & des bois,
Que le ſon de ſa flûte avoit charmez cent fois,
Les Nymphes, les Bergers, les Satyres ſes Fréres
Traitent d'injuſte excés des peines ſi ſévéres,
Et livrez par ſa mort aux plus vives douleurs,
A l'envy l'un de l'autre ils luy donnent des pleurs.
De ces pleurs répandus dans toute la Contrée
La Terre en peu de temps ſe trouve pénétrée,
On l'en voit regorger, & ce grand amas d'eaux
S'étant aux environs écoulé par ruiſſeaux,
Forme un Fleuve dont l'onde arroſant la Phrygie
Fait voir le prix que coûte une ſi chere vie.
Ce Fleuve la dérobe à l'oubly du trépas,
Et du nom du Satyre eſt nommé Marſyas.






# EPAULE D'YVOIRE DE PE'LOPS.

## *FABLE XV.*



Es exemples ont beau passer de bouche en bouche,
Chacun revient toûjours à celuy qui le touche.
Amphion, qui jamais n'eut d'injustes desirs,
Des Thébains affligez attire les soûpirs.

O

On déplore & sa perte & sa famille éteinte ;
Mais on trouve Niobe indigne d'estre plainte ;
Et quoy que rien ne puisse égaler son malheur ;
Le seul Pélops son Frére en a de la douleur.
Ce Prince infortuné n'ayant pû se défendre
D'avoir pour cette Sœur l'amitié la plus tendre,
Pleura son infortune, & poussant de hauts cris,
Pour se meurtrir le sein, déchira ses habits.
Trop plein de ce trãsport dont sa douleur fit gloire,
Il laissa voir, dit-on, son épaule d'yvoire ;
Non qu'il l'eust de la sorte apportée en naissant.
Toûjours envers le Ciel il fut reconnoissant.
Aussi le Ciel se plut par un soin exemplaire
A luy rendre le jour que luy ravit son Pére,
Quand pour hôtes en terre ayant receu les Dieux
Dans un repas funeste il crut tromper leurs yeux.
Les membres de ce Fils qu'il fit servir à table
Furent de ce repas le mets épouvantable.
*Son apprest déguisé mit Cerés en erreur,*
*Tous les autres d'abord furent saisis d'horreur,*
*Et comme de Pélops la disgrace fatale*
*Leur fit prendre intérest à confondre Tantale,*
*Mercure qui par-tout a des sentiers ouverts*
*Fit soudain revenir son ame des Enfers.*

De ſon corps cependant les diverſes parties
Dans leur rang de nouveau l'une à l'autre aſſorties,
Rétablirent ce tout qu'un coupable projet
Des fureurs de Tantale avoit rendu l'objet.
Une épaule y manquoit ; *par trop d'impatience*
*Cerés de la manger avoit eu l'imprudence.*
Par une autre d'yvoire appliquée auſſi-toſt
Une ſubtile main répara ce defaut.





# PHILOMELE CHANGEE EN ROSSIGNOL, PROGNE' EN HIRONDELLE, ET TERE'E EN HUPE.

## FABLE XVI.

C'EST ainsi que des Dieux la bonté singuliere
En faveur de Pélops éclata toute entiére.
Heureux si pour Niobe un peu moins d'amitié
Eust plus tranquillement exercé sa pitié.

Pour ſoulager l'ennuy qu'à ſon ame étonnée
Cauſe de cette Sœur la triſte deſtinée,
Tous les Etats voiſins par leurs Ambaſſadeurs
Mêlerent à l'envy leurs regrets à ſes pleurs.
Mycénes, Calydon, Sparte, Pyle, Orchoméne,
Et Treſene, & Cleone, & Corinthe, & Meſſéne,
Patres, Argos, enfin ce qu'entre ſes deux mers
L'Iſtme enferme, ou de loin voit de peuples divers,
Tous par de prompts devoirs cherchérẽt à luy rẽdre
Ce qu'en de tels malheurs le Trône fait attendre,
Et Pélops en receut tout l'adouciſſement
Que put de ſa douleur ſouffrir l'emportement.
Athénes (qui d'abord croira cette injuſtice ?)
Athénes manqua ſeule à ce pieux office.
La guerre y mit obſtacle, & d'épais eſcadrons
Eſtoient maiſtres alors de tous ſes environs.
Un barbare Ennemy plein d'une fiére audace,
Ayant paſſé les mers, aſſiégeoit cette Place,
Et le peuple effrayé des differents aſſauts
Qui l'expoſoient ſans ceſſe à des périls nouveaux,
Tenoit ſa liberté déja deſeſpérée,
Lors que pour la défendre il voit venir Térée,
Qui forçant l'Ennemy d'abandonner ces lieux
S'acquiert par ſa défaite un renom glorieux.

La Thrace qu'à ses loix le Ciel avoit soûmise,
Sa valeur qui par-tout causoit de la surprise,
Son courage intrépide au milieu des hazards,
L'honneur d'estre sorti du noble sang de Mars,
Tout porta Pandion, qui régnoit dans Athénes,
A vouloir couronner ses travaux & ses peines.
Sa Fille en fut le prix, la charmante Progné,
Et par cette alliance il se crut fortuné.
Mais de ces nœuds serrez sous de mauvais auspices
Ny l'Hymen ny Junon ne furent les complices.
Les Graces qui par-tout accompagnent leurs pas,
Les voyant s'éloigner, ne s'y trouverent pas.
La Discorde, la Rage, & les noires Furies
Verférent dans leurs cœurs toutes leurs barbaries,
Et pour les éclairer, dans l'horreur d'un tombeau
Tisiphone courut allumer son flambeau.
Des malheurs qui devoient suivre cet assemblage
Un menaçant Hibou fut le triste présage.
Pendant qu'on en faisoit les somptueux apprests,
Il fit ouïr ses cris sur les tours du Palais.
Ce fut sous ce funeste & détestable augure
Que Progné pour Epoux receut ce Roy parjure,
Et qu'aprés quelque temps, leurs feux mal assortis
Pour fruit de cet hymen produisirent Itys.

La Thrace cependant voyant venir ſa Reine,
Pour la bien recevoir, n'épargna ſoin ni peine,
Le Roy de ſa conqueſte encor tout glorieux
En fit publiquement rendre graces aux Dieux;
Et voulut, pour montrer combien il tenoit chére
La gloire des doux noms & d'Epoux & de Pére,
Que les jours où pour luy ces noms furent acquis,
Celebrez tous les ans, en marquaſſent le prix,
Tant aux foibles Mortels une fauſſe apparence
De ce qui leur eſt propre ôte la connoiſſance.

Le Soleil parcourant ſes diverſes maiſons
Avoit déja cinq fois partagé les ſaiſons,
Quãd Progné; ſi jamais, dit-elle au Roy de Thrace,
Mon amour a de vous mérité quelque grace,
Ne me refuſez point la ſenſible douceur
De revoir ma Patrie, & d'embraſſer ma Sœur.
Vous ſçavez à quel point Philoméle m'eſt chére.
Rien n'efface du ſang le tendre caractére,
Et malgré la rigueur d'un long éloignement,
Son amitié toûjours me touche également.
Si vous craignez pour moy le voyage d'Athénes,
Qu'elle vienne en ces lieux diminuer mes peines.
Son abſence me tuë, & me la faiſant voir,
De mes vœux les plus doux vous comblerez l'eſpoir.

our vous le Roy mon Pére a tant de complaiſance,
ue ſi d'un prompt retour il reçoit l'aſſurance,
ous aurez peu de peine à me faire accorder
e qu'avec tant d'ardeur j'oſe vous demander.
A peine elle a parlé, que pour la ſatisfaire
e Roy fait donner ordre à l'apreſt néceſſaire,
a ſaiſon favorable invitant à partir,
rogné veut voir ſa Sœur, il faut y conſentir,
e deſir eſt trop juſte. On fait voile, & Térée,
prés un court trajet, entre au port de Pirée.
andion le reçoit, & de ſon Trône en luy
roit ne pouvoir aſſez reconnoiſtre l'appuy.
l'embraſſe, & ſa joye ayant ſur ſon viſage
arqué ce qu'à le voir il trouve d'avantage,
prés quelque entretien luy parlant de Progné,
apprend le ſujet qui l'avoit amené.
our obtenir l'aveu du voyage qu'il preſſe
érée à la priére ajoûtant la promeſſe,
uroit à Pandion que dans peu de retour
hiloméle ſeroit renduë à ſon amour,
uand la voyant paroiſtre, il regarde, il admire,
e perd dans ce qu'il penſe, & n'a plus rien à dire;
on habit étoit riche, & de ſes ornemens
oute autre euſt pû tirer de pompeux agrémens,

Mais quel qu'en fuſt l'éclat, ſa beauté naturelle,
Pour éblouïr les yeux, n'avoit beſoin que d'elle,
Et propre à captiver tous les cœurs à ſon choix,
On l'euſt cruë aiſément quelque Nymphe des bois,
Si comme on nous les peint, de mille attraits pour-
veuës,
Dans le meſme appareil ces Nymphes étoient veuës.
Quoique Progné fuſt belle, il n'en faloit point tant
Pour enflamer Térée, & le rendre inconſtant.
Cette charmante Sœur a pour luy tant de charmes,
Qu'embrasé tout à coup il céde, il rend les armes.
Des gerbes que le feu devore en un moment,
Pour ſéches qu'elles ſoient, brûlent moins promte-
ment.
La jeune Philoméle étoit ſans doute aimable;
Mais outre ſa beauté ſur toute autre eſtimable;
Térée, impatient de luy-meſme en ſes vœux,
Régnoit dans un païs où l'on naiſt amoureux,
Et joignoit, pour aimer avecque violence,
A ſon propre défaut celuy de ſa naiſſance.
L'amour que Philoméle a fait naiſtre en ſon cœur
Ne ſouffre aucun relâche à ſa brûlante ardeur.
Preſsé de ſes deſirs il n'eſt rien qu'il ne tente,
Il obſerve avec ſoin quelle eſt ſa Confidente,
Ménage

Ménage ſon eſprit, & croit par ſon moyen
Trouver l'occaſion d'un ſecret entretien.
N'ayant pû réüſſir par ce lâche artifice,
Il met tout en uſage auprés de ſa Nourrice,
Et joignant l'intéreſt à des ſoins complaiſans,
Il prétend la corrompre à force de preſens.
Quoy qu'elle oſe exiger, ſa récompenſe eſt preſte,
Tout ſon Royaume eſt peu pour payer ſa conquê-
te,
Il accordera tout. S'il ne peut l'émouvoir,
Enlever la Princeſſe eſt ſon dernier eſpoir.
Que pour la retirer on ravage ſes terres,
Qu'on y ſéme l'horreur des plus ſanglantes guer-
res,
Quelque image à ſes yeux qui vienne s'en offrir,
Plûtoſt que de la rendre il verra tout périr.
l aime, & Philoméle a ſur luy tant d'empire
Qu'à peine à ſon amour tout ſon cœur peut ſuffire.
Cet amour ſeul luy plaiſt, & pour le couronner
n'eſt point d'attentats qui puiſſent l'étonner.
laté de ſa victoire, & plein de cette idée
ne peut plus ſouffrir qu'elle ſoit retardée,
preſſe, & différer ſi long temps à partir
'eſt accabler Progné qui n'y peut conſentir.

Pour peindre ses ennuis il affecte un faux zéle,
Et parlant pour luy seul feint de parler pour elle.
Sa flame est éloquente, & pour persuader,
Quand son transport l'agite, il n'a qu'à luy ceder.
S'il voit que quelquefois dans son impatience
Sa passion s'échape, & dit plus qu'il ne pense,
Rejettant sur Progné son inquiet soucy,
C'est elle qui l'engage à s'oublier ainsi.
Pour vaincre seurement il prend diverses armes;
Il va jusqu'aux soûpirs, descend jusques aux larmes,
Et confus d'exprimer de trop vives douleurs;
Progné souffre, dit-il, & vous voyez ses pleurs.
Dieux! que d'obscurité! que de vapeurs grossiéres
De nos foibles esprits offusquent les lumiéres,
Et que leur peu d'adresse à rien déveloper
Les rend par trop de foy sujets à se tromper?
Les noirs préparatifs du plus énorme crime
Au parjure Térée acquiérent de l'estime,
Et de sa trahison plus il hâte l'effet,
Plus sa gloire augmentée asseure son forfait.
Funeste aveuglement! Philoméle elle-mesme
Favorise Térée, aide à son stratagême,
Et d'un air engageant & remply de douceur
Elle aborde son Pere, & parle de sa Sœur.

Le congé de partir qu'elle pourſuit ſans ceſſe
Luy fait par cent baiſers ſurprendre ſa tendreſſe,
Et s'il aime ſa vie, il luy doit accorder
Ce que contre elle-meſme elle oſe demander.
Térée en la voyant ſe ſent arracher l'ame.
Un mouvement jaloux ſemble irriter ſa flame,
Et de ces vains baiſers qu'il a peine à ſouffrir
Sa brutale fureur prend dequoy ſe nourrir.
Il brûle, & chaque fois qu'elle embraſſe ſon Pere;
Il voudroit auprés d'elle avoir ce caractére,
Ce nom favoriſant ſon déteſtable amour
Au ſuccez qu'il attend donneroit plus de jour.
C'eſt ainſi que tous deux, impatiens d'attendre;
Attaquent Pandion, le forcent à ſe rendre.
Philoméle triomphe, & ſes remercimens
Sont confondus d'abord dans ſes embraſſemens.
L'ardeur d'aller en Thrace où l'amitié l'appelle
Luy fait nommer heureux pour ſa Sœur & pour elle,
Ce qui par un ſuccez trop remply de rigueur
Doit cauſer l'infortune & d'elle & de ſa Sœur.
Déja de ſon depart la nouvelle eſt publique,
La nuit vient, on prépare un feſtin magnifique.
Au ſortir du banquet, le Roy que chacun ſuit
Va donner au ſommeil le reſte de la nuit.

Mais la belle Princesse envain s'est retirée ;
Elle est toûjours presente aux regards de Térée.
L'image qu'il s'en fait le suivant en tous lieux ,
Il la voit de l'esprit s'il ne le peut des yeux.
Point de repos pour luy ; son ardeur inquiéte
Luy montre à tous momens cette beauté parfaite ,
Il se peint tous ces traits qui l'ont frapé d'abord ,
Cette bouche , ce teint , cette taille , ce port ,
Repasse en soûpirant jusqu'à son moindre geste ,
Et sur ce qu'il a veu se figurant le reste ,
Luy-mesme il entretient la force du poison
Qui s'emparant du cœur infecte sa raison.
Le jour vient , Pandion ne peut plus s'en défendre.
Pour la derniére fois il embrasse son Gendre ,
Luy parle avec tendresse, & devant cent témoins
Recommande en pleurant Philoméle à ses soins.
Les deux Sœurs l'ont voulu , vous le voulez vous mesme ,
Luy dit-il , il me faut priver de ce que j'aime ,
Souffrir qu'on me l'enleve , & ne plus resister
A ce que l'amitié pouvoit seule emporter.
Elle veut ce voyage; allez, mon cher Térée ,
Et si nôtre alliance est par vous révérée ,

Si les Dieux ont jamais secondé vos desseins,
Conservez le depost que je mets en vos mains.
Philoméle à mon cœur a toûjours esté chére,
Ayez-en soin de grace, & luy servez de Pére,
Et comme vous sçavez qu'elle seule aujourd'huy
Console ma vieillesse, en adoucit l'ennuy,
Ne donnez pas sujet à mon impatience
De m'abandonner trop aux chagrins de l'absence.
Vous, ma Fille, songez en voyant vôtre Sœur
Que sa perte pour moy n'a que trop de rigueur,
Et si ce que par là vous sçavez que j'endure
Vous peut rendre sensible aux droits de la nature,
Quelques charmes pour vous qui s'offrent dans sa Cour,
N'oubliez pas qu'un Pere attend vôtre retour.
En luy donnant cet ordre il la baise, il l'embrasse,
Et semble par ses pleurs présager sa disgrace.
Pour affermir l'espoir dont il se flate envain,
Et de l'un & de l'autre il demande la main,
Les méle dans la sienne, & les prenant pour gage
Des sermens qui luy font permettre ce voyage,
Pour Progné, pour Itys il les fait tour à tour
Se charger en son nom de cent marques d'amour.

Mais enfin il a beau ſe faire violence ;
Preſt à s'en ſéparer il manque de conſtance ,
Le ſang en ce moment fait agir tous ſes droits,
Mille confus ſoûpirs entrecoupent ſa voix ;
Sa langue ſe refuſe à l'adieu qu'il veut dire ,
Il les voit s'embarquer , les ſuit des yeux, ſoûpire,
Et d'un trouble inconnu ſenſiblement atteint ,
Il s'étonne, il s'effraye , & ne ſçait ce qu'il craint.
Le vent eſt favorable, & pouſſe avec vîteſſe
Le ſuperbe vaiſſeau qui porte la Princeſſe.
A peine avec ſa charge a-t'il quité le port ,
Que de ſa paſſion écoutant le tranſport ;
La victoire eſt à moy , dit Térée en luy-meſme ,
Tout rit à mon amour , j'emmene ce que j'aime,
Et Philoméle étant livrée à mes déſirs ,
Je n'ay plus à pouſſer d'inutiles ſoûpirs.
Son front ne peut cacher le plaiſir de ſon ame,
Et tant d'aveuglement ſuit ſa brutale flame ,
Qu'aux yeux même des Siens, dans ce même momẽt,
Peu s'en faut qu'il ne céde à ſon emportement.
Cependant à toute heure il parle à la Princeſſe ,
Ses avides regards l'éxaminent ſans ceſſe ,
Sans ceſſe il la contemple , & d'un Objet ſi cher ,
Tant que durent les jours , rien ne peut l'arracher.

Ainsi l'Aigle en lieu seur ayant posé sa proye,
L'observe quelque temps, vole à côté, tournoye,
Et pour la voir d'enhaut s'élevant vers les Cieux,
Sans s'en saisir d'abord, la devore des yeux.
Enfin le jour arrive où finit le voyage,
On découvre la Thrace, on touche le rivage,
Et l'injuste Térée abusant de ses droits,
Emmene la Princesse au milieu d'un grand bois,
Où dans un vieux Château tout à coup enfermée
Elle céde aux frayeurs de son ame alarmée.
La surprise qu'elle a d'un si dur traitement
Luy donne de sa honte un noir pressentiment,
Et dans la défiance où ce soupçon la jette,
Elle frémit, pâlit, se trouble, s'inquiéte,
Pleure, & jettant par-tout un regard incertain,
Cherche sa Sœur des yeux & la demande en vain.
A voir son beau visage ainsi baigné de larmes,
Térée en elle encor trouve de nouveaux charmes,
Et sans estre touché de ses tendres soûpirs,
L'infame par la force explique ses desirs.
Elle resiste autant que le peut sa colére,
Appelle à son secours & sa Sœur & son Pére,
Sur-tout, si l'équité régne encor dans les Cieux,
Ses cris à la défendre intéressent les Dieux;

Mais dans ſa réſiſtance envain ſa vertu brille,
Il faut qu'elle ſuccombe, elle eſt ſeule, elle eſt Fille,
Et de ſes longs efforts ſon lâche Raviſſeur
Surmonte enfin l'obſtacle, & demeure vainqueur.
En quel état la laiſſe une telle avanture!
N'oſant bien voir encor la noirceur de l'injure,
Interdite & tremblante elle fait quelques pas,
Se cherche en elle-meſme, & ne ſe connoit pas.
Rien n'égale l'ennuy dont ſon ame eſt frapée.
Ainſi des dents du Loup la Brebis échapée,
Aprés qu'elle a veu fuir l'ennemy redouté,
A peine ſe croit eſtre encor en ſeureté.
Ainſi loin du Milan qui l'avoit arrétée,
La Colombe voyant ſon aîle enſanglantée,
Ne vole qu'avec crainte, & croit toûjours ſentir
Les ſerres dont ſa fuite a ſceu la garantir.
Si-toſt que Philoméle a diſſipé ſon trouble,
Elle conçoit l'outrage, & ſa peine redouble.
Son cœur trop accablé de ſes vives douleurs
Laiſſe tarir d'abord la ſource de ſes pleurs,
Et du boüillant tranſport qui ſaiſit ſon courage
Ses cheveux arrachez ſont le premier ouvrage.
Térée envain s'efforce à calmer ſa fureur,
Elle ne peut l'oüir ny le voir ſans horreur.

) barbare, dit-elle, ô le plus déteſtable
De tous ceux que jamais noircit un feu coupable ;
\prés tant de bontez eſt-ce là cette foy
Que demanda mon Pere, & qu'il receut de toy !
Donc ſes triſtes adieux entremêlez de larmes,
Tes ſermens oppoſez à ſes juſtes alarmes,
L'intéreſt de ma Sœur, ta gloire, ton devoir
Pour t'arracher au crime ont manqué de pouvoir ?
A tes honteux projets ton ame abandonnée
Viole ſans remors les droits de l'Himénée,
Et quand de mon honneur le ſoin t'eſt confié,
Lâche, c'eſt par toy ſeul qu'il eſt ſacrifié.
Rien n'a pû retenir ta paſſion brutale.
De ma Sœur malgré moy je me vois la Rivale,
Et de l'une & de l'autre Epoux inceſtueux,
Tu m'as fait devenir complice de tes feux.
Plus d'innocence en moy ; coupable par ton crime
Je n'ay plus à la gloire aucun droit légitime.
Helas ! quel Ennemi juſtement irrité
Auroit pû ſe réſoudre à tant de cruauté ?
Pour rendre de tout point ta fureur aſſouvie,
Tu m'as ôté l'honneur, viens m'arracher la vie.
Que ne l'ay-je perduë avant que ma pudeur
Euſt ſervi de victime à ta laſcive ardeur.

Au moins dans les Enfers, puisque rien ne s'y cache,
Mon Ombre infortunée eust descendu sans tache;
Mais enfin si les Dieux, dans leur juste couroux,
Ou peuvent quelque chose, ou prennent soin de nous,
S'ils connoissent l'horreur d'une action si noire;
Si tout ne périt p[illegible] lors que je pers ma gloire,
Leur foudre tost ou tard sur ta teste lancé
Vangera par ta mort mon honneur offencé.
J'en hâteray le coup par l'éclat de mes plaintes,
Et bannissant la honte & ses tristes contraintes,
J'iray, j'iray moy-mesme, aprés ce dur revers,
Etaler ton inceste aux yeux de l'univers.
Que si ta lâcheté me retient prisonniere,
Mes cris à t'accuser auront plus de matiére,
Et les Rochers peut-estre au milieu de ces bois,
Touchez de ma douleur, répondront à ma voix.
Par eux ta trahison sera par-tout connuë,
On te détestera, chacun fuira ta veuë,
Et le Ciel favorable à mon ressentiment
Voudra de ton forfait presser le châtiment.

La fureur du Tyran s'émeut par ces menaces.
Il voit combien son crime entraîne de disgraces,

Et des maux qu'il doit craindre ayāt conçû l'horreur,
Sa crainte au mesme instant égale sa fureur.
De ces deux mouvemens écoutant la bassesse,
Par les cheveux d'abord il saisit la Princesse,
Luy fait lier les bras en arriére, & soudain
Contre elle sans pitié met l'épée à la main.
A ce terrible object l'innocente Victime
Croit qu'il va par sa mort mettre fin à son crime,
Et ce flateur espoir pour elle a tant d'appas,
Qu'elle luy tend la gorge, & ne résiste pas.
Ce n'est point ce que veut le barbare Térée;
S'il la laisse parler sa perte est asseurée;
Pour luy faire en tous lieux de puissants ennemis
Son juste desespoir se croira tout permis,
Elle découvrira son malheur à son Pére,
Demandera vangeance; & pour la faire taire,
Son premier attentat servant à l'enhardir,
Il luy coupe la langue, & s'en ose applaudir.
La moitié que le fer dans sa bouche a laissée
Fait par un son confus entendre sa pensée,
Tandis que s'éloignant des pieds de son bourreau
L'autre cherche à luy faire un reproche nouveau.
On la voit qui par terre & remuë & palpite.
D'un Serpent par morceaux la queuë ainsi s'agite,

Et par ce mouvement ſemble encor eſpérer
De ſe rejoindre au tout qu'on vient de ſéparer.
Aprés une action ſi honteuſe & ſi noire,
On dit que de nouveau ( mais qui le pourra croire ?)
Ce Prince abominable eut la brutalité
D'aſſouvir de ſes feux l'infame avidité.
Cet amas de forfaits redouble ſon audace ;
Il ſe montre à Progné qui le reçoit, l'embraſſe ;
Et ne voyant que luy, d'un ton tremblant & bas
Demande ſi ſa Sœur ne l'accompagne pas.
Le perfide ſoûpire, & trop inſtruit à feindre
De la rigueur du Ciel il commence à ſe plaindre,
Et dit, que delicate & peu faite aux travaux,
Philoméle en dix jours a péri ſur les eaux.
Ses larmes appuyant ſa coupable impoſture
Dans le cœur de Progné font agir la nature.
Cette Reine à ſa Sœur unie étroitement
Laiſſe aller ſes ennuis juſqu'à l'accablement.
Par l'indiſcrete ardeur de joüir de ſa veuë
Elle a cauſé ſa perte, & c'eſt ce qui la tuë.
Toute ſa Cour en deüil partageant ſes douleurs
Autour d'un vain tombeau va répandre des pleurs.
Progné le fait dreſſer avec toute la pompe
Que demande à ſon zéle un malheur qui la trompe ;

Et plaint de cette Sœur le déplorable ſort,
Sans ſçavoir qu'elle a plus à pleurer que ſa mort.
Déja depuis un an Philoméle enfermée
Des plus mortels ennuis ſe ſentoit conſumée,
Sans qu'elle euſt pû trouver par où faire ſçavoir
Le ſujet de ſa honte, & de ſon deſeſpoir.
Quel effort, quel éclat faut-il qu'elle hazarde ?
Térée en la quittant l'a miſe en ſeure garde,
Et quand à l'obſerver on s'empreſſeroit moins,
En vain l'ardeur de fuir occuperoit ſes ſoins.
Les murs de ſa priſon, quoy qu'elle puiſſe faire,
Sōt trop hauts, trop épais pour ſouffrir qu'elle eſpére,
Et ſi ſon deſeſpoir cherche à tout révéler,
Elle n'a plus de langue, & ne ſçauroit parler.
Mais quand on doit du ſang à ſa gloire flétrie,
L'ardeur de ſe vanger donne de l'induſtrie,
Et pour ouvrir l'eſprit, aprés de longs efforts,
La douleur quelquefois a de puiſſants reſſorts.
Sous couleur de chercher à divertir ſa peine,
Philoméle ſe fait apporter de la laine,
Et ſur du canevas trace la trahiſon
Que ſuivent les rigueurs d'une étroite priſon.
Elle acheve l'ouvrage, & l'envelope en ſorte
Qu'il ne peut eſtre veu de celuy qui le porte.

Parmi ceux que Térée à ſa garde a commis,
Le voulant confier, elle a fait des amis,
Et ſes ſignes divers la font ſi bien entendre
Qu'à la Reine l'un d'eux ſe charge de le rendre.
Progné le conſidére, en diſtingue les traits,
Et de ſon lâche Epoux aprenant les forfaits,
Dans la confuſe horreur de tout ce qu'elle penſe,
Elle eſt preſque ſtupide, & garde le ſilence,
Tant ſaiſie à la fois de rage & de douleur
Elle ſent vivement l'excés de ſon malheur.
Quand la peur d'un éclat qu'il n'eſt pas temps de faire
Ne ſeroit pas pour elle un motif de ſe taire,
De ſon reſſentiment les violents tranſports
N'ont point à s'expliquer de termes aſſez forts.
Elle rêve, & ſes maux ſont au deſſus des larmes;
Ce n'eſt que dans le ſang qu'ils trouveront des charmes,
Et jamais ſon couroux ne ſera ſatisfait
A moins que la vangeance égale le forfait.
Quelle qu'en ſoit la voye, injuſte ou legitime,
Il n'eſt rien qu'elle épargne, elle ira juſqu'au crime,
Et ſe flatant déja d'un ſuplice étonnant,
Elle en prévient la joye en ſe l'imaginant.

C'étoit au temps fatal que les Femmes de Thrace,
Des ombres de la nuit appuyant leur audace,
Célébrent cette Feste, où mille cris confus
De trois ans en trois ans font révérer Bacchus.
Cette funeste nuit commençant à paroistre,
La fureur de ce Dieu dans toutes semble naistre.
Déja le mont Rhodope & tous les lieux voisins
Retentissent du bruit des chaudrons, des bassins;
La Reine, pour finir l'ennuy qui la tourmente,
Se mêle dans la Troupe en habit de Bacchante,
Marche sans aucun ordre, & le Thyrse à la main,
Dans les champs, dans les bois, court au son de l'airain.
Sa teste est couronnée & de vigne & de lierre,
Et d'une peau de cerf qui luy pend jusqu'à terre
Retroussant sous le bras le sauvage ornement,
Elle vole où sa Sœur languit injustement.
C'est là sur-tout, c'est là que de rage emportée,
Comme si de Bacchus elle étoit agitée,
De ses Femmes suivie elle hurle, & d'abord
D'un affreux Evohé prétexte son transport.
Sa douleur luy prétant des armes assez fortes,
Des prisons de sa Sœur elle enfonce les portes,

L'en arrache, & de peur que ſon perfide Epoux
Prévienne, s'il la voit, l'éclat de ſon couroux,
La cachant ſous du lierre étendu ſur ſa teſte,
Elle rentre au Palais, & termine la Feſte.
La triſte Philoméle inſtruite par ſa Sœur
Ne peut voir ce Palais ſans en frémir d'horreur.
C'eſt là qu'eſt ſon Tyran; cette cruelle Image
Etonnant ſa raiſon fait pâlir ſon viſage.
Progné l'a miſe à peine en lieu de ſeureté,
Que du plus tendre amour ſon cœur eſt tranſporté.
Elle quitte auſſi-toſt l'ornement de Bacchante,
Abandonne le Thyrſe, & contre ſon attente
Revoyant cette Sœur qui n'oſe s'avancer,
D'abord ſans luy rien dire elle court l'embraſſer.
A ces embraſſemens qui ſemblent la confondre
Philoméle ſe croit indigne de répondre,
Et comme ſi Progné luy pouvoit imputer
D'avoir flaté des vœux qu'elle euſt dû rejetter,
Troublée, & de raiſon peu s'en faut dépourveuë,
De honte & de douleur elle baiſſe la veuë.
Dans ce triſte deſordre elle voudroit du moins
Pouvoir prendre & la Terre & le Ciel pour témoins,
Que d'un lâche Tyran l'indigne violence
A malgré ſes efforts ſouillé ſon innocence,
Mais

Mais n'ayant plus par où s'expliquer à son choix,
Sa main la fait entendre, & luy tient lieu de voix.
Atteinte jusqu'au vif par ce muet langage
Progné ne sçauroit plus dissimuler sa rage.
C'est l'avoir trop long-temps renfermée en son cœur;
Elle éclate, & blâmant les larmes de sa Sœur;
Ce n'est point par les pleurs, c'est par le fer, dit-elle,
Qu'il faut contre un Tyran prendre vôtre querelle,
Et si pour le punir de ses feux insensez
Tout ce que peut le fer, ne sçauroit estre assez,
Mon bras est prest, parlez, vous estes absoluë,
Aux plus sanglants effets me voila résoluë,
Contre luy tout est juste. Ou de sa trahison
Le Palais mis en feu me va faire raison,
Et riant de ses cris je verray cet infame
Etoufer son amour au milieu de la flame;
Où sa perfide langue, & ses yeux arrachez
Instruiront l'Univers de ses crimes cachez;
Ou déchirant son corps, ma haine impitoyable
Chassera lentement son ame détestable.
Enfin j'ignore encor, ma Sœur, ce que je veux,
Mais ce que j'oseray n'aura rien que d'affreux.
A ces fiers mouvemens sa raison l'abandonne,
Et quand de sa fureur elle mesme s'étonne,

Itys, le jeune Itys, qu'elle aimoit tendrement,
Entre pour son malheur dans son appartement.
Instruite en le voyant de ce qu'elle peut faire;
Ah, que les Dieux t'ont fait ressembler à ton Pére,
Dit-elle en luy jettant un regard furieux!
Soudain sur ce qu'il est elle ferme les yeux,
Et s'aprête au forfait le plus abominable
Dont on ait veu jamais une Mére capable.
Elle n'en peut pourtant concevoir le dessein
Sans que ce mesme Itys fasse trembler sa main.
Il s'approche, & d'un air qui confond sa colére,
Luy donnant le bon-jour qu'un Fils doit à sa Mére,
Au moment qu'en arriére elle fait quelques pas,
Il l'arrête, soûrit, luy tend ses petits bras,
Et joint à ses baisers tout ce qu'ont de tendresses
D'un Enfant qu'on chérit les flatteuses carresses.
Progné s'en trouve émeuë, & le sang dans son cœur
De ce qu'elle resout combatant la fureur,
Contre un si rude assaut déja presque sans armes,
En dépit qu'elle en ait elle verse des larmes.
Sa foiblesse l'étonne, & sur le point d'agir,
C'est une lâcheté dont elle doit rougir.
Honteuse qu'un Enfant puisse attendrir son ame,
Elle se rend entiére au couroux qui l'enflame,

Perd tout ce que le ſang a de tendres égards ;
De ce malheureux Fils détourne ſes regards,
Les jette ſur ſa Sœur, & pour preſſer ſa rage
Des plus noires couleurs ſe peignant ſon outrage ;
Pourquoy par ſes baiſers l'un vient-il m'ébranler,
Quand l'autre auprés de moy ne ſçauroit me parler ?
Quel deſtin pour jamais la réduit à ſe taire,
Dit-elle, & lors qu'Itys me peut nommer ſa Mere ;
D'où vient qu'à Philoméle on ôte la douceur
De me pouvoir encor donner le nom de Sœur ?
Quoy, Progné, trembles-tu ? pour affermir ton ame
Songe de qui le Ciel t'a voulu rendre Femme,
Et quoy que la Nature oppoſe à ton couroux,
Pour oublier le Fils ſouviens-toy de l'Epoux.
Suy ſans plus balancer la fureur qui t'anime.
La pitié qui t'arréte icy tient lieu de crime,
Et quand contre un Tyran il faut armer ſon bras,
C'eſt vertu que d'oſer les plus grands attentats.
Alors prenant Itys, telle qu'une Tigreſſe
Qui n'ayant pour objet que la faim qui la preſſe,
Enleve un fan de biche, & pour le devorer
Dans le plus creux d'un bois cherche à ſe retirer ;
Progné qu'en ſa fureur Philoméle ſeconde,
Trouvant un lieu ſecret ſe cache aux yeux du monde,

Et là, quoy qu'en pleurant, comme ſeur de ſa mort,
Itys pour l'adoucir faſſe un dernier effort,
Qu'il tâche à l'embraſſer, & contre ſa colére
Appelle à ſon ſecours le tendre nom de Mére,
Infléxible, & toûjours le poignard à la main,
Elle hauſſe le bras, & luy perce le ſein.
De tant de dureté ſon ame eſt prévenuë,
Qu'elle porte le coup ſans détourner la veuë.
Il n'en faloit pas plus, & de ſes triſtes jours
Ce premier coup ſans doute auroit tranché le cours,
Mais Philoméle acheve, & ſon impatience,
En luy coupant la gorge, aſſouvit ſa vangeance.
Il meurt, elle triomphe, & dans le meſme temps
Déchire par morceaux ſes membres palpitans.
Ils perdent auſſi-toſt leur crudité ſanglante,
Les uns par le feu ſeul, d'autres par l'eau bouillante.
Ce ſpectacle inhumain que ſe fait leur fureur,
Pour les faire trembler n'a point aſſez d'horreur.
L'heure approche, & déja la table eſt préparée.
Ces déteſtables mets ſont ſervis à Térée.
Progné de ſa Patrie allégue les Statuts,
Et feint que dans les jours conſacrez à Bacchus,
Chez les Athéniens un Roy pour fuir le blame,
Doit eſtre ſeul à table, & ſervy par ſa Femme.

Térée à ſes deſirs ravy de conſentir,
A ſa Suite auſſi-toſt fait ſigne de ſortir.
Il reſte ſeul, il mange, & fait dans ſes entrailles
De ſon Fils immolé les triſtes funerailles.
C'eſt-là qu'il le renferme, & le bucher affreux
Que pour honneur funébre obtient ce malheureux.
Aprés que par ce noir & cruel ſtratagême
Ce trop aveugle Roy s'eſt devoré luy-meſme,
Que de ſon propre ſang il s'eſt aſſez repeu;
J'ay réſiſté, dit-il, autant que je l'ay pû,
Mais enfin à ma joye Itys eſt néceſſaire,
C'eſt d'un Fils trop long-temps vouloir priver un Pére.
Ordonnez que ſur l'heure il me ſoit amené,
En ſeray-je moins ſeul? Ces mots charment Progné,
Et ne pouvant cacher ſa déteſtable joye,
Un ſoûrire affecté ſur ſon front la déploye.
C'eſt alors, que ſon cœur pleinement ſatisfait
S'aplaudit ſans remords du meurtre qu'elle a fait,
Et comme c'eſt pour elle une douceur extrême,
Aprés l'avoir commis, de le dire elle-meſme,
Jettant un fier regard ſur ſon parjure Epoux;
Ce que vous demandez vous l'avez avec vous,

Dit - elle. Il se retourne, & ne voyant personne
Presse encor pour Itys, veut qu'il vienne, l'ordonne.
Alors échevelée, & marquant dans ses yeux
Ce qu'a de plus funeste un transport furieux,
Philoméle se montre, & comme triomphante
Jette aux pieds de Térée une teste sanglante.
D'horreur à ce spectacle il a les sens saisis,
Et la connoit d'abord pour celle de son Fils.
Quel desespoir pour luy! quel doux charme pour (elle
De le voir accablé d'une douleur mortelle!
Avec avidité jusqu'au fonds de son cœur
Ses pénétrans regards cherchent cette douleur.
Elle y voit ce qu'il souffre, & depuis que son crime
Pour s'en faire raison, luy rend tout légitime,
Jamais elle n'a mieux connu qu'en ce moment
Combien estre sans voix est un fâcheux tourment.
Le plaisir de pouvoir luy bien peindre sa joye,
De luy dire cent fois ce qu'il faut qu'il en croye,
D'insulter à sa peine aprés tant de forfaits
Seroit pour elle un bien à combler ses souhaits.
Cependant que devient ce Pere déplorable!
Il s'emporte, il s'écrie, il renverse la table,
Et ne voyant pour luy qu'horreur de tous côtez
Invoque le secours des noires Deïtez.

L'Enfer à ſa douleur ſe doit montrer ſenſible.
Il ſe meurtrit, s'arrache, & s'il étoit poſſible,
En s'ouvrant l'eſtomac, on l'en verroit tirer
Ce Fils qui ne ſert plus qu'à le deſeſpérer.
Son ſang, ſon propre ſang receu pour nourriture
Paſſe tout ce qui peut effrayer la Nature.
Il pleure, & ſi d'Itys il n'eſt pas le bourreau,
Par ce fatal repas il s'en voit le tombeau.
Ce tendre mouvement à la fureur fait place.
D'un forfait qui le tuë il veut punir l'audace,
Et l'épée à la main ſe fait quelque douceur
De pouvoir s'immoler & l'une & l'autre Sœur.
Mais quelque fier tranſport qui hâte ſa pourſuite,
Avec tant de vîteſſe elles prennent la fuite,
Qu'un Oiſeau qui fend l'air avec rapidité
Semble avoir dans ſon vol moins de legereté.
Auſſi le juſte Ciel s'intéreſſant pour elles
Conſent dans leur diſgrace à leur préter des aîles.
Philoméle auſſi-toſt s'envolant dans les bois,
Changée en Roſſignol y charme par ſa voix.
Progné ſur les maiſons, devenuë Hirondelle,
Fait ouïr chaque jour quelque plainte nouvelle,
Et ſon gazouillement n'a point depuis ceſſé
De déplorer le ſang que ſon bras a verſé.

Les taches qu'on en voit ſur ſon divers plumage
Encor aujourd'huy meſme en rendent témoignage,
Et feront conſerver au plus long Avenir
Des ces évenemens le triſte ſouvenir.
Preſſé par ſa douleur, l'impatient Térée
Des deux Sœurs qu'il pourſuit tient la perte aſſurée,
Il tâche à les atteindre, & ceſſant de parler,
Il eſt Oiſeau luy-meſme, & commence à voler.
Il s'éleve auſſi-toſt ſur le haut de ſa teſte,
En forme de pennache, une eſpece de creſte.
A voir comme d'un caſque il ſemble s'eſtre armé,
On connoit la fureur dont il eſt animé.
S'il trouve à ſe vanger du coup qui l'aſſaſſine
Un long bec au beſoin luy ſert de Javeline,
Il prend le nom de Hupe, & par un heureux ſort
Itys devient Faiſan, & vit aprés ſa mort.



ENLEVEMENT

# ENLEVEMENT
# D'ORITHIE.
## *FABLE XVII.*



E tant d'impiétez les nouvelles certaines
Se répandent par-tout, & courent dans Athénes.
Pandion, accablé d'un si pressant malheur,
Avant le temps fatal expire de douleur.

Le fameux Erictée au Trône luy ſuccéde,
Et dans le noble amas des vertus qu'il poſſéde,
Pour faire bruit un jour chez la poſtérité
Sa valeur le diſpute à ſon intégrité.
Huit Enfans, tous formez ſur un ſi grand Modéle,
Ajoûtoient à ſa gloire une gloire nouvelle.
Quatre de chaque ſexe accordez à ſes vœux
Ne laiſſoient voir ny Roy ny Pere plus heureux.
Deux des Filles ſur-tout eurent pour leur partage
De l'extrême beauté le ſuperbe avantage.
Céphale Fils d'Eole aima l'une, & Procris
Fut de ſa paſſion & l'objet & le prix.
Orithie eſtoit l'autre, auſſi fiére que belle.
Borée en fut épris, & n'eut d'yeux que pour elle.
Ce Vent, de tous les Vents le plus impétueux,
Fit d'abord gloire d'eſtre Amant reſpectueux;
Mais il eſtoit de Thrace, & comme dans Athénes
Les malheurs de Progné réveilloient mille haines,
Sa naiſſance & Térée eſtoient de jour en jour
L'obſtacle injurieux que trouvoit ſon amour.
Ainſi tant qu'il voulut auprés de la Princeſſe
Employer le ſecours de ſa ſeule tendreſſe,
De ſes vœux empreſſez l'officieuſe ardeur,
Quelques ſoins qu'il rendiſt ne toucha point ſon cœur.

Enfin las de prier, & sa juste colére
Ayant renouvelé sa fureur ordinaire ;
Elle a raison, dit-il ; si je suis mal-traité,
Je m'en plaindrois à tort, je l'ay bien merité.
Quand j'aspire à me voir possesseur de ses charmes ;
Pourquoy venir icy sans mes traits, sans mes armes,
Et n'accompagner pas les offres de ma foy
De cet air menaçant qui doit parler pour moy ?
A quoy bon, pour fléchir une Princesse altiére,
Oubliant qui je suis, descendre à la priére ?
L'usage m'en sied mal, & je devrois rougir
De ce honteux respect que j'ay trop fait agir.
Plus de soûmission ; la seule violence
A droit de soûtenir l'honneur de ma naissance ;
Par elle je puis tout. De mon soufle frapé
Le plus sombre nuage est soudain dissipé.
Redoutable en tout temps, j'ay seul le privilége,
Et de lancer la gresle, & d'endurcir la nége.
Les Chesnes les plus vieux par moy sont renversez,
Je tiens, quand il me plaist, les flots bouleversez,
Et parcourant les airs, si quelquefois mes fréres
Jaloux de mon pouvoir m'osent estre contraires,
Dans ce champ de bataille ouvert à nos debats,
Peuvent-ils se flater de ne succomber pas ?

Avec tant de fureur j'entre contr'eux en lice,
Que c'est peu que du coup tout le Ciel retentisse;
Les nuages en feu l'un par l'autre heurtez,
Pendant ce rude choc, s'ouvrent de tous côtez.
Quel redoutable éclat lors que je me resserre
Dans les concavitez que renferme la terre!
M'y faisant pour sortir cent passages divers,
J'épouvante le Styx, fais trembler les Enfers,
Et sur ses fondemens, ma force sans seconde
Ebranle avec effroy la machine du monde.
C'estoit, c'estoit ainsi, les armes à la main
Qu'il falloit de ma flame expliquer le dessein.
Sans prier Erictée, il falloit le surprendre,
L'étonner, le contraindre à m'accepter pour Gendre,
Et ne pas m'exposer par trop d'abaissement
Aux plus cruels mépris qu'ait à craindre un Amant.
Borée ayant ainsi quelque temps en luy-mesme
Consulté ce qu'il doit à son amour extrême,
Se resout par la force à repousser l'affront
Qu'un refus trop honteux imprime sur son front.
Pour en sauver sa gloire il soufle, il bat des aîles.
La terre en est réduite à des frayeurs mortelles,
Et la mer, dont ce soufle a troublé le repos,
Eleve jusqu'au Ciel des montagnes de flots.

Luy qu'aux yeux d'Orithie un nuage dérobe,
Balayant tout-autour la terre avec ſa robe,
Saiſit cette Princeſſe, & fier de ſon deſtin
Enleve par les airs ce prétieux butin.
La douceur de pouvoir l'embraſſer de ſes aîles,
Fait que ſa paſſion prend des forces nouvelles,
Et qu'en jettant ſur elle un regard enflamé,
A meſure qu'il vole, il en eſt plus charmé.
Elle a beau s'écrier, gémir de ſa diſgrace,
Il ne s'arreſte point qu'il n'ait atteint la Thrace,
Où ſa main qu'il la force enfin de recevoir,
Sur ces païs glacez, luy donne plein pouvoir.
Ainſi Borée en paix jouït de ſa Victoire.
Junon luy fut propice, & pour comble de gloire
Zethés & Calaïs, deux illuſtres Jumeaux,
Nez de ce grand Himen ſe virent ſans égaux.
Ce fut peu que d'avoir les graces de leur Mere,
Le Ciel leur accorda les aîles de leur Pere.
Non qu'en venant au jour, ils euſſent apporté
Un don ſi favorable à leur agilité.
Tant qu'ils furent enfans on les vit ſans plumage;
Et tous les deux, dit-on, n'eurent cet avantage,
Dont avec tant d'éclat le bruit par-tout courut,
Que quand le premier poil ſur leur menton parut.

A peine ſe ſont-ils dégagez de l'enfance,
Que de leurs jeunes ans la noble impatience
Leur fait voir de la honte à ſouffrir que Jaſon
Entreprenne ſans eux d'emporter la Toiſon.
A le ſuivre à Colchos l'un & l'autre s'apreſte,
Et court à cette rare & fameuſe conqueſte
Dans le premier vaiſſeau, que l'art des Matelots
Ait jamais entrepris de confier aux flots.

*Fin du ſixiéme Livre.*



# LIVRE VII.

## LES HARPIES.

### FABLE I.

TOus ces jeunes Heros, que l'injuste Pelie
Fit avecque Jason partir de Thessalie,
Sous cet Illustre Chef déja depuis long-temps
Sur une onde inconnuë erroient au gré des vents.

D'abord en Arcadie, où les pousse l'orage,
En faveur de Phinée ils montrent leur courage.
*Ce Roy, dont la pitié ne put toucher le cœur,*
*Souffroit la peine deuë à son trop de rigueur.*
*Deux Fils qu'il avoit eus d'un premier hymenée*
*Déploroient chaque jour leur triste destinée.*
*Leur indigne Marastre, ardente à les haïr,*
*Sur un ordre cruel s'estoit fait obeïr.*
*Et leurs yeux arrachez pour contenter sa rage*
*Rendoient contre Phinée un sanglant témoignage.*
*Außi le juste Ciel fut prompt à l'en punir.*
*L'éclat de ses remords ne put rien obtenir,*
*Et les Dieux irritez de voir que sur son ame*
*La Nature eust pû moins que l'amour d'une Femme,*
*Luy faisant partager le mesme aveuglement,*
*Voulurent au forfait égaler le tourment.*
*Ce fut peu; contre luy, comme autant de Furies,*
*Ce coupable Vieillard vit fondre les Harpies,*
*Qui soüillant tous les mets qu'il se faisoit servir,*
*Iusqu'en sa bouche mesme accouroient les ravir.*
*Le supplice estoit grand, & par reconnoissance*
*Iason avec les siens embraßant sa défense,*
*De l'accueil qu'il reçoit tâche de s'acquitter*
*Par l'obligeant secours qu'il veut bien luy prester.*

Ces Oiſeaux, qui pourtant ſont Filles de viſage,
En s'élevant en l'air n'ont qu'un foible avantage.
Zethés & Calaïs, par leurs aîles fameux,
Prennent la meſme route, & volant aprés eux,
Montrent à les pourſuivre une ame ſi hardie,
Qu'ils les forcent enfin de quitter l'Arcadie.
Ce ſuccés fait attendre à ces jeunes Guerriers
Un plus noble triomphe, & de plus beaux lauriers.
Impatiens d'en voir leur teſte couronnée,
Ils haſtent leur depart ſans en croire Phinée.
En vain pour les pouvoir retenir plus long-temps
Il leur peint la ſaiſon ſujette à trop de vents.
L'eſpoir de la conqueſte où l'honneur les engage
Leur fait compter pour rien les perils du voyage.
Ils bravent la tempeſte, & ſurmontant les flots
Viennent au bord du Phaſe, & découvrent Colchos.





# LA TOISON D'OR.

## *FABLE II.*



SI-TOST qu'ils ont pris terre, ils vont trouver Aëte.
Ce Roy, Fils du Soleil, à les voir s'inquiete,
Et leur apprend combien entraîne de hazards
La Toiſon que Phryxus a conſacrée à Mars.
Aucun d'eux ne s'étonne, & la ſeule Medée
D'une frayeur ſecrete a l'ame poſſedée.

Fille de ce vieux Roy qui s'oppoſe à leurs vœux,
Elle voit comme luy tout à craindre pour eux,
Et l'amour qui d'abord pour Jaſon l'a touchée
La tient à ſon deſtin toute entiere attachée.
Elle hait ſa foibleſſe, & par de longs combats
Tâche de cet amour à repouſſer l'appas;
Mais à ſa violence il faut que ſon cœur cede.
Son orgueil ne peut rien, le mal eſt ſans remede,
Et comme enfin le temps ne peut que l'augmenter;
En vain, dit-elle, en vain je voudrois reſiſter.
Un Dieu dont le pouvoir agit avec ſurpriſe,
Plus fort que ma raiſon, l'abat, la tyranniſe.
Elle a beau s'oppoſer au trouble de mes ſens.
Sans ſçavoir ce que c'eſt, j'aime ce que je ſens;
Ce ſeul charme a pour moy tous les charmes enſẽble.
Ah, ſi ce n'eſt aimer, c'eſt ce qui luy reſſemble.
N'en doutons point, Jaſon eſt maiſtre de mon cœur.
Sans cela, de ſon ſort plaindrois-je la rigueur;
Et ces perils affreux où l'expoſe mon Pere,
Les croirois-je l'effet d'un arreſt trop ſevere?
Dur arreſt, puiſqu'il faut que la mort de Jaſon
Suive le fol eſpoir d'emporter la Toiſon.
Mais à quels ſentimens la pitié me convie?
Je ne l'ay veu qu'à peine, & je crains pour ſa vie.

J'aime, il n'eſt que trop vray. De ton cœur, ſi tu peux,
Haſte-toy de chaſſer ces redoutables feux,
Amante infortunée. Ah, ſouhait temeraire!
J'aurois plus de repos ſi je le pouvois faire,
Mais le flatteur appas d'un doux je ne ſçay quoy,
Quand j'en prens le deſſein, m'entraîne malgré moy;
Et ſi de ma raiſon le conſeil favorable
Me porte à me tirer du trouble qui m'accable,
L'amour qui me ſeduit tient mes deſirs contraints
A faire mon bonheur du mal dont je me plains.
Triſte & fatal abus où cet amour me livre!
Je ne connois que trop le party qu'il faut ſuivre;
Je voy ce que ma gloire en doit tirer de fruit,
Et je cours en aveugle à tout ce qui me nuit.
Un Eſtranger me plaiſt. Quoy, peu fiere Princeſſe,
Ton cœur dans ſon deſtin lâchement s'intereſſe,
Et dans un autre monde il te peut eſtre doux
D'abaiſſer ton orgueil à choiſir un Epoux?
Ce Pays que le Ciel a ſoûmis à ton Pere,
N'a-t'il rien qui ne ſoit indigne de te plaire,
Et parmy tant d'Amans que l'on t'y voit charmer,
N'eſt-il point de Heros que tu puiſſes aimer?
Laiſſe faire les Dieux, leur ordre eſt ſeul à ſuivre.
C'eſt par eux que Jaſon doit ou mourir ou vivre,

Ils ſçavent là-deſſus ce qu'il faut arreſter,
Et ce n'eſt point à toy de t'en inquieter.
Qu'il vive toutefois, c'eſt ce que je ſouhaite.
Je n'en conſulte point ma paſſion ſecrete,
Et ſans aimer Jaſon peut-eſtre eſt-il permis
De demander au Ciel qu'il ait les Dieux amis,
Car enfin qu'a-t'il fait qui le rende coupable?
L'entrepriſe eſt hardie, & peut-eſtre blamable,
Mais lors qu'il s'y reſout, quelle ame de rocher
Verroit ſes jeunes ans ſans s'en laiſſer toucher?
Tout eſt illuſtre en luy, ſa vertu, ſa naiſſance,
Et quand nous n'en aurions aucune connoiſſance,
Eſt-il rien de ſemblable à cet air noble & grand,
Qui contraint à l'eſtime auſſi-toſt qu'il ſurprend?
Pour moy je l'avoueray, je m'y trouve ſenſible.
Cependant du Deſtin le decret eſt terrible,
Et ſi Jaſon de moy n'obtient un prompt ſecours,
Tout conſpire à ſa mort, & c'eſt fait de ſes jours.
S'il échape aux Taureaux dont la brûlante haleine
De qui veut approcher rend la perte certaine,
Renverſera-t'il ſeul ces eſcadrons armez
Que les dents du Serpent en ſuite auront formez;
Et ſi de ſa valeur les ſurprenans miracles,
Malgré le ſort jaloux, ſurmontent ces obſtacles,

Pourra-t'il assoupir l'effroyable Dragon
Qui sans cesse a les yeux ouverts sur la Toison?
Ah, si tu peux souffrir qu'aux dépens de sa vie
Il coure sans défense où l'honneur le convie,
Le sang d'une Tigresse en tes veines porté
T'en doit avoir transmis la sauvage fierté,
Et dans tout l'avenir un trop juste reproche
Fera voir que ton cœur fut d'acier ou de roche.
Que ne vas-tu, cruelle, au gré de tes desirs,
Assouvir tes regards de ses derniers soupirs,
De l'horreur de sa mort rendre tes yeux complices,
Et pour mieux contenter tes noires injustices,
Toy-mesme contre luy par tes cris exciter
La fureur des Taureaux qu'il luy faudra dompter,
Animer ces Soldats, qui sortant de la terre
S'armeront pour luy faire une sanglante guerre,
Et par cet art fameux que tu tiens du Soleil,
Empescher le Dragon de ceder au sommeil?
Contre tant d'ennemis, si fiers, si redoutables,
Dieux, veuillez à Jason vous montrer favorables,
Quoy qu'helas! si j'osois le prendre pour Epoux,
Il obtiendroit par moy ce que j'attens de vous.
Je n'ay qu'à l'appuyer, qu'aura-t'il de contraire?
Mais quoy? dois-je ébranler le Trône de mon Pere,

Des jours d'un Etranger me rendre le ſoutien,
Au deſtin qui l'entraîne abandonner le mien,
Afin que tenant tout de l'amour qui m'enflame,
Il aille loin de moy chercher une autre Femme,
Qu'il me quitte pour elle, & me livre au tourment
Que cauſe le chagrin d'un honteux changement?
Si de tant de baſſeſſe il peut eſtre capable
Qu'un autre amour au mien luy ſemble préferable,
S'il oſe juſque là porter ſa lâcheté,
Qu'il periſſe l'ingrat, il l'a trop merité.
Mais pourquoy cette crainte? Ah, c'eſt luy faire injure.
Genereux, plein de cœur, a-t'il l'air d'un parjure?
Non, non, trop de vertu me repond de Jaſon
Pour le pouvoir tenir ſuſpect de trahiſon.
Faiſons le triompher. Sans doute il fera gloire,
Tant qu'il reſpirera, d'en garder la memoire.
Avant qu'aucun ſecours luy ſoit donné par moy,
Pour ne rien hazarder, je recevray ſa foy,
Et quand des nœuds ſecrets ſur cette foy donnée
Auront à ce Heros uny ma deſtinée,
Les Dieux qui jugent ſeuls de pareils differends,
Témoins de noſtre hymen, m'en feront les garands.
Balances-tu, Medée, avec cette aſſeurance?
Le temps preſſe; va, cours, ſuy ton impatience.

De l'amour qui te parle oſe prendre la loy :
Ce Jaſon qui te plaiſt ſe devra tout à toy :
Sa main ſera d'abord le prix de ta tendreſſe ,
Il vivra pour toy ſeule , & dans toute la Grece
Les Meres de leurs Fils apprenant le retour ,
Vanteront à l'envy ta gloire & ton amour.
On t'y regardera comme un Dieu tutelaire.
Mais quitter ton Pays , abandonner ton Pere ,
Et confiant ta vie & ton bonheur aux flots
Trahir ton propre ſang , & les Dieux de Colchos ,
T'éloigner d'une Sœur qui t'a toûjours cherie ,
D'un Frere en qui tu vois l'eſpoir de ta Patrie ?
D'où vient que ce ſcrupule arreſte mon deſſein ?
Ce Pere que je quitte eſt un Pere inhumain ,
Et ne plus voir Colchos quand l'amour m'en ſepare ,
Ce n'eſt qu'abandonner une terre barbare.
Si le deſtin d'Abſyrte eſt trahi par mon feu ,
D'un Frere encore enfant l'intereſt touche peu.
Chalciope ma Sœur approuve ma foibleſſe ,
Par là j'ouvre à ſes Fils le chemin de la Grece ,
Où par les droits du ſang ils pourront demander
Ce que Phryxus leur Pere auroit deu poſſeder.
Un Dieu qui dans mon cœur regne avec plein empire,
M'a miſe hors d'eſtat de m'en pouvoir dedire ,

Et

Et d'une injuste mort rompant le triste coup ;
J'abandonneray peu pour obtenir beaucoup ;
La Jeunesse des Grecs par mes soins conservée
Rendra mon nom illustre & ma gloire achevée ;
Et j'auray le plaisir de connoistre des lieux
Que du plus doux regard favorisent les Dieux.
Sous un Ciel plus benin je verray là des Villes,
Superbes en Palais, en habitans fertiles,
Et dont la renommée a fait de toutes parts
Vanter la politesse & valoir les beaux Arts.
Enfin avec Jason je passeray ma vie,
Jason qui voit sa gloire au dessus de l'envie ;
Et qui seul touche plus mon cœur ambitieux
Que tout ce que la terre a de plus pretieux :
Sa main qu'avec le sien l'amour veut que j'espere
Fera voir à quel point les Dieux me tiennent chere ;
Puisqu'en me donnant lieu d'en faire mon Epoux,
Ils m'auront asseuré le destin le plus doux.
Je sçay qu'en le suivant, des rochers effroyables
A qui se fie aux flots sont presque inévitables ;
Qu'un naufrage évident menace les vaisseaux
Où Charybde engloutit & revomit ses eaux,
Et qu'auprés de Scylla les plus hardis s'étonnent
Entendant aboyer les Chiens qui l'environnent,

Mais les Vents en couroux n'ont point de trahiſon
Qui puiſſe m'alarmer dans les bras de Jaſon.
Avec luy mon amour bravera leur furie ;
Je verray cent écueils ſans craindre pour ma vie ,
Ou ſi de quelque effroy je puis ſentir les coups ,
Je craindray ſeulement pour celle d'un Epoux.
D'un Epoux ? Quel abus tient mon ame ſeduite ?
Puis-je appeller hymen ce qui cauſe ma fuite ?
Ouvre les yeux , Medée , & connois ton erreur.
Voy que ta paſſion a corrompu ton cœur ,
Et qu'en vain , en donnant un beau nom à ta faute ,
Tu penſes conſerver la gloire qu'elle t'oſte.
Ce qu'elle te conſeille eſt un lâche attentat ,
Qui va de cette gloire aneantir l'éclat.
Prens-y garde , tandis que l'ardeur qui te preſſe
D'un reſte de raiſon te laiſſe encor maiſtreſſe ,
Et dérobant ton ame aux piéges qu'on luy tend ,
Epargne à ta vertu le remords qui l'attend.

Aprés que de ſa fuite elle a veu l'infamie ,
Qu'à ſuivre ſon devoir elle s'eſt affermie ,
Et que l'honneur , la gloire , agiſſant à leur tour
L'ont enfin dans ſon cœur emporté ſur l'amour ,
S'applaudiſſant déja du repos qui la flate ,
Sur d'anciens Autels où l'on revere Hecate ,

Elle veut, pour marquer ses vœux reconnoissans,
Faire éclater son zele, & fumer de l'encens.
Ce Temple est au milieu d'un grand bois triste & sombre,
Où regne incessamment le silence avec l'ombre.
Medée en prend la route ; elle resve, & son cœur
Armé contre sa flame en estoit le vainqueur,
Lors qu'à ses yeux Jason qui tout-à-coup se montre,
L'embarasse, & la fait rougir de sa rencontre.
Son visage se trouble, & ses feux mal éteints,
Rallumez de nouveau, renversent ses desseins.
C'est ainsi que souvent une foible étincelle
Prend en perçant la cendre une force nouvelle,
S'accroist au feu qui soufle, & cause en un moment
La desolante horreur d'un long embrasement.
L'interdite Medée en fait l'experience.
Sa passion renaist d'une aimable presence,
Et ce feu qu'en son cœur elle a cru languissant
Se prévaut contre luy du trouble qu'elle sent.
Par hazard, ce Jason dont l'aspect le rallume,
Avoit l'air ce jour-là plus doux que de coustume;
Et lors qu'en ses malheurs elle s'interessoit,
Qui n'eust pas excusé l'amour qui l'y forçoit?

Ses yeux qu'avidement ſur les ſiens elle attache
Parlent avec tranſport du ſecret qu'elle cache.
En vain de ſa raiſon le chancelant appuy
Modere les regards qu'elle jette ſur luy.
Quoy que moins enflāmez ils ne ſont point tranquil- (les,
Et tant d'attention les y tient immobiles,
Qu'il ſemble, aprés le bruit des plus rares exploits,
Qu'elle voit ce Heros pour la premiere fois.
Tout luy paroiſt en luy ſi grand, ſi magnanime,
Qu'à ſon port, à ſa taille, à ſa vertu ſublime,
Croyāt voir plus qu'un hōme envoyé par les Dieux,
Elle ne ſçauroit plus en détourner les yeux.
Cependant Jaſon tâche à gagner ſa tendreſſe.
Il attaque ſon cœur, luy parle de la Grece,
Et laiſſant & ſa vie & ſa mort à ſon choix,
Pour la conduire au Temple, il entre dans le bois.
C'eſt là que redoublant les ſermens d'un pur zele,
Il luy promet, luy jure une amour éternelle,
Si contre les perils qui menacent ſes jours
Elle peut ſe reſoudre à luy donner ſecours.
L'aſſeurance la touche, elle en gouſte les charmes,
Le regarde, ſoupire, & verſe quelques larmes.
Vous l'emportez, dit-elle, & ſi pour vous ſauver
Il n'eſt rien qu'aujourd'huy je veuille reſerver,

Ce n'eſt pas que j'ignore à quel deſtin contraire
Mon crime va livrer & Colchos & mon Pere.
Je ſçay ce que je fais, je le voy; mais, Jaſon,
Je vous aime, & l'amour me tient lieu de raiſon.
La victoire eſt à vous; combattez ſans rien craindre;
Et ſi vos feux ſont tels que vous les ſçavez peindre,
Pour tout prix de mes ſoins, donnez moy voſtre foy,
Que tant que vous vivrez, vous vivrez tout à moy.
De Jaſon à ces mots la gratitude éclate.
Il ſe jette à ſes pieds, luy jure par Hecate,
Par tout ce qu'a ce bois d'autres Divinitez,
Qu'il veut juſqu'au trepas adorer ſes bontez,
Et pour dernier témoin d'une telle promeſſe
Appellant le Soleil, Ayeul de la Princeſſe.
Ce Soleil à qui rien ne peut eſtre caché,
Il la convainc d'un cœur du plus beau feu touché.
On l'aimoit, il fut cru. Des herbes enchantées
Par Medée auſſi-toſt luy furent preſentées.
Il en apprend l'uſage, & ſans plus differer
A tenter l'entrepriſe il va ſe preparer.
La nuit qui s'approchoit au jour ayant fait place,
Dans la Plaine de Mars un grand Peuple s'amaſſe,
Et c'eſt là qu'occupant les coſtaux d'alentour
Il voit venir Aëte avec toute ſa Cour.

Ce Roy que de Jaſon le projet épouvante
Prend au milieu des Siens une place éminente,
Et plein de gravité, ſe montre en Souverain
La Couronne à la teſte, & le Sceptre à la main.
A peine eſt-il aſſis, qu'un grand bruit fait connoiſtre
Que les Taureaux déja commencent à paroiſtre.
Ils ont les pieds d'airain, & leurs brûlans naſeaux
De la plus vive flame ouvrent d'étroits canaux.
Les herbes que leur ſoufle une fois a touchées,
Brûlent en un moment, ou demeurent ſechées.
Une ardente fournaiſe, où le feu reſſerré
Par ſa propre fureur ſemble eſtre devoré,
Et la chaux que fend l'eau qu'on y vient de repādre,
Font beaucoup moins de bruit, que n'en laiſſent entendre
Les petillans éclats des conſumans braſiers,
Que ces fiers animaux roulent dans leurs goſiers.
Cependant Jaſon vient, & d'une ame intrepide
Paroiſt ſeul ſur la foy de l'amour qui le guide.
Si-toſt que dans la Plaine il eſt apperceu d'eux,
De loin, pour l'engloutir, ils lancent mille feux
Et baiſſent contre luy leurs redoutables teſtes,
Tiennent à le percer leurs cornes toutes preſtes.

La pointe en eſt d'acier, & porte un ſeur trepas;
Et vers leur Ennemi s'ils ne s'avancent pas,
L'ardeur qu'à les braver étale ſon audace,
Leur fait battre des pieds la terre avec menace.
La pouſſiere par là qui s'étend tout-autour,
A l'air qu'elle obſcurcit oſte preſque le jour.
Il s'y meſle auſſi-toſt une épaiſſe fumée
Qu'exhale à gros bouillons leur haleine enflamée;
De leurs mugiſſemens le tonnerre éclatant
Porte l'effroy par-tout où leur écho s'entend.
D'horreur chaque Argonaute en ſent ſon ame attein-
te.
Tous tréblent pour Jaſon, Jaſon ſeul eſt ſans crainte,
Il marche d'un pas ferme, & tel eſt le pouvoir
Des herbes dont le charme anime ſon eſpoir,
Qu'approchant des Taureaux, lors que plus ils mu-
giſſent,
Il n'eſt point offenſé des flames qu'ils vomiſſent.
Fier d'une telle épreuve, & ſeur de réuſſir,
Il les touche, il les flate, & pour les adoucir,
Joignant à cette amorce une voix carreſſante,
Il leur fait recevoir le joug qu'il leur preſente,
Traîner une charruë, & d'un pas moderé
Fendre un champ que jamais on n'avoit labouré.

Ce ſuccés, qui n'eſtoit attendu de perſonne,
Surprend tout ce grand Peuple,& tandis qu'il s'étonne,
Les Grecs,qui de leur Chef admirent l'heureux ſort,
Par mille cris de joye expriment leur tranſport.
Ces cris dont l'air réſonne échauffent ſon courage.
Il s'augmente, & brûlant d'achever ſon ouvrage,
Dans un grand Caſque, aux yeux de ce Peuple confus,
Il prend ſoudain les Dents du Serpent de Cadmus,
Dont, l'ayant terraſſé quand Thebes fut baſtie,
Ce Prince reſerva la meilleure partie,
Et que Mars & Pallas des mains de ce Heros
Envoyerent depuis au vieux Roy de Colchos.
Jaſon qui s'abandonne à ſon impatience,
Dans le champ labouré jette cette ſemence.
La terre auparavant couverte de poiſon,
N'ouvre ſon ſein fecond que pour perdre Jaſon.
On la voit s'amollir, & de ces dents funeſtes
Dont il avoit ſemé les effroyables reſtes,
Il naiſt des Ennemis de ſa gloire jaloux
Qui tous voudront ſa mort s'il ne les détruit tous;
Mais comme dans un cours de groſſeſſe ordinaire,
Un Enfant prend ſa forme au ventre de ſa Mere,
Et

Et qu'avant qu'il en ſorte il reçoit pleinement
Ce qui du corps humain fait l'accompliſſement ;
Ainſi ces Ennemis que dans ſes flancs reſſerre
Pendant quelques momens cette feconde terre,
Ne viennent point au jour qu'une pleine vigueur
N'ait mis en eux de l'homme & la force & le cœur ;
Et ce qui doit le plus ſurprendre en leur naiſſance,
Ils ont le caſque en teſte, à la main une lance,
Que par une honteuſe & lâche trahiſon
Chacun d'eux à l'envy tourne contre Jaſon.
Les Grecs baiſſant les yeux à ce triſte ſpectacle,
N'oſent en ſa faveur ſe flatter d'un miracle,
Et condamnent tout haut l'injuſtice du Sort,
D'employer tant de bras pour une ſeule mort.
Leur frayeur eſtoit juſte, & Medée elle-meſme
Dans un ſi grãd peril tremblant pour ce qu'elle aime,
Quoy qu'en elle Jaſon trouvaſt un ſeur ſecours,
Ne ſe peut empeſcher de craindre pour ſes jours.
A voir tant d'Ennemis, dont l'aveugle furie
Le prend ſeul pour objet, & n'en veut qu'à ſa vie ;
Elle fremit, s'étonne, & changeant de couleur,
Semble annoncer ſa perte, & prévoir ſon malheur.
Dans ce preſſant ſujet & de trouble & d'alarmes,
Cherchant à redoubler la force de ſes charmes,

Sous des termes obſcurs elle invoque les Dieux,
Et fait agir ſon art le plus miſterieux.
C'étoit trop pour jetter tous ces Guerriers par terre.
Jaſon au milieu d'eux lance une groſſe pierre,
Et ſoudain on les voit, au lieu de l'attaquer,
A leur propre défaite eux-meſmes s'appliquer.
C'eſt contr'eux ſeulement que leurs armes agiſſent.
Par les mains l'un de l'autre ils tombent, ils periſſent,
Et de leur ſang verſé la ſurprenante horreur
D'une guerre civile imite la fureur.
Prodige ineſperé ! Les Grecs qui s'en étonnent,
Pour applaudir Jaſon s'approchent, l'environnent,
Et chacun tour-à-tour par ſes embraſſemens
Luy fait voir de ſon cœur les tendres ſentimens.
Leurs yeux marquent leur joye. Ah, que n'oſe Medée,
Dans l'empreſſé tranſport dont elle eſt poſſedée,
Aller, aprés l'éclat d'un ſuccés ſi fameux,
Prendre part à ſa gloire, & l'embraſſer comme eux !
Elle en brûle d'envie, & le feroit ſans doute,
Tant ſur ſon cœur épris peut l'amour qu'elle écoute;
Mais du rang qu'elle tient la jalouſe fierté
De cet abbaiſſement combat l'indignité,

Et pour l'honneur du ſexe il faut qu'elle ſupprime
Les apparens dehors qui publieroient ſon crime.
Au moins l'ardent amour qui l'attache au Vainqueur
A la plus forte joye abandonne ſon cœur.
Fiére de tant de morts qui calment ſes alarmes,
Elle admire en ſecret le pouvoir de ſes charmes,
Triomphe en elle-meſme, & rend graces aux Dieux
Du talent qui conſerve un Heros glorieux.
Il ne luy falloit plus pour derniere merveille
Qu'aſſoupir un Dragon qui jamais ne ſommeille.
Trois langues, dont chacune eſt pleine de venin;
Des dents qui tranchent mieux que l'acier le plus fin;
Une haleine empeſtée; une creſte effroyable,
Rendent ſa ſeule veuë affreuſe & redoutable.
C'eſt luy qui garde l'arbre où pend la Toiſon d'or.
Il veille nuit & jour ſur ce riche treſor,
Et pour le conquerir quoy qu'on oſe entreprendre,
Le ſeul Monſtre endormi donne droit d'y pretendre.
Des herbes dont Medée avoit fait ſon appuy,
Jaſon preſſe le ſuc, & le répand ſur luy,
Et prononçant trois fois des mots pleins de miſtere
Qui des Vents tout-à-coup appaiſent la colere,
Adouciſſent les flots, rendent le calme aux Mers,
Arreſtent dans leur cours les Fleuves les plus fiers,

Dans les yeux du Dragon il fait couler ſans peine
Un ſommeil dont la force au plein repos le mene.
Le voyant ſuccomber, l'impatient Jaſon
Court à l'arbre, en détache auſſi-toſt la Toiſon,
Et menant avec luy, comme une autre conqueſte,
Celle qui de Lauriers vient de ceindre ſa teſte,
Pour joüir en Vainqueur des fruits de ſon amour,
Vers ceux qui l'ont veu naiſtre il haſte ſon retour.



# ESON RAJEUNI.

## *FABLE III.*



A PEINE ce Heros touche la Theſſalie,
Que du bruit de ſa gloire elle eſt toute remplie.
Les Meres, de leurs Fils ramenez de Colchos,
Par des vœux ſolemnels conſacrent le repos.
De bandes & de fleurs cent Victimes parées,
Faiſant briller l'éclat de leurs cornes dorées,

Sont conduites au Temple, où d'un zele pieux
Chacun offre, & son cœur, & de l'ençens aux Dieux.
Eson, dont le long âge a trop blanchi la teste,
Ne peut estre present à cette grande Feste.
Il languit de vieillesse, & par un triste sort,
Arresté dans un lit, n'attend plus que la mort.
Jason que tient resveur cette funeste idée,
Pour son Pere mourant s'adressant à Medée,
Je n'ay rien, luy dit-il d'un air passionné,
Qui ne vienne de vous, vous m'avez tout donné,
Et ce que vos bontez m'ont asseuré de gloire
Va dans un tel excés qu'on a peine à le croire.
Cependant tant de biens sont pour moy superflus;
Si je n'obtiens encor quelque chose de plus.
Il faut, si vous pouvez, pour finir mes alarmes....
Mais que dis-je? il n'est rien d'impossible à vos char-
Et m'ayant fait par eux conquerir la Toison, (mes.
Me refuseriez - vous de conserver Eson?
D'une extréme langueur sa vieillesse est suivie.
Son ame preste à fuir le va laisser sans vie.
S'il faut la retenir par de nouveaux liens,
Retranchez de mes jours pour augmenter les siens.
Ses larmes à ces mots expriment sa tendresse.
Medée en les voyant estime sa foiblesse,

Et tant de pieté luy met devant les yeux
De son Pere trahi le forfait odieux.
Elle affecte pourtant un visage tranquille
Qui déguise à Jason ce remords inutile,
Et luy faisant paroistre un obligeant couroux,
Qu'entens-je, répond-elle, & que me dites-vous?
Moy, prendre un interest qui soit contraire au vôtre?
Par vos jours accourcis prolonger ceux d'un autre:
Ah, si mon lâche cœur consent à ce dessein,
Descens en terre, Hecate, & me retiens la main.
Ne vous offensez point d'un refus legitime.
Répondre à vos souhaits seroit commettre un crime.
Cependant si du Ciel mes soins sont secondez,
Je vous donneray plus que vous ne demandez.
Ouy, Jason, puisqu'en moy vous avez confiance,
Vous me verrez pour vous prodiguer ma science,
L'étaler toute entiére, & pourveu que toûjours
Hecate à mes projets accorde son secours,
Sans changer contre vous l'ordre des Destinées,
Je puis du vieil Eson reparer les années,
Et rétablir, malgré sa mourante langueur,
Dans ses membres usez leur premiere vigueur.

Si-tost que parvenuë à sa rondeur entiere
La Lune sur la terre eut fait voir sa lumiere,

Car lors que pour Eson on forma ce dessein,
Trois jours manquoient encor pour la voir dans son plein,
Medée errant sans suite ainsi qu'une insensée,
Les bras nuds, le pied nu, la robe retroussée
Traverse Mont & Plaine, & les cheveux épars
De la nuit qui s'avance affronte les hazards.
Les Hommes, les Oiseaux, & les Bestes sauvages
D'un paisible sommeil goustoient les avantages.
A garder le silence il avoit tout reduit;
Le Serpent, s'il rampoit, rampoit sans faire bruit.
Point d'arbres agitez; l'air dans un calme extréme
N'estant troublé de rien, sembloit dormir luy-mesme.
Des Astres seulement les yeux par-tout ouverts
Pendant ce plein repos, brilloient sur l'Univers.
Ce temps est favorable aux charmes de Medée,
Elle cede aux transports dont elle est possedée,
Tourne en rõd par trois fois, pousse trois cris affreux,
Trois fois de l'eau d'un Fleuve arrose ses cheveux,
Et le genouil en terre; O mon recours, dit-elle,
Nuit, des plus grands secrets Gardienne fidelle,
Etoiles, feux brillans qui succedez au jour;
Et toy, triple Déesse, objet de mon amour,

Hecate, qui ſçachant toutes mes entrepriſes
Ne m'en vois point tenter que tu ne favoriſes,
Charmes, enchantemens, Climat où ſont produits
Les ſucs qui tant de fois ont montré qui je ſuis,
Montagnes, Fleuves, Lacs, Cavernes, lieux funebres,
Dieux des ſombres Foreſts, Arbitres des tenebres,
Pour un projet nouveau, mais grand, digne de vous,
Agiſſez, il eſt temps, je vous appelle tous.
Par vous, quand il me plaît, ſans ordre dãs leur courſe,
Les Fleuves étonnez remontent vers leur ſource.
Je fais ſouffler les Vents, ou les tiens en repos;
Je mets la Mer en trouble, ou je calme ſes flots,
Et forçant la Nature aux plus ſoûmis hommages,
J'excite dans les airs, ou chaſſe les nuages.
Par vous, lors que je veux faire entendre ma voix,
Les Chénes, les Rochers viennent prendre mes loix.
Tranſportez par mon ordre ils couvrent les Campagnes.
Je fais mugir la Terre & trembler les Montagnes,
Des Serpens dechirez forme un eſtre nouveau,
Et contraints juſqu'aux Morts à ſortir du tombeau.
La Lune en s'éclipſant, quelque ſoin que l'on prenne
Par le ſon de l'airain à ſoulager ſa peine,

Voit de ses vains efforts mon art victorieux,
Et se trouve reduite à descendre des Cieux.
Cent fois par le secours qu'en ce moment j'implore
J'ay fait paslir son Char, & celuy de l'Aurore.
C'est ce mesme secours à mes charmes presté
Qui des Taureaux d'Aëte appaisa la fierté,
Et qui, malgré les feux qu'on leur voyoit répandre,
Leur fit souffrir le joug qu'ils refusoient de prendre.
C'est luy qui renversa, l'un par l'autre détruits,
Ces Freres qu'à Colchos la terre avoit produits,
Et qui pour appuyer ma secrete science,
Du Dragon empesté trompant la vigilance,
Rendit enfin les Grecs Maistres de la Toison,
Qui chez eux m'est le sceau de la foy de Jason.
Ces prodiges sont grands, mais ma gloire m'engage,
Pour la rendre éclatante, à vouloir davantage.
Il me faut quelques sucs dont la prompte vertu
Change, repare un corps sous les ans abbatu,
Et par qui tout-à-coup une aimable Jeunesse
Luy rende la vigueur qu'en chassa la Vieillesse.
Je le voy, vous daignez approuver ce dessein.
Ces Astres si luisans ne brillent pas en vain,
Et le Char que dans l'air à mes yeux on expose,
Traîné par deux Dragons, ne descend pas sans cause.

A peine elle a parlé, que le Char defcendu,
Plus leger qu'un trait d'arc, à fes pieds s'eft rendu.
Elle y monte, s'affied d'un courage intrepide,
En flate les Dragons, & leur lâchant la bride,
Commence à parcourir dans le vague des airs
Ce que la Theffalie a de cantons divers;
Mais elle ne s'arrefte en ce hardy voyage
Qu'où d'une herbe à cueillir l'affeurance l'engage.
Sur l'Olympe d'abord aprés qu'elle en a pris,
Elle vifite Offa, Pelion, Pinde, Othrys,
Sur ces Monts differens choifit les moins communes,
Arrache avec effort la racine des unes,
Et felon qu'à fes yeux chaque Simple eft offert,
Coupe aux autres la feuille, & n'en prend que le vert.
Sa vigilance ailleurs eft en fuite occupée.
Elle defcend aux bords du rapide Enipée,
Vient aux rives d'Amphryfe, & là, cherche avec foin
Les fucs vivifians dont fon art a befoin.
Ainfi pour les trouver il n'eft rien qu'elle oublie.
Elle voit l'Apidan, & Penée, & Sperchie,
Jufqu'au Lac de Bebés fait voler fes Dragons,
Et cueille ce qui croift au milieu de fes joncs.
Mais fur-tout d'Anthedon la Plaine fpatieufe
Fournit à fa recherche une herbe merveilleufe,

Quoy que l'effet encor n'en ſoit pas renommé
Par l'éclatant deſtin de Glaucus transformé.
Neuf jours ſont écoulez, & de ce qu'elle emporte
Sur les Dragons volans l'odeur ſeule eſt ſi forte,
Qu'à la ſentir, tous deux quittant leur vieille peau
Semblent changer de forme, & vivre de nouveau.
Enfin elle revient; mais lors qu'elle ſe montre,
C'eſt en vain que Jaſon luy vient à la rencontre.
Elle ne veut ſouffrir dans ces premiers momens
Ny l'abord d'un Epoux, ny ſes embraſſemens.
De l'air pendant la nuit expoſée à l'injure,
Elle prend ſeulement le Ciel pour couverture,
Et s'eſtant arreſtée aux Portes du Palais,
Aprés ces premiers ſoins, s'appreſte aux grands effets.
Deux Autels de gaſon qu'à l'inſtant elle dreſſe,
L'un pour Hecate à droit, l'autre pour la Jeuneſſe,
Sont ornez de vervene, & couverts de rameaux
Qu'elle a fait arracher de divers arbriſſeaux.
En ſuite une Brebis ſur cent autres choiſie,
Pour la ſacrifier, eſt par elle ſaiſie.
La toiſon en eſt noire, & de ſon ſang verſé
Par un large couteau dans ſa gorge enfoncé,
Aprés avoir rempli deux foſſes qu'elle a faites,
Pour rendre de ce ſang les offrandes parfaites,

Dans l'une & l'autre fosse, elle verse d'en haut,
Et du miel tout liquide, & du sang un peu chaud.
Puis ayant prononcé des paroles fatales
Qui doivent affoiblir les forces infernales,
Elle prie en secret Proserpine & Pluton
De vouloir faire grace aux jours du vieil Eson,
Et de ne pas haster le moment redoutable
Qu'attend pour les finir la Parque inexorable.
Aprés que par des vœux plusieurs fois repetez
Elle a flechi pour luy ces deux Divinitez,
Au pied d'un des Autels par son ordre on l'apporte,
Les yeux presque fermez, la couleur déja morte.
De trois mots prononcez le charme sans pareil
Le livre en mesme temps au plus profond sommeil.
C'est alors que par terre, où des herbes jettées
Ont receu pour agir des forces enchantées,
Le languissant Vieillard étendu comme mort,
Laisse l'art de Medée arbitre de son sort.
Il faut qu'en s'éloignant, & Jason, & sa Suite,
Abandonnent le reste à sa seule conduite.
Ce que cette entreprise a de misterieux
Ne doit pas s'exposer à de profanes yeux.
A peine ils sont partis, qu'ainsi qu'une Bacchante,
Ayant sa chevelure au gré du vent flotante

Autour des deux Autels de feux étincelans
Les bras à demi-nuds elle marche à pas lents.
Ses yeux tout égarez font connoiſtre ſa peine.
En ſuite dans le ſang dont chaque foſſe eſt pleine,
Trempant de noirs flambeaux par elle preparez,
Par elle tout ſanglants en ſuite retirez,
Sur ces meſmes Autels elle les place, allume,
Prie encor pour Eſon qu'un long âge conſume,
Pour le purifier auprés d'un vain tombeau
Prend du ſoufre trois fois, trois fois l'arroſe d'eau,
Et ſur luy par trois fois faiſant paſſer la flame
Diſpoſe un nouveau corps où retenir ſon ame.
Les herbes cependant propres à ſon deſſein
Bouillent depuis long-temps dans un vaſe d'airain :
Sous l'extréme chaleur que les charbons leur preſtent
On voit déja blanchir l'écume qu'elles jettent.
Il ne luy ſuffit point de cent Simples divers
Depuis neuf jours entiers à ſa recherche offerts.
Pour dõner plus de force au charme qu'elle appreſte,
D'une vieille Corneille elle y meſle la teſte,
Les dents, la triple langue, & l'écailleuſe peau
D'un Serpent qu'en Libye on voit naiſtre dans l'eau,
Les entrailles d'un Loup, dont la forme incertaine
L'ayant fait voir en beſte eſt tout-à-coup humaine,

La chair d'une Chevesche, & le foye & le cœur
D'un Cerf dont tout un siecle a formé la vigueur.
Du fond de l'Orient des perles apportées
A ce terrible amas sont par elle ajoutées.
Elle y joint d'un noir suc le germe penetrant;
Des brouillards que la Lune engendre en se mõtrant;
Du sable qu'a lavé par sa vague écumeuse
Du reflus de la Mer l'étenduë orgueilleuse;
Des graines, quelques fleurs, & cent choses sans nom
Dont la seule vertu suffiroit pour Eson.
Medée à qui sur-tout ce grand miracle importe,
D'un mourant Olivier prend une branche morte,
Brouille le tout ensemble, & du haut jusqu'au bas
Employe à le tourner la force de son bras.
La branche dans le vase est à peine plongée,
Qu'elle en sort toute verte & de feuilles chargée,
Et presque au mesme instant que ce vert s'y produit,
Par un dernier prodige elle porte du fruit.
Par-tout mesme où le feu qui sous l'airain s'allume
Fait sauter hors des bords quelques goutes d'écume,
Soudain la terre enfante, & mille & mille fleurs
Etalent à l'envy leurs brillantes couleurs.
Sur cet essay, Medée avec pleine asseurance
Suit en faveur d'Eson sa vive impatience,

Et pour renouveller les jours de ce Vieillard,
Luy découvrant la gorge, elle y plonge un poignard.
Ce coup faiſant ſortir le vieux ſang qui le glace,
Laiſſe un canal ouvert, par où mettre en ſa place
Ces ſucs dont la diverſe & confuſe liqueur
Au corps le plus uſé peut rendre la vigueur.
Par ſa bouche & ſa playe à la fois repanduë
A peine elle a du ſien penetré l'étenduë,
Qu'ainſi que ſes cheveux, ſa barbe qui noircit
Perd le griſaſtre blanc que la vieilleſſe y mit.
Sa force & ſa vigueur déja ſe rétabliſſent,
Son embonpoint revient, ſes rides ſe rempliſſent;
Et l'éclat renaiſſant d'une vive couleur
Animant ſon viſage, en bannit la paſleur.
Eſon de ce qu'il ſent ne ſçait ce qu'il doit dire.
De huit Luſtres plus jeune il s'étonne, il s'admire,
Et tel qu'il ſe ſouvient d'avoir jamais eſté,
D'un beau ſonge d'abord il croit s'eſtre enteſté.
Ce qui ſur-tout le charme en ce changement d'âge,
La meſme experience eſt encor ſon partage;
Toûjours un meſme eſprit le regle, le conduit,
Et hors de ſes vieux ans il en garde le fruit.
Bacchus du haut du Ciel ayant veu ces merveilles,
En vient exprés ſur terre exiger de pareilles;
Caché

Caché dés son enfance il a toûjours chery
Les Nymphes dont il fut secretement nourry;
Et pour prix de la foy par ces Nymphes gardée,
Il les fait, comme Eson, rajeunir par Medée.





# PELIE

## EGORGE' PAR SES FILLES.

### *FABLE IV.*



*CEPENDANT Iaſon part ; divers ſoins importans*
*Le doivent à Corinthe arreſter quelque temps,*
*Et tandis que Medée eſt ſeule en Theſſalie,*
*Elle oſe ſe vanger du crime de Pelie.*

*Frere du vieil Eſon, qui mal propre à regner*
*Aprés mille travaux cherchoit à s'épargner,*
*Il fut choiſi par luy pour remplir en ſa place*
*Vn Trône hereditaire aux Princes de ſa race;*
*Avec mille ſermens de le rendre à Iaſon*
*Quand l'âge auroit aſſez affermi ſa raiſon.*
*Ces ſermens furent vains; Iaſon ſortit d'enfance;*
*Et loin qu'il puſt joüir des droits de ſa naiſſance,*
*Pelie à qui ce Trône offroit un doux appas*
*Donna pour l'en priver l'arreſt de ſon trépas;*
*Et de la Toiſon d'or luy fit naiſtre l'envie,*
*S'aſſeurant qu'à Colchos il laiſſeroit la vie.*
*C'eſt avoir trop long-temps ſouffert ſa trahiſon;*
*Elle eſt noire, & Medée en veut tirer raiſon.*
Comme pour éblouïr la plainte a grande force;
Entre elle & ſon Epoux elle feint un divorce,
Et le bruit qui par-tout s'épand de ſon départ
Perſuade aiſément qu'elle parle ſans fard.
Pour eſtre moins en proye à ſa melancolie
Elle ne peut quitter les Filles de Pelie,
Que le trompeur dehors d'une fauſſe amitié
Sur ſes ennuis ſecrets engage à la pitié.
Pour les ſurprendre mieux, elle leur peint ſans ceſſe
Ce qu'a pour un Ingrat entrepris ſa tendreſſe,

Et plus que les Taureaux & le veillant Dragon,
Elle leur fait valoir la Jeuneſſe d'Eſon.
C'eſt-là qu'elle s'arreſte, & toutes pour leur Pere
A qui l'âge commence à devenir contraire,
D'un pareil changement prenant le doux eſpoir,
Des charmes qu'elle vante implorent le pouvoir.
Si le ſervice eſt grand, quoy qu'elle oſe pretendre,
De leur reconnoiſſance elle doit tout attendre.
Medée en ſe taiſant ſemble douter d'abord
Si ſon Art peut deux fois aller contre le Sort.
Un air grave affecté qui ſuſpend ſes promeſſes
Par la peur du refus étonne les Princeſſes.
Aprés un peu de temps; c'eſt trop, vous l'emportez,
Dit-elle, il faut vouloir ce que vous ſouhaitez;
Mais pour meriter mieux l'entiere confiance
Que vous fait prendre en moi ma longue experience,
Je veux qu'un vieux Belier, par un eſſay nouveau
Chãge à vos yeux de forme, & qu'il deviẽne Agneau.
Chacune à dõner l'ordre au même inſtant s'empreſſe,
On choiſit un Belier tout maigre de vieilleſſe,
Qui ne marche qu'à peine, & dont à force d'ans
On voit déja courber les cornes en dedans.
Egorgé par Medée auſſi-toſt qu'on l'amene,
Il perd le peu de ſang qu'enfermoit chaque veine.

Alors dans un vaiſſeau plein de ſucs importans
Elle étend du Belier les membres palpitans.
Ces ſucs, dont le pouvoir ne trouve point de bornes,
Luy font perdre auſſi-toſt & ſes ans & ſes cornes.
Son corps eſt plus petit, & ſi dans le vaiſſeau
On a mis un Belier, il en ſort un Agneau.
De tendres beélemens, qu'il fait d'abord entendre,
Montrent aux yeux ſurpris ce qu'on ne peut com-(prendre.
On diroit à le voir & ſauter & bondir,
Que de ſon ſort luy-meſme il cherche à s'applaudir.
Il s'échape, & voyant une Brebis paroiſtre
Que dans un champ voiſin exprés on faiſoit paiſtre,
Vers elle à bonds legers il court ſans s'arreſter,
S'attache à ſa mammelle, & commence à teter.

Les Sœurs dont cette épreuve a banni les alarmes,
S'aſſeurent d'autant plus ſur Medée & ſes charmes,
Que le Belier changé vient de leur faire voir
Qu'elle a ſur la Nature un abſolu pouvoir.
Ainſi pendant trois jours ces credules Princeſſes,
Pour l'obliger d'agir, redoublent leurs carreſſes,
Tant qu'enfin choiſiſſant la quatriéme nuit,
Pendant que tout repoſe, & que la Lune luit,
Elle fait quelque temps bouillir à l'avanture,
Et des herbes ſans force, & de l'eau toute pure.

Pelie, & ceux qu'on a commis pour le garder,
Déja tous au ſommeil ſont contraints de ceder.
Ce ſommeil de leurs ſens ſuſpend ſi bien l'uſage,
Qu'il ſemble eſtre la mort plus qu'il n'en eſt l'image.
Quelques mots de Magie en ſecret prononcez
Pour le rendre durable ont du pouvoir aſſez.
Ces Filles, qui toûjours pour rajeunir leur Pere
Preſſent avec ardeur la fin de ce miſtere,
Environnant ſon lit, cherchent dans ſes vieux traits
Le miracle promis à leurs tendres ſouhaits.
Medée à cét objet les voyant attentives;
Quel doute vous retient, Princeſſes trop craintives,
Dit-elle? Armez vos mains, & luy perçant le flanc
Haſtez-vous de tirer ce qu'il a de vieux ſang.
Je ne puis rien pour vous, que ce ſang n'ait fait place
Au ſuc qui de ſes ans va diſſiper la glace,
Et qui dans chaque veine abondamment coulé
Rendra de ſes beaux jours l'éclat renouvelé.
Reſolvez; c'eſt à vous d'ordonner de ſa vie.
Vous ſçavez pour un Pere à quoy le ſang convie.
Si vous l'aimez aſſez pour ne balancer pas
A vouloir l'arracher des portes du trépas,
Donnez à la Nature un effort qu'elle preſſe.
Avec le fer en main attaquez ſa vieilleſſe,

Et m'ouvrez une voye à pouvoir rétablir
La vigueur que les ans commencent d'affoiblir.
Ces mots font sur leurs cœurs impression entiére.
Chacune veut l'honneur de fraper la premiere,
Et plus pour leur vieux Pere elles sentent d'amour,
Plus elles ont d'ardeur à le priver du jour.
La peur de faire un crime en épargnant sa vie,
Du plus noir attentat rend leur pitié suivie,
Et l'amour qui conduit leurs sacrileges bras
N'entreprend ce forfait que pour n'en faire pas.
Aucune toutefois ne se sent assez forte
Pour voir tomber les coups que cet amour luy porte.
Du sang qu'ils font couler le spectacle odieux
Leur en fait prendre horreur, & détourner les yeux,
Qui tremblans, égarez, aiment à se défendre
D'aller jusqu'où leur main ne craint point de descendre.
Ce deplorable Prince, abandonné de tous,
S'éveille, les regarde, & tout percé de coups,
Tâche, pour empescher au moins qu'on ne l'acheve,
A se tirer du lit d'où son corps se soûleve ;
Mais la force luy manque, & leur tendant les bras
Au milieu des coûteaux qui ne l'épargnent pas ;

Que faites-vous, dit-il, Filles dénaturées ?
Sont-ce là les bontez que j'avois esperées,
Et s'il falloit du sang à vos barbares cœurs,
Deviez-vous sur un Pere étendre vos fureurs ?
A ce reproche amer de leurs mains le fer tombe.
Chacune sans rien dire à sa douleur succombe,
Et comme jusqu'aux pleurs les voyant s'ébranler,
Pour les mieux attendrir il veut encor parler,
Medée y met obstacle, & sa haine assouvie
Par un coup dont il perd & la voix & la vie,
Luy fait jetter son corps dans ces eaux sans pouvoir,
Qu'elle ne prepara que pour les decevoir.



# CERAMBE

## CHANGÉ EN OISEAU.

### *FABLE V.*



U bruit de cette mort le Peuple qui s'anime,
Par celle de Medée en euſt puny le crime,
dans un char volant par deux Dragons tiré
Elle n'euſt fuy ſoudain l'orage préparé.

Avec ſes deux Enfans qu'elle enleve avec elle
On voit cette intrépide & fiere criminelle
Paſſer rapidement ſur le mont Pelion,
Sur les lieux qu'habita le Centaure Chiron,
Sur Othrys, ſur ce mont fameux par l'avanture
Qui changeant de Cerambe & l'eſtre & la figure
Luy fit braver des eaux les abyſmes ouverts
Lors que Deucalion vit noyer l'Univers.
Les Nymphes qui ſoufroient qu'il ſoupiraſt pour elles
Dans ce deluge affreux luy donnerent des aîles,
Par qui ſur le Parnaſſe un vol precipité
Malgré les flots grondans le mit en ſeureté.
Dans l'eſpace qui regne entre ces trois Montagnes,
De l'Eolie à gauche elle voit les Campagnes,
Y découvre Pitane, & ce Rocher ſans nom
Qui fut, & garde encor l'image d'un Dragon.
Elle preſſe les ſiens, & laiſſe derriere elle
Les Plaines où Mera dans ſa forme nouvelle,
De ſon cruel deſtin ſuivant les dures loix
Commença d'aboyer pour la premiere fois.
Elle y laiſſe d'Ida le Bois épais & ſombre,
Où Thyonée envain à la faveur de l'ombre

Euſt pour cacher ſon vol pris des ſoins ſuperflus
Sans l'aide qu'il receut de ſon Pere Bacchus.
Pour un jeune Taureau dérobé dans la plaine
Le voyant pourſuivy Bacchus connut ſa peine,
Rendit le Taureau Cerf, & par ce changement
De ceux qui le cherchoient trompa l'empreſſement.
La Ville d'Eurypile à ſa droite eſt laiſſée.
Ce fut là que Junon des Femmes offencée,
En Vaches, dans l'ardeur qu'elle eut de s'en vanger,
Lors qu'Hercule en partit, les fit toutes changer.
En s'avançant toujours Rhodes s'offre à ſa veuë.
La race des Telchins dans cette Iſle eſt connuë.
Habitans de Jalyſe, ils avoient dans les yeux
Je ne ſçay quel poiſon, ſubtil, pernicieux,
Dont la malignité, par de honteuſes cauſes,
Si toſt qu'ils les ouvroient, infectoit toutes choſes.
Jupiter qui connut ce qu'ils cauſoient de maux
En fit de grands Rochers qu'il cacha ſous les eaux.
De là continuant ſa route commencée,
Elle apperçoit les murs de l'ancienne Cée.
Du ſage Alcidamas elle fut le ſejour,
Cette Cée, où le Sort avoit conclu qu'un jour
Avec étonnement ce Pere par ſa Fille
Verroit d'une Colombe augmenter ſa Famille.

# LE FILS DE LA NYMPHE HYRIE
# CHANGE' EN CYGNE.

## *FABLE VI.*



E Lac d'Hyrie en ſuite eſt offert à ſes
yeux.
Elle admire en paſſant ces agreables
lieux, (moire,
Dont par ſes plus doux chants, au Temple de Me-
Un Cygne né ſur l'heure a conſacré la gloire.

Hyrie y vit le jour, & fut Mere d'un Fils
Sur qui le Ciel versa ses dons les plus exquis.
Phyllie épris pour luy d'une secrete flame
Luy dõna fort long-temps plein pouvoir sur son ame.
Si voyant quelque Oiseau cet Oiseau luy plaisoit,
Phyllie exprés pour luy soudain l'apprivoisoit.
Il vainquit par son ordre un Lion effroyable,
Adoucit un Taureau qu'on tenoit indomptable;
Mais voyant chaque jour qu'insensible à ses soins
Cet Ingrat le railloit aux yeux de cent témoins,
Il garda le Taureau dont sur sa complaisance
Le Fils d'Hyrie en vain flata son esperance.
Ce refus impreveu touchant ce cœur altier,
Tu me braves; & bien, luy dit-il d'un ton fier,
Tu voudras bien-tost estre en pouvoir de me faire
Le don qu'à mes souhaits refuse ta colere.
Le Fils d'Hyrie alors sur un rocher monta,
S'avança sur la pointe, & se precipita.
Chacun crut que sa mort avoit suivi sa cheute,
Mais du Destin sur luy le decret s'execute.
Fier d'un plumage blanc, & Cygne devenu,
Il s'éleve, & dans l'air son corps est soûtenu.
Ce changement eust eu des charmes pour Hyrie,
Mais sur ce qui s'en dit croyant son Fils sans vie,

Elle ſe fond en pleurs, & leur amas, dit-on,
Forma l'étang fameux qui conſerve ſon nom.
La Ville de Pleuros n'en eſt pas éloignée.
Là, Combé de ſes Fils lâchement dédaignée
Euſt deſcendu par eux dans l'horreur du tombeau,
Si les Dieux par pitié ne l'euſſent faite Oiſeau.
Le char vole, & toûjours par ſes Dragons tirée
Medée arrive en ſuite aux Champs de Calaurée,
Dont la Reine & le Roy, pour prix de leurs vertus,
Furent comme Combé de plumes reveſtus.
A ſa droite eſt Cyllene, où ſans peur de l'inceſte
Menephron plein d'un feu que par-tout on deteſte,
En brute quelque jour par d'infames plaiſirs
Doit avecque ſa Mere aſſouvir ſes deſirs.
Plus loin elle apperçoit le rivage, où Cephiſe
Pleure ſon petit Fils & la folle entrepriſe
Qui rendant Apollon Maiſtre de ſon deſtin,
Luy cauſa le malheur d'eſtre Monſtre Marin.
Elle avance, & découvre au milieu d'une Plaine
Le Palais, où n'aimant qu'à redoubler ſa peine
Eumele chaque jour ſe fait un deuil nouveau
Du funeſte accident qui fit ſa Fille Oiſeau.
Enfin elle deſcend où Corinthe élevée
De deux Mers à l'envy dans ſon Iſthme eſt lavée.

Là, de ces Potirons qu'assez communément
La terre par la pluye engendre en un moment
On tient que tout-à-coup on vit des hommes naistre
Au temps que du Cahos le Monde receut l'estre.
Medée est dans Corinthe, & cherche son Epoux.
Mais quelle rude atteinte a son esprit jaloux,
D'apprendre que Creüse à Jason destinée
Luy dérobe une foy si saintement donnée !
*Dans l'ardeur d'arrester ce Heros dans sa Cour*
*Creon avec plaisir voit naistre son amour,*
*Et l'honneur qu'un tel choix répand sur sa famille*
*Luy fait presser l'hymen qui l'unit à sa Fille.*
*Medée a beau tâcher de fléchir cet Ingrat.*
*Il oppose à ses pleurs mille raisons d'Estat,*
*Qui redoublant sa rage en grossissant l'offence*
*Attachent tout son cœur au soin de sa vangeance*
*Elle feint de se rendre, & ce deguisement*
*Ebloüissant l'Amante aussi bien que l'Amant,*
*Elle fait par ses Fils offrir à sa Rivale*
*Vne Robe d'un prix qui la rend sans égale.*
*Creüse qui l'admire & l'entend admirer,*
*La prenant de leurs mains, brûle de s'en parer;*
*Mais dans le mesme instant qu'elle en est revestuë,*
*Le charme prend sa force, un feu secret la tuë.*

*Les cris que ce ſupplice au Ciel luy fait pouſſer*
*Epouvantent Creon qui la vient embraſſer.*
*Il la touche, & ſoudain ce Pere deplorable*
*Sent de la meſme ardeur le tourment effroyable.*
Il meurt, & ſon Palais brulant de toutes parts
Eſt un comble d'horreur pour ſes derniers regards.
Jaſon qui perd l'objet de ſa plus tendre flame
Par de vives douleurs ſe ſent arracher l'ame.
Mais dans ſon deſeſpoir c'eſt peu que comme Epoux
Des traits les plus perçans il reſſente les coups,
Pour le faire ſoufrir de nouveau comme Pére,
Medée exprès renonce aux ſentimens de Mére,
Poignarde ſes deux Fils, & craignant la fureur
Où le jette un forfait ſi noir, ſi plein d'horreur,
Elle entre dans ce Char, dont toûjours pour ſa fuite
Le Soleil ſon Ayeul luy laiſſe la conduite.
Athenes luy ſemble eſtre un lieu remply d'appas,
Elle s'y rend, y voit Phinée & Periphas
Qui devenus Oiſeaux ſuivoient la deſtinée
Qui de Polyphemon tenoit l'ame geſnée,
Ce malheureux Vieillard, ſans reſpect pour les Dieux,
Se plaignoit triſtement du Sort injurieux

Qui l'accablant toûjours de disgraces nouvelles
A sa petite Fille avoit donné des aîles.
De Medée en tous lieux le nom fait tant de bruit,
Qu'en son Palais Egée aussi-tost la conduit.
Athenes que le Ciel à ses loix a soumise
Pour cette Fugitive est un lieu de franchise.
Par les soins qu'il luy rend son bonheur est parfait ;
Mais s'il est excusable en l'accueil qu'il luy fait,
D'un reproche éternel il ne peut fuir le blâme
Quand il s'ose resoudre à la prendre pour Femme.
De l'hymen où les porte un temeraire amour
Medus l'unique fruit à peine voit le jour,
Que le fameux Thesée arrivé dans Athenes
Se faisant reconnoistre en rompt les tristes chaînes.





# L'ECUME DE CERBERE
## CHANGÉE EN ACONIT.
### *FABLE VII.*



*POVR la beauté d'Ethra qui gagnoit tous les cœurs*
*Egée eut autrefois de ſecretes ardeurs.*
*Il luy plut dans Trezene à l'inſceu de ſon Pere,*
*Et comme enfin c'eſt tout en aimant que de plaire,*

Tant qu'auprés de Pithée elle put l'arrester,
La foy qu'il luy donna luy fit tout meriter.
Athenes le rappelle, il quitte la Princesse,
Et sur l'espoir du fruit que promet sa grossesse
Il luy laisse une épée, afin que si les Dieux
Font naistre d'elle un Fils digne de ses Ayeux,
Aprés que par l'éclat d'une haute vaillance
Il aura sceu remplir l'honneur de sa naissance,
Sur ce gage par elle entre ses mains remis
Il puisse quelque jour reconnoistre ce Fils.
De cet hymen caché naquit l'heureux Thesée,
Dont la vertu par-tout à tel point est prisée,
Qu'en quelque lieu qu'il aille il n'est Princes ny Rois
Qu'il ne trouve charmez de ses nobles exploits.
L'Isthme dans ses deux Mers purgé de brigandages
Devoit à sa valeur de si grands avantages,
On y goustoit les fruits du plus charmant repos
Quand Egée en sa Cour voit venir ce Heros,
Qui sans se découvrir se montrant à son Pere
Se fie à la Nature, & la veut laisser faire.
Medée à qui son art fait connoistre ce Fils,
Ialouse de luy voir les droits du Trône acquis,
Se resout de le perdre, & dans l'ardeur extréme
De voir un jour Medus orné du Diadéme,

*Pour ne luy point laisser ce dangereux Rival,*
*La perfide prepare un breuvage fatal :*
L'Aconit qu'elle y mesle oste soudain la vie.
Elle mesme autrefois l'apporta de Scythie,
Où cette herbe naquit, quand le Chien des Enfers,
Amené sur la terre, effraya l'Univers.
C'est là, dans cette froide & barbare contrée
Qu'est d'un Antre profond la tenebreuse entrée,
Par où jadis Hercule intrepide aux combats
Jusqu'au Royaume sombre osa porter ses pas.
Par l'ordre d'Eurystée il y vainquit Cerbere,
Et charmé d'une gloire à ses desirs si chere,
Le tirant enchaîné de l'infernal sejour,
Malgré sa resistance il luy fit voir le jour.
Ce Monstre eut beau vouloir, se tournant en arriere,
Eviter du Soleil l'odieuse lumiere.
Ce que son vif éclat luy causa de terreur
Le fit bondir de crainte, & hurler de fureur,
Et de sa triple gueule on vit en abondance
Couler de cent poisons la mortelle semence,
Une écume noirastre, à qui pour se nourrir
La terre offrant son sein qu'elle luy fit ouvrir,
Ce funeste depost la força de produire
Une herbe dont le suc ne peut servir qu'à nuire,

t comme dans le champ le plus abandonné
ur des cailloux qu'en Grece on appelle Aconé,
ette herbe plus qu'ailleurs sẽble chercher à naître,
ous le nom d'Aconit elle ſe fit connoiſtre.
De cette potion le decevant appas
Doit porter à Theſée un aſſeuré trepas.
Medée auprés du Roy rend ſa vertu ſuſpecte.
Pour *regner*, luy dit-elle, *il n'eſt rien qu'on reſpecte,*
*Et cet Avanturier enflé de ſes exploits*
*N'eſt icy que pour mettre Athenes ſous ſes loix.*
*La menace fait peur au trop credule Egée.*
*A le faire perir ſa gloire eſt engagée,*
*Et c'eſt par le poiſon qu'avecque moins d'éclat*
*On le peut immoler au repos de l'Eſtat.*
*Sur quelque heureux ſuccés dont la joye eſt publique*
*On prend l'occaſion d'un banquet magnifique,*
Où dans ſes noirs ſoupçons le Roy trop affermi
Luy donne ce poiſon comme à ſon Ennemi.
Déja la coupe en main, ſans en prendre d'ombrage,
Le Prince, de ſa bouche approchoit le breuvage,
Lors que par ſon épée enfin tiré d'erreur
Egée en l'obſervant pouſſe un cry plein d'horreur.
La garde en eſt gravée, & luy fait reconnoiſtre
Ce Fils que de ſon ſang un feu ſecret fit naiſtre.

Soudain de la Nature écoutant le transport,
Il renverse la coupe, & l'arrache à la mort.
Medée au desespoir de se voir découverte
Dans un nuage épais se dérobe à sa perte,
Et son art, par un prompt & merveilleux secours,
La rendant invisible, est l'appuy de ses jours.
Egée en est troublé; Quelle que soit sa joye
Pour cét illustre Fils que le Ciel luy renvoye,
L'horreur de ce poison par luy mesme donné
Tient encor malgré luy son esprit étonné.
Quel malheur si les Dieux eussent voulu permettre
Le crime qu'il s'est veu sur le point de commettre!
Plein pour cette faveur de vœux reconnoissans,
Dans les Temples par-tout il fait fumer l'encens.
De couronnes de fleurs les Victimes ornées
Sont au pied des Autels avec pompe amenées.
Il prodigue l'offrande, & mille & mille voix
Pour rendre grace au Ciel s'élevent à la fois.
Jamais jour plus fameux n'éclaira dans Athenes.
Les tables en tous lieux de mets exquis sont pleines,
Ce ne sont que festins. De la Cour à l'envy
L'exemple par le Peuple est aussi-tost suivy,
Et comme par le vin souvent l'esprit s'anime,
On en croit pour Thesée aisément son estime,

Et chacun luy donnant cent éloges divers,
Vante le calme heureux que luy doit l'Univers.
Icy de Marathon les Plaines dégagées
Du Taureau furieux qui les a ravagées,
Donnant lieu par sa mort de parler du Vainqueur,
Font sur cette entreprise admirer son grand cœur.
Là, Corinthe en repos par l'éclat qu'à sa gloire
D'un affreux Sanglier ajousta la victoire,
Fait voir, aprés cent maux trop long-temps endurez,
Les Champs de Cremyon sans peril labourez.
Les uns exagerant ce que de Periphete
Aprés un long combat luy cousta la defaite,
Joignent à cet exploit le surprenant effort
Sous qui le fier Procruste à ses pieds tomba mort.
Les autres jusqu'au Ciel élevent son courage
Lors que de Cercyon il étoufa la rage.
Sous ce lâche Tyran dans le meurtre affermi,
La Ville d'Eleusis avoit long-temps gemi.
Par sa rare valeur Sinis laissé sans vie
Ailleurs à l'admirer force jusqu'à l'envie,
Sinis qui n'employoit les forces de son bras
Qu'aux barbares apprests du plus affreux trepas.
Il n'aimoit que le sang, & quand son injustice
De quelque malheureux resolvoit le supplice,

A deux grands Pins courbez par ſes moindres efforts,
Pour joüir de ſa peine, il attachoit ſon corps,
Qui déchiré ſoudain par la vîteſſe extréme
Dont chaque arbre abaiſſé ſe rendoit à ſoy-meſme,
De la ſanglante horreur de ſes membres épars
Repaiſſoit quelque temps ſes avides regards.



# LES OS DE SCYRON
## CHANGEZ EN ROCHERS.
### *FABLE VIII.*

U trop cruel Scyron la mort si souhaitée
Semble combler le faiste où sa gloire est montée.
C'est par là que chacun acheve d'élever
Ce Heros que le Ciel a voulu conserver.

L'inhumain qu'aveugloit une fierté barbare
Venoit presque piller jusqu'aux murs de Megare,
Et dans son brigandage exerçant ses fureurs
Il en rendoit l'accés mal seur aux Voyageurs.
La terre aprés sa mort, pour vanger cette injure,
Fit gloire de laisser son corps sans sepulture;
La mer le fit comme elle, & rejettant ses os
Refusa dans son sein d'asseurer son repos.
De cent lieux differens qui toûjours s'en desirent
Repoussez avec honte, enfin ils s'endurcirent,
Et changez en Rochers, de ce cruel Scyron
Encore aujourd'huy mesme ils conservent le nom.

Aprés que le recit de ces hautes merveilles
A touché les esprits, & charmé les oreilles,
O toy, dont la valeur merite des Autels,
Ajoute-t'on, Heros le plus grand des Mortels,
Que ne vont point de toy publier les histoires?
Certes, si nous comptons tes jours & tes victoires,
Tes victoires dont rien n'a pu rompre le cours
Vont beaucoup au delà du nombre de tes jours.
Aussi par mille vœux offerts d'un cœur sincere
Voy qu'on t'invoque icy comme un Dieu tutelaire,
Et que c'est seulement pour voir ces vœux receus
Qu'on prodigue aujourd'huy les presens de Bacchus.

Tous, d'une voix commune à ces chants applau
dissent.
La Ville & le Palais par-tout en retentissent,
Et le bonheur public, s'il est des déplaisirs,
Au moins dans ce grand jour fait taire les soupirs;
Mais helas! qu'à la joye en vain on s'accoustume!
Les succés les plus doux sont meslez d'amertume.
Aux plus grands biens succede un destin rigoureux;
Et l'on voit rarement qu'on soit long-temps heu-
reux.
Egée en fait l'épreuve; à peine il s'abandonne
Au plaisir qu'en secret la Nature luy donne,
Que son Fils recouvré faisant tout son bonheur;
Une funeste guerre en trouble la douceur.
Minos, le fier Minos dés long-temps s'y prepare.
Honteux de differer enfin il se declare.
C'est peu qu'il soit puissant en vaisseaux, en Soldats;
Une juste colere arme d'ailleurs son bras.
C'est un point resolu; de son Fils Androgée
Sur les Athéniens la mort sera vangée,
Il a pery chez eux, & leur sang répandu
A droit seul de payer celuy qu'il a perdu.
Pour faire cette guerre avec plus d'asseurance
D'en obtenir le bien que poursuit sa vangeance,

Luy-meſme il va par mer, dans ſon cruel ennuy,
Des Princes ſes voiſins ſolliciter l'appuy.
Tout eſt mis en uſage ; il gagne, il intereſſe
Aſtypale par force, Anaphe par promeſſe ;
Cythne à le ſecourir a bien-toſt conſenti.
Scyros & Cimolus entrent dans ſon parti.
Il engage Paros & Seriphe & Mycone
Et fait pour ſa querelle armer juſqu'à Sithone,
Sithone qu'autrefois l'avare Arné trahit
Sur l'offre de quelque or dont l'éclat l'éblouït.
Le crime qu'elle fit en livrant ſa Patrie
Eſtoit mal expié par ſa gloire flêtrie.
Les Dieux par ſon ſupplice étonnant les Ingrats
En firent un Oiſeau qu'on appelle Chucas.
La noirceur de ſes pieds qui regne en ſon plumage
De celle de ſon cœur rend encor témoignage.
Tel fut le ſort d'Arné, qui tout Oiſeau qu'elle eſt,
Trouve toûjours dans l'or le charme qui luy plaiſt.
Didyme, Andros, Tenos, Peparethe, Gyare
Suivirent hautement l'exemple d'Oliare.
Minos n'en obtint rien ; aprés ce dur refus
Il va dans l'OEnopie où regnoit Eacus.
Ainſi l'appella-t'on depuis ſon origine,
Juſqu'à ce que Eacus la fit nommer Egine,

Et par ce changement voulut chez l'avenir
Du nom que sa Mere eut, porter le souvenir.
A peine à t'on appris que Minos va paroistre,
Que tout le monde en foule accourt pour le connoistre.
Ce Prince dont la Crete aime à suivre les loix,
A fait parler pour luy les plus fameux exploits,
Et sa gloire en tous lieux par ce bruit répanduë
Merite qu'on s'empresse à jouïr de sa veuë.
Telamon & Pelée & le jeune Phocus,
Princes des plus parfaits, tous trois Fils d'Eacus,
Vont jusque sur le port, au nom du Roy leur Pere,
Luy rendre les honneurs deus à son caractere.
Eacus aprés eux, quoy que vieil & cassé,
Va luy mesme au devant, mais d'un pas moins pressé,
Le reçoit d'un air grave, & l'engage à luy dire
Quel peut-estre en sa Cour le sujet qui l'attire.
La demande à Minos coûte quelques soupirs,
Dans leur premiere force il sent ses déplaisirs,
Revoit ce qui les cause, & cette triste image
Sous le poids qui l'entraîne abattant son courage,
Declarez-vous, dit-il, pour un Pere affligé
Qui regretant son Fils cherche à le voir vangé.

Vous ſçavez qu'à ſa mort je dois plus que des larmes ;
Pour en tirer raiſon j'ay pris enfin les armes.
Daignez les appuyer, & ne refuſez pas
De m'aider à punir de pareils attentats.
Androgée au tombeau par moy vous le demande ;
C'eſt un ſoulagement que tout veut qu'il attende.

Eacus voit ſa peine, & ſans s'en émouvoir ;
Ce que vous demandez n'eſt pas en mon pouvoir,
Répond-il ; de tout temps une étroite alliance
M'a de vos Ennemis fait prendre la défenſe,
Et quoy que vous ſervir me fuſt un ſort bien doux,
Athenes a parlé, je ne puis rien pour vous.

Minos qu'au dernier point cette réponſe irrite,
Cache le vif chagrin de ſon ame interdite,
Et ſoufrant un refus qu'il ne peut empêcher ;
L'alliance, dit-il, vous coûtera bien cher.
Il part, & quoy qu'il puſt, par une belle audace,
Joindre dés ce moment l'effet à la menace,
Il a des Ennemis ailleurs trop importans,
Pour conſumer ſa Flote avant qu'il en ſoit temps.



# FOURMIS
## CHANGE'ES EN HOMMES.
### *FABLE IX.*



LE Roy de Crete à peine a quitté
l'OEnopie,
Qu'on voit de loin paroistre une
Banniere amie,
Et Bien-tost dans le port, où l'on court de nouveau,
Un favorable vent fait entrer le vaisseau.

Il amenoit Cephale. Athenes qui l'envoye
Aux armes de Minos craint de se voir en proye,
Et l'appuy d'Eacus qu'il vient solliciter
Le peut mettre en estat de ne rien redouter.
Les trois Princes ses Fils courent à sa rencontre,
Et lors qu'en s'approchant à leurs yeux il se montre,
Les traits qu'en son visage autrefois ils ont veus,
Quoy qu'aprés un long-tems, leur sont encor cõnus.
Aprés qu'ils ont pris soin tour à tour de luy rendre
Ce que le rang qu'il tient luy donne lieu d'attendre;
Vers le vieil Eacus de sa venuë instruit,
Pour exposer son ordre, il est par eux conduit.
Ainsi Cephale, en qui l'on voit encor les traces
De ce premier éclat dont l'ornerent les Graces,
Ayant à ses costez & Butés & Clytus,
Entre comme en triomphe au Palais d'Eacus.
Leur sang estoit royal; tous deux ils tiennent l'estre
De l'illustre Pallas que Pandion fit naistre,
Et portant à la main des branches d'Olivier
Etalent dans leurs yeux je ne sçay quoy de fier.
Ils parlent les premiers, Cephale les seconde,
Et par une éloquence en doux charmes feconde
Le pressant d'embrasser le party de son Roy,
Son adresse l'engage à s'en faire une loy.

Voyez,

Voyez, dit-il, voyez quelle longue alliance
De l'un & l'autre Eſtat affermit la puiſſance,
Et par combien de nœuds avecque nous unis,
Vos Peuples par noſtre aide ont veu leurs maux finis.
Minos qui croit déja ſes conqueſtes certaines
Ne les bornera pas à triompher d'Athénes.
Son orgueil va plus loin, & le porte à vouloir
Sur toute l'Achaïe étendre ſon pouvoir.
Aprés qu'il croit avoir par tout ce qu'il expoſe
Aſſez exageré l'équité de ſa cauſe,
Eacus ſur ſon ſceptre appuyé gravement;
Un autre auroit beſoin de ce raiſonnement,
Dit-il, mais s'agiſſant de vous aller défendre,
Pourquoy me demander ce que vous pouvez prendre?
Sans m'engager à vous par des ſermens nouveaux,
Voyez ce que cette Iſle a d'hommes, de vaiſſeaux;
Je ne reſerve rien, tout eſt preſt à vous ſuivre.
Qui mãque à ce qu'il doit n'eſt point digne de vivre.
Si je ſuis attaqué, peut-eſtre ay-je de quoy
Cõbattre en même temps & pour vous & pour moy.
Grace aux Dieux, vous verrez dans un temps favorable,
Que loin que mon refus puſt ſembler excuſable,

Sans nuire à mes Etats, je puis vous accorder
Un ſecours auſſi grand qu'on peut le demander.
Ainſi, Seigneur, ainſi, repond ſoudain Cephale,
Puiſſe toûjours voſtre Iſle en forces ſans égale
S'accroiſtre en biens, en Peuple, & du ſort le plus doux
Joüir un ſiecle entier ſous un Roy tel que vous.
J'ay ſans doute en entrant ſenti grande allegreſſe
Lors qu'au devant de moy j'ay veu voſtre Jeuneſſe,
Mais belle, floriſſante, & ce qui me ſurprend,
D'un âge, l'un de l'autre aſſez peu different.
Cependant dégagé de cette multitude,
Je cherche auprés de vous ceux dont j'eus l'habitude,
Quand je fus autrefois receu dans vos Etats,
Et je ſuis étonné de ne les trouver pas.
Eacus à ces mots ſe retraçant l'image
Des horreurs dont la veuë accabla ſon courage,
Laiſſe aller ſes ſoupirs, & d'un air languiſſant
Faiſant paroiſtre encor l'ennuy qu'il en reſſent;
D'abord, dit-il, le Ciel pour nous inexorable
Nous a livrez au ſort le plus épouvantable;
Mais aprés des malheurs à nuls autres égaux,
Une heureuſe fortune a mis fin à nos maux.

Que n'en puis-je à vos yeux expoſer la peinture ?
Au moins de cette triſte & funeſte avanture,
Sans garder aucun ordre où l'on n'en vit jamais,
Il faut en peu de mots vous tracer quelques traits.
Ceux qu'autrefois icy vous avez pû connoiſtre
Ne ſont plus rien que cēdre, ils ont tous ceſſé d'eſtre.
Et combien avec eux, du ſang le plus cheri,
Par la meſme infortune à mes yeux ont peri !

*Ie ne vous diray point quelle eſt mon origine.*
*Chacun ſçait que charmé de la beauté d'Egine,*
*Iupiter qui ne put ſurmonter ſon amour,*
*Quitta le Ciel pour elle, & me donna le jour.*
*Iunon en fut inſtruite, & le vit avec peine.*
*Dés ce meſme moment je meritay ſa haine.*
*Mais juſqu'où, dans l'aigreur de ſes chagrins jaloux,*
*Ne laiſſa-t'elle pas échaper ſon couroux,*
Quand tout-à-coup cette Iſle aſpirant à me plaire
Changea ſon premier nom en celuy de ma Mere ?
Une effroyable peſte épanduë en ces lieux
Y fit en peu de temps un dégaſt furieux.
Tant que d'un mal ſi prompt la cauſe mal connuë
Nous permit d'eſperer de la voir prevenuë,
Il n'eſt aucun moyen, il n'eſt aucun ſecours
Qui ne fuſt employé pour en rompre le cours.

Mais contre cette peſte en noirs poiſons fertile,
Tout moyen, tout ſecours demeuroit inutile,
Et l'art ne pouvoit rien à repouſſer des coups
Qu'une Divinité ſoûtenoit contre nous.
D'abord l'air s'épaiſſit, & de ſombres nuages,
De ce qui devoit ſuivre infaillibles preſages,
Exhalant nuit & jour d'étoufantes chaleurs,
Par leurs impreſſions commencent nos malheurs.
Du redoutable Auſter les mortelles haleines
Conſument les moiſſons, & deſolent nos plaines.
Il ſoufle quatre mois; qui l'auroit jamais creu?
Les Fontaines, les Lacs, tout en eſt corrompu.
Combien d'affreux Serpens dont la figure étonne
Occupent tout-à-coup les champs qu'on abandonne?
De leur fatal venin les Fleuves infectez
Ne ſçauroient plus rouler que des flots empeſtez.
C'eſt ſur les Animaux & privez & ſauvages
Qu'un mal ſi violent fait ſes premiers ravages.
Les Oiſeaux tombent morts; le Laboureur ſurpris
Perd ſes Bœufs au milieu du travail entrepris,
Sur les ſillons tracez ils tombent, ils expirent.
Des champs ſans paſturer les Moutons ſe retirent,
Ils n'ont plus qu'un cry foible à pouſſer au dehors.
Une ſecrete ardeur a fait ſecher leur corps,

Et l'on voit tout-autour, dans sa langueur extréme,
La laine qui le couvre en tomber d'elle-mesme.
Les Chevaux qu'on a veus & mille & mille fois
Entrer fiers dans la lice, & bondir sous leur poids,
Oubliant tout-à-coup cette chaleur guerriere,
Demeurent lâchement couchez sur la litiere,
Et dans ce triste estat ne pouvant faire un pas,
Entendent la trompette, & ne s'émeuvent pas.
Le Sanglier sans force a perdu sa furie.
S'efforçant de courir le Cerf tombe sans vie.
Et les Ours languissans, contraints de s'arrester,
N'ont plus pour les Troupeaux d'ardeur à redouter.
Tout lãguit, tout perit; qu'on soit dans les cãpagnes,
Qu'on traverse les bois, qu'on cherche les mõtagnes,
Mille objets de pitié s'offrent de toutes parts;
Ce ne sont que mourans, que cadavres épars.
Tant de corruption suit l'odeur qu'ils repandent,
Que c'est envain sur eux que les Vautours descendẽt,
Ils reprennent leur vol sans les vouloir toucher,
Et les Chiens ny les Loups n'en peuvent approcher.
Ainsi pour faire à l'air une nouvelle guerre,
Ces corps abandonnez pourrissent sur la terre,
Et de sa puanteur qui fait fuir les Vautours
Le mal déja trop grand tire un nouveau secours.

Mais si d'abord ce mal qui fait tant de ravages,
Se glissant dans les champs dépeuple les Villages,
De sa contagion les avides fureurs
Dans les Villes bien-tost causent mesmes horreurs.
Cette peste au dedans tout-à-coup répanduë
Allume un feu secret qui consume, qui tuë.
On ne peut resister à ses brûlans efforts.
Une aride langueur desseche tous les corps.
De ce feu devorant, la rougeur du visage
Dans tous ceux qu'il attaque est un clair témoignage:
La langue devient seche, & s'enfle au mesme instant.
Le rafraîchissement paroist seul important,
Mais quand pour en chercher on tient la bouche ouverte,
Bien loin qu'on se soulage, on travaille à sa perte,
Tant l'air que l'on respire acheve d'infecter
Ces miserables corps que l'ame veut quitter.
La pluspart succombant au mal qui les possede
Demi-nuds contre terre y cherchent du remede,
Mais loin que pour le corps elle ait quelque fraîcheur,
Le corps en la touchant luy preste son ardeur.
Il n'est point de secours; les Medecins eux-mêmes
Abandonnent leur vie à ces langueurs extrémes,

Et pour ſauver leurs jours ce que l'Art peut fournir
Semble accroiſtre le mal qu'ils penſent prevenir.
Aux Malades aimez plus on rend d'aſſiſtance,
Pluſtoſt de ce poiſon on ſent la violence.
D'abord qu'on eſt frapé, plus d'eſpoir de guerir;
Pour voir finir ſa peine on ſçait qu'il faut mourir,
Ainſi l'on cherche au moins la mort la plus facile.
On n'examine point ce qui peut eſtre utile,
Car que peut-on attendre en ce revers fatal,
Où tout eſt au deſſous de la force du mal?
Pour rafraîchir le ſang qui brûle dans les veines
On a recours aux Puits, aux Etangs, aux Fontaines,
Mais ce foible recours eſt ſans fruit, & ſouvent
La vie avant la ſoif eſt éteinte en beuvant.
Ceux qui ſe livrant trop à l'ardeur qui les preſſe
Se panchent vers les eaux, y tombent de foibleſſe;
Et meurent au lieu meſme où leur credule eſpoir
S'eſt flaté d'un ſecours qu'ils n'ont pu recevoir.
Le lit aux affligez devient inſupportable.
C'eſt pour eux dans leurs maux un objet effroyable;
Chacun d'eux l'abandonne, ou ſi trop de langueur
Quand ils veulent marcher, les laiſſe ſans vigueur,
Se roulant contre terre ils ſortent, ils s'échapent,
S'imaginent par là fuir les coups qui les frapent,

Comme ſi l'air mortel de ces ſubtils poiſons
Se pouvoit éviter en quittant leurs maiſons.
Comme de leur diſgrace ils ignorent la cauſe,
Ils penſent qu'à ſouffrir le lieu ſeul les expoſe,
Et cherchant par la fuite à vaincre leurs douleurs,
Ils ne font ſeulement qu'aller mourir ailleurs.
Les uns un peu moins prompts à ſe laiſſer abattre,
Accablez de langueur, tâchent de la combattre,
Et ſoûtenant le poids de leurs corps chancelans,
Juſqu'au dernier ſoûpir ſe traînent à pas lents.
Les autres contre terre étendus de foibleſſe,
Accuſent du Deſtin la fureur vangereſſe,
Et pour s'en expliquer ne trouvant plus de voix,
Roulent leurs yeux mourans pour la derniere fois.
On en voit qui déja demi-morts par la crainte,
Levent les mains au Ciel dés la premiere atteinte,
Et dãs ce triſte accés, bien plus prõpt qu'il n'eſt grãd,
Expirent au lieu-meſme où le mal les ſurprend.
Jugez de moy, Cephale, en l'eſtat pitoyable
Où me laiſſe des miens la perte deplorable,
Quelle eſt alors ma peine, & combien à mes yeux
Le jour trop conſervé devient-il odieux !
Par-tout où le hazard me fait jetter la veuë,
J'ay beau m'encourager, le ſpectacle me tuë.

Ce ne ſont que des morts, & l'on voit moins de glands
Etalez ſous un cheſne agité par les vents.
Voyez d'icy ce Temple où Jupiter préſide.
C'eſt là que d'une voix & confuſe & timide,
Effrayé du peril, & la mort dans le ſein
Chacun a fait des vœux, & les a faits en vain.
Combien de fois, helas, percez au fond de l'ame
Le Pere pour ſon Fils, le Mary pour ſa Femme,
Venant en leur faveur prier les Immortels,
Sont-ils tombez ſans vie à trois pas des Autels?
Combien en a-t'on veu qui contre cette peſte
Mettant leur ſeul eſpoir à la bonté celeſte,
Lors qu'ils ont de la mort ſenti les traits perçans
Avoient encore en main la moitié de l'encens?
Je n'exagere point; ſouvent tandis qu'au Temple
Le Preſtre de prier penſoit donner l'exemple,
Le Taureau ſur ſon front ſentant le vin couler
Eſt mort avant le coup qui devoit l'immoler.
Lors que moy-meſme un jour pour voir le Ciel propice,
Dans un temps ſolemnel j'offrois un ſacrifice,
Et que luy demandant qu'il conſervaſt mes Fils
J'implorois ſon ſecours pour le bien du Pays,

La Victime jettant des cris épouvantables
Nous predit de nos maux les ſuites effroyables,
Et ſans qu'on l'euſt touchée, acheva par ſa mort
D'affermir contre nous les menaces du Sort.
Sa gorge au meſme inſtant à la haſte coupée
D'une nouvelle horreur tint mon ame frapée.
Le fer plongé trois fois n'en put tirer jamais
Que trois gouttes d'un ſang brûlé, noiraſtre, épais;
Et le mal qui par-tout cauſoit cent funerailles,
En avoit tellement corrompu les entrailles,
Que leur ſale noirceur n'offroit plus rien aux yeux
Qui puſt nous découvrir la volonté des Dieux.
J'ay veu par un deſtin dont on n'a point d'exemples
Des corps rongez de vers ſur les degrez des Temples,
Et pour flechir les Cieux envers nous trop cruels,
J'en ay veu qu'on jettoit juſqu'au pied des Autels,
Beaucoup en s'immolant, par ce prompt ſacrifice
Des frayeurs de mourir s'épargnoient le ſupplice:
Et c'étoit moins d'horreur pour leurs trẽblans eſprits
De prevenir la mort que d'en eſtre ſurpris.
Enfin, quoy qu'une triſte & funeſte couſtume
Veuille que hors des murs chaque bucher s'allume,
Et qu'avec quelque pompe on y faſſe porter
Les corps dont nous croyons la cendre à reſpecter,

Tant de monde perit, que pour ces triſtes charges
Les Villes n'ouvrent point de portes aſſez larges.
La plus-part demeurez ſans parens, ſans amis,
Dans ces triſtes buchers peſle-meſle ſont mis.
Point de rang, point d'hõneurs, tout eſt à l'avanture.
Combien de malheureux manquent de ſepulture !
Dés qu'on découvre un feu, chacun fait ſes efforts
Pour pouvoir le premier y jetter quelque corps,
Et ce corps eſt ſouvent conſumé d'une flame
Qu'un Mary pretendoit allumer pour ſa Femme.
C'eſt ainſi que beaucoup ſont brûlez dans les feux
Dont le triſte appareil n'eſtoit pas fait pour eux.
Meres, Enfans, Vieillards, enfin preſque tous meurent
Sans trouver en mourant des Fẽmes qui les pleurent;
Et faute de ces pleurs, par-tout abandonnez,
Leurs eſprits pour cent ans errent infortunez :
Déja la terre à peine aux tombeaux peut ſuffire,
Et d'hõmes à toute heure un ſi grãd nombre expire,
Qu'aux differens buchers qu'il faut entretenir
Les plus amples foreſts ne ſçauroient plus fournir.
Effrayé d'un malheur qu'on voit toujours s'accroiſtre,
M'adreſſant d'un air triſte à l'Auteur de mon eſtre;

O toy, de nos destins Arbitre glorieux,
Luy criay-je, qui seul peux plus que tous les Dieux,
S'il est vray qu'autrefois Egine ait pu te plaire,
Qu'elle ait eu ton amour, & que tu sois mon Pére,
Daigne par un prodige aussi grand que nouveau,
Ou me rendre mon Peuple, ou me mettre au tombeau.
D'un favorable éclair la brillante lumiere
Me fit voir qu'il vouloit exaucer ma priere.
J'en acceptay l'augure, & tout rempli d'espoir,
Soûtiens, ô Jupiter, ce que je viens de voir,
Ajoutay-je, & consens que cet heureux presage
De ta bonté vers moy soit l'infaillible gage.

Par hazard au lieu mesme où par des vœux pressans
Je demande la fin des ennuis que je sens,
Un vieux Chesne estimé par ses branches touffuës
Pour moy dans ce moment les tenoit étenduës.
Cet Arbre meritoit d'estre consideré.
Au Dieu que j'invoquois il estoit consacré.
La Forest de Dodone, en Oracles fameuse,
Avoit par ce present rendu nostre Isle heureuse.
C'est de là qu'il venoit; je l'observe, & mes yeux
Contemplant de son tronc le cercle spatieux,

Découvrent des Fourmis qui ſe diviſent toutes,
Et qui gardant leurs rangs dans leurs diverſes routes,
Avec leur petit bec, afin de moins ſouffrir,
Emportent pour l'hiver ce qui les doit nourrir.
J'en admire le nombre, & plein de confiance
Conjurant de nouveau l'Auteur de ma naiſſance;
Si d'un Fils affligé les malheurs éclatans,
Luy criay-je auſſitoſt, doivent n'avoir qu'un tems,
Si mes Peuples détruits, ſi mes Villes deſertes
Meritent que ton cœur ſoit ſenſible à mes pertes,
Repare la diſgrace où la peſte m'a mis,
Par autant d'Habitans que je vois de Fourmis.
  Aucun vent ne ſouffloit, admirez le prodige.
Ce grand Arbre ébranlé tremble juſqu'à ſa tige,
Et d'entre ſes rameaux l'un par l'autre agitez,
Sort un ſon dont le bruit s'entend de tous coſtez.
L'ame d'étonnement & d'horreur toute pleine,
Je baiſe avec reſpect & la terre & le Chêne,
Et quoy que mon eſpoir ne s'oſe déclarer,
Un mouvement ſecret me force d'eſperer.
Mon cœur qui s'abandonne à tout ce qui le flate
Ne peut croire qu'en vain un tel prodige éclate,
Et s'aſſeurant déja des plus heureux effets
Regle ſa confiance au gré de mes ſouhaits.

La nuit vient, & malgré le ſoucy qui me preſſe,
Je ſuccombe au ſommeil qui ſuſpend ma foibleſſe.
A peine il m'a vaincu, que les meſmes rameaux
S'offrent à moy, chargez des meſmes animaux.
Ce meſme Arbre agité ſans qu'aucun vent le pouſſe,
Endure une ſi forte & ſi rude ſecouſſe,
Que couvrant tout-autour la terre de Fourmis,
Il luy rend le depoſt à ſes branches commis.
Si-toſt que ces Fourmis par terre ſont tombées,
A leur premiere forme elles ſont dérobées.
Le nombre de leurs pieds diminué d'abord
Commence à me montrer qu'elles changent de ſort.
Leur corps qui s'aggrandit ne laiſſe plus paroiſtre
La noiraſtre couleur attachée à leur eſtre,
Et ce ſont, ſi mes yeux meritent quelque foy,
Au lieu de ces Fourmis, des Hommes que je voy.
Je m'éveille en ſurſaut, & je ris de mon ſonge.
Mon cœur impatient le traite de menſonge,
Et je me plains des Dieux, qui ſans aucun ſecours
Du mal dont je gemis laiſſent durer le cours.
Cependant un grand bruit qui commence de naiſtre,
Me fait ouïr des voix que je ne puis connoiſtre,
Et j'entens tout-à-coup retentir mon Palais
Des cris les plus perçans qu'on y pouſſa jamais.

Je croy resver encor, & lors que je m'éprouve
Sur l'incertain scrupule où mon esprit se trouve,
Telamon hors d'haleine accourant vers mon lit,
Venez, Seigneur, venez, la fortune vous rit;
Me dit-il, Jupiter a fait pour vostre gloire
Plus qu'on n'eust pû pretendre, & qu'on ne voudra croire.
Je me leve, je sors, & reconnois soudain
Ces Hommes qu'en dormant j'avois crû voir en vain.
Aprés que le respect où mon rang les engage
Comme à leur Souverain m'a voué leur hommage,
Par un prompt sacrifice & des vœux solemnels
Je Jure à Jupiter des honneurs éternels.
Mon soin pour chaque Ville en même temps ordõne
De ces nouveaux Sujets que sa bonté me donne;
Je les y distribuë & dedans & dehors,
Separe entr'eux les champs que possedoiét les Morts,
Et comme la Fourmy dont ils ont receu l'estre,
Sous le nom de Myrmex aux Grecs se fait connoître.
Pour marquer d'où ces lieux en Peuples sont fecconds
Je les fais de ce nom appeller Myrmidons.
Vous venez de les voir. Sous une autre figure
Ils sont ce qu'ils estoient avant cette avanture,

Vigilans, menagers, portez à reſerver,
Ardens pour acquerir, ſoigneux de conſerver;
Et ce qui les fait croire à peu d'autres ſemblables,
Au travail, quel qu'il ſoit, toûjours infatigables.
Ce ſeront ces Soldats qu'une noble chaleur,
Comme en âge pareils, rend égaux en valeur,
Qui ſans conſiderer les fatigues, les peines,
Iront contre Minos combattre pour Athénes
Si-toſt qu'un vent propice (Eurus ſouffloit alors)
Pour vous remettre en mer vous ouvrira nos Ports.
De ſemblables diſcours ſuivis de repartie
Conſumerent du jour la plus grande partie;
Aux douceurs d'un feſtin ſuperbe en appareil,
On en donne le reſte, & la nuit au ſommeil.





# CEPHALE ET PROCRIS.

## *FABLE X.*



PEINE sur les Monts, commençant sa
carriere
Le Soleil de nouveau repandoit sa lu-
miere,
Que les Fils de Pallas avec empressement
Viennent trouver Cephale en son appartement.
Ils parlent du retour, mais aucun d'eux n'ignore
Qu'il faut le differer puisqu'Eurus souffle encore.

Sa bruyante fureur qui soûleve les eaux
Jusque dans le Port mesme agite les vaisseaux;
La mer leur est fermée, & dans cet intervale
Les Princes chez le Roy sont conduits par Cephale,
Ils entrent au Palais, où le jeune Phocus
Les reçoit, attendant le reveil d'Eacus.
Il leur rend ce devoir au defaut de ses Freres
Qu'un soin qui les regarde, ailleurs rend necessaires,
Et qui sont occupez à faire preparer
Les Troupes que le Roy leur a fait esperer.
Phocus, de qui pour eux le zele en tout s'explique
Les mene dans un lieu superbe, magnifique,
Où les ayant fait seoir, aprés quelque discours
Sur ce qui les engage à vouloir du secours,
Il est surpris de voir dans les mains de Cephale
Un Dard dont la beauté luy paroist sans égale.
L'or brille vers la pointe; il l'observe de prés,
Et plus surpris encor; Je hante les forests,
Dit-il, j'en fais ma joye, & rien ne m'embarrasse
De tout ce qui jamais a concerné la chasse,
Mais de moy sur ce Dard je suis mal satisfait.
Envain je croy trouver de quel bois il est fait.
Mon esprit se confond, & ma recherche est vaine.
Je l'avois crû d'abord de Cormier ou de Fresne,

Mais enfin pourroit-il estre de l'un des deux ;
Qu'il ne fust plus jaunastre, ou qu'il n'eust quelques
nœuds ?
De grace, dites-moy ce qu'il faut que j'en pense.
Au moins dois-je avouër, malgré mon ignorance,
Que de tout ce qu'on aime à voir de curieux
Jamais rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
Clytus qui voit la peine où ce doute l'engage ;
Apprenez de ce Dard le merveilleux usage,
Luy dit-il, & peut-estre après l'avoir appris,
Plus que de sa beauté vous en serez surpris.
Il part & vole droit où l'on veut qu'il s'adresse.
Le hazard n'y peut rien, il frappe avec justesse ;
Et sans qu'on le rapporte, aussi-tost revolant,
Dans les mains de son Maistre il retourne sanglant.
Phocus, dont à ces mots l'étonnement augmente,
Trouve du Javelot la vertu surprenante,
En applaudit Cephale, & brusle de sçavoir
Quel favorable sort l'a mis en son pouvoir.
Sa curiosité sur l'heure est satisfaite.
Il apprend d'où luy vient cette vertu secrette ;
Cephale l'en instruit, mais quand il luy fait part
Du privilege heureux qu'on admire en ce Dard,

La reſerve qu'il garde en parlant de luy-meſme
Luy fait faire injuſtice à ſon merite extréme ,
Et cacher qu'au moment qu'il dut eſtre odieux ,
Sa beauté luy valut un don ſi pretieux.
Ce triſte ſouvenir luy fait verſer des larmes ,
De ſa chere Procris il revoit tous les charmes ,
Et ſon tragique ſort reveillant ſes douleurs ,
Qui l'euſt cru que ce Dard m'euſt deu couſter des pleurs ,
Dit-il ? mais las ! combien en dois-je encor répandre,
Si les Dieux , en faveur de l'amour le plus tendre ,
Pour faire de mes maux ceſſer le triſte cours ,
Ne daignent par pitié mettre fin à mes jours ?
C'eſt luy , c'eſt de ce Dard la trop ſeure juſteſſe
Qui m'a ravy l'objet de toute ma tendreſſe ;
Et pleuſt au juſte Ciel qu'on ne m'euſt jamais fait
Un preſent dont ma perte eſt le funeſte effet !
Procris vivroit encore , & ſa mort que je pleure
Ne me reduiroit pas à mourir à toute heure.
Si le nom d'Orithie eſt venu juſqu'à vous ,
(*Borée en l'enlevant par force en fut l'Epoux* )
Procris eſtoit ſa Sœur , mais quoy que la naiſſance
N'euſt mis de l'une à l'autre aucune difference ,

La beauté, le merite en firent naiſtre aſſez
Pour tenir peu de vœux entre elles balancez,
*Et quand pour triompher d'un trop injuſte Pere*
*Borée enfin jugea la force neceſſaire,*
*Il eut de mauvais yeux, & la ſeule Procris*
*Peut eſtre pour ſa flame un aſſez digne prix;*
Jugez ce que ſur moy ſa beauté prit d'empire.
Son Pere à mon eſpoir daigna d'abord ſouſcrire,
Et quand de noſtre hymen il eut choiſi le jour,
Son aveu fut ſuivi de celuy de l'amour.
Poſſeſſeur d'un objet à mes yeux tout aimable,
Je tenois ma fortune au trône préferable.
Quoy que vouluſt Procris, j'en eſtois ſatisfait,
On m'eſtimoit heureux, je l'eſtois en effet,
Et le ſerois encor ſi les Dieux ſans envie
Euſſent pû voir long-temps le bonheur de ma vie.
Mais j'eus à peine un mois éprouvé les douceurs
Qu'aſſeure au pur amour l'union de deux cœurs,
Que pour prendre des Cerfs faiſant tendre des toiles
Dans le temps que le jour diſſipe les étoiles,
Du haut du mont Hymette, en un moment je voy
L'Aurore s'abaiſſer & deſcendre vers moy.
J'eus beau, la recevant, me montrer tout de glace.
Malgré moy dans ſon char il fallut prendre place,

Obéir à la force, & contre mes souhaits ;
Incertain du retour, la suivre en son Palais.
Je ne sçay si je puis, sans blesser la Déesse,
Par un doux souvenir rappeller ma tendresse.
L'Aurore toute belle a des traits accomplis,
C'est un teint parsemé de roses & de lis.
Commençant à regner lors que la nuit expire
Du jour qu'elle previent elle établit l'empire,
Et ce qui rend sur-tout son destin glorieux,
Elle boit le Nectar à la table des Dieux.
Cependant Procris seule avoit toute mon ame.
De la seule Procris je cherissois la flame,
Et sans cesse j'avois, pour en payer l'ardeur,
Et Procris à la bouche, & Procris dans le cœur.
Sans cesse je vantois l'heureuse destinée
Que venoit à mes vœux d'asseurer l'hymenée ;
Et demandant Procris avec mille soupirs,
Au seul bien de la voir je bornois mes desirs.
D'un violent depit l'Aurore en fut saisie.
Elle ne prit conseil que de sa jalousie,
Et dés-lors resoluë à punir mes froideurs ;
Garde pour ta Procris ta joye & tes ardeurs,
Me dit-elle, à ta flame elle sera renduë,
Mais si vers l'avenir je puis tourner la veuë,

De ſes charmes ſur toy quel que ſoit le pouvoir,
Tu ne la reverras que pour ton deſeſpoir.
Indigne de mes ſoins ceſſe enfin de t'en plaindre.
  L'Aurore me renvoye, & je commence à craindre.
Sorti de ſon Palais, confus, triſte, interdit,
Je ſens mon cœur frappé de ce qu'elle m'a dit.
Un mouvement jaloux malgré moy s'en empare.
Belle, jeune, brillante, & d'un merite rare,
Procris avoit de quoy s'aſſervir tous les cœurs.
Les hõmages nouveaux ont toûjours leurs douceurs.
J'oſay me figurer mille Amans auprés d'elle.
Il n'en falloit pas tant pour la rendre infidelle.
A ce honteux ſoupçon foiblement combatu
J'eus beau, pour l'en défendre, oppoſer ſa vertu.
Mon abſence rendant ſon dépit legitime
Sembloit avoir fourni l'occaſion du crime.
D'ailleurs ſans mes refus, punis d'un fier couroux,
L'Aurore en ma faveur euſt trahi ſon Epoux,
Et quand ſur cet exemple une image importune
N'euſt point troublé le cours de ma bonne fortune,
Peut-on de ce qu'on aime admirer les appas,
L'aimer avec excés, & ne s'alarmer pas ?
J'écoutay mes chagrins, & mon ame incertaine
Chercha ce qui devoit ne ſervir qu'à ma peine.

Sans rien examiner le dessein en fut pris.
Je crus que les presens ébranleroient Procris,
Et pour voir réussir ce honteux stratagême, (me;
Je n'eus pour mon malheur besoin que de moy-mê-
Tout-à-coup je sentis qu'au gré de mes souhaits
Je changeois de parole, & de taille & de traits.
Ce changement subit dont je soupire encore
Fut sans doute un effet du pouvoir de l'Aurore,
Qui pour vanger sur moy le mépris de ses feux
N'aspiroit à rien tant qu'à me voir malheureux.
Fatal déguisement ! qu'il m'a cousté de peines !
Comme Prince Etranger je parois dans Athénes,
Et mes jaloux soupçons, lors que j'entre chez moy,
Se trouvent dementis par tout ce que je voy.
Ce n'est de tous costez que chagrin pour ma perte.
Il semble que sans moy la maison soit deserte,
Tant un morne silence étale tristement
L'ennuy qu'on y reçoit de mon éloignement.
Pourquoy n'en croire pas de si charmans indices ?
Je demande Procris, & par mille artifices
Mes importunitez à peine ont le pouvoir
D'obtenir qu'un moment elle se laisse voir.
Il faut vous l'avouër ; une honte impreveuë
Me fait rougir ensemble & paslir à sa veuë,

Et

Et tremblant du projet où j'oſois m'obſtiner,
Je fus tenté cent fois de tout abandonner.
Plein d'un feu, qu'à regret j'empêchois de paroiſtre,
Cent fois je me vis preſt à me faire connoiſtre,
Et voulus, luy montrant Cephale de retour,
Par mes embraſſemens meriter ſon amour.
Je le devois ſans doute, & ſans plus m'en défendre
Me livrer aux douceurs d'une flame ſi tendre.
Procris n'avoit que trop de quoy toucher mon cœur.
Il eſt vray que ſes yeux eſtoient pleins de langueur,
Et qu'un profond chagrin, dont ma perte eſtoit cauſe,
A ſes premiers attraits déroboit quelque choſe,
Son front me le peignoit; mais dans ce triſte eſtat
Des plus rares Beautez elle effaçoit l'éclat.
Jugez, Prince, jugez du brillant de ſes charmes,
Puis qu'au milieu du trouble, au milieu des alarmes,
Son teint gardoit encor tant de vivacité,
Que la triſteſſe en elle eſtoit une beauté.
Je ne vous diray point avec quelle colere
Elle receut l'aveu d'un amour temeraire,
Ny combien ſa vertu repouſſa fierement
Ce que pour la ſeduire il eut d'empreſſement.

Combien de fois, helas ! l'entendis-je me dire,
Cephale eſt le ſeul bien où ma tendreſſe aſpire,
En quelque lieu qu'il ſoit il a tous mes deſirs,
Pour luy ſeul je me garde, il fait tous mes plaiſirs,
Et toûjours toute à luy, malgré ſa dure abſence,
Je verray, ſans rien craindre, attaquer ma conſtance.
Un autre à cette épreuve euſt borné ſon chagrin;
Mais qui peut reſiſter aux decrets du Deſtin?
Tant de ſageſſe eut peu de quoy me ſatisfaire,
Ce refus me parut un refus ordinaire,
Et je crus ne pouvoir m'aſſeurer de Procris,
Que mon jaloux ſoupçon n'euſt mis ſa gloire à prix.
Les preſens peuvent tout; l'aſtre qui me domine
Me les fait employer à ma propre ruine.
J'offre, preſſe, & fais tant qu'à force d'augmenter,
Je mets enfin Procris en eſtat de douter.
Je luy lance un regard où ma fureur s'étale,
Et dépoüillant les traits qui luy cachoient Céphale,
D'un ton qui luy fait voir l'excez de mes ennuis;
Ouvre les yeux, parjure, & connois qui je ſuis,
M'écriay-je. Le crime en vain à ſceu te plaire;
C'eſt un Epoux qui parle, & non un Adultere,
Et ta laſcive ardeur s'expliquant devant moy,
N'avoit point de témoin plus à craindre pour toy.

Procris ne répond rien, mais la honte ſecrette
Où d'un ſi prompt revers le deſeſpoir la jette,
Luy faiſant d'elle-meſme un portrait odieux,
La chaſſe de la Ville ainſi que de mes yeux.
J'ay cauſé lâchement le crime qui la gêne ;
Tous les hommes par moy ſont dignes de ſa haine,
Et pour n'en voir aucun, les Montagnes, les Bois
Sont le ſéjour obſcur dont ſon chagrin fait choix.
C'eſt ainſi qu'elle meſme à l'exil ſe condamne.
Là, ſe donnant entiere aux emplois de Diane,
Elle paſſe les jours aux innocens plaiſirs
Que l'ardeur de chaſſer fournit à ſes deſirs.
Quand elle m'eut quitté, quelles furent mes plaintes !
Je ſentis de l'amour redoubler les atteintes,
Et connus que pour peu qu'on aime tendrement
La colere eſt un feu qui s'éteint aiſément.
Je cours chercher Procris, le hazard me la montre ;
Elle fuit, & voudroit éviter ma rencontre.
Je l'arreſte, luy parle, & rejette ſur moy
Ce qui l'a deu reduire à me manquer de foy.
Sa faute eſt legitime aprés mon imprudence.
Une trop forte épreuve a tenté ſa conſtance,
Et les mêmes preſens qui l'ont fait chanceler,
M'engageant au parjure, auroient pu m'ébranler.

Ces plausibles couleurs que je donne à son crime
Adoucissent l'aigreur du couroux qui l'anime.
Elle quitte les Bois, & m'oyant detester
Les soupçons que l'amour me força d'écouter,
Le remords que j'en montre est la seule vangeance
Qu'en faveur de sa gloire exige cette offence.
De nos cœurs reünis l'aimable & doux accord
Nous fait joüir long-temps du plus paisible sort,
Et comme si Procris, qui de mes vœux dispose,
Me rendant son amour m'eust rendu peu de chose,
Elle ajouste à ce don pour moy si pretieux
Le Dard dont la beauté vient de frapper vos yeux;
Et pour gage nouveau de sa tendresse extréme,
Je reçois d'elle un Chien plus prompt que le vent mesme;
Il venoit de Diane, & c'estoit l'heureux prix
Des soins qu'à la Déesse avoit rendus Procris.
Peut-estre de ce Chien l'admirable avanture
Pous vous, quoy que fameuse, est demeurée obscure.
Apprenez ce qu'au Ciel il pleut d'en ordonner,
Et vous y trouverez de quoy vous étonner.
Les Naïades par-tout depuis long-temps vantées
En foule chaque jour se voyoient consultées,

Et d'un souffle divin leur esprit agité
Sur le plus sombre Oracle estoit plein de clarté.
Themis, qui répondant sur les choses futures
Ne s'expliquoit jamais qu'en paroles obscures,
Cessa d'estre honorée, & ses Temples deserts
Etalerent sa honte aux yeux de l'Univers.
Un si cruel mépris irritant son courage,
Elle prit le dessein d'en repousser l'outrage;
Et les champs des Thebains tout-à-coup ravagez
Vangerent hautement ses Autels negligez.
Une Beste y parut, qui par elle envoyée
N'y tint que trop long temps sa fureur déployée.
Ainsi les Laboureurs sans cesse inquietez
Pour eux, pour leur bestail trembloient de tous cô-(tez.
Point de lieux assez seurs pour leur servir d'asyle.
Dans cette extremité nous sortons de la Ville,
Et contre cette Beste allons vers les forests
Tendre de toutes parts des toiles & des rets.
Se voyant poursuivie elle bondit, s'élance,
Dans son agilité trouve son asseurance,
Et rencontrant nos rets, n'y voit rien d'assez haut
Que sa legereté ne franchisse d'un saut.
On découple les Chiens, mais qu'en peut-elle crain-(dre?
Ils ont beau redoubler leurs efforts pour l'atteindre,

En vîteſſe aucun d'eux ne la peut égaler,
Elle les brave, & ſçait moins courir que voler.
Enfin dans l'embarras où ſa fuite nous laiſſe,
Pour en venir à bout c'eſt à moy qu'on s'adreſſe,
Et pour rendre plus ſeur le triomphe entrepris,
Je détache le Chien que m'a donné Procris.
Déja depuis long-temps il ſouffroit avec peine
L'obſtacle injurieux d'une importune chaîne,
Se revoltoit contre elle ; & ſembloit fierement
Du ſignal de la courſe attendre le moment.
Auſſi-toſt qu'il ſe voit affranchi de la leſſe,
Il part, & ſe dérobe avec tant de vîteſſe,
Que trompant nos regards à force de courir,
Il nous met hors d'eſtat de le plus découvrir.
S'il peut eſtre apperceu ce n'eſt qu'à la pouſſiere
Qui marque ſon paſſage, & demeure derriere ;
Le trait qui fuit de l'arc par les chemins ouverts,
La pierre que la fronde éleve dans les airs,
Ne ſont, dans la pourſuite où l'on voit qu'il s'engage,
De ſa legereté qu'une imparfaite image.
Au milieu de la Plaine eſt un tertre élevé.
J'y monte, & ſur le haut ſuis à peine arrivé,
Qu'appercevant mon Chien à dix pas de la Beſte,
D'un ſaut à l'arreſter je le voy qui s'appreſte,

Mais quand je la crois priſe, elle s'échappe, & fuit
Avec plus de vigueur l'ennemi qui la ſuit.
A ſon agilité la ruſe qu'elle ajoûte,
Pour le mieux decevoir, luy fait changer de route:
Elle prend cent detours & par haut & par bas,
Tourne à droit, ſaute à gauche, & revient ſur ſes pas.
Mon Chien la ſuit par-tout avec meſme vîteſſe.
Elle a beau l'éviter, il la ſerre, il la preſſe.
Comme elle il tourne, il ſaute, il avance, revient:
La touchant de ſa langue on diroit qu'il la tient;
Mais toûjours au beſoin quelque ruſe nouvelle,
Lors qu'il croit la ſaiſir, le laiſſe éloigné d'elle,
Et preſte à ſuccomber à ſon dernier effort,
Elle échape à ſes dents, & c'eſt de l'air qu'il mord.
Ainſi voyant pour luy la victoire mal ſeure,
J'ay recours à mon dard pour finir l'avanture;
Et je ne commençois encor qu'à me baiſſer
Pour me mettre en eſtat de le pouvoir lancer,
Quand tournant de nouveau mes regards vers la Plaine,
J'y vois ce qui ne peut eſtre creu qu'avec peine.
Et la Beſte & le Chien en pierre transformez
Y paroiſſent encore à la courſe animez.

Il n'eſt, en les voyant, perſonne qui ne croye
Que l'une fuit toûjours, l'autre toûjours aboye,
Tant ils ont conſervé dans ce prompt changement
Tout ce qui peut marquer leur premier mouvement.
Sans doute quelque Dieu, comme enfin il peut eſtre
Qu'un Dieu, preſent alors, ne ſe fit point connoître,
Les ayant veus égaux en adreſſe, en vigueur,
Ne put ſouffrir que l'un fuſt de l'autre vainqueur;
Et pour laiſſer entr'eux cette gloire indeciſe,
De leur metamorphoſe embraſſa l'entrepriſe.



# PROCRIS
## TUE'E PAR CEPHALE.
### *FABLE XI.*


Cy ſe taiſt Cephale, & Phocus étonné
Qu'il luy cache quel ſort le rend infortuné,
Des malheurs, luy dit-il, où le Ciel vous expoſe
Il ſembloit qu'à ce Dard vous imputiez la cauſe.

J'ignore encor de quoy vous pouvez l'accuſer.
Apprenez ce qu'en vain je voudrois déguiſer ,
Répond alors Cephale, & pour vous mieux inſtruire
Des ennuis où le Ciel a voulu me reduire ,
Souffrez auparavant que j'étale à vos yeux
De ma felicité le portrait glorieux.
Quoy que de ma diſgrace elle ſoit l'origine ,
J'adoucis la rigueur du coup qui m'aſſaſſine ,
Lors que je me ſouviens du temps heureux & doux
Où l'aimable Procris m'accepta pour Epoux.
Chaque jour nous trouvoit dans une paix profonde ,
Nous fuyions pour nous voir tout le reſte du monde,
Point de charmes pour moy que dans ſon entretien ,
Je faiſois ſon bonheur , elle faiſoit le mien ,
Et comme un doux panchant à tous deux nous fit prendre
Ce que le fort amour eut jamais de plus tendre ,
Ma joye établiſſoit ſi bien tous ſes plaiſirs ;
Que toûjours meſme ardeur uniſſoit nos deſirs.
Jupiter lûy voulant ſoûmettre ſa puiſſance
Euſt en vain par cette offre attaqué ſa conſtance ,
Et Venus elle-même avec tous ſes appas ,
Venant tenter la mienne , auroit perdu ſes pas.

Nez pour brûler un jour d'une pareille flame,
Si nous gardions deux corps, nous n'avions plus qu'une ame.
Chaque cœur l'un pour l'autre avoit esté formé,
Et ne nous aimant pas, nous n'eussions rien aimé.
Bien moins Epoux qu'Amant, tendre, empressé, fidelle;
Si je pouvois souffrir quelque plaisir sans elle,
La Chasse me l'offroit, j'étois jeune, & toûjours
Les Bois avoient esté mes plus cheres amours.
Si-tost que le Soleil commençoit sa carriere,
Pour signal à sortir je prenois sa lumiere.
Je ne faisois porter ny toiles ny filets,
Ne menois avec moy Chiens, Chevaux ny Valets,
Et seul avec mon Dard qui m'épêchoit de craindre,
J'attaquois sans reserve, & j'étois seur d'atteindre.
Aprés avoir ainsi parcouru nos Forests,
Las enfin de chasser, j'allois prendre le frais,
Me reposer à l'ombre, & sous de verts feüillages
Respirer le doux air qu'enferment les Bocages,
Là, de ce petit vent qui sortant des Valons
Repare des Chasseurs les travaux les plus longs;
Recueillant à loisir la trop charmante haleine,
J'en goustois la fraîcheur, & soulageois ma peine;

Ce vent pour l'adoucir estoit mon seul recours.
Cent fois, je m'en souviens, j'implorois son secours;
Et peut être un Amant auprés d'une Maîtresse
Eust eu peine à prier avec plus de tendresse.
Viens, luy disois-je, viens, passe jusqu'en mon cœur,
Soulage, appaise, éteins ce que j'y sens d'ardeur.
Tu le peux, & sur moy tes faveurs répanduës,
S'il faut m'en souvenir, ne seront point perduës.
Il se peut qu'à ces mots tendrement prononcez
J'en ajoûtois encor d'autres plus empressez.
Tout ce qui me flatoit je cherchois à le dire.
C'estoit l'ordre du Sort, il y falloit souscrire.
Haste-toy, m'écriois-je, & remplis mes desirs.
Tu fais toute ma joye & mes plus doux plaisirs.
Accours, que tardes-tu? Ma langueur te convie
A ne pas refuser de me rendre la vie.
Si les lieux retirez ont des charmes pour moy,
Si j'aime les Forests, je les aime pour toy;
Et me croiray toûjours trop payé de ma peine,
Quand ma bouche aura pu recevoir ton haleine.

Ces mots trop bien ouïs & trop bien expliquez
Furent à quelque Nymphe aussi-tost appliquez.
Celuy qui m'écoûta crut que d'une Maistresse
J'avois par mes soûpirs merité la tendresse,

Et que pour mieux cacher mes amoureux ſecrets
Nous ne voulions nous voir qu'à l'ombre des Foreſts.
Soudain ſans réfléchir ſur ce qu'il oſe faire ,
Eclairé du faux jour d'un ſoupçon temeraire,
Il va trouver Procris , & me peignant Amant
Par tout ce que j'ay dit prouve mon changement ;
Que l'Amour eſt facile à mettre en défiance !
Procris tremble au rapport d'une ſi dure offence ,
Et par une ſoudaine & longue paſmoiſon
Marque l'horreur qu'elle a de cette trahiſon.
Revenuë à ſoy-même elle verſe des larmes ,
Blame le vain pouvoir de ſes trop foibles charmes ,
Et regardant le Ciel , ſe plaint avec tranſport ,
Et de mon injuſtice , & de ſon mauvais ſort.
Sur les fauſſes couleurs qui luy peignent mon crime,
Elle cede aux ennuis où ce rapport l'abiſme ,
Et n'oſant plus juger de mon cœur par le ſien
Se forme un corps d'une ombre , & craint ce qui n'eſt rien.
On a beau toutefois noircir mon innocence ,
Contre un témoin ſuſpect elle prend ma défenſe.
Quoy que d'une Rivale on ait pu luy conter ,
Elle a peur de trop croire , & ſe plaiſt à douter.

Avant qu'elle consente à m'oster son estime,
Elle veut que ses yeux soient témoins de mon crime,
Et ne peut se resoudre à soupçonner ma foy,
Qu'elle-mesme n'ait veu ce qu'on luy dit de moy.
Les ombres de la nuit au jour ayant fait place,
Je cherche de nouveau le plaisir de la Chasse,
Je cours, je me fatigue, & sur l'herbe étendu,
Aprés un long travail où je me suis rendu,
M'adressant d'un ton tendre, ainsi qu'à l'ordinaire
A cet aimable Vent dont l'haleine m'est chere,
Viens, luy dis je, ma joye & mon plus doux espoir,
Je t'attens, & m'appreste à te bien recevoir.
Tandis que je l'appelle un bruit soudain me frappe.
Il semble que ce soit un soupir qui s'échape.
Je poursuis, & parlant une seconde fois,
Viens, ajoûtay-je, toy pour qui j'aime les Bois,
Ne me fais plus languir. Des branches qui remuent
Causent dans ce moment les malheurs qui me tuent.
Imputant la rencontre au bonheur du hazard,
Je croy là quelque Beste, & j'y lance mon Dard.
Helas! c'estoit Procris, qui ne pouvant plus vivre,
Si j'estois criminel, avoit voulu me suivre.
Je suis morte, dit-elle en approchant sa main
Du trait dont je venois de luy percer le sein.

Je reconnois ſa voix, je cours, je m'épouvante,
M'en approche, m'écrie, & la trouve mourante,
Elle eſtoit toute en ſang, & ſembloit faire effort
Pour s'arracher le Dard qui terminoit ſon ſort:
Je la prens, la ſoûleve, & plus mort qu'elle, eſſaye,
Déchirant ſes habits, de luy bander ſa playe;
Mais malgré tous les ſoins que j'y puis apporter,
Son ſang coule toûjours, & ne peut s'arreſter;
Je l'embraſſe, luy parle, & la priant de vivre,
Luy montre à quelle horreur le deſeſpoir me livre
Si les Dieux irritez me font traîner mon ſort
Dans l'affreux déplaiſir d'avoir cauſé ſa mort.
Déja ſans mouvement, & preſte à rendre l'ame,
Elle fait un effort en faveur de ma flame,
Et s'adreſſant à moy pour la derniere fois;
Par noſtre hymen, dit-elle, & ſes plus ſaintes loix,
Par tout ce que des Dieux la puiſſance adorable
Au Ciel comme aux Enfers a de plus redoutable,
Enfin par cet amour, cauſe de mon trepas,
Qui meſme quand je meurs, ne m'abandonne pas,
Si jamais de mes ſoins ton ame fut charmée,
Ne vis point pour une autre aprés m'avoir aimée,
Et renonce à l'hymen de celle dont tu viens
Menager en ce Bois les ſecrets entretiens.

Tu l'appellois encor tout-à-l'heure à ton aide.
  Je découvre à ces mots l'erreur qui la possede,
Et la desabusant, luy fais voir que jamais
Autre amour que le sien n'attira mes souhaits.
Mais helas ! que sert-il que je me justifie
Quand à peine il luy reste un seul moment de vie ?
Pasle, & contre la mort rendant de vains combats,
Elle se laisse aller sans force entre mes bras,
Tombe, & tant qu'elle peut regarder quelque chose
Me fait le seul objet qu'à ses yeux elle expose ;
Elle les ferme, entr'ouvre, & sur ma bouche enfin
Rend le soupir fatal qui tranche son destin.
Mais au moins on diroit qu'elle meurt plus contente
D'avoir sceu que jamais je n'eus l'ame inconstante.
  C'est ainsi que Cephale explique ses malheurs.
Comme il pleure luy-mesme il fait verser des pleurs,
Et l'on ne peut ouïr sa funeste avanture
Sans devenir sensible aux peines qu'il endure.
Cependant Eacus, Pelée, & Telamon,
Voulant luy faire honneur, entrent dans le Salon.
C'est là que de nouveau, pour montrer sa puissance,
Le Roy d'un fort secours luy donne l'asseurance.
Les Chefs ont receu l'ordre, & pour le lendemain
Cephale peut tenir l'embarquement certain.

*Fin du septiéme Livre.*

LIV.



# LIVRE VIII.

## NISUS ET SCYLLA CHANGEZ EN OISEAUX.

### FABLE I.



LA nuit passe, & le vent devenu favorable,
Lors que le jour paroist, rend la Mer navigable.
Cephale deferant aux cris des Matelots
Fait soudain lever l'ancre, & s'abandonne aux flots.

Fier d'avoir obtenu les troupes qu'il emmene ;
D'une extréme vîtesse il fend l'humide Plaine,
Et cingle avec tant d'heur vers le Port desiré
Qu'il s'y trouve plûtost qu'il n'avoit esperé.
Tandis qu'à la défense Athénes se prepare,
Minos fait cent dégasts dans les champs de Megare,
Et semble en l'assiegeant essayer ce que Mars
Luy voudra faire ailleurs éprouver de hazards,
Sans s'en inquieter Nisus soûtient le siege.
Il a receu du Ciel un heureux privilege.
Du Trône, où d'un grand Peuple il regle seul les vœux,
L'appuy certain se trouve en l'un de ses cheveux,
Dont le rouge éclatant, jusqu'à ce qu'il expire,
Contre toute surprise asseure son Empire.
Déja depuis six mois par des assauts frequents
Minos faisoit valoir l'effort des Attaquans ;
Mais quoy que son exemple animast leur courage,
Nisus à sa valeur disputoit l'avantage,
Et le sort de la guerre, égal pour tous les deux,
Suspendoit la victoire, & demeuroit douteux.
Une Tour s'élevoit sur les murs de Megare,
Murs fameux par l'éclat d'un prodige assez rare.

De la Lyre qu'un jour Apollon y laiſſa
Le ſon melodieux dans les pierres paſſa,
Et c'eſtoit un ſujet de ſurpriſe infinie
D'ouïr, en les touchant, une douce harmonie;
Scylla qui de Niſus avoit receu le jour
Dés ſes plus jeunes ans montoit dans cette Tour;
La faiſoit reſonner, & lors qu'enfin la guerre
Des troupes de Minos eut couvert cette terre,
Sur cette meſme Tour elle alloit regarder
Les aſſauts qu'à toute heure il faiſoit hazarder.
Ce deſir curieux qui l'attiroit ſans ceſſe
Perdit avec le temps cette jeune Princeſſe.
Rien ne ſe fit au camp de grand, de glorieux,
Qui ne l'euſt pour témoin, & ne frapaſt ſes yeux.
Par là de chaque Chef obſervant le courage,
Elle les connut tous de nom & de viſage;
Mais ſur-tout ſes regards tomberent ſur Minos.
Ce qui flata ſes yeux, nuiſit à ſon repos.
Elle n'avoit jamais rien veu de plus aimable;
En tout Minos pour elle eſtoit incomparable.
Soit que le Caſque en teſte il fiſt ſuperbement
Des plumes qui l'ornoient briller l'aſſortiment;
Soit que d'un Bouclier ſon bras pour aſſeurance
Aux traits des Ennemis oppoſaſt la défenſe,

Ce Bouclier , ce Casque , offerts à ses regards ,
Estoient portez d'un air qu'auroit envié Mars.
S'il lançoit quelque Dard , elle en parloit sans cesse ,
Exageroit sa force , admiroit son adresse ,
Et s'il tiroit de l'Arc , elle osoit asseurer
Qu'Apollon,quoy que Dieu,n'en eût pu mieux tirer.
Mais quand il luy laissoit le flateur avantage
De voir à découvert les traits de son visage ,
Et que sur un cheval orgueilleux de son poids
De rang en rang sans Casque il dispensoit ses loix,
On la voyoit alors dans un desordre extrême ,
S'oublier , s'égarer , & sortir d'elle-même.
A toute sa raison son amour l'arrachoit.
Elle estimoit heureux ce que Minos touchoit ,
Et suivoit de son feu les transports invincibles
Jusqu'à porter envie aux choses insensibles,
Si d'un reste d'honneur l'interest l'eust permis ,
Elle eust esté se rendre au camp des Ennemis.
Souvent elle voudroit, dans ce grand trouble d'ame,
S'élancer de la Tour vers l'objet de sa flame ,
Et se précipitant , finir le dur ennuy
De cacher à Minos ce qu'elle sent pour luy.
Une aveugle fureur de son esprit s'empare.
Elle luy peut ouvrir les portes de Megare ;

Elle y resve, & roulant mille desseins confus
Osera tout, s'il veut quelque chose de plus.
Un jour que l'ame encor douteuse & chancelante,
Elle songeoit au Prince, & regardoit sa tente;
Dois-je me réjouïr, ou me plaindre des Dieux
Qui par tant de combats font ravager ces lieux,
Dit-elle? C'est sans doute une disgrace extrême
D'avoir pour ennemy ce que l'on sent qu'on aime;
Mais si cette infortune altere mon repos,
Sans la guerre, jamais je n'aurois veu Minos.
Cependant il pourroit, me prenant pour ostage,
Consentir à la Paix & m'en faire le gage.
O toy, dont la beauté m'inspire tant d'amour,
Si la fameuse Europe à qui tu dois le jour,
Avoit receu du Ciel ce mesme éclat de charmes
Qui force ma pudeur à te rendre les armes,
Ce fut avec raison que Jupiter Amant
Daigna souffrir pour elle un vil déguisement.
Quel bonheur si l'Amour en me prestant ses aîles
Se rendoit favorable à des feux si fidelles!
Pouvant voler vers toy, j'irois à tous momens
T'expliquer de mon cœur les tendres sentimens.
Je t'apprendrois quel trouble & quelle rude peine
Coûte à mon cœur charmé le panchant qui m'entraî-
ne,

Et te conjurerois de m'apprendre à ton tour
A quel prix tu voudrois m'accorder ton amour.
Il n'est rien, excepté mon Païs & mon Pere,
Que n'immolast ma flame à l'ardeur de te plaire,
Car je n'ay point assez oublié ma raison
Pour vouloir estre à toy par une trahison.
Plûtost que je descende à cette honte extrême,
Perisse mon espoir, mon amour, & moy-mesme,
Quoy qu'aux Vaincus pourtãt la bonté du Vainqueur
Ait fait souvent tenir leur defaite à bonheur.
Du moins lors que Minos contre nous se déclare,
Ce n'est pas sans sujet qu'il en veut à Megare.
Tant qu'Athénes a pris les armes contre luy,
Athénes de Megare a tiré de l'appuy,
Et mon Pere, excusant le meurtre d'Androgée,
Loin d'en punir le crime, est le soûtien d'Egée.
C'est pour vanger ce Fils que Minos fait sur nous
Tomber les premiers traits de son juste couroux.
A cette vive ardeur c'est en vain qu'on s'oppose.
Les Dieux seconderont l'équité de sa cause,
Son armée est nombreuse, & je ne puis douter
Qu'il n'ait tout le succez dont il s'est pû flater.
Megare tost ou tard le recevra pour Maistre.
C'est un arrest du Sort: & si cela doit estre,

Pourquoy ne vouloir pas qu'il doive à mon amour
Ce qu'aux aſſauts qu'il tente il devra quelque jour.
Haſtons, haſtons le temps où doit briller ſa gloire :
Sans languir par un ſiege avançons ſa victoire ;
Sauvons-nous du carnage, & tâchons d'épargner
Le ſang où l'Ennemi s'appreſte à ſe baigner.
Par là, Minos, par là je ceſſeray de craindre
Que le tien repandu rende ma flame à plaindre ;
Et que ſans te connoiſtre on lance contre toy
Des traits qui te bleſſant rejalliroient ſur moy,
Car quel fier Ennemi ne perdroit pas l'envie,
Pour peu qu'il te connuſt, d'attenter à ta vie ?
C'en eſt fait ; l'entrepriſe a de quoy me flater ;
Elle aſſeure tes jours, il faut l'executer.
En me donnant à toy pour terminer la guerre,
Mon amour veut en dot te donner cette terre.
Mais c'eſt peu qu'il le veuille & ſe reſolve à tout,
Les obſtacles ſont grands, en viendra-t'il à bout ?
Non, ſans doute, & je fais un projet inutile.
On garde nuit & jour les portes de la Ville ;
Mon Pere en a les Clefs, c'eſt luy ſeul que je crains.
Sa ſeule vigilance arreſte mes deſſeins.
Le ſoin qu'il prend de tout ſouffre peu que j'eſpere.
Quel ſupplice ! ah, pourquoy faut-il que j'aye un Pere ?

Les Dieux ne pouvoient-ils, en me donnant le jour...
Mais ay-je à consulter les Dieux sur mon amour?
Quand d'un hardi projet on a le cœur capable,
Chacun est pour soy-mesme un Dieu trop veritable,
Et la Fortune hait ces lâches malheureux
Que borne leur foiblesse à d'inutiles vœux.
Toute autre, ayant l'amour qui regne dans mon ame,
Auroit déja forcé tout obstacle à sa flame.
Puisqu'on ne peut aimer plus fortement, pourquoy
Souffriray-je qu'une autre ait plus de cœur que moy?
Ah! je n'en ay que trop; j'iray sans que je tremble
Affronter mille dards, & mille feux ensemble.
Quels qu'en soient les perils ils m'étonneront peu.
Il ne s'agit icy ny de fer ny de feu.
Pour m'asseurer le bien que mon amour espere,
Je n'ay besoin d'avoir qu'un cheveu de mon Pere.
Ce poil, à mes desirs plus precieux que l'or,
M'acquiert en mesme temps le plus riche tresor,
Il me fait meriter le cœur de ce que j'aime,
Change tous nos malheurs en un bonheur extrême,
Et nous rendant enfin les douceurs de la Paix,
Met en éclat ma gloire, & comble mes souhaits.

La nuit qui la surprend dans ces folles pensées
Sert à fortifier ses ardeurs insensées.

L'ombre

L'ombre qui s'épaissit, & confond les objets
Redouble la fureur de ses honteux projets.
Son audace s'accroist, & tandis que son Pere
Dans un profond sommeil ne craint rien de contraire,
S'étant fait dans sa chambre introduire sans bruit,
Elle avance à pas lents où l'amour la conduit,
S'approche de Nisus, & d'une main impie,
Sans voir que c'est vouloir asservir sa Patrie,
Coupe le Poil fatal, en qui seul estoit mis
Ce qui la soûtenoit contre ses Ennemis.
Avec cette dépoüille elle sort de la Ville,
Et son aveugle amour luy peignant tout facile,
Elle ne peut douter qu'un don si pretieux
Ne luy fasse obtenir un succés glorieux.
Dans l'espoir qu'elle en a pleinement affermie
Elle marche au travers de l'armée ennemie.
Minos qu'on avertit se la fait amener.
Il fremit à sa veuë ; elle sans s'étonner ;
L'amour qu'en ta faveur les Dieux m'ont laissé croire,
Luy dit-elle, par moy t'asseure la Victoire.
Nisus m'a donné l'estre, & je viens en ces lieux
Soûmettre à ton pouvoir ma Patrie & mes Dieux.

Le ſeul prix que j'attens d'un ſi rare ſervice,
C'eſt ton cœur, il m'eſt deu peut-être avec juſtice,
Prens pour gage du mien ce que je viens t'offrir.
Megare ſans ce Poil ne ſe peut conquerir.
Acceptes-en le don, & croy que te le faire
C'eſt plus que te livrer la teſte de mon Pere.
A ces mots prononcez d'un air doux, complaiſant,
Elle avance ſa main, & luy fait ſon préſent.
Minos dont les regards la traitent d'infidelle,
La repouſſe, recule, & plein d'horreur pour elle;
O deteſtable Fille, opprobre de nos jours,
Luy dit-il, fuy de moy. J'abhorre ton ſecours.
Faſſe plûtôt le Ciel qu'avec ignominie
De l'Univers entier tu demeures bannie,
Et que cherchant retraite aprés tes attentats,
La terre ny la mer ne te l'accordent pas.
Quant à moy, ne croy point que jamais je permette
Qu'un monſtre tel que toy vienne ſouiller la Crete,
La Crete où je commande, & qui ſeule autrefois
De Jupiter pour Maiſtre a merité le choix.
Il ne veut ny parler ny l'oüir davantage,
Et lors que de Megare il a receu l'hommage,
Que ſes loix aux Vaincus ont marqué ſon pouvoir,
Il part, & de Scylla trompe le fol eſpoir.

Si-tôt qu'une si triste & facheuse nouvelle
La livre au dur remords de se voir criminelle,
Et que le déplaisir d'avoir en vain prié
Luy peint ce qu'à sa flame elle a sacrifié,
S'arrachant les cheveux par un transport de rage,
Elle sort de la Ville, & court sur le rivage.
Là, regardant la flote, & découvrant Minos
Qui donnoit en partant quelque ordre aux Matelots,
La main vers luy tenduë, Arrête, luy dit-elle,
Arrête, & prens pitié de Scylla qui t'appelle,
De Scylla que tu vas par ton éloignement
Rendre l'objet affreux d'un éternel tourment.
Helas! peux-tu me fuir quand l'ardeur de te plaire
M'a fait trahir mon Roy, mon Païs & mon Pere?
Tant de droits violez pour te marquer ma foy,
N'ont-ils rien, Inhumain, qui te parle pour moy?
Mon seul crime, il est vray, t'a donné la Victoire,
Mais ce crime à tes yeux peut-il souiller ma gloire,
Et par ce que tu sçais qu'il doit m'avoir cousté,
Ingrat, auprés de toy n'ay-je rien merité?
Quand tu veux me laisser sans appuy, sans défense,
Songes-tu qu'en toy seul j'ay mis mon esperance?
Minos, le seul Minos peut asseurer mes jours;
S'il m'ose abandonner, où sera mon recours?

Iray-je dans Megare, où le fer & la flame
Ont laiſſé de ſa priſe un ſouvenir infame,
Et quand elle ſeroit dans ſon premier éclat,
Y ſerois-je receuë aprés mon attentat?
Iray-je vers mon Pere, à qui ma perfidie
Vient de ravir le Trône, & peut-eſtre la vie?
Ses Sujets que mon crime a ſoûmis à tes loix,
Pour deteſter Scylla n'ont point aſſez de voix,
Et les Peuples voiſins, que l'exemple intimide,
Auront, ſi je me montre, horreur d'une perfide.
Pour voir les Ports de Crete à mon amour ouverts,
Je me ſuis lâchement fermé tout l'Univers.
Si tu m'oſes quitter, ſi ma plainte inutile
Ne peut dans tes Eſtats m'obtenir un aſyle,
J'auray lieu de penſer que tu n'es point le fruit
Qu'Europe de ſa couche autrefois a produit,
Et que dans l'Armenie une fiére Tigreſſe
T'a fait naiſtre ſans foy, ſans pitié, ſans tendreſſe.
Non, jamais Jupiter de ta Mere amoureux
En Taureau transformé ne ſe rendit heureux.
L'erreur ſeule appuya cette vaine croyance,
Et c'eſt d'un vray Taureau que tu tiens la naiſſance.
O Niſus, ô mon Pere, à qui ma lâcheté
Couſte avec la Couronne, & gloire, & liberté,

Joüissez de la peine où je suis condamnée.
Et vous, Murs desolez, Megare infortunée,
Vangez vous d'une Ingrate, & lavez dans mon sang
L'outrage que l'amour m'a fait faire à mon rang.
Il n'est tourment, supplice, horreur, ignominie,
Qui ne me laisse encor trop doucement punie.
Aussi quand l'un de ceux que perd ma trahison
Cherchera par ma mort à s'en faire raison,
Avec quelque rigueur qu'elle soit apprestée;
J'avouëray hautement que je l'ay meritée;
Mais que Minos, qui n'a triomphé que par moy,
M'impute un attentat qui le fait deux fois Roy,
C'est une lâcheté dont je ne puis me taire.
J'ay perdu mon Païs, j'ay detrôné mon Pere,
Mais, Ingrat, quand toy seul me les as fait trahir,
Est-ce à toy de t'en plaindre, à toy de m'en haïr?
O que Pasiphaé, cette infame adultére
Dont le brutal amour se voulut satisfaire,
Et qui pour un Taureau t'osa manquer de foy,
Estoit digne d'avoir un Mary tel que toy!
Ce Taureau préferé n'a plus rien qui m'étonne,
De tout ce que tu fais ta barbarie ordonne,
Et de tes sentimens l'indigne dureté
Des plus fiers animaux passe la cruauté.

Mais pourquoy m'arrester à des plaintes frivoles ?
Le vent qui t'aide à fuir emporte mes paroles ;
Et dans l'éloignement où déja je te voy,
Mes cris ne peuvent plus arriver jusqu'à toy.
Quel malheur est le mien ! l'Ingrat qui m'abandonne
Se fait trop remarquer par les ordres qu'il donne ;
Il veut que l'on se haste, & ses Rameurs pressez,
Quoy qu'ils fassent pour luy, ne sçauroient faire assez.
Tu pers temps, Inhumain, & ta retraite est vaine.
Malgré ce qu'à me fuir tu te donnes de peine,
M'attachant pour te suivre à l'un de tes Vaisseaux,
Je tiendray mesme route, & braveray les eaux.
A peine elle a parlé, que l'amour qui l'engage
Trouve à rendre sa force égale à son courage,
Et l'anime si-bien à surmonter les flots,
Qu'elle atteint tout-à-coup le Vaisseau de Minos.
Son Pere, à qui les Dieux, plaignant son avanture,
D'un genre d'Epervier ont donné la figure,
Ne la voit pas si-tost attachée au Vaisseau,
Qu'il se montre pour elle un ennemi nouveau.
Il fond du haut de l'air, & déja l'on peut dire,
Tant il a le vol prompt, que son bec la déchire.

La ſoudaine frayeur qui la fait ſuccomber,
L'oblige, en quittant priſe, à ſe laiſſer tomber.
Preſte à toucher les flots elle ſent qu'elle vole.
Par là de ſes malheurs le Deſtin la conſole,
Et dans l'eſtre d'Oiſeau qu'en tombant elle a pris,
Du Poil coupé par elle, on la nomme Ciris.






# LE MINOTAURE.

## *FABLE II.*



*INOS poursuit sa route, & cingle vers Athenes.*
*Sa prise seule a droit de soulager ses peines,*
*Et chez ce Peuple ingrat Androgée égorgé,*
*S'il ne s'en rend Vainqueur, n'est point assez vangé.*
*Comme sa cause est juste, il trouve tout facile.*
*Dés le premier assaut il fait trembler la Ville,*

Et quoy que dans Thesée elle ait un fort appuy,
En vain pour sa défense elle attend tout de luy.
Les Dieux, qui de Minos soûtiennent l'entreprise,
Faisant sauter ses murs facilitent sa prise,
Et d'un entier ravage on ne peut l'exempter
Que par le dur tribut qu'on luy fait accepter.
Il faut, tous les neuf ans, qu'aux plus nobles Familles
Il en couste par sort sept Garçons & sept Filles,
Qui rendant de Minos les malheurs reparez,
Offerts au Minotaure en seront devorez.
Ce Monstre, Homme & Taureau, fut le fruit detestable
Du plus honteux amour dont un cœur soit capable,
Aussi Pasiphaé ne s'en laissa presser
Que par un ascendant qu'elle ne put forcer.
Vn Taureau qu'on alloit immoler à Neptune,
Par elle reservé, causa son infortune.
Il luy parut d'un poil si blanc, si delié,
Qu'elle ne put souffrir qu'il fust sacrifié.
Du Dieu qui s'en fâcha le couroux fut extrême,
Il voulut s'en vanger, & pour ce Taureau mesme,
Afin de la punir, luy fit naistre une ardeur
Qu'envain elle essaya de bannir de son cœur.
De ce coupable amour naquit le Minotaure,
Monstre affreux qui s'accrut, & sembloit croistre encore,

*Quand des Athéniens Minos victorieux*
*De son heureux retour fit rendre grace aux Dieux.*
Aprés qu'avecque pompe au Temple de Memoire
Cent Taureaux immolez ont fait briller sa gloire,
Et qu'on a pour trophée autour de son Palais
Attaché les Drapeaux des Ennemis défaits;
Il voit avec horreur l'opprobre de sa race
Augmenter chaque jour sa furieuse audace;
Elle n'a plus de borne, & pour la reprimer;
Confus d'un pareil Monstre, il le veut enfermer.



# THESE'E

## SAUVE' DU LABYRINTHE.

### *FABLE III.*



EDALE à qui le Ciel ſur tous ceux de
ſon âge
Dans l'art de bien baſtir donna tant
d'avantage,
D'une vaſte priſon inventant les détours ,
Des malheurs qu'il cauſoit rompit le triſte cours.

Mille chemins divers avec tant d'artifice
Coupoient de tous costez ce fameux Edifice,
Que qui pour en sortir croyoit les éviter,
Rentroit dans les sentiers qu'il venoit de quitter.
Ainsi, comme incertain du chemin qu'il doit prendre,
Serpente avec ses eaux le sinueux Méandre.
On diroit, à le voir descendre & retourner,
Qu'au devant de luy-mesme il cherche à les mener.
A peine a-t'il coulé vers la mer qui l'appelle,
Qu'amoureux de sa source il remonte vers elle,
Et rompt en tant de lieux son cours mal asseuré,
Qu'il semble en tournoyant qu'il se soit égaré.
L'ingenieux Dédale eut ce modele en veuë,
Lors que du Labyrinthe embarassant l'issuë
Il fit tant de sentiers, qu'en cessant de bastir
De leurs détours luy-mesme il eut peine à sortir.
C'est-là qu'au Minotaure on fait servir de proye
Ceux que tous les neuf ans pour tribut on envoye.
Déja le Sort jetté par ses barbares loix
Du sang Athenien l'avoit repeu deux fois;
Il nomme enfin Thesée. *Avec mesme injustice*
*Tout Fils du Roy qu'il est, on consent qu'il perisse.*

*Il part, arrive en Crete, où jettant l'œil sur luy*
*Ariane est portée à luy servir d'appuy.*
*Elle plaint sa disgrace, & comme un cœur sans peine*
*Souffre que la pitié jusqu'à l'amour le mene,*
*Le sien sent pour Thesée une si forte ardeur,*
*Qu'à luy sauver la vie elle met son bonheur.*
*Par le moyen d'un Fil qu'il prend d'elle pour guide.*
*C'est son courage seul qui de son sort décide.*
*Il entre au Labyrinthe, où malgré ses détours*
*Il ne voit que le Monstre à craindre pour ses jours.*
Il l'attaque, il le perce, & rend par sa défaite
Son Païs affranchy de tribut vers la Crete.



# LA COURONNE D'ARIANE
## CHANGÉE EN ASTRE.
### *FABLE IV.*


APRE's cette victoire il fuit, & sur les flots
Derobe la Princesse au couroux de Minos.
Mais quel indigne prix pour ce qu'elle ose faire !
Elle quitte pour luy son Païs & son Pere,

Et quand il doit la vie à ſon heureux ſecours
Il l'abandonne, & ſuit de nouvelles amours.
Naxe eſt le lieu fatal où cet Ingrat la laiſſe.
Elle pleure, ſuccombe à l'ennuy qui la preſſe,
Et dans cette douleur qui ne luy meſſiéd pas,
Bacchus qui l'apperçoit ſe rend à ſes appas.
Il la reçoit pour Femme & ſa tendreſſe eſt telle
Que pour la voir briller d'une gloire immortelle,
Sur ſa Couronne à peine il a jetté les yeux,
Qu'il la prend, & la fait voler juſques aux Cieux.
Les perles tout autour en grand nombre rangées,
Sont, tandis qu'elle monte, en étoiles changées,
Et ſe fixant au Ciel qui toutes les reçoit,
S'y placent en Couronne, entre l'Aſtre qu'on voit
D'un homme agenouillé nous tracer la poſture,
Et l'Aſtre où d'un Serpent ſe trouve la figure.



# ICARE

## PUNI DE SON IMPRUDENCE.

### *FABLE V.*



EDALE cependant ſe conſumant d'ennuy
D'eſtre en Crete arreſté ſi long-tems malgré luy,
Las d'y paſſer ſes jours, cede à l'impatience
D'aller revoir enfin le lieu de ſa naiſſance.

Mais

Mais que sert un dessein si vainement formé ?
Avec son Fils Icare on le tient enfermé.
*Minos, ayant connu que par son industrie*
*La Reine, sans égard à sa gloire flétrie,*
*S'estoit abandonnée au detestable amour*
*Par qui le Minotaure avoit receu le jour,*
*Veut que le Labyrinthe, inventé par luy-mesme,*
*Serve de chastiment à son audace extrême.*
Dédale a beau par-tout étendre ses regards,
Il voit, s'il cherche à fuir, la mer de toutes parts.
Enfin ingenieux plus il trouve d'obstacles;
Mon adresse n'est pas au dessous des miracles,
Dit-il, au jeune Icare, il faut sortir d'icy;
J'en connois les moyens, ne sois plus en soucy.
Que la terre & la mer nous ferment le passage,
La liberté de l'air est un grand avantage:
Il est ouvert pour nous, & Minos qui peut tout,
S'y voulant opposer, n'en viendroit pas à bout.
C'est par là qu'il nous faut braver sa tyrannie.
Il applique aussi-tost son merveilleux genie,
Et surprend la Nature avec des nouveautez
Où l'esprit jusque-là s'étoit veu sans clartez.
Des plumes par degrez forment ce qu'il médite.
Le bout de la plus longue est sous la plus petite,

Et cét arrangement dans toutes obſervé
En fait en peu de temps un ouvrage achevé.
Tant d'adreſſe les joint, qu'en les voyant paroiſtre
On diroit qu'en cét ordre elles auroient pu croiſtre.
Pour faire un jeu de flûte avecque des tuyaux,
C'eſt ainſi qu'autrefois on en prit d'inégaux.
La fermeté manquant aux plumes qu'il aſſemble,
Un fil par le milieu les fait tenir enſemble.
A ſa précaution ce fil ne ſuffit pas.
Avec un peu de cire il attache le bas;
Et les courbe ſi bien qu'enfin il les rend telles
Que ſont ſur les Oiſeaux de veritables aiſles.
Icare auprés de luy, de ce projet flaté,
Pour le voir reüſſir, agit de ſon coſté.
D'un air gay qui répond à ſon humeur badine,
Sans ſçavoir qu'il travaille à ſa propre ruine,
Tantoſt le malheureux s'occupe à ramaſſer
Les plumes que le vent ſe plaiſt à diſperſer.
Tantoſt avec ſes doigts qu'il avance & retire,
Il ſe fait un plaiſir d'amollir de la cire,
Et quelquefois auſſi, n'étant point de concert
A ce que fait ſon Pere, il nuit plus qu'il ne ſert.
Dédale ayant finy ſon merveilleux ouvrage
Eſſaye avec grand ſoin s'il eſt d'un ſeur uſage.

Il balance ſon corps, qui dans l'air étendu
Par ces aîles ſoudain s'y montre ſuſpendu.
Ravy de ce ſuccés ; Fuions, dit-il, Icare :
Pour nous contre un Tyran l'air enfin ſe declare ;
Mais ſonge en t'élevant pour ſortir de ce lieu,
Qu'il faut que dans ton vol tu tiennes le milieu.
De la terre & de l'eau les vapeurs naturelles
Sçauront, s'il eſt trop bas, appeſantir tes aiſles ;
Et ſi tu t'oſes trop approcher du Soleil,
La cire s'en fondant, le danger eſt pareil.
Vole entre l'un & l'autre, & pour regler ta courſe,
Ne conſulte Orion ny le Bouvier ny l'Ourſe.
Je m'offre à toy pour guide, & répons de tes jours
Si tu veux t'attacher à me ſuivre toûjours.

Aprés de tels avis il luy donne des aiſles,
Et toûjours exerçant ſes bontez paternelles,
Par de legers eſſais il luy montre comment
Il doit les déployer pour voler ſeurement.
Mais il ne peut ſi bien moderer ſes alarmes
Qu'en les faiſant mouvoir il ne verſe des larmes.
Sa main toute tremblante y ſemble reſiſter,
Et quand en l'embraſſant il ſonge à le quitter,
Malgré luy tout-à-coup dans ſon ame abatuë
Il ſent naiſtre une horreur qui l'accable & le tuë,

Comme s'il apprenoit d'une secrete voix
Que ce fust l'embrasser pour la derniere fois.
Enfin battant en l'air ses aîles qu'il deploye,
Il fait partir son Fils, & luy marque la voye.
De mesme qu'un Oiseau dont l'exemple enhardit
Ses petits qu'il emmene, à sortir de leur nid,
Dédale l'encourage, & dans la juste crainte
Dont par l'amour de Pere il se sent l'ame atteinte,
Le regardant voler, il le fait souvenir
Des perils qu'il doit craindre, & qu'il peut prevenir.
Des Bergers qui dans l'air contemplent ce prodige,
Cedent à la surprise où leur vol les oblige,
Et ne pouvant douter du rapport de leurs yeux,
Dans ce hardi projet les prennent pour des Dieux.
De Lebinthe déja les Plaines traversées,
Et celles de Calydne à la droite laissées,
Leur faisoient voir à gauche, à costé de Samos,
La noble Isle de Pare, & celle de Delos,
Quand Icare, en volant devenu temeraire,
S'éleve tout-à-coup au dessus de son Pere,
L'abandonne, & poussé d'un desir curieux,
Tâche autant qu'il le peut à s'approcher des Cieux.
Sur luy, qui sent qu'alors ses Plumes se détachent,
Les rayons du Soleil trop vivement s'attachent,

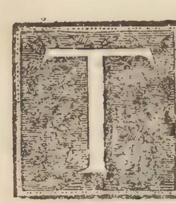
La Cire qui s'y fond cesse de les tenir ;
Elles n'ont plus en l'air de quoy le soûtenir.
Pour se conduire encor dans ces routes nouvelles
En vain il bat des bras comme il battoit des aîles ;
Il tombe, & de son Pere implorant le secours,
Dans la Mer qui l'attend finit ses tristes jours.
Cependant inquiet pour ce cher Temeraire
Ce Pere malheureux qui cesse d'estre Pere,
Se détourne, regarde, & ne le voyant plus,
T'ay-je donné, dit-il, des conseils superflus ?
Mon Fils, mon cher Icare ? Ah, funeste entreprise !
Où te faut-il chercher ? Quelle route as-tu prise ?
Voy ma peine, & répons, cher Icare. A ces mots,
Saisi d'horreur, il voit ses aîles sur les flots.
Il maudit de son art le funeste avantage,
Et découvrant son corps poussé sur le rivage,
Dans l'Isle où ce depost est rejetté par l'eau,
Il luy rend en pleurant les honneurs du tombeau,
Et pour flater l'ennuy qui de son cœur s'empare,
Cette Isle & cette Mer prennent le nom d'Icare.



# PERDIX

## CHANGÉ EN PERDRIX.

### *FABLE VI.*



TANDIS que pour ſon Fils ſans pompe
& ſans témoins
A ce pieux office il applique ſes ſoins,
La Perdrix qui le voit, ſe coulant
ſous un Cheſne
Bât des aîles de joye, & jouït de ſa peine,

Son chant le fait connoiſtre. En ce temps cét Oiſeau
Eſtoit encore unique, & d'un genre nouveau,
Et peut-être jamais n'en euſt-on veu l'eſpéce
Si le jaloux Dédale euſt eu moins de foibleſſe.
Sa Sœur avoit un Fils docile, & qui de tout
Dés l'âge de douze ans pouvoit venir à bout.
Luy voyant une adreſſe à peu d'autres égale,
Du ſoin de l'exercer elle charge Dédale,
Sans ſçavoir qu'elle meſme elle fournit au Sort
Par où remplir l'arreſt qu'il donne de ſa mort.
Ce Fils dont chaque jour l'eſprit ſe ſubtiliſe,
Toûjours avec ſuccez forme quelque entrepriſe,
Et l'Areſte qu'il voit ſur le dos des Poiſſons,
Pour un heureux travail luy donne des leçons.
Il prend un fer, l'aiguiſe, & ſon adreſſe eſt telle
Qu'il y fait tout du long des dents ſur ce modele,
Et de luy juſqu'à nous c'eſt par là qu'eſt venu
L'uſage de la Scie aujourd'huy ſi connu.
Il ne borne pas là ce genie admirable
Qui dans tout ce qu'il fait le rend inimitable.
Deux fers qu'il joint par haut, & qui s'ouvrẽt par bas,
Luy font, pour faire un cercle, inventer le Compas.
Dédale en eſt jaloux, & voyant qu'à ſa honte
Par ſes rares talens un Enfant le ſurmonte,

Il ſuppoſe une cheute, & du haut d'une Tour
L'ayant precipité, luy fait perdre le jour.
Minerve de tout temps aux beaux Arts favorable
Jette ſur luy du Ciel un regard pitoyable,
Et luy faiſant en l'air prendre un eſtre nouveau,
Le ſoûtient lors qu'il tombe, & le change en Oiſeau.
De cét eſprit toûjours plein de clartez nouvelles
La promptitude paſſe à ſes pieds, à ſes aiſles,
Et le nom de Perdix qu'en naiſſant il a pris,
Eſt celuy qu'il conſerve en devenant Perdrix.
Mais dans ce changement il garde la memoire
Des mouvemens jaloux que fit naiſtre ſa gloire,
Et comme de ſa cheute il ne ſçauroit bannir,
Lors qu'il veut fendre l'air, le triſte ſouvenir,
La crainte d'éprouver encor meſme diſgrace,
Si de trop s'élever il ſe permet l'audace,
Luy fait prendre un vol bas, & pour faire ſon nid
C'eſt toûjours contre terre un buiſſon qu'il choiſit.





# ATALANTE ET MELEAGRE.

## *FABLE VII.*



E'JA las de voler, l'impatient Dédale
Estoit dans la Sicile allé trouver Cocale,
Et ce Roy preferant le tumulte au repos
Avoit à sa priere armé contre Minos.
Déja par la valeur du fameux Fils d'Egée
Athenes du tribut se trouvoit dégagée,

Et l'encens à l'envy prodigué pour les Dieux
S'étoit pour ce triomphe élevé jusqu'aux Cieux.
Par ces remercimens d'une illustre victoire
Thesée avec éclat voyoit croistre sa gloire.
Chacun vantoit Thesée, & l'appuy de son bras
Faisoit la seureté des plus grands Potentats.
Ainsi pour dissiper le plus fâcheux orage,
Chaque Ville de Grece employant son courage,
Ce fut à luy sur-tout que cherchant du secours
Dans un peril pressant Calidon eut recours.
OEnée en estoit Maistre, & quoy qu'en ces alarmes
Meleagre son Fils eust déja pris les armes,
Tout vaillant qu'il estoit, pour sauver ses Etats
Un si grand défenseur ne luy suffisoit pas.
D'un affreux Sanglier l'impitoyable rage
Faisoit vers Calidon un funeste ravage,
Et Diane en couroux, par cette cruauté
Vangeoit le mépris fait de sa Divinité.
Cette peine estoit deuë à l'imprudent OEnée.
Il voyoit avec joye une fertile année,
Et des biens de la terre abondante en ces lieux
Il avoit fait offrir les premices aux Dieux.
Bacchus, Cerés, Minerve, à son espoir propices,
Dans cette grande feste eurent des sacrifices,

Et l'encens qui fuma par-tout ſur les Autels
Ne laiſſa ſans offrande aucun des Immortels.
Diane en ce grand jour eſt la ſeule oubliée.
On rend graces, on prie, elle n'eſt point priée;
Et les Dieux n'eſtant pas exempts d'eſtre jaloux,
Son cœur en eſt ſaiſi d'un violent couroux:
On me brave, & je puis le ſouffrir? Non, dit-elle,
Si je ſuis ſans honneurs chez un Peuple infidelle,
Du moins il faut apprendre à qui m'oſe outrager,
Que Diane eſt ſenſible, & prompte à ſe vanger.

Soudain des Sangliers le plus épouvantable
Satisfait en ces lieux ſa haine impitoyable,
Les Taureaux les plus grands que l'Epire produit
N'ont rien de comparable à l'horreur qui le ſuit.
Chacun ſent à le voir une frayeur mortelle.
Un feu meſlé de ſang dans ſes yeux étincelle,
Sa hure eſt heriſſée, & vous croiriez ſon dos
Par ſon poil qui ſe dreſſe armé de javelots.
Pour forcer ce rempart l'attaque eſt dangereuſe.
Il s'avance couvert d'une écume baveuſe,
Qui du haut juſqu'au bas dans ſon poil ſe meſlant
Coule ſur chaque épaule, & bouillonne en coulant.
Les dents d'un Elephant, moindres que ſes Défenſes,
Auprés d'elles, de dents n'ont que les apparences,

Et le bruyant éclat que ſon goſier produit,
Reſſemblant au tonnerre, en imite le bruit.
Il gaſte, détruit tout ; par ſa brûlante haleine
Les herbes & les fleurs periſſent dans la Plaine.
Tantoſt dans ſa fureur cherchant à renverſer,
Il foule aux pieds le bled qui ne fait que pouſſer.
Tantoſt traînant par-tout une affreuſe tempeſte,
Il ravage celuy dont la moiſſon eſt preſte,
Et faiſant fuir d'effroy les triſtes Laboureurs,
Confond leur eſperance, & les reduit aux pleurs.
C'eſt en vain qu'avec ſoin leurs granges reparées
Pour une ample recolte ont eſté preparées,
Ils touchent preſque au jour ſi long-temps attendu,
Et dans ce meſme jour tout pour eux eſt perdu.
Avec meſme degaſt les Vignes deſolées
Montrent leurs ſeps coupez, & leurs grapes foulées,
Par-tout les Oliviers ſont par luy renverſez,
Il en briſe le fruit, mais ce n'eſt point aſſez.
Sur le bétail tremblant il étend ſa furie,
Egorge les Moutons juſqu'en leur bergerie.
Il n'eſt Chien ſi hardi, Taureau ſi furieux,
Qui ſoûtienne le feu qu'il lance de ſes yeux.
Les Peuples dont le cœur ſuccombe à tant de pertes,
Laiſſent de tous coſtez les campagnes deſertes,

Et les murs les plus forts, dans cette extremité,
Semblent les pouvoir mettre à peine en ſeureté.
Le mal croiſt, eſt preſſant, & tout ce que la Grece
Dans ſes divers Etats a d'illuſtre Jeuneſſe,
D'un fort deſir de gloire écoutant la chaleur,
Croit avoir un beau champ de montrer ſa valeur.
Ainſi Caſtor, Pollux, Phenix, Jaſon, Leucip-
pe,
Pirithoüs, Theſée, & Toxée & Plexippe,
Idas, le fier Acaſte, au peril de leurs jours,
Offrent à Meleagre un genereux ſecours.
Ils ſont bien-toſt ſuivis d'Hippothoüs, d'Hylée,
Du Pere de Patrocle, & du hardi Phylée.
Les Fils d'Hippocoon & le bouillant Dryas
Cherchent comme eux la gloire, & marchent ſur
leurs pas.
Cenée, à qui le Ciel, pour prix de ſa grande ame,
Avoit changé le port & le ſexe de femme,
Se voyant homme alors, vient avec Echion.
On voit accourir Mopſe, Admete, Eurition,
Panopée, Iolas, l'intrepide Lyncée,
Lelex, Laërte, Hippaſe, & le robuſte Ancée;
Neſtor, qui vigoureux plus qu'aucun de ſon temps,
N'eſtoit encore alors qu'en la fleur de ſes ans.

Le vaillant Telamon, & le Pere d'Achille
Suivent Amphiaras, le Mary d'Eriphile,
Qui tout Devin qu'il eſt, ne ſçauroit découvrir
Qu'un jour ſa trahiſon le doit faire perir.
Mais dans cette Aſſemblée à l'envy floriſſante,
Ce qui brille le plus, c'eſt la belle Atalante,
Qui des Bois de Tegée admirable ornement,
Vient voir dans le peril ſi ſon cœur ſe dément.
Sa robe, qu'une boucle attache par derriere,
Luy laiſſe à bien chaſſer liberté toute entiere.
Ses cheveux par le haut d'un ſeul nœud retrouſſez,
Pour rien craindre du vent ne flotent point aſſez.
A ſa gauche, un peu bas, pend un carquois d'ivoire,
Les traits dont il eſt plein preſagent ſa victoire,
Elle tient l'arc tout preſt, & tant de majeſté
Dans ce noble équipage eſt jointe à ſa beauté,
Qu'en ſon teint delicat un air maſle qui brille
La fait croire un Garçon ſous les traits d'une Fille.
Meleagre trop prompt à ſe laiſſer charmer,
A peine a pû la voir qu'il commence à l'aimer.
Son malheureux deſtin à cet amour l'entraîne;
Il ſe trouble, il ſoupire, & flaté de ſa peine,
Heureux celuy, dit-il, qu'un Objet ſi charmant,
Aprés cent vœux offerts agréera pour Amant!

La honte qu'il se fait d'avoir les yeux sur elle,
De penser à l'amour quand la gloire l'appelle,
Degageant son esprit d'un desordre si doux,
Luy fait voir le peril qui les assemble tous.
On se rend dans un Bois qui s'éleve en collines,
D'où l'on peut voir de haut les Campagnes voisines.
L'entrée en est unie, & le fer n'a jamais
Fait le moindre dommage à son feuillage épais.
Des toiles qu'on y tend l'enceinte redoutable
Semble estre au Sanglier un piege inévitable.
On découple les Chiens, & sans se ménager
Chacun va sur la voye, & cherche le danger.
Dans le plus creux du Bois se trouve une Vallée,
Où de tous les costez l'eau du Ciel écoulée,
Par differens ruisseaux forme un large marais
Qui couvre un long espace, & ne seche jamais.
C'est d'entre les roseaux & les joncs qui le ceignent
Que sort le Monstre affreux que tant de Peuples craignent.
Par le bruit des Chasseurs de sa bauge arraché
Il se lance au milieu de ceux qui l'ont cherché.
La foudre dans les airs quelque temps retenuë,
Avec moins de furie éclate & fend la nuë.

Tous obſtacles par luy ſont ſans peine forcez.
Il n'eſt ſi forts buiſſons qui n'en ſoient renverſez.
Il rompt, abbat, fracaſſe, & des grands coups qu'il donne
De l'un à l'autre bout le vaſte Bois réſonne.
Les Chaſſeurs qui voudroient l'arreſter en ce lieu,
En faiſant de hauts cris, luy preſentent l'épieu.
Il bondit, franchit tout, & ſelon qu'à ſa fuite
Les Chiens les plus hardis oppoſent leur pourſuite,
Les pouſſant de travers, il les met hors d'état
De s'expoſer long-temps aux perils du combat.
Echion le premier, l'attendant au paſſage,
Croit par un dard lancé triompher de ſa rage,
Mais il ſaute, & le dard qui doit le traverſer,
Va donner contre un arbre au lieu de le percer.
Jaſon dont le grand cœur cherche la meſme gloire,
En l'abattant peut-eſtre euſt gagné la victoire,
Si le trait qu'il choiſit, d'un bras trop fort pouſſé,
N'euſt pas eſté plus loin qu'il n'eſtoit adreſſé.
O toy, dit Mopſe alors, qui toûjours pour te plaire
M'as veu de tes Autels cherir le miniſtere,
Pour faire que ce dard ne parte pas en vain,
Daigne, grand Apollon, me conduire la main.

Le Dieu dans ce qu'il peut exauce ſa requeſte.
Le trait part, vole juſte, & va frapper la Beſte ;
Mais tandis qu'il fend l'air avec rapidité,
Par Diane en ſecret le fer en eſt oſté,
Et quoy qu'il faſſe attendre une large ouverture,
Comme il tombe ſans pointe, il frappe ſans bleſſure.
Le Monſtre ſent le coup, en eſt plus furieux.
On le voit par le feu qu'il jette de ſes yeux,
Il en ſort de ſa gueule, & tel qu'une Machine
Qui du Fort qu'elle bat commence la ruine,
Il s'élance à la droite, & trouvant Pelagon
Le renverſe par terre ainſi qu'Eupalamon.
Il paſſe, on les emporte ; en vain fuyant ſa rage
Eneſime ſe croit oſter de ſon paſſage.
Le Monſtre qui connoit qu'il a peur de mourir,
Luy coupant le jarret, l'empeſche de courir.
Neſtor, déja tout preſt à luy ſervir de proye,
N'euſt pas atteint le tems où les Grecs prirent Troye,
Si ſur un Cheſne épais, voyant qu'il s'approchoit,
Il n'euſt pas évité la mort qui le cherchoit.
Contre l'arbre qui met ſa vie en aſſeurance,
Il le voit s'aiguiſer l'une & l'autre Défenſe,
Et s'élancer de là d'un pas précipité
Vers ceux qui de l'attendre ont la temerité.

Comme armé de nouveau par ce qu'il vient de faire,
Vous diriez qu'il se sent plus fort qu'à l'ordinaire.
Il écarte la foule, & du haut jusqu'au bas
En passant fend la cuisse au fier Orithias.
Parmi tant de Chasseurs dont la troupe l'assiege
On voit sur des Chevaux aussi blancs que la nege
Les deux Freres jumeaux, Pollux avec Castor,
Qui comme Astres au Ciel n'estoient pas mis encor.
Leurs dards qu'ils lancent juste auroient frappé sans doute,
Mais le Monstre, pour fuir le coup qu'il en redoute,
S'enfonce tout-à-coup dans un endroit épais,
De mesme qu'aux Chevaux inaccessible aux traits.
Telamon qui le suit vers sa sombre retraite,
S'ose promettre en vain l'honneur de sa défaite.
Dans l'ardeur de courir il ne s'apperçoit pas
Que des racines d'arbre arresteront ses pas.
Il met le pied dans l'une, il tombe, & cette cheute
Rompt le noble projet qu'Atalante execute.
La fleche qu'à son arc on luy voit confier
Au dessous de l'oreille atteint le Sanglier.
Son sang trouve à sortir une assez large voye;
Et quoy que de ce coup Atalante ait de joye,

Elle n'égale point le doux raviſſement
Que cauſe à Meleagre un tel évenement.
C'eſt luy qui le premier s'apperçoit de ſa gloire.
C'eſt luy qui le premier éleve ſa victoire,
Et qui montrant le ſang que le Monſtre a perdu,
Fait ſçavoir aux Chaſſeurs quel bras l'a repandu.
Si pour nous la bleſſeure eſt de quelque avantage,
D'une Fille, dit-il, ce grand coup eſt l'ouvrage.
Ces mots les font rougir, & le ſecret couroux
Qu'allume dans leurs cœurs un ſentiment jaloux,
Ne pouvant conſentir que leur gloire s'efface
Par celle qu'Atalante acquiert dans cette Chaſſe;
Ils s'animent l'un l'autre, & tant de traits lancez
Contre le Sanglier à l'envy ſont pouſſez,
Que quelque adroite main qui les puiſſe conduire,
Se rencontrant en l'air ils ne luy peuvent nuire.
Le grand nombre les fait l'un par l'autre arreſter,
Et détourne le coup qu'ils luy veulent porter.
    Alors la hache en main, l'ambitieux Ancée
Qu'aveugle pour ſa perte une ardeur inſenſée,
Faites-moy jour, dit-il, & voyez de combien
L'exploit que l'on nous vante eſt au deſſous du mien.
Quand Diane viendroit défendre à force ouverte
Le Monſtre furieux dont j'ay juré la perte,

Malgré Diane mesme on verroit son trepas
Signaler à jamais la force de mon bras.
A ces mots prononcez d'un ton trop plein d'audace,
Voulant qu'un prompt effet remplisse la menace,
Sans prévoir le destin des orgueilleux desseins
Il s'élance, & prenant sa hache des deux mains,
Sur la pointe des pieds fierement & sans crainte,
Il s'élevoit déja pour avoir plus d'atteinte,
Quand le Monstre vers l'aine ayant sceu le percer,
Previent le coup mortel qui l'alloit renverser.
C'est là qu'avec fureur ses Défenses se portent.
On voit avec le sang ses entrailles qui sortent;
La terre en est souillée, & cet objet d'horreur
Imprime aux plus hardis une juste terreur.
Le seul Pirithoüs n'en peut perdre l'envie
D'aller avec l'épieu risquer de prés sa vie;
Mais Thesée, asseuré que c'est vouloir perir,
Le retient au moment qu'il commence à courir.
Où vas-tu, luy dit-il? épargne ce que j'aime,
Et sauve en te sauvant la moitié de moy-mesme.
Quoy que ta gloire exige en ce pressant besoin,
Tu peux sans la blesser combattre icy de loin.
Qu'a fait en s'exposant le temeraire Ancée
Que chercher en aveugle une mort avancée?

Trop d'orgueil l'a perdu ; fuy ce trompeur appas.
L'exemple eſt trop recent pour n'en profiter pas.
A peine il a parlé qu'il lance vers la Beſte
La fleche qu'en ſon arc il tenoit toute preſte.
Elle ſiffle, & le Monſtre alloit eſtre percé,
Mais le coup eſt rompu par un arbre avancé.
Jaſon qui court par-tout où le peril ſe trouve,
Dans ce hardi combat tout de nouveau s'éprouve,
Mais le trait qu'en volant détourne le hazard,
Perce à coſté du Monſtre un Chien de part en part.
Le Chien s'en laiſſe abbattre, & le dard qui l'enferre,
Aprés l'avoir percé, s'enfonce dans la terre.
Aprés eux Meleagre ; il lance un premier trait
Qui pour voler trop bas demeure ſans effet ;
Mais il en pouſſe un autre avec tant de juſteſſe
Qu'au flanc du Sanglier il l'attache, & le bleſſe.
Il ſaute, & s'élançant dans un lieu plus couvert
Meſle une jaune écume au nouveau ſang qu'il perd,
On s'écrie, on le ſuit, & tandis qu'il eſſaye
De s'arracher le trait enfoncé dans ſa playe,
Qu'il y fait en tournant d'inutiles efforts,
Meleagre luy met ſon épieu dans le corps.
Ce coup l'acheve, il tombe, & cette horrible maſſe
Sur la terre étenduë en couvre un large eſpace.

Toute la Troupe accourt, enferme le Vainqueur,
Et luy baisant la main, éleve son grand cœur.
On regarde le Monstre aprés ce juste hommage,
Et quoy qu'avec la vie il ait perdu sa rage,
Si le coup qui l'abbat permet d'en approcher,
On trouve du peril encore à le toucher.
Chacun luy fait pourtant de nouvelles blesseures,
Le perce à droit, à gauche, & dans ces ouvertures
Tous, pour les élargir, plongeant épieux & dards
Du sang qui les a teints repaissent leurs regards.
Cependant le Vainqueur met le pied sur sa teste,
Et regardant l'Objet dont il est la conqueste,
O vous, dont l'heureux dard, dit-il, a commencé
La défaite du Monstre à nos pieds terrassé,
Venez, belle Atalante, & dans cette victoire,
Ayant part au peril, prenez part à la gloire.
De l'affreux Sanglier il ordonne à ces mots
Qu'on arrache la peau qui luy couvre le dos.
De son poil herissé la dépouille sanglante
Est un present qu'il fait à l'aimable Atalante.
Sa hure qu'il y joint est armée en dehors
De ces dents dont l'atteinte a causé tant de morts.
La Princesse qu'au vif un tel honneur chatouille
Reçoit avec plaisir cette noble dépouille,

Et l'on voit, si son cœur de ce don est épris,
Que la main qui le fait en augmente le prix.
Mais ce qui tient son ame & contente & ravie,
Par un contraire effet cause ailleurs de l'envie;
Et dans toute la Troupe, où regne un vil couroux,
Il s'éleve contre elle un murmure jaloux.
Plus qu'aucun des Chasseurs indignez du partage
Les deux Fils de Thestie y trouvent de l'outrage,
Et tous deux au chagrin se laissant emporter;
C'en est trop, disent-ils, cessez de vous flater
Quelques pretentions où la beauté vous porte,
En vain on veut sur nous qu'une Femme l'emporte,
Et que nous partagions l'aveuglement honteux
Qui vous transmet nos droits & nous les rend douteux.
Quittez cette dépouille, ou de nostre vangeance
Craignez tout pour l'Auteur d'un don qui nous offense.
A ces mots, sans que rien les en puisse empescher,
Des mains de la Princesse ils courent l'arracher,
Et bravant le Vainqueur, luy dérobent la gloire
De pouvoir disposer du prix de la victoire.
D'un procedé si bas le vif ressentiment
Engage Meleagre à se montrer Amant.

Honteux de cette injure un ſeul moment ſoufferte,
Il leur lance un regard qui preſage leur perte,
Et d'un ton de fureur qu'ils n'ont point attendu ;
Raviſſeurs d'un honneur qui ne vous eſt pas deu,
Leur dit-il, à quoy bon pouſſer ſi loin l'audace ?
L'effet ne répond pas toûjours à la menace,
Et vous allez ſçavoir, puiſque vous l'ignorez,
Quel eſt le precipice où tous deux vous courez.
Alors contre Plexippe il tourne ſon épée.
Son ſang coule à grands flots, la terre en eſt trempée.
A peine en chancelant il a fait quelques pas,
Qu'il tombe & meurt d'un coup qu'il ne prevoyoit pas.
Toxée épouvanté d'une peine ſi prompte,
S'il ne vange ſa mort ſe croit couvert de honte ;
Mais quand dans ce deſſein ſon honneur le ſoûtient,
D'un châtiment pareil la crainte le retient.
Dans ce triſte embarras il ne demeure guere.
Si-toſt que Meleagre a veu tomber ſon Frere,
Avec ce meſme fer qui fume de ſon ſang,
Dans ſon tranſport aveugle il luy perce le flanc.

Au Temple cependant la triomphante Althée,
A qui du Monſtre mort la nouvelle eſt portée,
D'un

D'un ſuccez pour ſon Fils, ſi grand, ſi glorieux,
Alloit pompeuſement rendre graces aux Dieux,
Quand on vient l'avertir que les Deſtins contraires
Luy donnent à pleurer la perte de ſes Freres.
Elle tourne les yeux, & voit deux corps ſanglans
Qu'au milieu d'un grand Peuple on rapporte à pas lents.
Ce ſpectacle l'effraye, & l'arrache à la joye.
Aux ſoupirs qu'il exige elle ſe livre en proye,
En lugubres habits change ſes ornemens,
Et fait tout retentir de ſes gemiſſemens.
Mais lors qu'en redoublant ce qui déja l'accable,
On luy dit que ſon Fils de leur mort eſt coupable,
Stupide en ſa douleur, immobile, & ſans pleurs,
Elle ne ſent plus rien à force de malheurs;
Et ſi de ſa raiſon quelque uſage luy reſte,
Tout ce qu'elle reſout eſt affreux, eſt funeſte.
Ses deux Freres ſont morts, & c'eſt trop negliger,
Quand il leur faut du ſang, le ſoin de les vanger.
Un Tiſon qu'elle garde a de quoy ſatisfaire
Ce que de Meleagre ordonne ſa colere.
Quand elle mit au jour ce Fils infortuné,
A ce fatal Tiſon ſon ſort fut enchaîné.

Les Parques, de ses jours voulant ourdir la trame,
Lors qu'elles commençoient, le mirent dans la flame,
Et firent par ces mots pour sa vie ou sa mort
Entendre quel arrest avoit donné le Sort.
Apprens de nous, ô toy qui ne fais que de naistre
Le secret de ta vie, & ce qu'elle doit estre.
Par ce Tison en feu son cours se bornera,
Et tu n'en jouïras qu'autant qu'il durera.
Les Parques s'éloignant, l'impatiente Althée
Qu'une telle menace avoit épouvantée,
Ayant tiré du feu ce Tison embrasé,
De ce qu'elle craignoit vit le remede aisé.
Elle éteignit la flame, & conservant ce gage
Où les Dieux attachoient un si grand avantage,
Jusqu'à ce triste jour elle avoit conservé
Ce Fils, par elle-mesme à perir reservé.
Le temps en est venu; la fureur qui l'anime
Luy peint de ce Tison la garde illegitime.
Le sang à sa vangeance a donné son aveu.
C'en est fait, par son ordre on allume un grand feu.
A ce fatal objet, que de trouble en son ame!
Elle offre par trois fois ce Tison à la flame,
Et sa main par trois fois preste à l'abandonner,
Se refuse au forfait qu'on luy veut ordonner.

Elle oppoſe les noms & de Fils & de Frere.
Dans ſon cœur étonné la Sœur combat la Mere,
Et ces deux qualitez y mettent tour-à-tour
Tout ce qu'ont de ſenſible & la haine & l'amour.
Ce qu'à défendre, aimer, la Nature l'exhorte,
Cette meſme Nature à le haïr la porte,
Et dans ces ſentimens ne ſçachant que vouloir
Elle écoute, veut ſuivre, & craint ſon deſeſpoir.
Tantoſt examinant ce qu'elle va commettre,
Elle tremble d'horreur de ſe l'oſer permettre.
Tantoſt de ſa douleur le tranſport furieux
Etoufant ſa tendreſſe, éclate dans ſes yeux.
On diroit quelquefois que ſa ſecrete rage
Laiſſe un arreſt funeſte écrit ſur ſon viſage;
Et preſque au meſme inſtant ce viſage adouci
Pour l'intereſt d'un Fils explique ſon ſouci.
Une tendre pitié luy fait rendre les armes,
Et dés que la colere a pû ſecher ſes larmes,
Pour déplorer l'excés de ſes triſtes malheurs,
Tout de nouveau ſenſible, elle trouve des pleurs.
Un Vaiſſeau que le vent contre la mer balance,
Souffre dans ce combat la meſme violence.
Entraîné des deux parts, toûjours preſt à ceder,
Il va, tourne, & ne ſçait quelle route garder.

C'eſt ainſi qu'en ſes vœux ſans ceſſe confonduë
Entre deux paſſions Althée eſt ſuſpenduë.
Elle veut, ne veut pas, craint, reſiſte, ſe rend,
S'arrache à la colere, & ſoudain la reprend.

Aprés de longs combats, la grandeur de l'offence,
Quoy qu'oppoſe le ſang, la force à la vangeance.
Pleine d'un fier tranſport, & moins Mere que Sœur,
Elle cherche à bannir la pitié de ſon cœur.
D'un deteſtable arreſt les rigueurs luy ſont cheres,
Et pour rendre juſtice aux Manes de ſes Freres,
Injuſte envers ſon Fils, elle fait vanité
De n'avoir nulle horreur de ſon impieté.
Furieuſe, & preſſant d'horribles funerailles,
Il eſt temps que ce feu devore mes entrailles,
Dit-elle, & regardant le Tiſon à la main
Le ſecours que la flame aſſeure à ſon deſſein,
Devant ce triſte Autel où ſa fureur extréme
Eſt preſte d'immoler une part d'elle-meſme,
Arbitres des tourmens, noires Divinitez,
Qui vous plaiſez au meurtre, au ſang, aux cruautez,
Pourſuit-elle, voyez par quel dur ſacrifice
Je me rens aujourd'huy voſtre faveur propice.
Pour vanger un forfait lâche, bas, inhumain,
D'un autre plus affreux je vais ſouiller ma main.

Je vais, pour expier une mort trop funeſte,
Satisfaire mon ſang par le ſang qui me reſte,
Joindre le crime au crime, & de nouveaux malheurs
A celuy qui déja m'a couſté tant de pleurs.
Je le dois, & c'eſt trop craindre pour une vie.
Livrons à ſon deſtin une Maiſon impie.
Qu'elle periſſe entiere, & qu'infame à jamais
Elle tombe avec moy ſous l'amas des forfaits.
Quoy, d'un Fils conſervé l'éclatante victoire
Mettra l'heureux OEnée au comble de la gloire?
Il jouïra des biens par ce triomphe acquis,
Et mon Pere Theſtie aura pleuré ſes Fils?
Non, non, l'affliction leur doit eſtre commune.
Tous deux doivent gemir de la meſme infortune,
Et quand l'un pour deux Fils a de quoy ſoupirer,
Il eſt juſte que l'autre en ait un à pleurer.
O vous, qui deſcendez encor dans les lieux ſombres,
Mes Freres tout-à-l'heure, & maintenant des Ombres,
De ces derniers devoirs que ma douleur vous rend
Gardez vous de tenir le zele indifferent.
Il me couſte aſſez cher; c'eſt mon ſang, c'eſt ma vie,
Quand j'immole mon Fils, que je vous ſacrifie.
De ma raiſon ſeduite où va l'aveugle erreur?
Que fais-tu, malheureuſe, & quelle eſt ta fureur?

Soûmettre la Nature aux loix les plus ſeveres !
La rendre impitoyable ! Ah, pardonnez, mes Freres,
Si s'agiſſant d'un Fils, de luy percer le ſein,
Une Mere pour vous ne trouve point de main.
Il merite la mort que vous avez ſoufferte,
Je l'avouë avec vous, & conſens à ſa perte,
Je la verray ſans crainte, & ſans le ſecourir,
Mais ce n'eſt point par moy que mon Fils doit mourir.
Donc, parce que mon bras à le punir timide
A peine à ſe preſter pour un noir parricide,
Fier de vous avoir mis l'un & l'autre au tombeau,
Il oſera s'en faire un triomphe nouveau ?
Il vivra toûjours plein de l'orgueil qui l'anime,
Et quand vous ne ferez que cendre par ſon crime,
Dans ce Trône placé dont il a ſeul les droits,
Il verra Calydon obeïr à ſes loix ?
Non, vous ſerez vangez, ſa mort eſt neceſſaire.
Qu'elle entraîne & le Trône & l'eſpoir de ſon Pere,
Qu'avec luy tout ſe perde, & que de ſon trepas
L'arreſt ſerve d'exemple à tous les Scelerats.
Mais helas, quels ſouhaits, & que pretens-je faire ?
Parce qu'il eſt coupable, en ſuis-je moins ſa Mere,

Et l'ay-je moins porté dans ce malheureux flanc
Où se renferme encor la source de son sang?
Ah, que n'ay-je, au moment de sa triste naissance,
Laissé d'un feu fatal agir la violence?
Tu vis depuis ce temps par moy, par mon secours,
Et par ton crime seul tu vas finir tes jours.
Reçoy le juste prix d'un attentat infame.
En te mettant au monde, & tirant de la flame
Ce Tison qu'a pour toy conservé mon amour,
Deux fois, tu le connois, je t'ay donné le jour.
Rens-le moy, Fils ingrat, ou finis mes miseres;
Il manque à ton forfait que je suive mes Freres.
Dieux, seray-je toûjours incertaine en mes vœux?
Cherchant à me vanger je puis ce que je veux,
Et quelque ardent transport où mon cœur s'abandonne,
Je n'ose executer ce que ma haine ordonne.
De mes Freres sanglans le spectacle odieux
A beau, pour m'irriter, estre offert à mes yeux.
Malgré moy la Nature & le doux nom de Mere
Suspendent ma vangeance, ébranlent ma colere.
Vous l'emportez enfin, mes Freres, je le sens.
Et bien, puisqu'il le faut, triomphez, j'y consens,

Je vous immole un Fils ; la victoire ſans doute
Devroit m'eſtre odieuſe, au prix qu'elle me coûte ;
Mais les plus durs efforts me paroiſſent aiſez
Si vos Manes par là peuvent eſtre appaiſez,
Et pourveu que ma mort bien-toſt nous réuniſſe
Je veux bien me cacher l'horreur du ſacrifice.
A ces mots détournée, & n'oſant regarder
Ce que contre elle-meſme elle oſe hazarder ;
D'une tremblante main, le deſeſpoir dans l'ame,
Elle laiſſe tomber le Tiſon dans la flame.
Il gemit, ou du moins il ſemble en ce moment
Qu'un petit bruit qu'il fait tient du gemiſſement.
Au milieu de ce feu qui prend ce qu'on luy donne,
Vous diriez qu'à regret la flame l'environne,
Et qu'à le conſumer s'appliquant lentement,
Au crime par contrainte elle ſert d'inſtrument.
Brûlé du meſme feu Meleagre l'ignore.
Son inviſible ardeur l'attaque, le devore,
Et tout abſent qu'il eſt, à ce fatal braſier
Son rigoureux deſtin le livre tout entier.
Ce qu'il ſouffre l'étonne, & par tout ce qu'il penſe
Ne pouvant de ſon mal avoir la connoiſſance,
Du moins par ſon courage il tâche à ſurmonter
La force des douleurs qu'il ne peut arreſter.
Il voit

Il voit ſa mort certaine, & cette mort le fâche.
Mourant ſans Ennemis il croit mourir en lâche;
Il s'en fait une honte, & pour s'en conſoler
Il voudroit du tumulte, & voir du ſang couler.
Le chagrin que luy donne une telle penſée,
Luy fait porter envie au triſte ſort d'Ancée.
Renverſé par le Monſtre il auroit moins d'ennuy,
Si le Ciel euſt permis qu'il fuſt mort comme luy.
Il demande ſon Pere, & ſa douleur extrême
Appelle Freres, Sœurs, juſqu'à ſa Mere meſme,
Cette Mere barbare, à qui ſa cruauté,
Quand elle immole un Fils, tient lieu de pieté.
Mais le nom qui luy plaiſt, & que ſa voix tremblante
Fait ouïr le dernier, c'eſt le nom d'Atalante.
Il l'aime, & rien pour luy n'auroit eſté plus doux,
S'il euſt pû vivre encor, que d'eſtre ſon Epoux.
Helas! que vainement il implore leur aide!
Le feu trop violent rend ſon mal ſans remede.
Plus le Tiſon en eſt vivement enflamé,
Plus s'accroiſt la douleur dont il eſt conſumé.
Ce feu la rend extréme autant qu'il continuë;
Si ſa force languit, ſa douleur diminuë,
Et la fin de ſes jours ſuit celle du Tiſon
Dés qu'une cendre blanche a couvert le charbon.

Quels regrets cette mort de tous costez fait naistre !
Quel deüil pour Calydon qui l'esperoit pour Maître !
Toute la Ville en pleurs, & le Peuple & la Cour
Partagent le malheur qui l'a privé du jour.
Son vieux Pere courbé sous le dur poids de l'âge,
Sur la terre étendu, se meurtrit le visage,
Le souille de poussiere, & se plaint que les Dieux
Prolongent trop des jours qui luy sont odieux.
C'est alors, mais trop tard, que l'inhumaine Althée,
Se reprochant son crime, en est épouvantée.
Elle tire un poignard, & s'en perçant le sein
S'affranchit du remords, & perit par sa main.
Mais si chacun en deüil pleure un Prince qu'il aime,
Ses Sœurs laissent paroistre une douleur extréme,
Et quand j'aurois cent voix, quand exprés Apollon
Pour venir m'inspirer quitteroit l'Helicon,
J'aurois peine à décrire en un malheur semblable
Ce que leur fait sentir l'ennuy qui les accable.
Chacune en le pleurant pousse des cris affreux,
Se frape la poitrine, arrache ses cheveux,
Se jette sur son corps, le touche, presse, embrasse,
Y demeure attachée, & le sentant de glace,
Comme si de la mort on pouvoit triompher,
Par mille ardens baisers cherche à le réchauffer.

Posé ſur le bucher, il reçoit de leur zele
De ces meſmes devoirs l'empreſſement fidelle,
Et quand, horſmis la cendre, il n'en reſte plus rien,
Baiſer encor ſa cendre eſt leur unique bien.
Pour honorer ſon nom, en ſauver la memoire,
On luy dreſſe un tombeau qui conſacre ſa gloire,
Et qui donnant au marbre une éternelle voix,
Doit à tout l'avenir tranſmettre ſes exploits.
Jour & nuit ſans repos ces Filles affligées
Autour de ce tombeau piteuſement rangées,
N'ayant plus rien de luy qui flate leurs douleurs,
Baiſent au moins ſon nom, & l'arroſent de pleurs.
La vangeance ſuffit, & Diane en eſt laſſe.
Elle a du vieil OEnée aſſez puni la race,
Et Meleagre mort, l'honneur de ſa Maiſon,
Elle change ſes Sœurs en Oiſeaux de ſon nom;
Dejanire & Gorgé ſont les ſeules qu'exempte
De ce nouveau deſtin ſa haine chancelante.
Les autres, au milieu de leurs pieux tranſports,
De plumes tout autour ſentent couvrir leur corps.
Elles veulent parler; plus de bouche pour elles;
Un bec en tient la place, & déployant les aîles
Qui de leurs bras perdus doivent les conſoler,
Chacune en l'air s'éleve, & commence à voler.



# PERIMELE

## CHANGE'E EN ISLE.

### *FABLE VIII.*



Cependant quand du Monſtre étendu
ſur la place
La mort ſi deſirée eut terminé la chaſ-
ſe ,
Voulant chercher ailleurs où ſignaler ſon bras ,
Vers Athénes Theſée avoit tourné ſes pas.

Le Fleuve Acheloüs, dont par la pluye enflées
Les eaux ne devoient pas si tost estre écoulées,
L'arreste avec sa suite, & craignant le danger
Où ses desirs trop prompts le peuvent engager;
Acceptez, luy dit-il, mon Palais pour retraite.
La fureur de mes eaux pour vos jours m'inquiete;
Ne vous exposez point à leur rapidité.
Il n'est rien de si fort qui n'en soit emporté.
Tout perit où leur cours cherche à s'ouvrir passage;
Les Arbres, les Rochers, tout cede à leur ravage.
Combien aux environs, dans leurs premiers dégasts,
Ont-elles entraîné d'étables, de haras?
On a beau resister; contre leur violence
La force des Taureaux demeure sans puissance;
Et de leurs flots roulans, prompts à tout enlever,
Les plus vistes Chevaux ne se peuvent sauver.
Ce torrent, dont les eaux de ces monts descenduës
Ont grossi depuis peu par les neges fonduës,
A souvent englouti ceux qui pour le passer,
Forts de leurs jeunes ans, ont osé se presser.
Demeurez avec moy, tant qu'en leur lit rentrées
De tout ce long espace elles soient retirées,
Et que vous y puissiez, sans en estre arresté,
Trouver pour le passage entiere seureté.

Thesée accepte l'offre, & plein de gratitude
De voir le Dieu pour luy rempli d'inquietude,
J'en croiray vos avis, & dans vostre Palais
Je veux bien, luy dit-il, ceder à vos souhaits.
Acheloüs l'y mene aprés cette réponse.
Ce Palais est basti de tuf, de pierre-ponce.
De mousse tout le bas est comme tapissé.
Le haut de coquillage est par-tout lambrissé,
Et la diversité des couleurs qu'il étale
Laisse peu voir d'objets dont la beauté l'égale.

Le Soleil avoit fait la moitié de son cours,
Lors que le Dieu du Fleuve, aprés quelques discours,
Ravi d'avoir un hoste aussi considerable,
Ordonne que l'on serve, & le fait mettre à table.
Lelex, dont les cheveux commençoient d'estre gris
Avec Pirithoüs estoit à peine assis,
Qu'il fait placer plus bas ceux d'entr'eux qu'il estime
Avoir droit de pretendre à cét honneur sublime.
Les mets les plus exquis & les plus delicats
Sont en profusion servis dans ce repas.
Six Nymphes que le Dieu commet à cét office,
N'ont ny manque de soin ny manque d'exercice.
Afin de prolonger les douceurs du festin,
Sans attendre aucun signe, elles versent du vin.

Sans cesse aux conviez les coupes sont portées,
Et quand, le repas fait, les tables sont ostées,
Thesée, à qui d'abord un desir curieux
Sur la mer qu'on découvre a fait jetter les yeux;
Quel est ce lieu, dit-il, & quel nom à cette Isle,
Ou plustost cét espace en Isles si fertile,
Car j'en croy voir plusieurs? Ce n'est point un abus
Que ce que vous croyez, répond Acheloüs.
Cét espace de terre est autre qu'il ne semble.
On croit ne voir qu'une Isle, & ç'en sont cinq ensemble,
Dont le trop de distance empêche qu'aisément
Vous n'en fassiez d'icy l'entier discernement.
Ces Isles, qu'aujourd'huy l'on appelle Echinades
Ont autrefois esté cinq charmantes Naiades,
Et pour ne vous plus voir admirer à quel prix
OEnée a pour Diane expié ses mépris,
Apprenez quel éclat, dans une mesme offense,
Pour reparer ma gloire, a suivy ma vangeance.
Ces Naiades un jour ayant sacrifié,
Seul des Dieux de mon rang je me vis oublié.
Il ne fut ny Silvain, ny Déité champestre,
Qui n'entrât dans leur danse, & qu'on n'y vist paroistre.

L'affront me fut sensible, & pour le repousser,
Je m'enflay d'autant d'eaux que j'en pus amasser.
Tel qu'en me débordant je roule avec furie
Quand j'inonde à grands flots & campagne & prairie;
Tel, & plus fier encor que je ne fus jamais,
J'entraîne les Rochers, j'arrache les Forests,
Et courant vers la Mer où mes ondes fougueuses
Poussent rapidement ces Nymphes dédaigneuses,
J'emporte jusqu'au lieu, qui d'elles habité
Fut témoin de l'oubli qui m'avoit irrité.
La Mer jointe à mes flots pour cette juste guerre
D'elle-mesme aussi-tost divise cette terre,
Et fait, pour en garder l'éternel souvenir,
Autant d'Isles que j'eus de Nymphes à punir.
Vous en voyez une autre un peu plus éloignée,
Qu'autant que je l'ay pû mes soins ont épargnée.
Son nom est Perimele, & jamais en ces lieux
Nymphe n'avoit paru si charmante à mes yeux.
Me plaisant à la voir, & la voyant sans cesse,
J'eus part à ses faveurs ainsi qu'à sa tendresse.
Hippodamas son Pere ayant sceu nos amours
Resolut par sa mort d'en arrester le cours,
Et par une rigueur qui surprit tout le monde,
Du plus haut d'un Rocher la fit tomber dans l'onde.

J'eſtois ſous cette roche, où je luy tens les bras
Au funeſte moment qu'on jure ſon trepas.
Je la tiens ſur les flots, & tandis qu'à la nage
Elle tâche à ſauver des jours que je ménage,
M'adreſſant à Neptune, O toy qui de nos eaux
Reçois inceſſamment des hommages nouveaux,
M'écriay-je, & chez qui terminant noſtre courſe
Nous en puiſons aſſez pour fournir à leur ſource,
Puiſſant moteur des Mers, entens ma triſte voix,
Et daigne proteger la Nymphe que tu vois.
Son crime n'eſt pas grand; ma tendreſſe ſoufferte
A fait donner l'arreſt qui l'expoſe à ſa perte,
Mais ſi d'Hippodamas le cœur moins endurci
Des droits de la Nature euſt pris quelque ſouci,
Il euſt veu d'un autre œil une faute legere
Qu'aux plus ſages l'amour mille fois a fait faire;
Il l'auroit moins punie, & le ſang contre luy
A ſa Fille accuſée auroit ſervi d'appuy.
Par pitié de mes feux ſauve une Infortunée
Qu'à mourir dans les eaux ſon Pere à condamnée,
Fay qu'un lieu de retraite, au milieu de tes flots
Pour ſoulager ma peine, aſſeure ſon repos;
Ou ſi tu l'aimes mieux, qu'elle meſme devienne
Ce lieu que je demande, & qu'il faut que j'obtienne.

Tout autour d'elle au moins mes eaux prenant leur
cours,
Me donneront moyen de l'embrasser toûjours.
Je me tais, & Neptune accorde ma requeste
Par le signe éclatant d'un branlement de teste,
Des Mers cette secousse ouvrant tous les canaux
Jusqu'au plus creux abisme en fait mouvoir les eaux.
Ce genre de tempeste accroit la juste crainte
Dont la Nymphe en nageant souffroit déja l'atteinte.
A la vague pourtant elle s'abandonnoit,
Et comme sur les flots ma main la soûtenoit,
Par de prompts battemens, tandis que je la mene,
De son cœur agité je découvre la peine.
Ils cessent tout-à-coup, & ce cœur s'endurcit.
Son corps en mesme temps s'élargit, s'épaissit.
Il est terre, & par là son destin se termine.
Jusqu'au fond de la mer il va prendre racine,
Et celle dont l'amour me fut si precieux,
Changée en un moment, devient Isle à mes yeux.





# BAUCIS ET PHILEMON CHANGEZ EN ARBRES.

## *FABLE IX.*



EN achevant ces mots Acheloüs soupire.
Ce changement surprend, mais quand chacun l'admire
Pirithoüs s'en moque, & son impieté
Le portant à railler de leur credulité,

D'un ton qui marque assez ses sentimens coupables ;
Non, non, Acheloüs, vous nous contez des fables,
Dit-il, nostre estre à tous nous suit jusqu'au trepas,
Et vous donnez aux Dieux un pouvoir qu'ils n'ont
pas ;
Lors que vous pretendez que malgré la Nature
De nos corps à leur choix ils changent la figure.
A ce discours impie on s'étonne, on fremit.
De son aveuglement le vieux Lelex gemit,
Deplore son erreur, & comme à sa prudence
L'âge avoit déja joint beaucoup d'experience,
Il en prend avantage, & d'un air serieux,
N'en doutez point, dit-il, tout est possible aux Dieux.
Leur volonté supréme en tout temps absoluë
Execute aussi-tost qu'elle s'est resoluë.
Maistres de nos destins dont ils donnent l'arrest,
Ils réforment nostre estre en tout ce qu'il leur plaist,
Et pour vous en convaincre, apprenez une histoire
Dont vous ne sçauriez trop conserver la memoire.

Sur un Mont de Phrygie est un Chesne sacré,
Tout proche d'un Tilleul comme luy reveré.
Un mur regne à l'entour. Tous deux tels que nous
sommes,
Pendant un fort long âge eurent la forme d'hômes.

Un Etang ſpacieux qu'on découvre à coſté
Tient la place d'un Bourg jadis fort habité.
L'eau qui s'eſt ſur ce lieu tout-à-coup répanduë
Couvre de cette terre une large étenduë,
Où parmi les Plongeons mille Oiſeaux de marais
Ont choiſi leur demeure, & n'en ſortent jamais.
Vers Pelops autrefois envoyé par Pithée,
Je vis tout, & l'hiſtoire alors m'en fut contée.
Pelops de la Phrygie eſtoit maiſtre, & voici
Quels ſont les changemens dont je fus éclairci.
Jupiter & Mercure ayant un jour envie
D'éprouver les Mortels, d'examiner leur vie,
Sous le déguiſement d'un viſage emprunté
Cacherent la ſplendeur de leur Divinité,
Et pour rendre icy bas leur entrepriſe ſeure,
De ſimples Voyageurs prirent l'humble figure.
Ils viennent dans ce Bourg, où s'eſtant preſentez,
Ils demandent retraite, & ſont mal écoutez.
Sur divers embarras les plus riches s'excuſent.
Ils vont en cent maiſons, cent maiſons les refuſent,
Tant que de vieilles gens croyant les ſoulager,
S'ils ne trouvent pas mieux, s'offrent à les loger.
La maiſon eſt petite, & ſi-toſt qu'elle s'ouvre
On y voit tout conforme au chaume qui la couvre.

Mais c'eſt dans cette pauvre & chétive maiſon
Que la ſage Baucis & l'heureux Philemon
S'eſtant par l'himenée unis dans leur jeuneſſe,
Toûjours exempts de trouble ont atteint la vieilleſſe.
S'ils avoient peu de bien, du moins la pauvreté
Les laiſſoit pleins de joye & de tranquillité,
Et contens du repos où leur bonheur ſe fonde
Ils eſtoient à leur gré les plus contens du monde.
Vivant ſeuls, tout leur train ne conſiſtoit qu'en eux;
Ils commandoient enſemble, obéiſſoient tous deux,
Et l'ordre mutuel de mille ſoins champeſtres
Les rendoit à la fois leurs Valets & leurs Maiſtres.
De leur zele les Dieux pleinement ſatisfaits,
Acceptant le parti, leur ſouhaitent la paix,
Et tous deux pour entrer ayant baiſſé la teſte
Preferent l'avanture à la plus grande Feſte.
Philemon les embraſſe, & ravi de les voir,
Si-toſt qu'ils ſont entrez, les convie à s'aſſeoir.
Sur leurs ſieges, Baucis, avant qu'ils prennent place,
Etend un vieux tapis qu'à terre elle ramaſſe,
Et du ſoir precedent viſitant les tiſons,
En écarte la cendre, & ſoufle les charbons.
Pour en entretenir les premieres flammeches,
Elle prend de l'écorce & quelques feuilles ſeches,

Et posant sa marmite où nagent force choux,
Construit un petit feu qui s'allume au dessous.
Dans un coin de jardin qu'avec soin ils cultivent
Naissent, selon le temps, les herbes dont ils vivent.
Un morceau de vieux lard qu'on va prendre au plan-
cher,
S'enfonce dans ces choux, & semble s'y cacher.
Pour faire tout bouillir avec plus de vîtesse,
Se panchant vers le feu, Baucis souffle sans cesse,
Le fait luire, & mettant des branches par mor-
ceaux,
S'empresse à luy fournir des alimens nouveaux.
Cependant Philemon sur diverses matieres
Deploye avec les Dieux ses rustiques lumieres,
Et tandis que sa Femme appreste le repas
Tâche à leur donner lieu de ne s'ennuyer pas.
Il joint à l'entretien simple & sans artifice,
De l'hospitalité le plus pieux office.
Ce sont des Voyageurs, & comme il les croit las,
Tirant d'une cheville un plat qui pend en bas,
Afin qu'à leur fatigue il donne un prompt remede,
Dans ce plat fait de hestre il verse de l'eau tiede,
Leur en lave à tous deux les jambes & les pieds,
Les frotte, & les ayant doucement essuyez,

Sur leur unique lit dont il veut qu'ils disposent,
Pour luy faire plaisir il faut qu'ils se reposent.
Le zele affectueux qui suit ce compliment,
Les force l'un & l'autre à s'y mettre un moment.
Ce lit, comme le reste, est sans nulle parure.
Quelques perches de saule en forment la structure.
Des herbes de marais qu'ils font long-temps secher,
Est le plus mol duvet qui serve à les coucher.
Un loudier par honneur sur ce duvet s'applique;
Mais quoy que mal en ordre, & déja fort antique,
Il soit digne du lit dont il est l'ornement,
On ne l'étend dessus qu'aux grands jours seulement.
Du festin qu'on prépare enfin l'heure est venuë;
Et Baucis dont la teste incessamment remuë,
Met la table où les Dieux se sont allez placer,
Et d'une main tremblante essaye à la dresser.
Un pied qu'elle a trop court la rendant chancelante
Elle y met une tuile, en corrige la pente,
Et de la rendre égale estant venuë à bout,
Elle prend de la Menthe, & l'en frotte par-tout.
Alors pour premier mets, sans davantage attendre,
Elle apporte des œufs qui sont cuits dans la cendre.
Des Cormes qu'assaisonne un jus des plus épais,
Des herbes en salade, & du fromage frais,

Le

Le tout en plats de terre, & faits à leur maniere.
Au bout est mis un pot de la mesme matiere,
Large, d'un creux profond, & qui tout plein de vin
Ne doit pas demeurer inutile au festin.
Les coupes sont de bois, & dignes du breuvage,
C'est du vin qu'a produit une vigne sauvage,
Et qui fait depuis peu, garde en sa nouveauté
La rudesse qu'il perd dans sa maturité.
Aprés cét avant-goust que l'usage demande,
Baucis presente aux Dieux le potage & la viande;
Et du premier service ostant ce qui luy nuit
Au second qu'elle apporte elle ajoûte le fruit.
Elle n'épargne rien; dans des corbeilles plates
Elle sert pommes, noix, raisin, figues & dattes,
Et d'un rayon de miel le doucereux ragoust
Sur-tout des conviez sollicite le goust.
Mais ce que Jupiter avec plaisir observe,
C'est une volonté qui n'a point de reserve,
Un visage riant, & qui donne au repas
Un prix que bien souvent les mieux reglez n'ont pas.
Philemon & Baucis pour marque d'allegresse
Dans la coupe des Dieux versent du vin sans cesse,
Et quand il doit manquer, ils sont tous deux surpris
D'en voir encore autant qu'ils en ont déja pris.

Ils verſent de nouveau ; toûjours la même choſe.
Etonnez du prodige ils en trouvent la cauſe,
Et ne peuvent douter que ce ne ſoient des Dieux
Dont la Divinité s'eſt cachée à leurs yeux.
Devant eux à genoux tous deux ils s'humilient
S'accuſent en pleurant, joignent les mains, les prient,
Et demandent pardon ſi pour les recevoir
Plus de zele n'a pas échaufé leur devoir.
Ils n'ont qu'une ſeule Oye à garder leur cabane ;
L'un & l'autre à mourir auſſi-toſt la condamne,
Et pour l'offrir aux Dieux qu'ils veulent regaler,
Ils cherchent à la prendre ; elle eſt prompte à voler,
Et comme ils ſont peſans autant qu'elle eſt legere,
Baucis a beau courir, Philemon a beau faire,
Elle échape toûjours, tant qu'elle-meſme enfin,
En fuyant vers les Dieux, aſſeure ſon deſtin.
Laſſe en les fatiguant d'en eſtre pourſuivie,
Vous diriez qu'elle vient leur demander la vie.
Ils empeſchent ſa mort, & ſe confeſſent Dieux.
Ouy, diſent-ils, c'eſt trop nous cacher à vos yeux.
Vous ne vous trompez pas dans voſtre conjecture,
Et vous voyez en nous Jupiter & Mercure,
Qui vont faire connoiſtre à de lâches ingrats
Ce que c'eſt qu'offenſer ce qu'on ne connoit pas.

D'injurieux refus nous ont couverts de honte,
L'outrage eſt des plus grands,la peine en ſera promte.
Sans rien craindre pour vous ſuivez nous ſeulement,
Et du haut de ce Mont voyez le chaſtiment.

Soûmis aux volontez des Dieux qui les emmenent,
Sur l'appuy d'un baſton ils ſortent, ils ſe traînent,
Suivent leurs Conducteurs, & tâchant d'avancer
Sur le rude coſteau qu'ils trouvent à paſſer,
Approchant du ſommet ils reprennent haleine;
Et tournant leurs regards du coſté de la Plaine,
De ſurpriſe pour eux c'eſt un ſujet nouveau
De voir que tout le Bourg ſoit englouti de l'eau.
De leur ſeule Cabane elle épargne l'enceinte.
Ils plaignent leurs voiſins, pleurent leur race éteinte;
Et tandis qu'ils en font des regrets ſuperflus,
Ils cherchent leur cabane, & ne la trouvent plus.
Cette vieille chaumiere,où pour deux tout-à-l'heure
La ſtructure n'offroit qu'une étroite demeure,
Dans l'inſtant que l'effroy leur fait baiſſer les yeux,
Eſt changée en un Temple, & large, & ſpatieux.
Les fourches dont l'appuy fit ſa plus grande force
Forment chacune en rond une colomne torſe,
L'ouvrage en eſt brillant,mais beaucoup moins encor
Que le toit qui commence à paroiſtre tout or.

Ce toit bas, & couvert d'un miſerable chaume,
S'éleve en un moment, & fait un riche dôme.
Où la porte s'ouvroit, on voit en meſme temps
Se hauſſer, s'élargir deux ſuperbes battans.
Le cuivre en eſt par-tout embelli de graveure,
Et pour mieux de ce Temple ennoblir la ſtructure,
La terre devient marbre, & fait voir tout le bas
Luiſant comme le reſte, & taillé par compas.
Ces bonnes gens tournez vers les Dieux qu'ils implorent,
Tremblans, reſpectueux, ſe baiſſent, les adorent,
Et Jupiter alors; Sage Vieillard, & vous
Femme digne d'avoir un ſi pieux Epoux,
Approchez, leur dit-il, & gardez de me taire
Par quel bien vos deſirs ſe peuvent ſatisfaire.
Un Dieu vous le demande, un Dieu dont le pouvoir
N'a jamais eu de borne, & n'en peut recevoir.
Philemon un moment parle bas à ſa Femme,
Et ſi-toſt qu'il a ſceu ce qui touche ſon ame;
Grand Dieu, luy répond-il, puiſque voſtre bonté
Nous laiſſe de nos vœux l'entiere liberté,
De ce Temple nouveau le ſacré miniſtere
Renferme le ſeul bien capable de nous plaire.

Daignez à noſtre zele en commettre le ſoin,
Et comme enfin nos jours n'iront pas encor loin,
Faites qu'aprés avoir, exempts de toute envie,
Paſſé dans la concorde une tranquille vie, (rer,
Enſemble au meſme inſtant tous deux preſts d'expi-
Nous mourions,ſans avoir l'un l'autre à nous pleurer.
Ils furent exaucez, & tant qu'ils reſpirerent,
Gardiens de ce Temple ils ſervirent, prierent,
Et de leur pieté l'exemple glorieux
Avec plus de ferveur fit reverer les Dieux.
Enfin eſtant venus dans l'extréme vieilleſſe,
Comme à parler du Ciel ils s'occupoient ſans ceſſe;
Un jour que pleins de zele, à quelques Etrangers
Du trop d'orgueil de l'homme ils contoient les dan-
gers,
Et que pour les convaincre, à la porte du Temple
Du malheur de ces lieux ils leur donnoient l'exem-
ple,
De ſon cher Philemon, par des ordres nouveaux,
Baucis voit les cheveux convertis en rameaux,
Tandis que Philemon admire un long feuillage
Qui tombant ſur Baucis luy cache le viſage.
A de nouveaux deſtins ſe ſentant appeller,
Ils ſe parlent autant qu'ils peuvent ſe parler,

Et ravis d'eſtre exempts tous deux de ſe ſurvivre,
Commençant leurs adieux, ils ne ſçauroient pourſuivre.
Ils ſont Arbres; ſur eux l'écorce eſt jointe au bois,
Et leur fermant la bouche elle étoufe leur voix.
A tous les curieux on les montre en Phrygie,
Et ceux qui m'ont appris l'hiſtoire de leur vie,
Parlant ſans intereſt, eſtoient gens que pour moy
Leur âge & leur vertu rendoient dignes de foy.
Sur ces Arbres j'ay veu les Peuples pour offrandes
Venir ſemer des fleurs, & mettre des guirlandes.
Des bouquets tout-autour pendoient de leurs rameaux,
Et moy meſme en ayant attaché de nouveaux,
Puiſſe qui d'un cœur pur ſert les Dieux, les adore,
Dis-je, voir comme un Dieu que luy-meſme on l'honore.






# PROTE'E

## CHANGE' EN DIVERSES FORMES.

### *FABLE X.*



Insi finit Lelex dont la ſage é-
quité
Pour ce qu'il racontoit ſervit d'au-
torité.
Chacun, mais plus que tous le circonſpect Theſée,
A s'en laiſſer toucher eut l'ame diſposée,

Et comme Acheloüs le vit assez pieux
Pour vouloir écouter les merveilles des Dieux,
Appuyé sur le coude, & des plus grands exemples
Tirant de leur pouvoir les marques les plus amples,
Il en est, luy dit-il, qui par de tristes loix,
Ayant changé de sort, n'en changent qu'une fois.
S'ils sont Arbres, Rochers, c'est dans ce dernier estre
Qu'au bout d'un siecle encor nous les voyons paroistre,
D'autres diversement, selon leur interest
Se changent à toute heure en tout ce qu'il leur plaist.
Protée est de ce nombre; il viendra par surprise
En jeune Avanturier tenter quelque entreprise,
Et si quelqu'un s'oppose à son intention,
Il prendra tout à coup la forme d'un Lion.
Tantost en Sanglier il ravage la plaine.
Tantost comme un Serpent il s'élance, il se traîne,
Et bondissant en suite en Taureau furieux,
Par ses mugissemens semble insulter les Cieux.
En Pierre quelquefois jusques dans la campagne
Il se plaist à rouler du haut d'une montagne,
Et lors que par sa cheute il a tout renversé
En Arbre sur la terre on le voit redressé.

Aujourd'huy de la mer quittant le ſein humide,
Pour couvrir d'eau les champs, c'eſt un Fleuve rapide,
Et demain, tout contraire à ce fier element,
C'eſt un feu qui par-tout porte l'embraſement.





# FAIM D'ERESICTON.

## FABLE XI.



ETRA, dont la pluſpart ignorent l'avanture,
Eut même droit que luy de changer de figure.
Ereſicton, ſon Pere, avoit bien merité
Ce qui ſervit de peine à ſon impieté.
Lache Ennemi des Dieux, il euſt cru faire un crime,
S'il euſt ſur leurs autels offert quelque victime.

Ce fut luy qui jadis, pour comble de forfaits,
Viola la Foreſt conſacrée à Cerés,
Et qui, quoy que chacun l'euſt toûjours épargnée,
Y fit ſans nul reſpect enfoncer la coignée.
Un vieux Cheſne au milieu de la vaſte Foreſt,
A s'approcher du Ciel ſembloit prendre intereſt.
Son tronc par mille nœuds devenu venerable,
Dans ſon tour ſpacieux n'avoit point de ſemblable;
Ses branches s'étendoient en mille & mille endroits,
Et cét Arbre luy ſeul paroiſſoit faire un Bois:
De Vers reconnoiſſans cent tablettes chargées,
Avec force rubans ſur ſes branches rangées,
Faiſoient connoiſtre aſſez qu'on venoit en ce lieu
Pour de preſſans beſoins implorer quelque Dieu.
Les Dryades cent fois de ſon épais feüillage,
Pour danſer à leur aiſe, avoient cherché l'ombrage,
Et pour en enfermer tout le tronc, quelquefois
On les voyoit enſemble entrelaſſer leurs doigts;
Mais chacune en tournant ſe trouvoit bientoſt laſſe.
De dix toiſes & plus il rempliſſoit l'eſpace,
Et bien loin qu'en hauteur ainſi que pour le tour
On puſt luy comparer les Arbres d'alentour,
Il les paſſoit autant, qu'on voit des plus ſuperbes
Le verdoyant ſommet eſtre au deſſus des herbes.

L'impie Eresicton à l'abattre obstiné
Ne peut par son vieil âge en estre détourné.
Il faut, malgré les droits, qui font qu'on le revere,
Qu'un sacrilege fer à ses ordres défere.
Il commande, & voyant qu'on balance un moment
Donnez ce fer, dit-il l'arrachant fierement.
Que cet Arbre (on fremit d'entendre ce blaspheme)
Soit cheri de Cerés, ou Cerés elle-mesme,
Je veux que par sa cheute on connoisse aujourd'huy
Que le Ciel contre moy luy preste un vain appuy.
Sur le Chesne à ces mots il leve la coignée.
La Nymphe qui l'habite en est toute indignée.
Elle gemit d'horreur, & ce gemissement
A l'Arbre tout entier donne un prompt mouvement.
D'eux-mesmes aussi-tost, sans autre violence,
Les glands s'en détachant tombent en abondance,
Et sur son vert feuillage une jaune pâleur
Tout autour étenduë en ternit la couleur.
Mais lors que sur son tronc où la hache s'essaye,
Les premiers coups ont fait une profonde playe,
Il en sort tant de sang, qu'à le voir ruisseler
Vous diriez d'un Taureau que l'on vient d'immoler.
Ce prodige épouvante, & dans cette surprise
Qui fait d'Eresicton detester l'entreprise,

Panope ayant osé, pour rompre ſon deſſein,
Luy parler de Cerés, & retenir ſa main,
Il s'arreſte un moment piqué de ſon audace,
Et d'un air qui dédaigne enſemble & qui menace,
Il eſt juſte, dit-il, que tant de pieté
Reçoive icy de moy ce qu'elle a merité.
Alors avec la hache, à fraper déja preſte,
La détournant de l'Arbre, il luy coupe la teſte,
Et tout ſouillé de ſang, ſans en prendre d'horreur,
De ces coups ſur le tronc redouble la fureur.

Il les réiteroit, quand d'une voix plaintive
Juſqu'à luy par ces mots le triſte ſon arrive.
Ne croy point contre un Arbre avoir levé le bras,
Ton fer a d'une Nymphe avancé le trépas.
Je vivois dans ce Tronc, où de Cerés aimée
Je faiſois mon bonheur de me voir enfermée.
Ton impie attentat m'oſte le jour, je meurs;
Mais apprens que le Ciel vangera mes malheurs,
Et que dans peu ta mort, par un affreux ſupplice,
De celle que je ſouffre expiera l'injuſtice.

Cet avis menaçant, dont tout autre euſt eu peur,
Du fier Ereſicton ne peut flechir le cœur.
Obſtiné dans ſon crime, avecque plus de force
Il frape, fait voler & le bois & l'écorce,

Coupe, creuſe le tronc, tant qu'en divers endroits
Ayant ſouffert la hache & mille & mille fois,
Cet Arbre qui jamais n'avoit eu de ſemblable,
Entraîné de ſon poids, & tiré par un cable,
Tombe enfin, & tombant tient ſous luy fracaſſez
Mille arbres qu'avec luy ſa cheute a renverſez.
Les Dryades qu'étonne un pareil ſacrilege,
Voyant que leur Foreſt n'a plus de privilege,
En lugubres habits qu'elles prennent exprés,
Pleurent leur infortune, & vont trouver Cerés.
Si pour elles jamais déployant ſa puiſſance,
Elle a fait dans le monde éclater ſa vangeance,
Il faut qu'Ereſicton par un prompt chaſtiment
Soit donné pour Victime à leur reſſentiment.
La Déeſſe ſe rend propice à leur requeſte,
Pour les en aſſeurer elle branle la teſte,
Et par ce mouvement les ſillons entr'ouverts
Font trembler les moiſſons dont les champs ſont couverts.
Pour punir le Coupable & ſe montrer à craindre,
Elle invente un tourment qui le rendroit à plaindre
Si ſon peu de reſpect pour le droit le plus ſaint
Ne l'avoit pas deu rendre indigne d'eſtre plaint.

Pour expier ſon crime, elle veut que ſans ceſſe
Une cruelle Faim le tourmente, le preſſe,
Et comme les Deſtins ne permettent jamais
Qu'en aucun lieu la Faim ſe trouve avec Cerés,
La Déeſſe aſſervie à cet ordre ſuprême
Qui l'empeſche d'aller la trouver elle-meſme,
Appelle une Oreade, & luy parlant ainſi
Luy fait part du projet qui la tient en ſouci.

Nymphe, qui ſur ces Monts faites voſtre demeure,
Pour un preſſant beſoin il faut partir ſur l'heure.
Aux bouts de la Scythie où la glace en tout temps
Fait ſubſiſter l'hiver parmi ſes habitans,
Eſt une terre ingrate, aride, infructueuſe,
Sans arbres, ſans moiſſons, & toûjours malheureuſe.
Là, comme dérobez à la clarté des Cieux,
Eloignez du commerce, & par-tout odieux,
Le Froid, le Tremblement, la Pâleur, la Pareſſe,
De chagrins, de malheurs, s'entretiennent ſans ceſſe,
Et c'eſt dans ce lieu meſme, où ſe rongeant le ſein
Parmi ces Deïtez vous trouverez la Faim.
Dites luy que je veux que ſa plus forte rage
Attaque Ereſicton avec tant d'avantage,
Que poſſedé par elle, il ne puiſſe trouver
Défenſe ny ſecours qui ſerve à l'en ſauver.

Qu'elle n'épargne rien pour ſon juſte ſupplice,
Que ſans fin, ſans meſure, il conſume, engloutiſſe,
Et devore encor plus qu'à ſes deſirs gourmans
Tous mes bleds ne pourroient promettre d'alimens.
Tel eſt mon ordre ; allez, courez ſervir ma haine :
Si le voyage eſt long, n'en ſoyez point en peine ;
Dans mon char mes Dragons toûjours preſts à voler
Prendront leur route juſte où vous devez aller.
  L'Oreade obéit, & dans le char montée
Par le milieu des airs elle ſe voit portée,
Paſſe dans la Scythie, & traverſant ſes monts
Sur le Caucaſe enfin arreſte les Dragons :
Elle cherche la Faim, & la voit qui par terre
Dans un ſterile champ qui par-tout n'eſt que pierre,
Tout de ſon long couchée, arrache avec les dents
L'herbe que les cailloux repouſſent au dedans.
Jamais rien de ſi laid ne s'offroit à ſa veuë.
C'eſt une dure peau ſur des os étenduë,
Et telle qu'au travers on peut voir aiſément
De ſes vuides boyaux l'horrible aſſortiment.
Son décharné viſage eſt tout couſu de rides,
C'eſt la meſme paſleur, ſes levres ſont livides.
On luy voit des cheveux roux, ſales, heriſſez,
La rouille ſur les dents, de grands yeux enfoncez.

Des os dont hors la peau chaque extremité passe.
D'un ventre pour tout ventre elle n'a que la place.
Son sein tombe, & paroist suspendu par un os
Qu'on croiroit estre joint à l'épine du dos.
Ce sec décharnement augmentant ses jointures,
Fait que sur ses genoux on croit voir des enfleures
Dans ce que tout autour ils gardent d'épaisseur,
Ses cuisses auprés d'eux n'ont aucune grosseur;
Et ses pieds partageant la maigreur qui la ronge,
Semblent ne laisser voir qu'un talon qui s'allonge.
L'Oreade arrivée en ces funestes lieux
Sur ce Fantôme à peine a pû jetter les yeux,
Que le cœur tout saisi d'une horreur impreveuë,
Elle recule un pas, en détourne sa veuë,
Craint de s'en approcher, & luy parlant de loin,
Luy marque le secours dont Cerés a besoin;
Mais quoy qu'en luy contant pour quels soins on l'appelle,
Elle n'ait qu'un moment demeuré devant elle,
Qu'elle s'en soit tenuë éloignée à dessein,
Il luy semble sentir les assauts de la Faim,
Et de peur qu'à tarder ses forces ne se rendent,
Remontant dans le char dont les Dragons l'attendent,

Par les routes de l'air à leurs aîles ouvert
Elle fuit promptement de cet affreux desert.
La Faim, quoy que Cerés luy soit toûjours contraire,
Sur ce qu'elle souhaite à ses ordres défere,
Et soudain par le Vent se faisant emporter,
Contre son Ennemi les court executer.
Il estoit nuit, elle entre où d'un sommeil tranquille
L'agreable douceur le tenoit immobile.
Furieuse, & contrainte à ne l'épargner pas,
Elle s'étend sur luy, le serre de ses bras,
Luy soufle dans le sein son infectée haleine,
S'y coule toute entiere, embrase chaque veine,
Et prompte à s'éloigner de cet heureux séjour,
Retourne dans son Antre, & se dérobe au jour.
Ce soufle, plus fatal que celuy de la Peste,
A mis Eresicton dans un estat funeste.
Il songe qu'il a faim, & pour se soulager,
Tout endormi qu'il est, il demande à manger.
C'est là sa passion, ce seul desir le touche.
Il ouvre à tous momens, & referme la bouche,
Lasse ses dents en vain pour un mets decevant,
Et croyant l'avaler, n'avale que du vent.

Mais s'il a, tant qu'il dort, une faim violente,
Quand le ſommeil le quitte, il ſent qu'elle s'augmente,
Et que ce qui d'un ſonge avoit formé l'erreur,
Eſt un mal effectif qui ſe change en fureur.
Avec profuſion il fait ſervir ſa table,
Et toûjours affamé, toûjours inſatiable,
Demandant ce que l'air, & la terre & les eaux
Renferment de Poiſſons, de Beſtes & d'Oiſeaux,
Il ſe plaint au milieu de tout ce qu'on luy donne
Que chacun à la faim ſans pitié l'abandonne.
Un Bœuf n'a devant luy qu'un moment à durer.
Plus il devore, & plus il cherche à devorer.
Les viandes qu'on luy ſert ſont fortes, ſont groſſieres,
Et ce qui ſuffiroit à des Villes entieres,
Semble en ſe conſumant ne faire qu'irriter
Cette implacable faim qu'on ne peut contenter.
La Mer qui chaque jour parmi ſes eaux reſſerre
Tout ce qu'on voit couler de Fleuves ſur la terre,
Le feu dont la fureur, plus elle a d'alimens,
Donne plus d'étenduë à ſes embraſemens,
Ne ſont qu'une imparfaite & legere peinture
De ce qu'Ereſicton conſume en nourriture.

Son avide gosier avale mets sur mets,
Sans qu'en mangeant, sa faim s'affoiblisse jamais.
Les plus rassasians en luy ne font qu'accroistre
La gloutonne fureur dont il n'est plus le maistre,
Et son vuide estomac où se perd l'aliment,
Est un goufre sans fond qu'il remplit vainement:
C'est peu que cette faim, qu'il cherche à satisfaire,
Ait affoibli les biens que luy laissa son Pere,
A luy donner toûjours, ne luy rien refuser,
Il les dissipe tous, & ne peut l'appaiser.
C'est une ardeur brûlante, une invincible rage
Qui veut tout, qui prend tout, & que rien ne soulage.



# METRA
## VENDUE PAR SON PERE.
### *FABLE XII.*


NFIN lors qu'il n'a plus à diſpoſer de rien;
Que ſa Fille Metra luy reſte pour tout bien,
Metra, qui meritant un deſtin moins contraire,
Eſtoit pour ſa vertu digne d'un autre Pere,

Il la vend, & s'en fait un utile ſecours,
Qui luy ſert quelque temps à prolonger ſes jours.
Metra dont le grand cœur trouve la ſervitude,
Des malheurs à ſouffrir le malheur le plus rude,
Ne pouvant juſque-là ſoûmettre ſa fierté,
Cherche à ſe garantir de cette indignité,
Et regardant la mer dont le rivage eſt proche
Sauve-moy, Dieu des eaux, d'un trop honteux reproche,
Dit-elle, & ſi l'amour dont tu brûlas pour moy
Me permet d'eſperer quelque grace de toy,
Daigne t'en ſouvenir, & me le fais connoiſtre,
En m'épargnant l'affront de recevoir un Maiſtre.
Neptune qui pour elle aime à s'intereſſer,
Ecoute ſa priere, & veut bien l'exaucer.
Ainſi ce Maiſtre à qui ſon Pere l'a venduë,
Vers quelque objet voiſin ayant tourné la veuë,
Par le pouvoir du Dieu dont elle a la faveur
Elle change de ſexe, & prend l'air d'un Peſcheur.
Surpris qu'en un moment elle ait pû diſparoiſtre,
Il l'a devant ſes yeux, & ne la peut connoiſtre.
Il ne ſçait que penſer d'un départ ſi ſoudain,
Et la voyant en homme une ligne à la main;
O vous, que ſur ces bords, dit-il, la peſche amene,
Faites finir mon trouble, & me tirez de peine.

insi viennent toûjours les credules Poiſſons,
ans en voir le peril, ſaiſir vos hameçons.
ous avez veu paſſer une jeune Perſonne
Que pare l'éclat ſeul que ſa beauté luy donne.
es habits, ſes cheveux negligez en font foy.
out-à-l'heure icy meſme elle eſtoit avec moy,
t plus loin, d'aucuns pas je ne trouve la trace.
ù la dois-je chercher ? Dites-le moy, de grace.
L'inquiete Metra s'aſſeure à ce diſcours.
u Dieu qui la protege elle ſent le ſecours,
t ſe réjouïſſant que ſans la reconnoiſtre
n tache à ſçavoir d'elle où Metra pourroit eſtre,
'un ton un peu ruſtique, Excuſez, s'il vous plaiſt,
e n'ay point veu de Fille, & ne ſçay ce que c'eſt,
it-elle, & ſi depuis qu'en ce lieu ſolitaire
e fais ce que ſouvent je ſuis contraint de faire,
ucun autre que moy ſur ces bords a paru,
amais du Dieu des eaux ne fois-je ſecouru.
Il croit ce qu'elle dit, & ſans l'avoir connuë
a demander ailleurs ce qu'elle eſt devenuë,
andis que reprenant & ſa taille & ſes traits,
lle eſt comme Metra plus belle que jamais.
aiſtreſſe d'elle-meſme, elle court chez ſon Pere,
Qui ſçachant quel pouvoir Neptune luy défere,

Asseuré qu'au besoin elle se peut changer,
Continuë à la vendre, & la vend pour manger.
Mais tandis qu'à la faim qui toûjours le déchire
Il donne avidement le prix qu'il en retire,
De ses Maistres divers tous les projets sont vains,
Elle sçait le moyen d'échaper de leurs mains.
Pour se rendre à son Pere, un pieux artifice
La change quelquefois en Jument, en Genisse,
Et quelquefois pour fuir un Acheteur nouveau,
Elle bondit en Cerf, ou s'envole en Oiseau.
Mais de ce Pere envain elle suspend la perte,
Cette loüable fourbe est enfin découverte.
Metra ne trouvant plus qui la veuille acheter,
Pleure la triste mort qu'il ne peut éviter.
Le genre en est cruel. Au mal qui le possede
Aprés qu'il ne peut plus donner aucun remede,
Que les derniers morceaux, moins mangez qu'engloutis,
Dans son ventre affamé se sont anéantis,
Se mordant, s'arrachant, dans sa fureur extrême
Faute d'un autre mets il se mange luy-mesme,
Et sa rage à sa mort par là contribuant,
Il ne nourrit son corps qu'en le diminuant.

Cet exemple suffit à montrer que Protée
N'est pas le seul qui prenne une forme empruntée,
Et qu'à d'autres les Dieux accordent quelquefois
Le merveilleux pouvoir de changer à leur choix.
Metra l'eut comme luy. Mais à quoy m'arresté-je ?
Moy-mesme n'ay-je pas ce rare privilege,
Et bien qu'il soit borné, trois formes à choisir
Ne peuvent-elles pas contenter mon desir ?
Quand en Fleuve, en Serpent je suis las de paroistre,
Je me rens tout-à-coup tel qu'un Taureau peut estre,
Et m'en trouve trop bien pour me faire un affront
De ce qu'on m'a pû voir deux cornes sur le front.
Ma force y consistoit, mais depuis l'infortune
Qui me comblant d'ennuis m'en a dépouillé d'une...
Il vouloit achever, quand sa voix à ces mots
S'étouffe malgré luy dans ses tristes sanglots.

*Fin du huitiéme Livre.*



# LIVRE IX.

## ACHELOÜS EN TAUREAU.

### FABLE I.


URPRIS de la douleur où ce recit l'expose
Thesée au Dieu du Fleuve en demande la cause,
Et par quel accident dans les plus grands besoins
Il se voit, pour combattre, une Corne de moins.

Alors Acheloüs dont les blessseures s'ouvrent,
Ecarte de son front les roseaux qui le couvrent,
Et pour le satisfaire arrestant ses soûpirs,
Luy fait entendre ainsi quels sont ses déplaisirs.
Le recit de ma peine, invincible Thesée,
N'est pas pour moy sans doute une entreprise aisée;
Et qui s'est pleu jamais, lors qu'il a combattu,
A parler du malheur que ses cornes ont eu?
Je parleray pourtant, je le dois, & peut-estre,
Quelque ennuy qu'en mon cœur ma défaite ait fait naistre,
L'honneur d'avoir tenté le plus fameux combat,
Ne laisse pas encor ma gloire sans éclat.
Au moins, si quelque honte a suivy ma disgrace,
Le nom de mon Vainqueur m'en console, & l'efface;
Et trop de force est jointe à son bras indompté
Pour avoir à rougir d'en estre surmonté.
Le bruit qu'a fait par-tout l'aimable Dejanire,
Arrivé jusqu'à vous, m'empêche d'en rien dire.
Jamais tant de beauté ne s'offrit à nos yeux.
De ce dépost OEnée estoit tout glorieux,
Et pour le conserver il sembloit se défendre,
Quoy qu'il en fust pressé, de se choisir un Gendre.

Cependant on voyoit accourir chaque jour
Mille Amans que sa Fille attiroit dans sa Cour.
Moy-mesme en la voyant, éblouï de ses charmes,
Je ne pus m'empécher de luy rendre les armes,
Et sçachant qu'à mon rang chacun devoit ceder,
A son Pere aussi-tost je l'allay demander.
Hercule en mesme temps touché de cette Belle
Fit la mesme demande, & soûpira pour elle,
Et comme luy ny moy nous n'avions point d'égaux,
Nous estant declarez, nous fumes sans Rivaux.
Hercule devant moy pour flater Dejanire
Soûtient qu'à son hymen c'est à tort que j'aspire,
Puisque de Jupiter je ne puis comme luy
Asseurer à ses vœux l'alliance & l'appuy.
A l'honneur éclatant de l'avoir pour Beaupere,
Il joint un avantage assez digne de plaire,
Et ce qu'il s'est acquis de gloire, de renom
A confondre, à lasser la haine de Junon,
Ses immenses travaux sont l'amorce trompeuse
Qui flate contre moy son ame ambitieuse.
J'oppose au vain orgueil dont l'enflent ses exploits
Qu'OEnée a de bons yeux pour faire un digne choix,
Et qu'il seroit honteux, quand un Dieu sollicite,
Qu'un Mortel preferé le vainquist en merite,

Car Hercule, aujourd'huy si grand, si glorieux,
N'avoit pas esté mis encor parmy les Dieux.

Voyez quel avātage, en m'acceptant pour Gendre,
D'une telle union vous avez lieu d'attendre,
Dis je au Roy ; Je n'ay point au milieu des dangers
A mener vostre Fille en des lieux étrangers.
Mes eaux, ces vastes eaux dont on me voit le maistre,
A toute heure à vos yeux m'obligent de paroistre,
Et comme en vos Etats leur course me retient,
Je vous offre, en m'offrant, ce qui vous appartient.
Si Junon me trouvant peu digne de sa haine
D'aucuns travaux sur moy n'a fait tomber la peine,
Si je n'ay jamais eu de Monstres à dompter,
Ce n'est point un défaut qu'on me doive imputer.
Mais plûtost, fier Hercule, Alcmene estant ta Mere,
Pourquoy n'accepter pas Amphitrion pour Pere?
Ou ce n'est point un Dieu qui t'a donné le jour,
Ou tu n'es que le fruit d'un criminel amour.
Ainsi faire du Ciel descendre ta naissance,
C'est oser de ta Mere attaquer l'innocence.
Choisi, de Jupiter si tu veux estre Fils,
Le titre est beau pour toy, mais avec honte acquis.

Tandis que je parlois, des regards tout de flame
Faisoient voir la fureur qui possedoit son ame.

Je me tais, & ſoudain las de ſe retenir;
Tu n'en dis pas aſſez, & c'eſt trop toſt finir,
Cria t'il, on auroit écoûté ta harangue.
Quant à moy, j'ay la main meilleure que la langue,
Et pourveu qu'au combat je l'emporte ſur toy,
Je te cede l'honneur de parler mieux que moy.
L'effet ſuit ce défi; l'impetueux Hercule
Tout preſt à m'attaquer, de quelques pas recule,
Et comme ce combat terminoit nos debats,
J'avois parlé trop haut pour ne l'accepter pas.
A mon humeur altiere il n'a rien qui me plaiſe,
Je quitte mes habits pour combattre à mon aiſe,
Et me tournant les bras pour les mieux appreſter,
Je prens place, & me mets en eſtat de luter.
D'abord mon Ennemi m'accable de pouſſiere.
Je fais pour l'imiter quatre pas en arriere,
Et ce que j'en ramaſſe auſſi-toſt diſperſé
Sous un nuage épais le tient comme enfoncé.
De combien pour m'abattre il uſe d'artifices!
Il me prend par le col, me tire par les cuiſſes,
Et n'a pas d'un coſté ſi toſt levé le bras
Qu'il cherche à me ſurprendre où je ne l'attens pas.
Pour en venir à bout il n'eſt rien qu'il ne faſſe.
Il m'attaque par-tout, par-tout il me menace;

Mais il fait contre moy d'inutiles efforts.
J'oppose à leur fureur le seul poids de mon corps.
C'est luy qui me défend, & dans cette tempeste
Où pour me renverser l'attaque est toûjours preste,
Je suis comme un Rocher que les flots irritez
Sans pouvoir l'ébranler battent de tous costez.
Nous reprenons haleine, & ce moment de tréve
Fait qu'avec plus d'ardeur nostre combat s'acheve.
Resolus l'un & l'autre à ne nous pas ceder,
Nous tâchons à l'envy de nous intimider.
Tous deux pied contre pied nous mesurons nos forces,
Et comme la victoire a de douces amorces,
Pour l'obtenir plustost, sur mon Rival panché
Je tiens long-temps mon front sur son front attaché.
Mes doigts pressent ses doigts, & deux Taureaux qu'engage
A se pousser l'un l'autre une amoureuse rage,
Font douter moins de temps, dans ce choc entrepris,
Qui des deux du combat emportera le prix.
Trois fois tel qu'un Lion rugissant de colere,
De mes bras, mais en vain il tâche à se défaire,
Tant qu'enfin s'en estant malgré moy dégagé,
De ma fausse victoire il est bien-tost vangé.

Je ne cacheray point ce qu'un autre peut-estre
Trouveroit de la honte à vous faire connoistre.
Contre le rude effort qu'il fait en me poussant
Mon corps dans ce moment n'est qu'un poids impuissant.
Sa main, sa forte main me fait tourner visage,
Je recule, chancelle; il en prend avantage,
M'attaque par derriere, & prompt à redoubler
Se jette sur mon dos, & tache à m'accabler.
Alors, me croirez-vous, moy qui par un mensonge
Tiendrois la gloire acquise un fantôme, un vain songe;
Courbé sous le dur faix qui me transit d'effroy,
Je crus que tout un mont estoit tombé sur moy.
Je me débats, resiste, & ne pers point courage,
Mais envain contre luy je mets tout en usage,
Je me veux de ses bras envain déveloper,
Tout l'effort que j'y fais ne sert qu'à me tromper.
Il m'embrasse, me presse, & voyant qu'avec peine
Dans ce terrible assaut je reprenois haleine,
Il mesle tant d'adresse à d'effroyables coups,
Qu'à la fin il me fait tomber sur les genoux.
J'oppose un vain obstacle à sa main qui me serre;
Il me tient à la gorge, il faut mordre la terre.

Ainsi

Ainsi desesperant de me voir le plus fort,
Je me sers du pouvoir que m'a donné le sort.
Je me change en Serpent, & par cét artifice
M'échapant de ses mains je me coule, me glisse,
M'allonge, me replie, & pour l'intimider
Fais mouvoir une langue affreuse à regarder.
D'horribles siflemens secondent sa ménace,
Mais l'intrepide Hercule en montre plus d'audace,
Et riant; Ce combat pour moy n'est pas nouveau,
Me dit-il, j'étoufois des Serpens au berceau,
Et quand on te verroit en forces redoutables
Surpasser les Dragons les plus épouvantables,
Te peux-tu comparer à l'Hydre, qui sans moy
De Lerne en ses Marais seroit encor l'effroy?
A peine coupoit-on l'une de ses cent testes,
Qu'elle en produisoit deux au combat toutes prestes.
Feconde par le sang qu'elle avoit répandu,
Elle recouvroit plus qu'elle n'avoit perdu.
Ces testes cependant si promptes à s'accroistre
Sous mon bras invincible ont tombé sans renaistre,
Et ce Monstre, à qui rien ne pouvoit resister,
Combattant contre moy, s'est laissé surmonter.
Que peux-tu donc icy te soufrir d'esperance,
Toy qui n'as de Serpent qu'une vaine apparence,

Et qui te vois reduit, vaincu déja par moy,
A prendre pour ſecours ce qui n'eſt point à toy ?
Il parle & d'un courage égal à ſon adreſſe,
Il s'approche, me prend par le col, me le preſſe.
Quel ſupplice pour moy qui ne puis reſpirer !
Des tenailles jamais ne ſceurent mieux ſerrer.
Mes grifes ſur ſes mains fortement déployées,
Pour m'en débaraſſer envain ſont employées ;
Il m'étouffe, je cede, & vaincu de nouveau,
Il ne me reſte plus qu'à me faire Taureau.
Sous cette forme encor le combat je hazarde.
Je bondis, je mugis ; Hercule me regarde,
Sourit avec dédain de tant de changemens,
Et ſans s'épouvanter de mes mugiſſemens,
Par les muſcles du col qu'il me tire, me ſerre,
Malgré tous mes efforts il me traîne par terre.
Cette pleine victoire eſt peu pour ſa fierté,
S'il n'en laiſſe une marque à la poſterité.





# LA CORNE D'ABONDANCE.

## *FABLE II.*



'Est à quoy d'un grand nom l'orgueilleux ſoin l'attache.
Il me tient une Corne, il la rompt, me l'arrache,
Et me laiſſant le front à moitié deſarmé
Demande qui de nous merite d'eſtre aimé.
C'eſt ainſi qu'à ma honte il obtient Dejanire.
Pour moy chaque Naiade en gemit, en ſoupire,

Et retirant ſoudain ma Corne de ſes mains
En conſacre l'uſage à d'utiles deſſeins.
Par elles, dont le ſoin paſſe mon eſperance,
Cette Corne devient la Corne d'abondance,
Et pour me conſoler dans mes triſtes malheurs
Je la vois toûjours pleine & de fruits & de fleurs.
Acheloüs finit l'ame toute abatuë.
Alors une Naiade en Diane veſtuë,
La robe retrouſſée, & les cheveux épars,
De l'Aſſemblée entiere attire les regards.
Elle tient dans ſa main cette Corne fameuſe
Qu'accompagne toûjours une abondance heureuſe,
Et qui dans ce moment leur offre en meſme temps,
Et les fruits de l'Automne, & les fleurs du Printemps.
A peine le Soleil ſortant du ſein de l'onde
Frape les premiers monts, & rend le jour au monde,
Que Theſée au repos ne pouvant conſentir
Engage Acheloüs à le laiſſer partir.
L'eau qui par-tout déborde, & couvre encor la Plaine,
Oppoſe un vain obſtacle à l'ardeur qui l'entraîne.
Il prend congé du Dieu, qui l'ayant embraſſé
Dans les flots qu'il entr'ouvre eſt ſoudain enfoncé.
Quoy qu'un Saule ſouvent ſous ſa branche étenduë
Y cache le défaut de ſa Corne perduë,

C'eſt toûjours pour ſa flame un cruel ſouvenir,
Que ſon hommage offert n'ait pû rien obtenir.
Mais il n'eſt pas le ſeul à qui de Dejanire
Le merite ait donné l'amour dont il ſoupire.
Le Centaure Neſſus a payé par ſa mort
La folle paſſion où l'entraîna le ſort.



# LES TRAVAUX D'HERCULE.

## *FABLE III.*



ERCULE, aprés avoir dans le Palais d'OEnée
Asseuré son bonheur par un prompt hymenée,
Mene ce digne Objet de son plus tendre amour
Où le Ciel a voulu qu'il ait receu le jour.
Aprés quelque discours, par une large Plaine
Ils arrivent au bord du spatieux Evene,

Qui groſſi depuis peu, ſemble les menacer,
Si ſans prendre de l'aide ils l'oſent traverſer.
L'obſtacle geſne Hercule, & quand Thebes l'attire,
Seur pour luy du paſſage, il craint pour Dejanire.
Neſſus qui voit pour elle où va ſon embarras;
Que le trajet, dit-il, ne vous alarme pas.
Je ſçay le gué du Fleuve, & tandis qu'à la nage
Vous irez en coupant gagner l'autre rivage,
Je ſuis fort & robuſte, & m'offre à l'y porter
Sans craindre que les flots me puiſſent arreſter.
Hercule accepte l'offre, & quoy qu'elle en ſoupire,
Sur le dos du Centaure il place Dejanire.
Sa forme d'homme jointe à celle de cheval
Eſt de frayeur pour elle un ſujet ſans égal,
Et l'eau qu'il faut paſſer, quoy que rapide & forte,
L'inquiete bien moins que celuy qui la porte.
A de plus grands perils Hercule accouſtumé,
Auſſi-toſt que pour elle il n'eſt plus alarmé,
Et qu'il voit que Neſſus ſur ſon dos l'a receuë,
Jette ſur l'autre bord ſon arc & ſa maſſuë,
Et portant avec luy, ſans en craindre le poids,
Et ſa peau de Lion & ſon large carquois,
Puis que déja, dit-il, ma force & mon courage
Sur des Fleuves domptez m'ont donné l'avantage,

Achevons aujourd'huy de les vaincre. A ces mots,
On le voit tout-à-coup s'élancer dans les flots,
Et sans chercher par où le Fleuve moins rapide
A passer aisément luy peut servir de guide,
Il brave ce qu'il a de sinueux détours,
Et dédaigne que l'eau luy preste aucun secours.
Il ramassoit son arc jetté sur l'autre rive,
Quand un cry qui l'effraye à son oreille arrive.
Nessus, le fier Nessus, qui tache à se sauver,
Emporte Dejanire, & la veut enlever.
Hercule qui la voit dans ses bras se débattre,
Le prix vaut bien, dit-il, la gloire de combattre.
Arreste, lâche, arreste & songe ce que c'est
Qu'abuser d'un dépost où je prens interest.
Si tu ne trembles point à me faire injustice,
De ton Pere Ixion redoute le supplice.
*De ses feux pour Iunon l'aveugle emportement*
*Merita qu'une roüe en fust le chastiment.*
*Chaque instant y punit sa criminelle flame.*
Mesme destin t'attend, Dejanire est ma femme,
Et tu prétens envain que ta legereté
Par tes pieds de cheval te mette en seureté.
Si courant aprés toy je ne te puis atteindre,
Mes traits te feront voir combien je suis à craindre.

Le dernier de ces mots à peine eſt prononcé,
Que Neſſus par le dos en fuyant eſt percé.
Tout fort qu'il eſt, le coup le renverſe, & la fleche
Dans ſon corps traverſé fait une double breche.
Soudain il ſe l'arrache, & de chaque coſté
Le ſang prompt à ſortir coulant en liberté,
Il s'y mêle un venin qu'avec ſoin il ramaſſe.
Les plus mortels poiſons n'ont rien qu'il ne ſurpaſſe,
Et ſeur qu'avec le temps, pour vanger ſon trépas,
Ce venin appliqué ne luy manquera pas,
Il en teint ſa chemiſe, & fait à Dejanire
Ce funeſte preſent au moment qu'il expire,
Comme ſi la portant, Hercule quelque jour
Devoit ſentir pour elle augmenter ſon amour.
Il ſe paſſe un long-temps où toûjours la victoire
Du Fils de Jupiter fait éclater la gloire.
Ses exploits rempliſſant la terre de ſon nom,
Faiſoient blâmer par-tout l'implacable Junon,
Qui pourſuivant en luy ſon Epoux infidelle
Gardoit pour ce Heros une haine immortelle.
*Dans l'OEchalie alors Euryte commandoit.*
*A bien pouſſer un dard le plus fort luy cedoit,*
*Et comme il eut un jour engagé ſa parole,*
*Que qui pourroit le vaincre auroit ſa Fille Iole,*

*Hercule se presente, & demeuré vainqueur*
*Au courroux qui l'enflame abandonne son cœur.*
*Le prix qu'on luy refuse en est la juste cause.*
*Il pousse, force, abbat, rompt tout ce qui s'oppose,*
*Et par la mort d'Euryte & de trois de ses Fils,*
*Ayant tiré raison d'un injuste mépris,*
*Suivy d'Iole esclave*, il alloit plein de zele
Remercier les Dieux de sa gloire nouvelle,
Quand le bruit qui s'épand des murs qu'il a détruits
Vient fraper Dejanire, & la comble d'ennuis.
Comme la Renommée à discourir trop prompte
Augmente en raisonnant tout ce qu'elle raconte,
Et que le faux au vray bien souvent ajoûté
Donne à voir des objets qui n'ont jamais esté,
Sur cet exploit d'Hercule on dit à la Princesse
Qu'Iole qu'il emmene a toute sa tendresse,
Et que de sa Captive, aux yeux de l'Univers,
Cet illustre Infidelle aime à porter les fers.
Sans rien examiner elle condamne Hercule;
Et faut-il s'étonner qu'elle soit si credule?
Elle aime, & dans un cœur bien touché, bien atteint,
L'amour épouvanté croit toûjours ce qu'il craint.
Ne sçachant que resoudre en ces dures alarmes,
Inquiete, interdite, elle a recours aux larmes,

S'en baigne le viſage, & voyant que les pleurs,
Au lieu de les ſuſpendre, irritent ſes douleurs,
Pourquoy pleurer, dit-elle, & par quelle foibleſſe
Souffrir que juſque-là mon courage s'abaiſſe ?
Eſt-ce afin qu'apprenant la peine où je me voy
Iole ait plus de gloire à triompher de moy ?
On l'amene, elle vient ; avant qu'elle ait ma place,
Du Sort qui me pourſuit confondons la menace.
Il en eſt encor temps, & ſi j'oſe éclater
Peut-eſtre mes chagrins ſeront à redouter.
Dois-je parler, me plaindre, ou garder le ſilence,
Aller porter ma honte aux lieux de ma naiſſance,
Et laiſſant mon ingrat paiſible en ſes projets,
Pour les favoriſer, ſortir de ce Palais ?
Moy ſortir ? moy ceder ? Que dis-je, Infortunée ?
Ay-je donc oublié de quel ſang je ſuis née ?
La Sœur de Meleagre auroit la lâcheté
D'abandonner ſa gloire à l'infidelité ?
Non, non, dans la douleur qui me déchire l'ame,
Il faut, il faut montrer ce que peut une Femme,
Recevoir ma Rivale un poignard à la main,
Et vanger mon injure en luy perçant le ſein.

Le fatal deſeſpoir dont ſon ame eſt preſſée
Sur cent penſers divers la tient embarraſſée.

Enfin se souvenant qu'on a mis dans ses mains
Ce qui peut rallumer les feux les plus éteints,
Sans sçavoir quels malheurs traîne son entreprise,
Elle prend de Nessus la fatale chemise;
Et conjure Lychas, sans attendre plus tard,
D'aller à son Epoux la porter de sa part.
Lychas, prompt & fidelle autant qu'on le peut estre,
Obéit, part sur l'heure, & va trouver son Maistre,
Qui voyant la chemise, informé du present,
Croit devoir à sa Femme un esprit complaisant.
Il la prend, s'en revest, & pour le sacrifice
Choisissant ce moment comme un moment propice,
Il se fait un plaisir de s'y montrer orné
De ce qui par l'amour luy semble estre donné.
Au pied du mont OEta, ce Heros magnanime
Qui du Centaure enfin s'est rendu la victime,
Mesloit sur un Autel pour Jupiter dressé,
La vapeur de l'encens au vin déja versé,
Quand le feu que son zele au sacrifice employe,
Echauffant le venin, l'en fait estre la proye.
Il se répand, penetre, & par de prompts efforts
Dés sa premiere atteinte embrase tout son corps.
Hercule sent d'abord le dur coup qui le frape
Sans que la moindre plainte à sa grande ame échape.

on courage invincible aux plus rudes assauts
uy donne pour gemir des sentimens trop hauts.
Mais quand l'excés du mal, à force de souffrance,
a lassé, mis à bout toute sa patience,
l renverse l'Autel, & de ses cris perçans
ait monter jusqu'aux Cieux les lugubres accens.
Vaincu par la douleur qu'il a déja soufferte,
l tâche à déchirer ce qui cause sa perte;
Mais c'est encor se faire un supplice nouveau.
Tout ce qu'il en déchire est suivi de sa peau,
Et comme à cette peau la chemise s'attache,
Quand il croit l'arracher, c'est sa chair qu'il arrache.
De ses os découverts le spectacle sanglant
Fait voir ce que luy-mesme il ne voit qu'en tremblant.
Son sang, par le venin dont la force est extrême,
Si-tost qu'il l'a touché, n'est plus que feu luy-même.
Au siflement qu'il fait en coulant sur sa peau;
Vous diriez d'un fer chaud qu'on a trempé dans l'eau.
Cette flame invisible & toûjours devorante
Tire de tout son corps une sueur bouillante.
C'est de tous les tourmens le tourment le plus vif.
Ses nerfs sans mouvement rendent un son plaintif;

Reſſerrez par la flame ils n'ont plus d'étenduë,
La moelle de ſes os y demeure fonduë.
  Alors il reconnoit qu'il faut ceder au Sort,
Et regardant le Ciel qui conſent à ſa mort,
Si mes malheurs, dit-il, peuvent ſaouler ta haine,
Voy les, fiere Junon, & jouïs de ma peine.
Objet infortuné de tes chagrins jaloux,
Je dois avoir enfin aſſouvi ton couroux.
Mes maux ſont aſſez grands pour remplir ta vangeance.
Triomphes-en, Barbare, ou ſi ton impuiſſance
A faire aller plus loin ta lâche inimitié
Te permet de changer ta fureur en pitié,
Oſte à ton Ennemi cette importune vie
Que tes reſſentimens ont toûjours pourſuivie,
Et que le Ciel, qui n'oſe icy me ſecourir,
N'a voulu me donner que pour me voir ſouffrir.
La mort ſera pour moy la grace la plus grande.
Daigne me l'accorder quand je te la demande.
C'eſt par de pareils dons qu'un preſſant intereſt
Engage une Maraſtre à montrer ce qu'elle eſt.
Helas! eſt-ce donc moy, fier ennemi du crime,
Qui prenant autrefois Buſiris pour victime,
Satisfis par ſa mort les Manes affligez
De tant de malheureux qu'il avoit égorgez?

Eſt-ce moy, qui voyant qu'à me faire la guerre
Antée eſtoit plus fort dés qu'il touchoit la terre,
De ſon corps dans mes bras preſſay le vaſte tour,
Et luy fis perdre en l'air & la force & le jour?
Cerbere & Geryon, mis entre mes conqueſtes,
L'un par ſon triple corps, l'autre par ſes trois teſtes,
Jamais en m'attaquant ne m'ont donné d'effroy,
Et la flame aujourd'huy triomphera de moy?
O mon bras, qui toûjours & par-tout indomptable,
Au plus fier des Taureaux futes ſi redoutable,
Que me ſert que par vous les Centaures défaits
M'aſſeurent une gloire à ne finir jamais?
Que me ſert que l'Elide, & le Lac de Stimphale
Sçachent qu'à voſtre force il n'en eſt point d'égale,
Si contre l'infortune où le Ciel m'a fait choir,
Pouvant me ſecourir, vous manquez de pouvoir?
La Biche aux Cornes d'or, en fuyant ſi legere,
A ma pourſuite en vain a voulu ſe ſouſtraire.
Le Dragon vigilant que rien n'intimidoit
En vain m'a diſputé les Pommes qu'il gardoit.
N'ay-je pas remporté dans les Champs de Bellone
Ce Baudrier fameux d'une illuſtre Amazone,
Mis de l'Hydre en fureur les cent teſtes à bas,
Et ſoûtenu le Ciel pour ſoulager Atlas?

Mais que n'ay-je point fait ? C'eſt moi qui dans la
Du cruel Diomede ay confondu l'audace. (Thrace
Des membres palpitans d'hommes mis en morceaux
Ce Tyran deteſtable engraiſſoit ſes chevaux.
Combien de ſang humain ſervit à les repaiſtre,
Tant qu'ayant fait perir les chevaux & leur Maiſtre,
J'arreſtay le carnage, & renverſay les lieux
Où tant de barbarie avoit bleſſé mes yeux.
Qu'a pû, lors que ma main contre luy s'eſt armée,
Tout affreux qu'il eſtoit, le Lion de Nemée ?
Qu'a pu ce Sanglier dont la longue fureur,
Ravageant l'Arcadie, y remplit tout d'horreur ?
Cacus ce Monſtre horrible, à qui le Dieu du Tybre
Laiſſoit dans ſa caverne une retraite libre,
N'a-t'il pas d'un pillage infame, deteſté,
Receu par moy le prix qu'il avoit merité ?
La jalouſe Junon s'eſt bien pluſtoſt laſſée
Des ordres où ſa haine eſtoit intereſſée,
Qu'elle ne m'a veu las, par mille & mille maux,
De courir à la gloire en courant aux travaux,
Mais aprés avoir fait une penible guerre,
A cent Monſtres divers dont j'ay purgé la terre,
J'en rencontre un nouveau qu'en vain j'ay combattu
Par l'effort redoublé de toute ma vertu,

C'en

C'en est fait, je le sens, il faut que je luy cede.
C'est une rage, un mal qui n'a point de remede,
Un brasier empesté, qui saisissant mon cœur,
Répand sur tout mon corps sa devorante ardeur.
Cependant Eurystée, à qui m'ont en esclave
Asservy les decrets du destin qui me brave,
Tandis que je languis, soufrant, persecuté,
Gouste l'heureux repos qu'il m'a toûjours osté :
Et l'on croiroit qu'au Ciel le Maistre du tonnerre
Prend soin que l'équité domine sur la terre ?

En achevant ces mots, tel qu'un Taureau blessé
Qui court avec l'épieu dans sa playe enfoncé,
Et qui lors que du coup l'auteur fuit & se cache ;
A le chercher par-tout avec fureur s'attache,
Hercule impatient dans ses vives douleurs
Va sur le mont OEta déplorer ses malheurs.
Tantost en fremissant de sa triste avanture,
Ses longs gemissemens marquent ce qu'il endure.
Tantost pour arracher ce qui couvre son corps,
Aux efforts déja faits il joint d'autres efforts.
Quelquefois en courant sa colere s'exerce
Sur des arbres entiers qu'il brise, qu'il renverse ;
Et quelquefois confus de cét égarement
Il tend au Ciel les bras, & s'arreste un moment.



# LYCHAS

## CHANGE' EN ROCHER.

### *FABLE IV.*



ENFIN quand de ſa mort l'inſtant fatal approche,
Il apperçoit Lychas caché ſous une roche,
Et comme ſa douleur qui s'augmentoit toûjours
A ſes derniers tranſports donnoit un libre cours,

C'eſt donc toy qui me pers, luy dit-il, c'eſt toy, traiſtre,
Qui t'es chargé d'un don ſi funeſte à ton Maiſtre?
Lychas qui dans ſes yeux voit regner la fureur,
Juſtifiant ſon zele accuſe ſon erreur,
Et lors que tout tremblant du ſort qui le menace;
Il ſe jette à ſes pieds pour luy demander grace,
Hercule qui le prend, en l'air juſqu'à trois fois
Faiſant tourner ſon corps en affoiblit le poids,
Et ſon bras, dont la force eſt encor ſans ſeconde;
Plus viſte qu'une pierre en ſortant de la fronde
Juſqu'à la mer Eubée ayant pouſſé ſon corps,
Previent, à le fléchir ce qu'il euſt fait d'efforts.
Dans le temps qu'il s'éleve au deſſus de la terre;
L'humeur qui l'animoit, s'endurcit, ſe reſſerre,
Et comme on tient qu'en l'air la pluye au Vent du Nord
Prend un corps plus épais qu'elle ne l'a d'abord,
Que la neige s'en forme, & qu'elle devient greſle
Au ſouffle de ce vent dont la froideur s'y meſle;
Ainſi ce malheureux dont la crainte a glacé
Tout le ſang que le cœur à vers luy ramaſſé,
Manquant d'humidité change en l'air de nature;
Il tombe, & conſervant ſa premiere figure,

On le voit en Rocher élevé ſur les flots,
Qui donne de ſa cheute avis aux Matelots.
Ils le nomment Lychas, & dans ce nouvel eſtre,
Comme ſi le touchant ſa peine devoit croiſtre,
Dans la peur de luy nuire, il n'eſt point de Nocher
Qui parcourant ces Mers veuille s'en approcher.





# MORT D'HERCULE.

## *FABLE V.*



Pre's cette victime offerte à sa vangeance,
Hercule dont le mal lasse la patience,
Pour oster au poison la gloire de sa mort,
Se resout par luy-mesme à terminer son sort.
De grands arbres qu'il coupe en ce moment funeste,
Luy forment un bucher, seul espoir qui luy reste.

Alors il prend ſon arc & ſon large carquois,
Les donne à Philoctete, & d'une triſte voix,
Emporte, luy dit-il, ces fléches ſans égales,
Que Troye entre mes mains éprouva ſi fatales,
Et qui contre elle encor doivent ſervir un jour
A vanger des malheurs qu'aura cauſez l'amour.
De ce preſent receu Philoctete ſoupire,
Et dans ſa fermeté plaint Hercule & l'admire.
Ce Heros qu'à la mort rien ne peut arracher,
Prend ſa peau de Lion, l'étend ſur le bucher,
S'y couche, & ſous ſa teſte ayant mis ſa maſſuë,
Voit la flame qu'en bas ce bucher a receuë
S'élever juſqu'à luy, du meſme œil dont jamais
D'un feſtin plein de joye il ait veu les appreſts.
Si-toſt que cette flame eut commencé d'atteindre
L'intrepide Heros qui l'attend ſans la craindre,
Les Dieux qu'intereſſoit ce Dompteur des Tirans
Plaignirent de ſon ſort les malheurs apparens.
Jupiter qui connoit qu'Hercule dans les flames
Cauſe le triſte effroy qui regne dans leurs ames,
D'un viſage content; Il faut vous l'avouër,
Voſtre crainte eſt ma joye, & je dois m'en louër,
Leur dit-il. Il m'eſt doux de voir dans voſtre zele
D'un cœur reconnoiſſant l'ardeur la plus fidelle,

Et que la dependance où le ſort vous a mis,
Vous faſſe prendre part au deſtin de mon Fils.
Ses grandes actions ont merité ſans doute
Les ſoucis inquiets que ſon malheur vous coute;
Je veux bien cependant me tenir aujourd'huy
Obligé de la crainte où vous eſtes pour luy;
Mais puis qu'il ne faut plus que je le diſſimule,
Moquez vous du bucher où vous voyez Hercule,
L'apparence vous trompe, & ces feux allumez
Tiennent en vain pour luy vos eſprits alarmez.
Il n'eſt point de combat au deſſus de ſon ame,
Et qui ſceut vaincre tout ſçaura vaincre la flame.
Contre elle ſon deſtin ne le rend impuiſſant
Qu'en ce que de ſa Mere il receut en naiſſant.
Tout ce qu'il tient de moy bravant ſa violence,
A droit de partager mon immortelle eſſence,
Rien n'en eſt periſſable, & la flame & la mort
Feront pour le détruire un inutile effort.
Ainſi quand dépoüillé de la maſſe groſſiere,
Hercule n'aura plus de terreſtre matiere,
L'élevant juſqu'à vous, pour prix de ſes exploits,
Je veux que dans le Ciel il ait vos meſmes droits,
Et j'eſpere qu'aucun de la Troupe immortelle
N'enviera les honneurs où ſa vertu l'appelle.

Que si chagrins d'ailleurs, il en est parmy vous
Qui regardent sa gloire avec des yeux jaloux,
Comme on ne peut douter que sa valeur insigne
Du rang que vous tenez ne l'ait sceu rendre digne,
Tout ce qu'à sa grandeur ils voudront opposer,
Ne m'empêchera pas de l'immortaliser.
A ce juste decret tous les Dieux applaudirent.
De la fiere Junon les transports s'adoucirent,
Et sans impatience elle écouta l'arrest
Qu'à Jupiter, du sang fit donner l'interest.
Non que ses derniers mots qui bravoient trop sa haine,
A son esprit altier ne fissent quelque peine,
Mais craignant de trop dire, elle crut faire mieux
De borner son chagrin au trouble de ses yeux.
Cependant le bucher de tous costez s'allume;
Tout ce qu'Hercule avoit de mortel, se consume,
La flame le devore, & n'y laisse aucun trait
Qui fasse reconnoistre un Heros si parfait.
Il n'a plus rien en luy de semblable à sa Mere;
Il garde seulement l'image de son Pere,
Prend un air tout auguste, & fait briller aux yeux
Ce que l'estre divin donne d'éclat aux Dieux.
De

De mesme qu'un Serpent qui se roule sur l'herbe,
Quittant sa vieille écaille, en devient plus superbe
Et semble avoir acquis un estre tout nouveau,
Lors qu'il s'est revestu d'une nouvelle peau,
Ainsi tout ce qui fut de l'homme dans Hercule
S'estant aneanti par le feu qui le brûle,
On le voit tout brillant de cette majesté
Qui marque la grandeur de la Divinité.
Par ce degré de gloire où ses vertus l'élevent
De son noble destin les grands projets s'achevent,
Et sans plus differer, le Souverain des Dieux
Sur un char éclatant l'enleve dans les Cieux.
Atlas qui les soûtient, du lourd fardeau qu'il porte,
Par ce poids ajouté, sent la charge plus forte,
Et reconnoist par là le supreme destin
Qui des travaux d'Hercule est le prix & la fin.





# GALANTIS

## CHANGE'E EN BELETTE.

### *FABLE VI.*



EPENDANT Eurystée à qui le sang d'Alcmene
Paroist digne toûjours de sa plus forte haine,
Tourne contre le Fils l'implacable courroux
Dont le Pere n'a plus à redouter les coups.

Alcmene déja vieille, & de soucis chargée,
Ne peut que par Iole en estre soulagée,
La voir, l'entretenir, est l'unique douceur
Qui malgré ses ennuis puisse toucher son cœur.
Tantost elle luy peint, par un recit fidelle,
L'amour que Jupiter eut autrefois pour elle.
Tantost elle luy fait un détail curieux
De ce qu'Hercule en terre a fait de glorieux.
Hillus, son Fils Hillus, sous les loix d'Hymenée
Avoit avec Iole uny sa destinée,
Et sa grossesse estant le fruit de leurs amours
Alcmene un jour l'aborde, & luy tient ce discours.
Puissent les Dieux, ma Fille, en tout temps exorables,
Dans vos moindres besoins vous estre favorables!
Sur-tout, puisse Lucine à vostre accouchement,
Quand vous l'appellerez, accourir promptement!
Combien, helas, combien me fut-elle contraire,
Lors qu'enfin son secours me devint necessaire?
Junon, pour qui j'estois un objet odieux,
Sur l'horreur de mes maux luy fit fermer les yeux.
Le dépit de sçavoir que de moy devoit naistre
Un Fils dont le grand nom se feroit trop connoître;

L'irritoit d'autant plus, que ses transports jaloux
Le regardoient formé du sang de son Epoux.
Le terme estoit remply; preste à le mettre au monde
Je soufrois une peine à nulle autre seconde,
Et dans ce triste estat, mes pressantes douleurs
De la plus insensible auroient tiré des pleurs.
Lors que dans mon esprit mes soupirs les rappellent,
Il semble qu'en effet elles se renouvellent;
Leur incroyable excés ne se peut soûtenir,
Et c'est soufrir encor que de m'en souvenir.
Ces douleurs, qui d'instant en instant redoublerent,
N'eurent aucun relâche, & sept jours s'y passerent.
Tendant les mains au Ciel, mon unique recours
Fut d'appeller les Dieux, d'implorer leur secours.
Sans cesse dans mes cris Lucine estoit nommée.
Elle vient, mais Junon à ma perte animée
Ayant sceu la corrompre, elle vient seulement
Pour donner plus de force à mon cruel tourment.
Sur une pierre assise, en ces dures atteintes,
Au devant de ma porte elle écoute mes plaintes,
Met un genoüil sur l'autre, entrelasse ses doigts,
Et disant quelques mots d'une secrette voix,
Telle en est la vertu, que contre ces paroles
On ne peut me donner que des secours frivoles.

Envain pour m'affranchir de mon peſant fardeau,
A mes premiers efforts j'en ajoute un nouveau,
Rien n'avance, & toûjours l'inflexible Lucine
Par ſon charme ſecret à me nuire s'obſtine.
Mes cris ſe font par-tout entendre avec éclat;
Je nomme Jupiter barbare, lâche, ingrat,
Je ſouhaite la mort qui me paroiſt trop lente,
Et n'ayant plus enfin qu'une voix languiſſante,
Je me plains, je gemis, & peut-eſtre un rocher
Par mes gemiſſemens ſe fuſt laiſſé toucher.
On plaint mon infortune, & les Dames Thebaines
Qu'une tendre pitié fait entrer dans mes peines
Faiſant au Ciel pour moy mille vœux impuiſſans,
Tâchent de ſoulager les douleurs que je ſens.
Cependant Galantis, l'une de mes ſuivantes,
Pleine de zele en tout, & des plus diligentes,
Et qui pour me ſervir a toûjours prés de moy
Merité par ſes ſoins le principal employ,
Commence à ſoupçonner que les maux que j'endure
Ne ſont point un effet des loix de la Nature.
Elle croit que Junon par des ordres ſecrets
Prolongeant mon travail me fait ſouffrir exprés,
Et cõme, ſoit qu'elle entre,ou bien ſoit qu'elle ſorte,
Elle trouve toûjours une Vieille à la porte

Qui tient ses doigts serrez contre un de ses genoux,
(Lucine paroissoit en Vieille aux yeux de tous)
Elle ne doute point, en la regardant faire,
Que dans cette posture il n'entre du mistere,
Et pour s'en éclaircir; O qui que vous soyez,
Mes vœux utilement viennent d'estre employez,
Dit-elle, & vous pouvez partager nostre joye.
Aux plus vives douleurs Alcmene estoit en proye,
Elle en est delivrée, & Mere d'un Enfant
Qui déja sur son front marque un air triomphant.
La fausse Vieille alors se leve de sa place,
Laisse tomber ses mains qu'elle des-entrelasse,
Et dans le mesme instant, par un effort leger
Du poids qui m'accabloit je me sens décharger.
On dit que Galantis, aprés ce tour d'adresse,
De son succés charmée, en railla la Déesse.
Lucine qui la voit au comble de ses vœux,
Dans le temps qu'elle rit, la prend par les cheveux,
La renverse par terre, où cette Infortunée
A devenir Belette est soudain condamnée.
Elle croit se pouvoir relever, & d'abord
Ses bras changez en pieds l'instruisent de son sort.
Sa mesme activité marque son caractere.
Ainsi qu'auparavant elle est prompte & legere;

Afin qu'on la connoiſſe encor dans ſon malheur ;
Son poil de ſes cheveux conſerve la couleur.
Hantant dans nos maiſons, elle a l'air peu farouche,
Et comme le menſonge échapé par ſa bouche
M'a ſceu faciliter la naiſſance d'un Fils,
C'eſt par la bouche auſſi qu'elle fait ſes Petits.



# DRYOPE

## CHANGE'E EN ARBRE.

### *FABLE VII.*


E facheux ſouvenir d'une ſi rude peine
Arrache des ſoupirs à la ſenſible Alcmene.
Galantis luy fut chere, & c'eſt avec douleur
Qu'elle voit que ſon zele a cauſé ſon malheur.

Iole en eſt ſurpriſe, & ne pouvant s'en taire;
Si vous plaignez ainſi le ſort d'une Etrangere,
Que ſera-ce, dit-elle, & de quel deplaiſir
Le deſtin de ma Sœur ne va point vous ſaiſir?
Helas! lors que je ſonge à ſa triſte avanture
Mes larmes auſſi-toſt font voir ce que j'endure,
Et pour un tel recit, déja plus d'une fois
J'ay manqué tout-à-coup & de force & de voix.
Dryope fut l'eſpoir unique de ſa Mere.
J'eſtois d'une autre femme, & nous n'avions qu'un Pere.
Dans toute l'OEchalie on n'avoit veu jamais
Un ſi brillant amas de graces & d'attraits.
Taille, teint, agrément, tout ſe trouvoit en elle.
Apollon ſans l'aimer ne put la voir ſi belle,
Et les ſoins de ce Dieu marquerent hautement
Qu'il préferoit à tout le nom de ſon Amant.
Cet amour que ſon rang ſceut rendre legitime,
Pour elle d'Andrémon n'affoiblit point l'eſtime.
A l'aimable Dryope il adreſſa ſes vœux,
Et conclut un hymen qui le rendit heureux.
Sur les tranquilles bords d'un étang qu'environnent
Des Mirtes verdoyans qui par-tout le couronnent,

Se promenant un jour, elle ne ſçavoit pas
Quel triſte changement menaçoit ſes appas.
Rien pour elle en ce lieu ne paroiſſoit à craindre,
Et ce qui doit encor la rendre plus à plaindre,
Aux Nymphes du Pays, qui virent ſes malheurs,
Elle venoit offrir des Couronnes de fleurs.
Son Fils alors encor dans ſa premiere année
Eſtoit un doux fardeau pour cette Infortunée.
Du ſoin de le nourrir ſe faiſant un devoir,
Sans ceſſe entre ſes bras elle vouloit l'avoir.

Dans cet endroit charmant, où venant avec elle
Je luy ſervois toûjours de compagne fidelle,
S'élevoit un Lotos, dont l'agreable fleur
Du rouge le plus vif effaçoit la couleur.
Comme à cent petits ſoins la Nature ſe porte,
Ma Sœur prend du Lotos la branche la moins forte,
L'arrache pour ſon Fils, & dans le meſme inſtant,
Afin de l'amuſer j'en allois faire autant.
Quelle horreur, & combien me fut-elle impreveuë!
Je vois couler du ſang de la branche rompuë,
Et comme ſi cet Arbre avoit du ſentiment,
Ses branches font entendre un affreux tremblement.
De Priape autrefois, par une prompte fuite
Lotos, Nymphe champeſtre, évita la pourſuite,

Et lors que sans espoir qu'on la pust secourir
Elle perdoit haleine à force de courir,
Déja preste à tomber, & n'ayant plus de force,
Elle sentit couvrir son visage d'écorce,
Fut changée en cet Arbre, à qui depuis, dit-on,
De Lotos pour sa gloire on a donné le nom.
C'est ce que du Pays un vieux Berger asseure.
Ma Sœur n'avoit jamais appris son avanture,
Et la frayeur qu'elle a de ce sang repandu,
Tient sur cet accident son esprit suspendu.
Aux Nymphes elle adresse une courte priere,
Et fait pour s'éloigner quelques pas en arriere;
Mais ses pieds tout-à-coup forcez de s'arrester
La retiennent au lieu qu'elle voudroit quitter:
A les rendre agissans en vain elle s'obstine.
Enfoncez dans la terre ils y prennent racine,
Et cette Infortunée, aprés cent vains efforts,
Ne peut plus se mouvoir que par le haut du corps.
Tout le bas est un tronc, dont l'écorce qui monte
Du destin qui l'attend luy fait sentir la honte.
Elle fremit, s'étonne, & dans cet embarras,
Il ne luy reste rien de libre que les bras.
Son desespoir contre elle aussi-tost les appreste.
Elle leve une main, & la porte à sa teste;

Mais elle a beau tirer, ce sont contre ses vœux
Des feüilles qu'elle arrache, & non pas des cheveux
Sa teste en est couverte, & le blond qui s'efface
Au vert qui luy succede en un moment fait place.
Le petit Amphisus si tendrement aimé,
( Eurytus son Ayeul l'avoit ainsi nommé )
Comme je m'épouvante, & que d'abord j'oublie
Qu'il faut en ce peril prendre soin de sa vie,
Dans les bras de sa Mere, & couché sur son sein,
Pour en tirer du lait, y met la bouche en vain;
Dans ce qu'il croit sucer, & que sa langue touche,
Ce n'est plus que du bois que rencontre sa bouche.
Quelle douleur pour moy! Ma Sœur finit ses jours,
Je le vois, & ne puis luy donner de secours.
Dés que je m'apperçois que changeant de nature
D'un Arbre par les pieds elle prend la figure,
Et que déja son corps par l'écorce affermi,
S'il n'est tronc tout-à-fait, le paroist à demi,
Serrant entre mes bras ce tronc tel qu'il peut estre,
Autant qu'il m'est permis, je l'empesche de croistre,
Et souhaite cent fois, comme un heureux destin,
Sous cette mesme écorce avoir la mesme fin.
Dans ce fatal moment où je me desespere
Mes cris ont fait venir Andrémon & mon Pere:

s demandent Dryope ; en l'état où je ſuis
eur montrer le Lotos eſt tout ce que je puis.
'arbre voiſin les frape , & leur ame alarmée
remit de voir ma Sœur dans ſon tronc renfermée.
De ſon viſage encore ils diſtinguent les traits.
Déja le reſte eſt arbre , & caché pour jamais.
Accablez de ſa peine , & plaignant ſa diſgrace ,
Ils s'approchēt du tronc que l'un & l'autre embraſſe,
Et tandis qu'il conſerve un reſte de chaleur
Tous deux en le baiſant ſoulagent leur douleur.
De leur tendre amitié ce dernier témoignage
Coute à ma Sœur des pleurs qui moüillent ſon feüillage ,
Et comme elle eſt encore en pouvoir de parler ,
Son amour par ces mots cherche à les conſoler.
S'il faut aux malheureux donner quelque croyance ,
J'ay toûjours conſervé ma premiere innocence.
J'en atteſte les Dieux qui ſçavent qu'en effet
Je n'ay pas merité le deſtin qu'ils m'ont fait.
Si je ne dis pas vray , puiſſe mon ſec branchage
Perdre ce qu'on luy voit aujourd'huy de feüillage ;
Et mon tronc à grands coups par la hache coupé
De flames quelque jour périr envelopé.

Cependant tirez moy promptement de la crainte
Dont pour ce cher Enfant je me ſens l'ame atteinte
Oſtez le des rameaux qui m'ont ſervy de bras,
Et qui long-temps encor ne le ſoûtiendroient pas.
Quoy qu'il perde beaucoup à changer de nourrice,
Pluſieurs avec plaiſir luy rendroient cét office.
Qu'on aille en choiſir une, & pour me contenter
Que ſouvent ſous mon arbre on le faſſe teter.
Qu'il y vienne, s'y jouë, & lors qu'aidé de l'age
De la parole enfin il aura quelque uſage,
L'amenant en ce lieu, faites qu'à mon aſpect
Comme devant ſa Mere il montre du reſpect,
Et qu'il diſe, en plaignant ma triſte deſtinée,
A vivre ſous ce tronc ma Mere eſt condamnée,
Si j'en baiſe l'écorce on doit peu m'accuſer,
C'eſt ma Mere que j'ay le plaiſir de baiſer.
Inſtruit par mon malheur dont il ſçaura la cauſe
Qu'il craigne les Etangs plus que toute autre choſe,
Si de quelque arbre en fleur on le fait approcher,
Que ſa profane main ſe garde d'y toucher;
Qu'il traite de grand crime une branche arrachée,
Et qu'il croye en chaque arbre une Nymphe cachée.
Adieu, j'attens de vous & de voſtre pitié
Tous les ſoins que me doit une tendre amitié.

Empêchez, s'il se peut, que le fer ne m'outrage.
Empêchez les troupeaux de ronger mon feüillage,
Et puis qu'il ne m'est plus permis de me baisser,
Vous élevant un peu, venez tous m'embrasser,
Et recevoir de moy ce que mon cœur me presse
De vous donner encor de marques de tendresse.
Abandonner mon Fils m'est une dure loy.
A vant ce coup fatal haussez le jusqu'à moy,
Et tandis que le Ciel soufre encor qu'on me touche,
Faites luy bien presser ma bouche de sa bouche.
Envain je me voudrois plus long-temps expliquer.
Je sens que tout-à-coup la voix me va manquer.
A couvrir mon visage enfin l'écorce est preste;
Elle monte, s'étend, & va cacher ma teste.
Ne vous preparez point à me fermer les yeux,
Vous estes dispensez de ce devoir pieux.
Afin que mon destin de tout point s'accomplisse,
L'écorce au lieu de vous me rendra cet office.

Pour attendrir le Ciel nos pleurs ont beau couler,
Dryope cesse d'estre en cessant de parler,
Et quelque temps encor chaque branche nouvelle
A la mesme chaleur qui luy fut naturelle.





# IOLAS
## RAJEUNI.
### *FABLE VIII.*



Tandis que racontant le destin de sa Sœur
Par ses larmes Iole étale sa douleur,
Et qu'Alcmene sensible à sa disgrace extréme
Ne peut l'en consoler qu'en pleurant elle-mesme,
Un objet étonnant dont chacun est surpris
Vient rendre tout-à-coup la joye à leurs esprits.

Iolas, qui déja dans l'extréme vieilleſſe
Pour la fin de ſes jours faiſoit craindre ſans ceſſe,
A changé de viſage, & de ſes plus beaux ans
Contre l'ordre commun recouvré le printemps.
Il entre en cét eſtat dans la chambre d'Alcmene,
Ou de ſa Sœur Iole il ſoulage la peine.
Par le plaiſir qu'elle a de le voir rajeuni,
De ſon cœur auſſi-toſt tout chagrin eſt banni.
Hebé, que dans le Ciel un heureux hymenée
Pour femme au grand Hercule a depuis peu donnée,
De la Jeuneſſe arbitre, avoit dans Iolas
Rappellé ce qu'elle a de plus brillans appas.
Pour le Frere d'Iole Hercule qui s'employe
Sçait que ſon Fils Hillus en aura de la joye,
Et lors qu'Hebé s'appreſte à jurer que jamais
Elle n'accordera de ſemblables effets,
Themis l'en empêchant; Je voy déja, dit-elle,
La Diſcorde allumer une guerre cruelle.
A Thebes l'étendard eſt déja déployé,
L'arrogant Capanée y ſera foudroyé.
Deux Freres qui voudront un combat deteſtable,
Periſſant l'un par l'autre auront un ſort ſemblable,
*Et comme Amphiaras ſçaura que le Deſtin*
*De ſes jours, s'il s'éloigne, a reſolu la fin,*

*Sur ſon refus d'aller attaquer cette Ville,*
*Il y ſera porté par ſa Femme Eriphile,*
*Qu'un Collier d'or offert ſçaura ſi bien gagner,*
*Qu'elle proteſtera de ne pas l'épargner.*
*Amphiaras, s'il meurt, ayant pour ſa vangeance*
*De ſon Fils Alcmeon imploré l'aßiſtance,*
Sous ſes pas en chemin la terre s'ouvrira
Et dans ſon large ſein tout vif l'engloutira.
Ce Fils pour appaiſer les Manes de ſon Pere
Tournant cruellement ſon bras contre ſa Mere,
Par la meſme action, ſera conſideré
Comme Fils plein de zele & Fils dénaturé ;
Puis toûjours ſur ſes pas trouvant une Furie,
Privé de ſa raiſon comme de ſa Patrie,
Sans repos, & par-tout ſe le voyant ravi,
De l'Ombre de ſa Mere il ſera pourſuivi.
Donnant ſon Collier d'or à ſa premiere Femme,
Par ce riche preſent il touchera ſon ame ;
Mais de Calliroé dont il ſera l'Epoux
Pour ce meſme Collier il craindra le couroux,
Et pour la contenter l'oſtant à la premiere,
Aprés cette injuſtice il perdra la lumiere.
Les Freres s'armeront, & luy perçant le cœur
Laveront dans ſon ſang l'outrage de la Sœur.

Cette ſeconde Femme alors mettra ſa gloire
A punir les auteurs d'une action ſi noire,
Et priera Jupiter, qu'en avançant le temps
Il rende hommes parfaits ſes Fils encore enfans,
Afin que ſa vangeance au plûtoſt aſſouvie
Luy laiſſe moins ſentir les ennuis de ſa vie.
Jupiter par des ans à leurs ans ajoûtez
Du Sort en leur faveur ſuivra les volontez.
Themis dõt l'œil perçant eſt toûjours ſans nuages,
D'une voix prophetique ayant fait ces preſages,
On entend auſſi-toſt s'élever dans les Cieux
Un murmure ſecret qui partage les Dieux.
Par divers intereſts tous parlent, tous demandent
Que les meſmes faveurs juſqu'à d'autres s'étendent.
Cerés, qui ſe ſouvient de ſes tendres amours,
Voudroit d'Iaſion renouveler les jours.
Pour Titon ſon Epoux l'Aurore s'intereſſe,
Et plaint l'accablement où le met ſa vieilleſſe.
Que ne dit point Vulcain, & d'Ericton ſon Fils
Avec combien d'ennuy voit-il les cheveux gris?
Venus meſme, autrefois pour Anchiſe empreſſée,
Regrette ſa jeuneſſe entierement paſſée,
Et comme chaque Dieu ſoûtient avec éclat,
Selon ſes intereſts, ce genre de combat,

Quelque desordre enfin dans le Ciel eust pû naistre,
Si Jupiter qui voit le tumulte s'accroistre,
S'expliquant d'un ton fier, n'eust promptemẽt calmé
Le couroux dont chacun paroissoit enflamé.

A quel indigne excés le chagrin vous emporte,
Leur dit-il? Est-ce là le respect qu'on me porte?
Vous estes Immortels, mais dans l'estre divin
Il n'est rien d'assez fort pour vaincre le Destin.
Luy seul de chaque chose est la regle éternelle.
Par luy seul d'Iolas l'âge se renouvelle,
Et de Calliroé les Fils avant le temps
Passeront par luy seul dans la fleur de leurs ans.
Sans qu'ils fassent agir force d'armes ny ligues,
La volonté du Sort leur tiendra lieu de brigues;
S'il vous paroist facheux d'en recevoir la loy,
Pour vous en consoler jettez les yeux sur moy,
Qui tenant parmi vous la puissance supréme,
Aux ordres du Destin me vois sujet moy-mesme.
Si j'avois le pouvoir de changer ce qu'il fait,
Les Fils que j'ay sur terre en sentiroient l'effet.
Rhadamante, Eacus reprendroient leur jeunesse;
Et Minos, aujourd'huy courbé sous la vieillesse,
Et dont par son trop d'âge on méprise les loix,
Pour se faire obéir seroit tel qu'autrefois.

Ce que dit Jupiter les touche, les contente,
Et voyant Eacus, Minos & Rhadamante
Sous le fardeau des ans à peine respirer,
Aucun des Immortels n'ose plus murmurer.
Tant que Minos fut jeune, il signala ses armes.
Le seul bruit de son nom mettoit tout en alarmes,
Mais abbatu, sans force, il faisoit voir alors
Que le cœur avoit pris la foiblesse du corps.
Milet, Fils d'Apollon, luy donnoit de l'ombrage,
Et quoy qu'il soupçonnast que fier de son bel âge,
Le mettant hors du trone, il voulust s'y placer,
Il le voyoit en Crete, & n'osoit l'en chasser.
Cependant sans avoir brigué le rang supréme,
Milet quittant sa Cour, la quitta de luy-mesme,
Vint faire dans l'Asie éclater son renom,
Y bastit une Ville, & luy donna son nom.
Ce fut là qu'il connut que son cœur estoit tendre.
Un jour il rencontra la Fille de Meandre,
De ce Fleuve fameux, qui par mille détours
Semble se fuir soy-mesme & se chercher toûjours,
Et cette aimable Nymphe ayant charmé son ame,
Il fit tout son bonheur de l'obtenir pour Femme.
Leur hymen fut fecond, & Biblis & Caunus,
Double fruit de leurs feux, ne sont que trop connus.

# BIBLIS
## CHANGÉE EN FONTAINE.
### *FABLE IX.*



LES malheurs de Biblis doivent apprendre aux Belles
A ne brûler jamais de flames criminelles.
Sensible au doux plaisir d'estre aimée & d'aimer,
Biblis imprudemment se laissa trop charmer,

Et prenant pour Caunus une ardeur violente,
Penſant n'eſtre que Sœur, elle devint Amante.
D'abord elle ne trouve en tout ce qu'elle ſent
Que le commun effet d'un panchant innocent.
Tout l'y porte, & le ſang aidant à la ſeduire
La livre à ce panchant qui la ſçait mal conduire.
De cette douce erreur ſes ſens trop prevenus
Excuſent les baiſers qu'elle donne à Caunus.
Elle les prend long-temps pour la marque ſincere
De l'amitié que doit une Sœur à ſon Frere,
Et d'un amour qui prend l'appuy de ſa raiſon,
Elle ne peut ſi-toſt démeſler le poiſon.
Mais inſenſiblement cét amour ſe declare.
Lors qu'elle attend ſon Frere elle s'orne, ſe pare,
Veut paroiſtre à ſes yeux dans tout l'ajuſtement
Qui peut à ſa beauté preſter de l'agrément,
Cherche à ſe rẽdre aimable, & ſi quelque autre Belle
Se montrant à Caunus peut l'emporter ſur elle,
Tout ce qu'elle luy voit de brillant & de doux
L'embarraſſe, & fait peine à ſon eſprit jaloux.
Inquiete, incertaine, elle n'a point encore
Dévelopé l'horreur du feu qui la devore.
Elle a beau ſans reſerve abandonner ſon cœur
A cette impitoyable & conſumante ardeur.

De quelques maux par là qu'elle s'ouvre l'abîme,
Comme elle est ſans deſirs elle ſe croit ſans crime,
Et ne peut concevoir qu'on la puiſſe blamer
De cherir dans Caunus ce qu'elle doit aimer.
Toutefois elle a peine à l'appeller ſon Frere.
Ce nom qui vient du ſang commence à luy déplaire
Et luy-meſme il luy fait ſentir plus de douceur
En l'appellant Biblis qu'en l'appellant ſa Sœur.
Jamais, tant qu'elle veille, elle ne s'autoriſe
A ſouffrir que ſes ſens luy faſſent de ſurpriſe;
Mais lors que le ſommeil s'eſt gliſſé dans ſes yeux,
Elle voit auſſi-toſt ce qu'elle aime le mieux.
Quelquefois à Caunus, de trop libres carreſſes
Marquēt pendant ce temps quelles ſont ſes foibleſſes
Et quoy que ſa raiſon alors ne puiſſe agir,
Elle ne peut pourtant s'empeſcher d'en rougir.
Si-toſt que ſon reveil a diſſipé ce ſonge,
Elle oſe en rappeller l'agreable menſonge,
Se plaiſt par cette idée à troubler ſon repos,
Reſve, & de cent ſoupirs accompagne ces mots.
Malheureuſe Biblis, helas! de quel preſage
Du ſonge que j'ay fait m'eſt la flateuſe image?
Quel amour m'a ſurpriſe? Ah, veüillent pour jamais
Les Dieux en détourner les coupables effets!
Caun

Caunus eſt beau, bien fait; l'œil le moins favorable,
Fuſt-il d'un Ennemy, le trouveroit aimable.
Sa douceur, ſon eſprit, l'eſtime où je le voy,
Sa grace, tout enfin le rend digne de moy,
Et mon cœur, d'un Amant ayant le choix à faire,
Ne pourroit mieux choiſir s'il n'eſtoit pas mon Frere;
Mais le ſang nous ſepare, & j'ay pour mon malheur
Avec luy contre moy la qualité de Sœur.
Cette nuit en dormant je l'avois oubliée.
N'importe; ſi le jour je ſuis juſtifiée,
Si toûjours en veillant la vertu me conduit,
Puiſſe un ſonge pareil m'arriver chaque nuit.
Les témoins ne ſont point à craindre dans les ſonges,
Et quoy que leurs douceurs ne ſoient que des menſonges,
Tout ce qui ſçait alors amuſer nos deſirs,
Dans ſes illuſions reſſemble aux vrais plaiſirs.
O toy, par qui ſans doute à mon ame enflamée
S'eſt offert le faux bien dont elle eſt ſi charmée,
Amour, que tu m'as fait dans ces heureux momens
Gouſter de vifs tranſports, de doux raviſſemens!
Rien ne vaut les erreurs où je me ſuis trouvée,
Et quoy que mon reveil m'en ait trop toſt privée,

Et que contre mes vœux prompte à s'évanouïr
La nuit m'ait envié la douceur d'en jouïr,
Le ſouvenir charmant qui ſans ceſſe m'engage
A m'offrir cette chere & dangereuſe image,
Quelque vain qu'il puiſſe eſtre, a pour moy plus d'appas,
Qu'un bien vrayment ſolide où l'amour n'entre pas.
C'eſt luy ſeul qui me touche. Ah, Caunus, ô mon Frere,
Que ne puis-je changer & de nom & de Pere !
Comme il me ſeroit doux d'eſtre la Bru du tien,
Quel bonheur que l'hymen te fiſt Gendre du mien !
Si les Dieux m'exauçoient, leur ſupréme puiſſance
Nous rendroit tout cõmun, hors la meſme naiſſance,
Et pour me donner plus à recevoir de toy,
Ils te feroient d'un Sang plus illuſtre que moy.
Quoy donc, une Etrangere, une je ne ſçay quelle,
Moins portée à t'aimer, & peut-eſtre moins belle,
Doit avoir de ta Femme & le nom & le rang,
Et moy, qui jointe à toy par les liens du ſang,
T'ay connu, t'ay chery ſi-toſt que je fus née,
A n'eſtre que ta Sœur je me vois deſtinée ?
Ce qui ſert à mes feux d'un obſtacle importun,
C'eſt tout ce que jamais nous aurons de commun ?

Que dois-je donc penſer de ce ſonge agreable
Qui m'a fait voir un Frere à mes vœux favorable.
Par les plus doux tranſports ſon amour éprouvé....
Mais rien eſt-il plus vain, que ce qu'on a reſvé ?
Un Frere ! quelle horreur ! Ah, foibles que nous ſommes !
Les Dieux ne ſont-ils pas plus ſages que les hommes ?
Cependant on les voit, s'uniſſant à leurs Sœurs,
Autoriſer en nous de pareilles ardeurs.
L'Ocean pour Tethis ſentit la meſme flame
Opis eſt de Saturne & la Sœur & la Femme,
Et du grand Jupiter le deſtin le plus doux
Eſt d'eſtre de Junon & le Frere & l'Epoux.
Mais que dis-je inſenſée ? à quelle extravagance
Me porte de mes feux la coupable eſperance ?
Les Dieux nos Souverains ſont Maiſtres de leurs droits.
Leurs ſeules volontez leur tiennent lieu de loix,
Et ce que dans les Cieux leur puiſſance autoriſe
N'en rend pas aux Mortels la liberté permiſe.
Eteignons donc un feu dont la honteuſe ardeur
Outrage la Nature, & bleſſe ma pudeur ;
Ou ſi de cet effort je me trouve incapable,
Mourons pour étoufer cette ardeur deteſtable.

Mon Frere voudra bien, en me fermant les yeux,
Joindre quelques baiſers à ſes derniers adieux,
Car enfin quand mon cœur trop ſenſible & trop tendre
A ſes brûlans transports ſeroit preſt de ſe rendre,
Pourrois-je me flater qu'un meſme égarement
Feroit prendre à Caunus le meſme aveuglement?
Ce qu'un excés d'amour me peindroit legitime,
A l'aſpect d'une Sœur luy paroiſtroit un crime;
Il n'y verroit que honte, il n'y verroit qu'horreurs.
Mais quoy, les Fils d'Eole ont épouſé leurs Sœurs.
Malheureuſe, eſt-ce à moy d'avoir la connoiſſance
De cette abominable & funeſte alliance,
Et m'oublierois-je aſſez pour vouloir en ce jour
Sur ce fatal exemple appuyer mon amour?
Non, j'abhorre à jamais ces unions affreuſes.
Loin de moy, feux maudits, ardeurs inceſtueuſes.
Mon Frere offre à mes yeux tout ce qui peut charmer,
La Nature m'engage elle-meſme à l'aimer,
Mais je ne l'aimeray, quoy qu'il m'ait trop ſçû plaire,
Que comme une Sœur aime ou doit aimer un Frere.
Si pourtant accablé d'un ſemblable tourment
Il m'avoit prevenuë, & parlé comme Amant,

Je ne ſçay ſi Biblis, pour luy trop diſpoſée,
A ſes tendres ardeurs ſe ſeroit oppoſée.
Que craindre donc? pourquoy ne luy pas demander
Le ſecours qu'à ſa flame il m'euſt veuë accorder.
Sous le poids du ſecret languiray-je ſans ceſſe?
Quoy, lache, tu pourras découvrir ta foibleſſe,
Et lors que tu rougis toy-meſme de ton feu,
Ta bouche s'ouvrira pour en faire l'aveu?
L'amour m'y contraignant, je parleray ſans doute;
Ou ſi cette pudeur que trop long-temps j'écoute,
M'empêche d'expliquer l'eſtat où je me voy,
Une Lettre au beſoin l'expliquera pour moy.

Pour ſe tirer du trouble où Caunus la fait vivre
Ce party luy paroiſt le moins facheux à ſuivre.
Elle reſout d'écrire, & preſte à commencer,
S'appuyant ſur ſa table; Ah, c'eſt trop balancer,
Dit-elle, tout me porte à rompre le ſilence.
De mes folles amours donnons luy connoiſſance.
Qui ſouffre autant que moy n'a rien à menager.
Mais vois-je aſſez le gouffre où je vais me plonger?
Quel amour! quelle flame! Une Sœur pour un Frere?
Elle reſve un moment, balance, delibere,

Et du fatal billet dont dépend ſon repos
D'une tremblante main trace les premiers mots.
Sa pudeur en murmure , & ces mots luy ſont peine.
Elle n'oſe pourſuivre , & demeure incertaine.
Elle écrit, change, efface, & preſque au même inſtant
Remet ce que d'oſter elle trouve important.
Elle lit & relit, approuve, craint, eſpere,
Condamne malgré ſoy ce qui vient de luy plaire,
Et toûjours prompte à prendre un eſprit different,
Vingt fois quitte la plume, & vingt fois la reprend.
Elle ſe perd, s'égare, & toûjours inquiete
Ne ſçait ny ce qu'elle eſt ny ce qu'elle ſouhaite.
Par le doux nom de Sœur elle avoit commencé,
L'amour s'en indignant ce nom eſt effacé.
L'audace dans ſes yeux eſt meſlée à la honte.
Elle ſent des remords, leur cede, les ſurmonte;
Et voulant voir enfin ſon deſtin éclairci
Dans un nouveau billet elle s'explique ainſi.

BIBLIS A CAUNUS.

CELLE qui vous écrit, triſte & timide Amante,
Que du Ciel pourſuit le couroux,
Vous ſouhaitant heureux, ne peut vivre contente
Si ſon bonheur ne vient de vous.

Son nom vous ſurprẽdra, je tremble à vous le dire,
Et voudrois que ſans le ſçavoir
Vous ſceuſſiez ce que ſouffre un cœur qui ne reſpire
Que le ſeul plaiſir de vous voir.

Helas! en vous aimant que ne ſuis-je aſſeurée
Que vous répondrez à mes vœux,
Avant que de Biblis la honte déclarée
Vous revolte contre ſes feux!

Ouy, Caunus, il eſt vray, c'eſt Biblis qui vous aime,
Biblis à qui le nom de Sœur
N'a pû faire affoiblir la paſſion extréme
Qui regne pour vous dans ſon cœur.

Mes yeux baignez de pleurs, mes regards tout de flame,
Sur vous avidement tendus,
Vous expliquoient aſſez le ſecret de mon ame
Si vous les euſſiez entendus.

Quãd ſurpris des ſoupirs que je pouſſois ſans ceſſe
Vous m'en demandiez le ſujet,
Mon trouble vous faiſant l'aveu de ma foibleſſe
N'en découvroit-il pas l'objet?

Combien aux vifs tranſports,qui vous faiſoient pa-
Tout le deſordre de mon cœur, (roiſtre
Ay-je joint de baiſers que vous pouviez connoiſtre
Plus tendres que ceux d'une Sœur ?

Cependant, quelque ardeur qu'une trop tendre image
M'ait pû contraindre de nourrir,
Les Dieux m'en ſont témoins, j'ay tout mis en uſage
Pour l'étouffer, pour en guerir.

J'ay long-temps à l'Amour diſputé la victoire,
Et cherchant à me l'aſſeurer, (re
J'ay cent fois plus ſouffert que vous ne ſçauriez croi-
Qu'une Fille puiſſe endurer.

Enfin forcée à rompre un funeſte ſilence
Qu'euſt ſuivi la fin de mes jours,
Vous montrant de mon mal toute la violence,
J'oſe implorer voſtre ſecours.

Le Ciel tient ſous vos vœux ma fortune aſſervie,
C'eſt à vous à regler mon ſort.
Deux mots de voſtre bouche aſſeureront ma vie,
Ou feront l'arreſt de ma mort.

Ce choix dépend de vous ; avant que de le faire,
Songez que celle qui l'attend,
Ne voulant desormais vivre que pour vous plaire,
Merite ce qu'elle prétend.

Il ne luy suffit pas qu'une mesme naissance
Par le sang l'ait unie à vous.
Pour remplir ses desirs, combler son esperance,
Elle voudroit des nœuds plus doux.

Laissons examiner ce qui passe pour crime
A ceux que le nombre des ans,
Sur ce qu'on doit tenir injuste ou legitime
A fait devenir clairvoyans.

Ce n'est qu'avec le temps, aprés un long usage ;
Qu'on peut amortir ses desirs,
Et trop de retenuë est mal-propre à nostre âge
Qui n'est fait que pour les plaisirs.

Comme nous ignorons ce que les loix permettent,
Croyons que tout nous est permis.
Les Dieux ; tout Dieux qu'ils sont, à l'amour se soûmettent.
Ainsi qu'eux soyons luy soûmis.

Nul obſtacle fácheux ne pourra nous contraindre ;
Tout noſtre amour peut éclater, (dre,
Et pourveu qu'en effet nous veuillions ne rien crain-
Nous n'avons rien à redouter.

La preſence d'un Pere aux Amans importune
N'aura rien de cruel pour nous,
Et nous pourrons gouſter noſtre heureuſe fortune
Sans nous attirer de jaloux.

De cent larcins d'amour à toute heure capables
Nous en ſçaurons ſeuls la douceur,
Et nous les cacherons, ces larcins agreables,
Sous les noms de Frere & de Sœur.

Vous & moy, nous pouvons déja, quand bon nous ſemble
Joüir d'un ſecret entretien,
Et meſme devant tous nous badinons enſemble
Sans que perſonne en diſe rien.

Nous nous abandonnons à d'aimables carreſſes,
Moins douces pour vous que pour moy.
Pour laiſſer le cours libre à nos tendres foibleſſes
Il faudroit nous donner la foy.

Ne blamez pas, de grace, un aveu trop ſincere
Du mal dont je ne puis guerir.
Je vous l'aurois caché ſi j'avois pu le faire,
Mais il faut parler, ou mourir.

Serez-vous ſans pitié pour une malheureuſe
Qui vous rend Maiſtre de ſon ſort,
Et croirez-vous qu'il ſoit d'une ame genereuſe
D'eſtre la cauſe de ma mort?

Ces mots eſtant écrits, elle quitte la plume,
Et lors que ſon cachet, du feu qui la conſume
Confirme en s'imprimant les honteuſes ardeurs,
Un reproche ſecret luy fait verſer des pleurs.
Auſſi-toſt un des ſiens qu'elle connoiſt fidelle,
Et dont en le flattant elle excite le zele,
Montrant à la ſervir un eſprit diſpoſé;
Ce que je veux de toy, luy dit-elle, eſt aiſé.
Va porter cette lettre à mon.... Elle differe
A prononcer le reſte, & puis ajoute, Frere.
Ce nom à ſon tranſport la faiſant ſuccomber,
Elle luy tend la lettre, & la laiſſe tomber.
Un ſi facheux augure étonne ſon courage,
Mais ſon amour plus fort ſe moque du preſage.

C'eſt trop languir, il faut que ſes feux ſoient connus.
Le Porteur prend ſon temps pour parler à Caunus.
Caunus reçoit la Lettre, & ſur le caractere,
Croyant n'y rien trouver qui ne luy doive plaire,
Il en rompt le cachet d'un viſage content,
Ouvre, commence à lire, & preſque au meſme inſtant,
Dans l'horreur que luy cauſe un aveu ſi funeſte,
Déchirant le billet ſans avoir leu le reſte,
Peu s'en faut qu'au Porteur il ne faſſe ſentir
Qu'une coupable audace attire un repentir.
O le plus ſcelerat que le Soleil éclaire,
Tandis que tu le peux, évite ma colere,
Luy dit-il. Si ta mort ne mettoit pas au jour
Les affreuſes ardeurs d'un deteſtable amour,
Déja, traiſtre, déja de ta lache inſolence
Par ton ſang répandu j'aurois tiré vangeance.
Le Porteur que ces mots ont rendu tout tremblant,
Va conter à Biblis ce refus accablant.
Elle en pâlit de honte, & la ſecrete rage
Où la met tout-à-coup un ſi ſenſible outrage,
La laiſſant interdite, il ſemble en ce moment
Qu'elle ait avec la voix perdu le mouvement.

nfin elle reſpire, & rappellant ſa flame,
ſes premiers tranſports abandonne ſon ame.
on deſordre eſt extréme, & ces mots mal formez
ar ſa vive douleur ſont à peine exprimez.
Ah, je merite bien qu'il m'ait ainſi traitée?
quel indigne excez l'amour m'a-t'il portée?
alloit-il en aveugle, & ſans précaution
xpoſer à ſes yeux ma folle paſſion? (taire
D'un tourment que la honte à toute autre euſt fait
alloit-il au papier confier le miſtere?
on, je devois d'abord d'un air tendre & flateur
Eſſayer ſon eſprit, étudier ſon cœur,
Par des mots ambigus luy découvrant mon ame
Menager dans la ſienne une entrée à ma flame,
Et ne me livrer pas ainſi mal-à propos,
Sur une mer peu ſeure, à la mercy des flots.
Maintenant ſans ſecours, ſurpriſe de l'orage,
Au milieu des écueils je cours faire naufrage.
Les vents pour m'abîmer font un commun effort,
Et je ſuis hors d'eſtat de regagner le port.
De quel égarement ay-je eu l'ame frapée?
Ma Lettre en la donnant de mes mains échapée
Ne devoit-elle pas m'eſtre un ſigne certain
Que le Ciel indigné condamnoit mon deſſein?

Ah, pour te declarer il falloit, insensée,
Choisir un autre jour, ou changer de pensée.
Moy, changer de pensée ! éteindre mon amour !
Non, non, il suffisoit de prendre un autre jour.
Le Dieu qui me contraint de suivre son empire
Me montroit le peril d'oser trop-tost écrire,
Et si j'eusse eû d'erreur l'esprit moins prevenu,
A mes pressentimens je l'eusse assez connu.
Pourquoy, timide Amante, employer une Lettre ?
Quel secours, quel succés ay-je pû m'en promettre ?
Il falloit, resoluë à ne luy rien celer,
Me montrer à ses yeux, moy-mesme luy parler.
Il eust vû mes transports, mon desespoir, mes larmes.
Peut-être ma langueur eust eû pour luy des charmes.
Du moins j'eusse plus dit par le seul mot d'aimer,
Que cent Lettres jamais ne peuvent exprimer.
Malgré luy, par l'excés de mon amour forcée,
J'eusse pû l'embrasser, & s'il m'eust repoussée,
Abatuë, & tombant mourante entre ses bras,
Je l'eusse conjuré d'empescher mon trepas.
Enfin pour le gagner, pour fléchir son courage,
J'eusse mis en parlant cent moyens en usage.
Si chacun, de son cœur n'eust pû rien arracher,
Ces moyens, tous ensemble, auroient pû le toucher.

Que ſçait-on, quand ma Lettre eſt ainſi rejettée,
S'il n'en faut point blâmer celuy qui l'a portée ?
Peut-eſtre, comme il eſt de malheureux inſtans,
Pour la rendre agreable il a mal pris ſon temps.
Quand aux yeux de Caunus ſe preſſant de paroiſtre
Il a parlé de moy, peut-eſtre alors, peut-eſtre,
De quelque coup facheux Caunus ſouffroit l'ennuy.
Il n'en faut point douter, voilà ce qui m'a nuy ;
Car enfin pour pouvoir mépriſer ma tendreſſe,
Il faudroit que Caunus fuſt né d'une Tigreſſe,
Que du plus dur rocher ſon cœur euſt eſté fait,
Ou que d'une Lionne il euſt ſucé le lait.
Ne perdons point courage, il y va de ma gloire.
La longueur de mes ſoins obtiendra la victoire,
Et tant que je vivray, cet amoureux projet,
Sans que rien le demente, en doit eſtre l'objet.
Je ſçay qu'il euſt fallu me faire violence,
Impoſer à mes feux un éternel ſilence.
J'ay tort, & je voudrois n'avoir point commencé,
Mais puis que l'on ne peut revoquer le paſſé,
Pourſuivons juſqu'au bout,& pour vaincre un rebelle,
Faiſons contre ſon cœur une attaque nouvelle.
J'ay tenté ſa conqueſte ; aprés ce premier pas
Il me ſeroit honteux de ne l'emporter pas.

Quand je me resoudrois à quitter l'entreprise,
Oubliera-t'il l'ardeur dont il m'a veue éprise,
Ou ne croira-t'il pas, puisque j'auray changé,
Que j'eus le cœur pour luy foiblement engagé?
Mesme il m'accusera d'avoir voulu connoistre
Quels sentimens en luy le crime feroit naistre,
Et dira qu'en feignant cet amour emporté,
Je tendois une embusche à sa credulité.
Du moins, s'il croit de luy que j'aye esté touchée,
Voyant si promptement ma flame relâchée,
Il n'imputeroit pas cette brûlante ardeur
Au Dieu dont le pouvoir tirannise mon cœur;
Il la regarderoit comme une ardeur brutale,
Qui pour se satisfaire en cherchoit une égale,
Et qui par le refus se laissant refroidir,
A perdu la chaleur qui la sceut enhardir.
Enfin de quelque effort que mon cœur soit capable,
J'auray toûjours commis un crime detestable.
Ma main en écrivant en a signé l'aveu,
Je n'ay pu resister, j'ay declaré mon feu;
J'ay pressé l'union la plus illegitime.
Si l'effet ne suit pas, le desir fait le crime.
Quand je viendrois à bout de ne rien ajoûter
A ce que ce desir m'a déja fait tenter,

Jamais,

Jamais, quelque remords, quelque ennuy que j'en
sente,
Je ne puis esperer de paroiſtre innocente.
Ce qu'il me reſte à faire aprés ce que j'ay fait,
Eſt beaucoup pour l'amour, mais peu pour le forfait,
Elle parle, ſoupire, & dans ce trouble extréme,
Elle ſe ſent ſi peu d'accord avec ſoy-meſme,
Que dans ce meſme temps qu'un reſte de pudeur
Luy fait de ſes deſirs deſavouër l'ardeur,
Elle reſve, examine, & reſout de tout faire
Pour mettre ſes tranſports dans le cœur de ſon
Frere.
Contre tous ſes mépris ſon eſpoir ſe ſoûtient;
Elle prie, elle preſſe, & rien ne la retient.
Son Frere oppoſe envain les loix de la Nature,
Les efforts qu'elle fait paſſent toute meſure.
Elle croit toûjours vaincre, & ſon amour confus
S'expoſe chaque jour à de nouveaux refus.
Enfin Caunus plaignant le mal qui la poſſede,
Par ſon éloignement en cherche le remede,
Et deteſtant le crime où l'on veut l'engager,
Choiſit pour ſa demeure un climat étranger.
Là, ne pouvant ſouffrir un repos inutile,
Il applique ſes ſoins à baſtir une ville,

En fait tous ſes plaiſirs, & croit que de ſa Sœur
Son abſence & le temps gueriront la fureur.
Mais loin de l'adoucir ſa fuite la redouble,
Sa raiſon n'agit plus, ſon eſprit n'eſt que trouble,
Et faiſant par ſes cris éclater ſon ennuy,
Le cœur plein de ſon Frere, elle court aprés luy.
Telles parmy les champs ſont les fieres Bacchantes
Quand le Tirſe à la main, de tous coſtez errantes,
De leurs voix juſqu'aux Cieux portant les ſons aigus,
Elles vont celebrer les Feſtes de Bacchus.

Biblis ayant d'abord parcouru la Carie,
Voit Lymire, Cragus, & toute la Lycie,
Vient ſur les bords de Xanthe, & traverſe le Mont
Où l'effroyable Monſtre, en feux toûjours fécond,
Lion, Bouc & Serpent, qu'on appelloit Chimere,
Fit autrefois, dit-on, ſa retraite ordinaire.
Il n'eſt dans tous ces lieux antre, rocher ny bois,
Où ſa vive douleur ne faſſe oüir ſa voix.
Laſſe & n'en pouvant plus, elle eſt enfin forcée
De donner quelque treve à ſa courſe inſenſée.
Elle s'étend par terre, & les cheveux épars
( Les feüilles commençoient à choir de toutes parts )
Pour prendre du repos quand ſes forces ſuccombent,
Elle ſe fait un lit de ces feüilles qui tombent.

Les Nymphes du Pays qui l'entendent parler,
Apprenant son malheur, viennent la consoler.
Toutes en la plaignant luy conseillent d'éteindre
Ce violent amour dont elle a tout à craindre;
Mais comme pour son cœur il n'est point d'autre bien,
Quoy qu'on luy puisse dire, elle n'écoute rien.
Sans cesse de ses pleurs, sans plus ouvrir la bouche,
Elle arrose à grands flots les herbes qu'elle touche.
Envain de ses chagrins on cherche à la tirer,
Elle ne répond point; & ne sçait que pleurer.
Les Naiades voyant que dans les seules larmes
Son cruel desespoir luy fait trouver des charmes;
Des veines de son corps qui commence à perir,
Forment des sources d'eau que rien ne peut tarir.
Que pouvoit leur pitié pour estre officieuse
Accorder de plus doux à cette malheureuse,
Qui se consumant toute en regrets superflus,
Languit, devient sans force, & ne vit presque plus?
Soudain comme d'un Pin la gomme répanduë
Sort de l'arbre aussi-tost que l'écorce est fenduë,
Ou comme du Soleil les rayons éclatans
Fondent l'épaisse glace au retour du printemps;

Ainsi l'on voit Biblis dans sa douleur plongée,
A force de pleurer, en Fontaine changée.
Elle garde son nom, & par divers canaux
Dans les valons voisins fait serpenter ses eaux.






# IPHIS

## CHANGÉE EN GARÇON.

### *FABLE X.*



E deplorable abiſme où ſon amour la
jette,
Comme par-tout ailleurs, auroit fait
bruit en Crete,
Si ſes Peuples alors ſaiſis d'étonnement,
N'euſſent eſté frappez d'un autre évenement.

Dans Pheste, un de ses Bourgs d'assez peu d'apparence,
Lygdas, homme sans biens ainsi que sans naissance,
Mais dont chacun vantoit l'exacte probité,
Vivoit dans une basse & douce obscurité.
Quoy que la pauvreté qu'il éprouvoit extréme
Ne luy parust pas rude à souffrir pour luy-mesme,
Il la craignit d'ailleurs, & ne put s'en cacher.
Ainsi sa Femme estant sur le point d'accoucher,
Telethuse, dit-il, si les Dieux pitoyables
A mes ardens souhaits se montrent favorables,
D'un facile travail l'heureux & prompt effet,
En te donnant un Fils, me rendra satisfait.
Pour qui n'a jamais eu la fortune riante
La charge d'une Fille est trop dure & pesante.
Sans bien, sa garde expose à de terribles soins,
Et comme nous vivons dans de pressans besoins,
Si l'Enfant que de toy le Ciel veut que j'attende
Est d'un sexe contraire à ce que je demande,
Je l'ordonne à regret; Maistresse de son sort,
Fais qu'en voyant le jour il rencontre la mort.

Ce rigoureux arrest que l'indigence excuse,
Fait soupirer Lygdas ainsi que Telethuse.

Par tout ce qu'une Mere a de tendre & d'humain
L'infortunée eſſaye à rompre ſon deſſein.
Lors qu'il craint ſa miſere, elle luy fait connoiſtre
Que la bonté des Dieux pour tous aime à paroiſtre,
Et qu'il doit eſperer que dans ſes embarras
Leur ſecours, s'ils ſont grands, ne luy manquera pas;
Mais elle a beau prier, il eſt inexorable.
Juſte en tout, pour ſon ſang il veut eſtre coupable.
Telethuſe en reſſent un ennuy ſans égal,
Et déja d'accoucher touchoit le temps fatal,
Lors qu'auprés de ſon lit, ſous l'image d'un ſonge
Que forment les erreurs où le ſommeil la plonge
Elle voit, ou croit voir au milieu de la nuit
Iſis dans l'appareil dont la pompe la ſuit,
De mille épis dorez ſa teſte couronnée,
D'un Croiſſant ſur le front eſtoit d'ailleurs ornée.
Avec elle venoient l'aboyant Anubis,
Bubaſtis ſa Compagne, & le fameux Apis.
Harpocrate, ce Dieu, qui le doigt ſur la bouche
Fait connoiſtre combien le ſilence le touche,
Auſſi-bien qu'Oſiris qu'on ne peut trop chercher,
Eſtoit dans un éclat difficile à cacher.
Pour achever la pompe, à diſtances égales
D'un & d'autre coſté paroiſſoient des cimbales,

Et jusques au Serpent en Egypte adoré,
D'une vive lueur tout estoit éclairé.
Alors d'un air riant, comme si Telethuse
Eust tout veu clairement, sans image confuse,
Et qu'elle eust du sommeil dissipé les pavots,
La Déesse s'approche, & fait ouïr ces mots.

O toy, qui sans relache occupée à me plaire
Par mille honneurs rendus m'as toûjours esté chere,
Cesse d'estre inquiete, & ne t'étonne pas
Des ordres inhumains d'un injuste trépas.
Attens tout de mes soins pour toy dans ta famille,
Et si le Ciel te fait accoucher d'une Fille,
En trompant ton Mari, seure de mon secours,
Dissimule son sexe, & conserve ses jours.
Propice aux malheureux j'écoute qui me prie,
Et si toûjours de toy ma grandeur est cherie,
Tu ne te plaindras point dans tes besoins pressans
Qu'une ingrate Déesse ait receu ton encens.

Isis avec sa suite à ces mots se retire.
Pleine d'un doux espoir Telethuse respire,
S'abandonne à la joye, & d'un zele pieux
Elevant & son cœur & ses mains vers les Cieux,
Grande Divinité, soyez-moy favorable,
Dit-elle, & faites voir mon songe veritable.

Le temps fatal arrive, elle accouche ſans bruit,
Et d'un leger travail une Fille eſt le fruit.
Auſſi-toſt qu'elle eſt née, une adroite Nourrice,
Qui de la tromperie eſt la ſeule complice,
Du ſexe que l'on craint éloignant le ſoupçon,
L'envelope, & la fait paſſer pour un Garçon.
Le Mary luy donnant une entiere croyance
Marque aux Dieux & ſon zele & ſa reconnoiſſance:
Et dés ce meſme jour, charmé d'avoir un Fils,
Du nom de ſon Ayeul le fait nommer Iphis.
Ce nom plaiſt à la Mere, il ne trompe perſonne,
De meſme qu'aux Garçons, aux Filles il ſe donne,
Et cache heureuſement le veritable ſort
D'un Enfant dont ſon Pere avoit conclu la mort.
Iphis eſtant entrée en cet âge d'enfance,
Où l'habit propre au ſexe en fait la difference,
On l'éleve en Garçon; elle croiſt, & le temps
Rend ſes traits chaque jour plus vifs, plus éclatans.
La Nature a pris peine à former ſon viſage,
Et la douceur y regne avec tant d'avantage,
Que ſoit Fille ou Garçon, faite pour tout charmer,
On n'auroit pû la voir, & ne la pas aimer.
A peine elle ſortoit de ſa treiziéme année
Qu'à ſes vœux par ſon Pere Iante eſt deſtinée.

Des plus rares Objets qui respirent le jour
Aucun ne pouvoit mieux meriter son amour.
D'un panchant mutuel toutes deux prevenuës,
Dés leurs plus tendres ans elles s'estoient connuës.
Par les mesmes leçons on avoit entrepris
D'imprimer la vertu dans leurs jeunes esprits.
Leur âge estoit égal & leur beauté semblable ;
Et chacune à l'envy se rendant toute aimable,
Il n'est pas surprenant qu'à force de se voir,
Leurs cœurs eussent déja prevenu leur devoir.
Mais comme leurs Parens autorisent la flame
Que ce premier panchant alluma dans leur ame,
Comme Iphis y connoit un obstacle fatal,
Si l'amour est pareil, l'espoir n'est pas égal.
D'un souci different chacune partagée,
Souhaite ou craint le temps de se voir engagée.
Iante, à qui l'hymen n'offre rien que de doux,
Regarde Iphis de l'œil dont on voit un Epoux.
Iphis qui ne sçauroit posseder ce qu'elle aime,
Se fait de son amour une infortune extréme,
Et s'accuse en secret de rechercher un bien
Dont ses brûlans desirs ne luy promettent rien.
Ces desirs sans effet, cette dure impuissance
Redouble de son mal la triste violence,

Et malgré ſa raiſon qui la veut ſecourir,
Fille, elle aime une Fille, & n'en ſçauroit guerir.
L'œil en pleurs, Sçay-je bien ce que j'attens, dit-elle ?
Iante eſt toute aimable, elle eſt jeune, elle eſt belle,
Mais quand le meſme ſexe eſt commun entre nous,
En luy donnant ma foy, puis-je eſtre ſon Epoux ?
Quel amour ! En a-t'on jamais veu de ſemblable ?
Jamais un autre cœur s'en trouva-t'il capable ?
Et dans tout ce qu'on a d'exemples étonnans
Entre-t'il des tranſports qui ſoient ſi ſurprenans ?
Sous ce trompeur habit où je fus élevée,
Par quelle cruauté les Dieux m'ont-ils ſauvée ?
Ah, pour me faire grace, ils devoient endurer
Qu'en me mettant au monde on me fiſt expirer,
Ou ſi mon innocence à leurs regards offerte
Engageoit leur juſtice à détourner ma perte,
Ils ne devoient, ces Dieux, faire naiſtre en mon cœur
Que ce que la Nature euſt pû voir ſans horreur.
Eſt-ce qu'à des Jumens une Jument s'attache ?
Une Vache jamais aima-t'elle une Vache ?
Quel malheur m'a fait prendre un amour ſingulier ?
La Biche ſuit le Cerf, la Brebis le Belier.

Tous les Oiſeaux entr'eux gardent le meſme uſage,
Et ſi les Animaux ont un inſtinct ſauvage,
Cet inſtinct, quand ſur eux l'amour ſoûtient ſes droits,
Soûmis à la Nature, on obſerve les loix.
Ah, que ne ſuis je morte, avant que dans mon ame
L'amour euſt allumé cette inutile flame!
J'eſtois donc reſervée à faire qu'en ces lieux
Des prodiges nouveaux étonnaſſent les Dieux?
Par là Paſiphaé vit ſa gloire tachée;
Mais quand pour ſon malheur un Taureau l'a touchée,
Du moins ſa paſſion dont l'objet nous ſurprend,
Cherchoit un animal d'un ſexe different.
Plus injuſte, plus folle, & plus aveugle qu'elle,
Je cours ſans rien pretendre où la fureur m'appelle.
Les deſirs qui ſur elle eurent tant de pouvoir
Eſtoient fortifiez de quelque ombre d'eſpoir.
Dans l'ardeur de ſes feux elle en eſtoit flatée,
Et par l'heureux ſecours d'une image empruntée,
De quelque trait honteux que ſon cœur fuſt frapé,
Ce Taureau qu'elle aima pouvoit eſtre trompé.
Mais quand contre mon mal l'ingenieux Dédale,
Luy qu'en rare induſtrie aucun autre n'égale,

Employeroit ce grand art qui ſceut la ſecourir ;
En vain en l'épuiſant il voudroit me guerir.
Son adreſſe pour moy deviendroit impuiſſante.
Changeroit-il le ſexe, ou d'Iphis, ou d'Iante,
Et pourroit-il, pour plaire à mes bizarres feux,
Corriger la Nature en l'une de nous deux ?
Rentre, rentre en toy-meſme, Amante infortunée.
A ton aveugle ardeur ſois moins abandonnée,
Et pour te dégager d'un ſi mortel poiſon,
Sur ton cœur, ſur tes ſens fais agir ta raiſon.
Pour ne te plus tromper tâche de te connoiſtre.
Songe à ce que le Ciel t'a voulu faire naiſtre,
Et bornant tes ſouhaits à ce qui t'eſt permis,
A ſon ordre éternel montre un eſprit ſoûmis.
Si ton panchant t'entraîne, & te rend trop ſenſible,
Ne cherche, ne pourſuy que ce qui t'eſt poſſible,
Et dans l'ordre commun te laiſſant enflamer,
Aime ce qu'une Fille a couſtume d'aimer.
L'eſperance en amour eſt ce qui nous deſarme ;
C'eſt elle qui nous prend, c'eſt elle qui nous charme.
Tu le ſçais ; & quel fruit penſes-tu retirer
D'un feu que tu nourris ſans pouvoir eſperer ?
Dans ton attachement tu n'as rien de contraire.
On te permet de voir celle qui t'a ſceu plaire.

Tu n'as à redouter la garde ou le couroux
Ny d'un Pere ennemi, ny d'un Mary jaloux.
Ta Maistresse elle-mesme, & tendre & favorable,
Tâche pour estre aimée à te paroistre aimable,
Et malgré tout l'excés qui suit sa passion
Tu ne sçaurois pretendre à sa possession.
Ouy, dans le fol amour où tes vœux s'embarrassent,
Quoy que pour toy les Dieux, quoy que les hommes fassent,
Tout leur pouvoir uni ne sçauroit t'élever
A ce bonheur supréme où tu veux arriver.
Sous quel astre cruel le Sort m'a-t'il fait naistre?
Mes souhaits sont remplis autant qu'ils peuvẽt l'estre,
Et le Ciel indulgent & propice à mes feux,
Sur tout ce qu'il pouvoit a prevenu mes vœux.
Il n'est rien où pour moy mon Pere ne consente.
J'ay gagné les Parens comme le cœur d'Iante;
Mais quand pour mon bonheur tout paroist concerté,
La Nature s'oppose à ma felicité.
Plus forte que les Dieux & les hommes ensemble,
D'un nœud que je souhaite elle fait que je tremble.
Déja le jour s'approche où ce nœud tout charmant
Semble offrir à ma flame un doux soulagement.

Iante a tout l'amour dont un cœur eſt capable,
Et cette meſme Iante, aimée autant qu'aimable,
Elle qui fait ma joye & mon unique bien,
Se donnant toute à moy ne me donnera rien.
Dans le milieu des eaux, une impuiſſance égale
Nous va faire éprouver le tourment de Tantale.
O Dieu de l'hymenée, ô puiſſante Junon,
Dont lors qu'on ſe marie on invoque le nom,
Vous pourrez vous trouver aux apprefts d'une Feſte
Qui fait que d'une Fille une autre eſt la conqueſte?
Vains apprefts, vain Hymen, où chacune de nous
Ne peut eſtre qu'Epouſe, & manquera d'Epoux!
Tandis qu'Iphis ſoûpire, & que ſa juſte crainte
La fait à tous momens recourir à la plainte,
Iante que poſſede un violent amour,
Voudroit que de la noce on avançaſt le jour.
De ce funeſte hymen Telethuſe inquiete
En craint autant l'effet qu'Iante le ſouhaite,
Et pour le reculer, elle cherche toûjours
Un ſpecieux pretexte, & d'apparens détours.
Tantoſt un ſonge affreux, tantoſt quelque preſage,
Sur le point de conclurre, étonne ſon courage,
Et lors que tout eſt preſt, une fauſſe langueur
Luy fait encor traîner les choſes en longueur.

Enfin lors qu'elle voit ſon adreſſe épuiſée,
Qu'à contenter Ligdas Iante eſt diſpoſée,
Et que le temps choiſi pour payer ſon amour
Juſqu'au jour de l'hymen ne laiſſe plus qu'un jour,
Dans le Temple d'Iſis, de pleurs toute baignée
Elle court s'enfermer d'Iphis accompagnée.
Là, les cheveux épars, au pied de ſes Autels;
O toy, qui reverée entre les Immortels
Te rens propice aux vœux que l'Egypte t'adreſſe,
Dit-elle, prens pitié de l'ennuy qui me preſſe,
Et mettant quelque obſtacle à l'hymen que je crains,
Sur la Mere & la Fille acheve tes deſſeins.
Souviens-toy que déja dans une rude épreuve
J'ay receu de tes ſoins une ſenſible preuve,
Lors que tu vins un jour ſoulager mon ſoucy
Dans le meſme appareil où je te vois icy:
Ta viſite en ce temps me combla d'une gloire
Que rien ne peut jamais bannir de ma memoire.
De tes ordres receus me faiſant une loy,
J'épargnay ce qu'un Pere euſt fait perir ſans toy.
Si ſous un ſexe feint Iphis fut conſervée,
C'eſt par toy qu'elle vit, c'eſt toy qui l'as ſauvée,
Ne l'abandonne pas, & dans de tels malheurs
Preſte nous le ſecours que demandent nos pleurs.

A ces mots,ſur l'Autel un mouvement viſible
Fait connoiſtre qu'Iſis à leurs maux eſt ſenſible.
Un feu,de tous les feux le plus vif, le plus beau ,
Répand ſur ſa ſtatuë un éclat tout nouveau.
Auprés de ſon Croiſſant mille rayons s'aſſemblent.
Le Temple eſt ébranlé, toutes ſes portes tremblent,
Et ſans que l'on y touche, on ne peut deviner
Par quel art on entend les Cimbales ſonner.
Quoy que de ſon bonheur Telethuſe incertaine
N'oſe encor s'aſſeurer qu'on finira ſa peine,
Malgré le trouble obſcur de ſon eſpoir flotant,
Lors qu'elle ſort du Temple elle a l'eſprit content.
Elle reſve à l'augure, en cherche le miſtere.
Iphis la ſuit d'un pas plus grand qu'à l'ordinaire.
Son teint, dont la blancheur ne pouvoit ſe ternir,
Perd ſa délicateſſe, & commence à brunir.
Son viſage eſt plus maſle, & les traits s'en groſſiſſent.
Sans treſſes & ſans nœuds ſes cheveux s'accourciſſent,
Et dans ce que le Ciel luy conſerve d'appas,
Se meſle une vigueur qu'une Fille n'a pas.
En effet, ſes deſirs ne trouvent plus d'obſtacle.
Iſis en ſa faveur vient de faire un miracle,
Elle a changé ſon ſexe, & dans ſa chere Iphis
Telethuſe charmée embraſſe & trouve un Fils.

Ils ne craignent plus rien ; leur foy pour la Déesse
Leur a fait meriter que leur embarras cesse.
Par des dons solemnels dans son Temple portez
Leur zele impatient reconnoist ses bontez ,
Et pour faire en tous lieux que le bruit s'en répande ,
Ces Vers marquant leur cause accompagnent l'offrande :

D'UNE admirable façon ,
D'Isis la puissance brille.
Ce qu'Iphis a promis Fille ,
Iphis l'acquitte Garçon.

A peine le Soleil qui s'est caché dans l'onde
Se montrant de nouveau rend sa lumiere au monde ,
Que suivi de Junon & des plus gais Amours
Hymen vient aux Amans promettre son secours.
Pour leurs cœurs enflamez l'union est charmante.
Iphis reçoit la foy de son aimable Iante ,
Et le prompt changement qui remplit tous ses vœux ,
Des Epoux fortunez le rend le plus heureux.

*Fin du neuviéme Livre.*




# *LIVRE X.*

## LA DESCENTE D'ORPHE'E AUX ENFERS.

### *FABLE I.*



HYMEN quitte la Crete, & volant vers la Thrace,
Appellé par Orphée, il va prendre sa place,
Où ce Chantre fameux par des mots solemnels
Doit livrer sa franchise à des nœuds éternels.

Il y vient, mais helas! quelle triste semonce!
De ces mots solemnels aucun ne se prononce.
Ce Dieu qui n'est suivi ny des Ris ny des Jeux
N'apporte à cette noce aucun présage heureux.
De la torche qu'il tient la flame qui petille
Est un feu qui consume, & non un feu qui brille.
Cette torche s'éteint, & commence à fumer,
Sans qu'aucun mouvement la puisse rallumer.
Ce qui suit est funeste, & répond au presage.
Orphée aime Euridice, & comme elle est d'un âge
Qui luy fait rechercher mille innocens plaisirs,
Il ne refuse rien à ses jeunes desirs.
Un jour que se donnant entière aux promenades
Elle court, & badine avec quelques Naiades,
Elle foule un Serpent, qui sous l'herbe caché
Prepare son venin dés qu'il se sent touché.
Il la mord au talon; elle tombe, elle expire.
Orphée au desespoir pleure, gemit, soûpire,
Et rien n'estant capable, aprés un tel malheur,
De soulager l'excés de sa vive douleur,
Il se resout enfin d'aller parmi les Ombres
Implorer le secours des Divinitez sombres.
Il descend aux Enfers, & sans trop s'étonner
Des Fantômes errans qui vont l'environner,

Il penetre jusqu'où Pluton & Proserpine
Font rendre ce qu'on doit à leur Grandeur divine.
Là, son Lut de sa voix soûtenant les concerts,
Du ton le plus touchant il leur chante ces Vers.

Dieux du noir & profond Empire,
Où l'inflexible Mort tour-à-tour nous attire,
Daignez prester l'oreille à mes tristes accens.
Je ne vous diray rien qui ne soit veritable,
Mais si je veux vous faire un recit pitoyable,
Je vous diray ce que je sens.

Dans ces lieux d'horreur & de peine
Un desir curieux n'est point ce qui m'amene,
De tout ce qui s'y fait je ne viens rien troubler.
Je n'y viens point poussé d'une ardeur temeraire
Chercher à mettre aux fers le monstrueux Cerbere,
Dont les aboyemens font trembler.

Euridice, mon Euridice,
Qui fit toute ma joye, & qui fait mon supplice,
Est l'unique sujet qui porte icy mes pas.
Au plus beau de son âge, & malgré la Nature,
D'un Serpent ennemi la funeste morsure
A precipité son trepas.

Accablé d'ennuis pour ſa perte
J'ay voulu la ſouffrir, je l'ay meſme ſoufferte
Sans trop faire éclater mon juſte deſeſpoir.
Mais l'Amour me contraint à ce que j'oſe faire.
Et quels cœurs ont jamais refuſé de luy plaire,
Qu'il n'ait ſoûmis à ſon pouvoir?

Ce Dieu qu'une éternelle guerre
Rend ſi craint dans le Ciel, ſi connu ſur la Terre,
Dans vos ſombres Etats ne ſçauroit l'eſtre moins:
Si d'un raviſſement qui vous couvrit de gloire
Le temps nous a laiſſé la veritable hiſtoire,
C'eſt l'Amour ſeul qui vous a joints.

Par cet Amour qui vous aſſemble,
Par ce Royaume affreux où devant vous tout tremble,
Par ces noiraſtres eaux dont il eſt abbreuvé;
S'il ſe peut que jamais la pitié vous flechiſſe,
Laiſſez revoir le jour à l'aimable Euridice
Dont la mort m'a trop-toſt privé.

La perdrez-vous pour me la rendre?
Voſtre Empire par-tout a ſceu toûjours s'étendre,

Icy bas, toſt ou tard, chacun doit arriver.
C'eſt noſtre inévitable & derniere retraite,
Et dans quelque dégouſt que ſon ſéjour nous jette,
Perſonne ne s'en peut ſauver.

Sujette à cet ordre ſupréme
Vous verrez revenir Euridice elle-meſme,
Aprés qu'un juſte terme aura rempli ſes jours.
Tout ce que je demande eſt le ſeul avantage
De voir, ſi de ſes ans vous luy rendez l'uſage,
La Nature en regler le cours.

Si les Deſtins impitoyables
Veulent que ma douleur vous trouve inexorables,
Tout vivant que je ſuis, je renonce au retour.
Auprés d'elle aux Enfers Euridice m'appelle.
Gardez-la, gardez-moy, je l'adore, & ſans elle
Je ne veux jamais voir le jour.

De ſes triſtes ennuis les ſenſibles atteintes
Sur des tons ſi touchans luy font former ſes plaintes,
Que les Ombres qu'en foule ils ont l'art d'attirer,
Trouvent, quoy que ſans corps, des larmes pour pleurer.
Surpris d'un chant ſi doux l'infortuné Tantale
Oublie en ce moment cette ſoif ſans égale,

Qui luy fait à toute heure avidement chercher
L'eau, qui le fuit si-tost qu'il s'en veut approcher.
Suspendant leur travail les tristes Danaïdes
Different à remplir leurs vaisseaux toûjours vuides.
Dans sa rouë Ixion, sans la faire tourner,
Des accords qu'il entend ne peut trop s'étonner.
Ces Oiseaux affamez que rien ne rassasie
Cessent quelques moments de déchirer Titie;
Et sur sa Pierre assis, afin d'écouter mieux,
Sisiphe tout ravi croit estre dans les Cieux.
On tient mesme qu'alors ces Sœurs impitoyables,
Qu'une aveugle fureur rend toûjours implacables,
Se laissant attendrir aux charmes de sa voix,
Répandirent des pleurs pour la premiere fois.
Orphée a sceu toucher Pluton & Proserpine.
Ses concerts ont pour eux une vertu divine;
Ils plaignent son malheur, & pour le consoler,
Il demande Euridice, ils la font appeller.
Son Ombre encor recente erroit parmy les Ombres
Dont depuis peu la mort a peuplé ces lieux sombres.
Elle vient, & boitant fait connoistre à son pas
Qu'un accident funeste a causé son trépas.
A son fidelle Epoux cette Epouse est renduë,
Mais vers elle en marchant s'il détourne la veuë

Avant

Avant qu'il ſoit ſorti de l'infernal ſéjour,
Pour jamais, quoy qu'il faſſe, il la perd ſans retour.
Que ne promet-on point pour avoir ce qu'on aime?
Il jure d'obeir à cette loy ſupreme,
Et dans ces lieux couverts d'une éternelle nuit,
Il marche le premier, Euridice le ſuit;
Par un ſentier fâcheux qui monte & ſe reſſerre,
Ils eſtoient déja preſts de regagner la terre,
Quand l'amoureux Orphée, apprehendant toûjours
Qu'Euridice égarée en ces obſcurs détours
Ne trompe en ſe perdant un amour ſi fidelle,
Impatient de voir, tourne les yeux vers elle;
Soudain pour avancer faiſant de vains efforts,
Elle redevient Ombre, & demeure ſans corps.
Il tend les mains, la cherche, & telle eſt ſa diſgrace,
Que croyant l'embraſſer c'eſt de l'air qu'il embraſſe.
Pour avoir de Pluton mal obſervé les loix,
Il la tuë, elle meurt une ſeconde fois;
Mais cette courte vie auſſi-toſt étouſée
Ne l'autoriſe point à ſe plaindre d'Orphée:
Et quelle juſte plainte auroit-elle à former,
D'un Mary qui la perd pour ſçavoir trop aimer?
Par un dernier adieu, dit du ton le plus tendre,
Mais prononcé ſi bas qu'il a peine à l'entendre,

Elle marque ſa flame, & ſe laiſſe engloutir
Dans l'abiſme profond dont elle alloit ſortir.

De cette double mort l'aſſaſſinante image
Comblant ſon deſeſpoir, luy glace le courage.
Il demeure immobile, & tel que ce Berger
Qu'autrefois la frayeur en pierre fit changer,
Quand Hercule vainqueur du Chien à triple teſte
Luy fit voir dans les fers ſon affreuſe conqueſte.
Il eſt ſans voix, ſans force, & ſon accablement
Semble l'avoir reduit à ſon dernier moment.





# OLENE ET LETHÉE EN ROCHERS.

## *FABLE II.*



EN ce funeste estat qui découvre sa peine,
On diroit qu'il attend le triste sort d'Olene.
Olene par l'hymen avec Lethée uni,
Du trop d'orgueil qu'elle eut fut autrefois puni.

Fiere de sa beauté, cette indiscrete Epouse,
*La vantant en tous lieux s'en montra si jalouse,*
*Qu'elle la préferoit aux charmes glorieux*
*Que les Divinitez font briller dans les Cieux.*
*Cet oubli d'elle-mesme animoit leur vangeance.*
*Olene de sa Femme entreprit la défense,*
*Il la fit innocente, & pour mieux l'excuser*
*Prenant sur luy son crime, il osa s'accuser.*
Ces deux Infortunez par le mesme supplice
Eprouverent des Dieux la severe justice,
Et ce sont deux Rochers qui sur le mont Ida
Marquent le châtiment dont le Ciel décida.
Orphée au desespoir parle, prie, & pour grace
Demande que Caron aux Enfers le repasse;
Mais comme la douleur étouffe cette voix
Dont le charme déja l'a sceu vaincre une fois,
Ce rude Nautonnier prenant son humeur fiere,
D'un air dur & hautain rejette sa priere.
Ainsi sept jours entiers cent projets differens
D'Orphée aux bords du Styx portent les pas errans.
Les larmes qu'il répand sur cette rive obscure
Sont pendant tout ce temps sa seule nourriture.
Enfin las de se plaindre, & voyant sa langueur
Inutile à flechir l'infernale rigueur,

Revenu sur la Terre il se retire en Thrace ;
Et là, toûjours rempli de sa triste disgrace,
Il gemit, se consume en regrets superflus,
Ou sur le mont Rhodope, où sur le mont Emus.





# LES ARBRES
## ATTIREZ PAR LA VOIX D'ORPHE'E.

### *FABLE III.*



L passe ainsi trois ans, sans que d'aucune femme
Le charme le plus vif puisse rien sur son ame.
Ennemi du beau sexe il en fuit l'entretien,
Et soit qu'il ait promis de n'aimer jamais rien,

Soit que de son amour la fin infortunée
Luy fasse pour toûjours detester l'hymenée,
Quelque brillant Objet qui cherche à le gagner,
Il n'en reçoit les soins que pour les dédaigner.
Mesme ces chants si doux qui ravissent les ames,
Quoy que fort souhaitez, ne sont plus pour les Femmes,
Et s'il les fait oüir, c'est dans les seuls vergers
Où sans nulle Bergere il trouve des Bergers.
Au haut d'une colline est une verte Plaine
Où ce Chantre affligé tous les jours se promene.
C'estoit un lieu sans ombre, & qui trop découvert
Aux rayons du Soleil estoit par-tout ouvert.
Aussi-tost que sa voix y seconde sa Lire,
Les Arbres qu'à l'envi ce doux concert attire,
Etendant tout autour leurs branchages épais,
Donnent à cette Plaine & de l'ombre & du frais.
On y voit attentifs à sa plainte amoureuse
Le Peuplier, le Chesne, & l'Erable, & l'Yeuse,
Le Saule, le Tilleul, le Sapin, le Cormier,
Le Hestre, le Lotos, le Fresne, le Palmier,
Le Laurier & le Mirte, & le Plane & le Lierre,
Le Coudrier, la Vigne & l'Ormeau qu'elle serre,

Le Pin, arbre cheri de la Mere des Dieux.
Atis, qui de son Prestre eut l'employ glorieux,
Lors que par une triste & funeste avanture
Trop aimé d'une Nimphe il changea de figure,
Sous cette dure écorce essuya le chagrin
D'avoir à se soûmettre aux ordres du Destin.



CYPARISSE




# CYPARISSE
## CHANGE' EN CYPREZ.
### *FABLE IV.*



E Cyprez, qui dans l'air s'éleve en Pyramide,

Cede en faveur d'Orphée au charme qui le guide.

Il vient aussi l'entendre, & de sa voix flaté,

Dans cette mesme plaine on le voit transplanté.

Cét Arbre estoit jadis le jeune Cyparisse.
Apollon qui l'aimoit luy fut toûjours propice,
Et s'il eust creu ce Dieu, son triste desespoir
Sur son ame abatuë eust eu moins de pouvoir.

Dans Cée, Isle fameuse, & l'une des Cyclades,
Un grand Cerf des Chasseurs bravoit les embuscades.
Comme aux Nimphes de l'Isle il estoit consacré,
Sans craindre aucune attaque il erroit à son gré.
Son bois où brilloit l'or, s'élevant par ramage,
Fournissoit à sa teste un spatieux ombrage,
Et son col, à l'envy par chaque Nimphe orné
D'une chaîne de prix estoit environné.
Deux perles en éclat comme en grosseur pareilles,
D'un & d'autre costé pendoient à ses oreilles,
Et les nœuds bien serrez d'un ruban voltigeant
Arrestoient sur son front une houpe d'argent.
Ce Cerf avoit banni cette frayeur mortelle
Qu'à tous les autres Cerfs on voit si naturelle.
Il hantoit les maisons, & sans s'effaroucher,
Aux plus inconnus mesme il se laissoit toucher.
Chacun le carressoit. Mais sur-tout Cyparisse
Faisoit d'en prendre soin son plus cher exercice.
Conduit toûjours par luy jamais il ne beuvoit
Qu'où des plus claires eaux la source s'élevoit.

Les lieux eſtoient choiſis, & dans chaque village
S'il entendoit parler d'un nouveau paſturage,
Quelque éloigné qu'il fuſt, ſans rien examiner,
Son plaiſir auſſi-toſt eſtoit de l'y mener.
A faire des bouquets tantoſt ſes mains ſçavantes
Entrelaſſoient ſon bois des fleurs les plus brillantes.
Tantoſt ſe reprochant un indigne repos,
En Ecuyer habile il ſautoit ſur ſon dos,
Et tournant un cordon qui luy ſervoit de bride
En cent lieux differens il ſe faiſoit ſon guide.
Un jour, que le Soleil au milieu de ſon cours
Forçoit contre le chaud à chercher du ſecours,
Ce Cerf las de courir dans une vaſte plaine,
Appercevant de l'ombre, y vint reprendre haleine,
Et ſe roulant ſur l'herbe, il gouſtoit à longs traits
Le raviſſant plaiſir que peut cauſer le frais.
Cypariſſe qui paſſe en ce lieu-là s'arreſte,
Et découvrant le Cerf qu'il croit une autre beſte,
Il décoche ſur luy les plus forts de ſes dards,
Le perce, & fait ſortir ſon ſang de toutes parts.
Il accourt; mais helas! quel deſeſpoir l'accable,
Lors qu'il voit de quel crime il s'eſt rendu coupable!
Odieux à ſoy-meſme il ne ſe peut ſouffrir,
Et quand le Cerf expire il veut auſſi mourir.

Apollon qui connoit ses ennuis par ses plaintes,
Tâche d'en affoiblir les sensibles atteintes,
Et luy peint, pour calmer ses trop vives douleurs,
La perte d'une Beste indigne de ses pleurs.
Mais en vain il le croit guerir de sa foiblesse.
Cyparisse gemit, & s'afflige sans cesse,
Et s'adressant aux Dieux, les ose conjurer
De luy fournir toûjours des larmes pour pleurer.
Il pleure, & dans ses pleurs versez en abondance
Tout son sang qui se mesle épuise sa substance.
Le vert qui tout-à-coup se repand sur son corps
Le fait Arbre, & finit ses douloureux transports.
De ses cheveux flotans les extremitez jointes
Forment divers rameaux qui s'élevent en pointes,
Et qui ne luy laissant aucuns traits de Garçon
Ont d'une Pyramide & l'ordre & la façon,
Apollon d'un tel sort n'ayant pû le défendre;
O toy, que j'ay cheri d'une amitié si tendre,
Reçois mes pleurs, dit-il, & sois seur qu'à jamais
Pour funebre ornement on prendra le Cyprez.
Ceux qu'une dure perte aura reduits aux larmes,
A t'en rendre témoin trouveront quelques charmes;
Et lors qu'on portera quelqu'un dans le cercueil
Tu seras pour sa mort une marque de deüil.




# GANIMEDE

## RAVI PAR JUPITER EN AIGLE.

### *FABLE V.*



RPHE'E autour de luy par ses Chansons charmantes
Attiroit tous les jours les Arbres & les Plantes,
Et mille & mille Oiseaux qui vouloient l'imiter,
Tâchoient en l'écoutant d'apprendre à mieux chanter.

Un jour, aprés qu'il eut employé ſon adreſſe
A donner à ſa Lire une entiere juſteſſe,
Sa voix continuant ſes aimables concerts
Avec de doux accords fit entendre ces Vers.
Divine Calliope à qui je dois la vie,
Toy qui de bien chanter m'as fait naiſtre l'envie,
Si j'ay dans ce grand art pris d'heureuſes leçons,
Fais moy par Jupiter commencer mes Chanſons.
De ce Maiſtre des Dieux toutes choſes dépendent,
Les plus fiers Souverains à ſes ordres ſe rendent,
Chaque eſtre le redoute, & j'ay pris mille fois
Pour ſujet de mes chants le pouvoir de ſes loix.
Par eux j'ay celebré la fameuſe victoire
Qui luy fit autrefois acquerir tant de gloire,
Quand par ſa foudre enfin les Geans terraſſez
Tomberent ſous les monts qu'ils avoient entaſſez.
Pour ce que je veux dire aujourd'huy, je dois prẽdre
Un ton moins élevé, mais plus doux & plus tendre.
Chantons les Jeunes Gens que l'amitié des Dieux
A jadis élevez dans un rang glorieux,
Et pour ſervir d'avis & d'exemple aux familles,
Chantons en meſme temps l'aveuglement des Filles,
Qui d'un feu criminel ayant trop creu l'appas,
Ont fait durer leur honte au delà du trépas.

Jupiter trop charmé du jeune Ganimede,
Dans le mal qu'il souffrit eut besoin de remede,
Et les cuisans soucis dont il fut déchiré
Luy firent voir un sort, qu'il auroit preferé
A l'honneur éclatant d'avoir sur les Dieux mesmes
Le droit de faire agir ses volontez suprémes.
Quelque forme pourtant que selon son desir
Il eust pour se cacher liberté de choisir,
Il ne put se resoudre à venir sur la terre,
Qu'en celle de l'Oiseau qui porte son tonnerre.
Il la prend, se fait Aigle, & d'un vol captieux
Fondant sur Ganimede il le transporte aux Cieux,
Où malgré le dépit dont Junon est saisie,
A la Table celeste il luy sert l'Ambrosie.






# HYACINTE
## CHANGE' EN FLEUR.
### *FABLE VI.*


POLLON dans le Ciel par un tendre
souci
A l'aimable Hyacinte eust donné pla-
ce aussi,
Si de ses tristes jours la course infortunée
Dés ses plus jeunes ans n'eust pas esté bornée.

Du moins autant qu'il peut, ce ſenſible Immortel
Fait voir l'ardeur qu'il a de le rendre éternel,
Et lors que l'Hiver cede au Printemps qui le chaſſe,
Hyacinte auſſi-toſt repare ſa diſgrace,
Et renaiſſant en Fleur, ſemble dans nos Jardins
Sur une verte tige inſulter les Deſtins.
Dans le temps qu'il vêcut, ſa brillante jeuneſſe,
Sa grace, ſa beauté portoient à la tendreſſe;
Mais ſi chacun l'aimoit Apollon plus que tous
Se faiſoit de ſa veuë un plaiſir des plus doux:
Pour mieux jouïr d'un bien pour luy ſi deſirable,
Quittant Delphes, ce Dieu s'en fit inſeparable,
L'alla trouver à Sparte, & marcha ſur ſes pas
Lors qu'il le vit hanter les rives d'Eurotas.
Ses fléches & ſon Lut dont il faiſoit ſa gloire
Par cét attachement ſont hors de ſa memoire.
En tout ſans Hyacinte il trouve de l'ennuy,
Et s'oubliant ſoy-meſme il ne ſonge qu'à luy.
S'il luy faut en chaſſant percer quelque montagne,
Traverſer des rochers, par-tout il l'accompagne,
Et ne dédaigne point dans les ſombres Foreſts
Ny de tenir ſes chiens, ny de porter ſes rets.
Ainſi par une longue & trop forte habitude
Il entretient pour luy ſa tendre inquietude,

Et l'aimant cherement, ses plus ardens desirs
Sont de pouvoir aider luy-mesme à ses plaisirs.
Le Soleil fournissoit sa plus haute carriere
Lors qu'un jour animez par sa vive lumiere,
Se défiant l'un l'autre, ils songent aux combats
Qui peuvent exercer la force de leurs bras.
Dans l'ardeur où tous deux ce défi les engage
Le Palet est le jeu qui leur plaist davantage.
Ils quittent leurs habits l'un & l'autre, & d'abord
Apollon à pousser fait un si grand effort,
Que la force du coup avec art soustenuë
Semble faire égarer son Palet dans la nuë.
Aprés qu'il s'est en l'air perdu quelques instans,
Il paroist, descend, tombe, & dans le mesme temps
Hyacinte emporté par l'éclatante gloire
De pouvoir contre un Dieu disputer la victoire,
Court où le Palet tombe, & veut le relever,
Mais d'un funeste coup il ne peut se sauver.
Le Palet, au moment qu'à le prendre il s'appreste,
Rebondit par le poids, & le frappe à la teste.
Apollon de ce coup aussi passe que luy,
Le voyant chanceler, se preste pour appuy.
Il le soustient, l'embrasse, & tout tremblant essaye
De retenir son sang en essuyant sa playe.

Par les herbes qu'il voit que ce lieu-là produit,
Il voudroit retenir ſon ame qui s'enfuit,
Mais il employe envain leur vertu naturelle,
Elles ne peuvent rien, la bleſſeure eſt mortelle.
Comme dans un jardin où vous voyez éclos
Pour le plaiſir des yeux des Lis & des Pavots,
Si paſſant au travers quelqu'un qui les néglige
En foule un, & le rompt par le bas de ſa tige,
Cette tige rompuë en fait pancher la fleur
Qui regarde la terre, & change de couleur,
Ainſi fermant déja les yeux à la lumiere,
Le mourant Hyacinte abaiſſe ſa paupiere,
Et ſa teſte ſans force, & qui n'a plus d'appuy,
Tombant ſur ſon épaule, eſt un fardeau pour luy.
Quoy, s'écrie Apollon, la Parque inexorable,
Forcée à m'épargner, par ta perte m'accable ?
Elle exerce ſur toy ſes barbares fureurs.
Malheureux, tu ne fais que de naiſtre, & tu meurs.
Eſt-il rien de pareil à ma triſte avanture ?
Je voy, je voy mon crime en voyant ta bleſſeure.
En vain je chercherois à m'en juſtifier.
La douleur que j'en ay ne le peut expier.
J'ay cauſé tout le mal ; ta mort précipitée
Peut eſtre avec juſtice à mon bras imputée.

Quelle faute pourtant en peut tomber ſur moy ?
Eſtoit-ce un crime, helas, de joüer avec toy ?
Et d'avoir en t'aimant fait voir un cœur capable
D'aimer ce que le Ciel forma de plus aimable ?
Que ne m'eſt-il permis dans de ſi doux liens
D'abandonner mes jours pour racheter les tiens,
Et lors-que la lumiere à tes yeux eſt ravie,
Par quelle cruauté me laiſſe-t'on la vie ?
Mais puiſque du Deſtin qui te laiſſe perir
Telle eſt la dure loy que je ne puis mourir,
Tu vivras dans mon cœur, où ma plus forte gloire
Sera de conſerver à jamais ta memoire.
Ton nom en mille lieux ſans ceſſe repeté
Paſſera par ma bouche à la poſterité.
Ma Lire & mes Chanſons ne ſe feront entendre
Que pour vanter ta grace en un âge ſi tendre,
Et tu ſeras enfin une nouvelle Fleur
Qui marquera toûjours ma peine & ma douleur.
Il viendra meſme un temps, où reglant toutes choſes
Le Sort, qui comme il veut fait les Metamorphoſes,
Transformant un Heros d'un éternel renom
Sur cette meſme Fleur fera lire ſon nom.
  Tandis qu'Apollon parle, & qu'il fait cette plainte,
Le ſang dont tout autour il voyoit l'herbe teinte

Se changeant tout-à-coup brille plus en couleur
Que ne fait l'écarlate, & produit une Fleur.
A ſa forme on croiroit voir un Lis veritable
Si la couleur de l'une à l'autre eſtoit ſemblable,
Mais comme cette Fleur eſt une Fleur de ſang,
Elle en garde le rouge, & le Lis eſt tout blanc.
Cet honneur qu'Apollon fait rendre à ce qu'il aime,
Ne peut encor ſuffire à ſa tendreſſe extréme.
Les feüilles de la Fleur qui naiſt ſi promptement,
Portent écrit *Ai*, *Ai*, voix de gemiſſement,
Et que les affligez ont toûjours à la bouche
Lors que ſenſiblement quelque perte les touche.
Sparte imite Apollon, & cherche à faire voir
Qu'à l'égard d'Hyacinte elle ſçait ſon devoir.
Comme il eſt né chez elle, elle croit de ſa gloire,
Tout cedant à l'oubli, de ſauver ſa memoire.
Ainſi dans tout l'éclat d'un appareil pompeux
Elle établit pour luy des Feſtes & des Jeux,
Et pour ce cher Enfant tous les ans renouvelle,
Encor meſme aujourd'huy, ces marques de ſon zele.



# LES CERASTES

## CHANGEZ EN BOEUFS.

### *FABLE VII.*



Que si dans l'autre Sexe on veut examiner
Les exemples honteux que je pourrois donner,
Qu'on parle, qu'on demande aux Peuples d'Amatonte
Si leur Ville autrefois a veu naistre sans honte

Ces impudiques Sœurs, dont le déréglement
De tous les lieux voisins causa l'étonnement.
Ces Peuples répondront que pour les Propetides
On eust la mesme horreur, que pour ces Gens perfides
Qui naissant sur le front de deux cornes armez,
Par là furent connus & Cerastes nommez.
Ces cruels qu'animoit une aveugle furie,
En poussoient les effets jusqu'à la barbarie.
Jupiter, comme Dieu de l'hospitalité,
Eut chez eux un Autel toûjours ensanglanté ;
Mais rien aux Etrangers ne découvroit leurs crimes,
Ils croyoient que ce sang fust le sang des Victimes
Que ce Peuple à l'envy, par un zele pieux,
Offroit en sacrifice au Souverain des Dieux ;
Cependant sans respect des Puissances supremes,
Ils répandoient celuy de ces Etrangers mesmes,
Qui dans leur Temple entrez pour le considerer,
Perissoient sur l'Autel qu'ils venoient reverer.

Venus, à qui ces noirs & sanglans sacrifices
Dans un lieu si cheri tenoient lieu de supplices,
Vouloit, pleine d'horreur pour tant d'affreux forfaits,
Quitter l'Isle de Cypre, & n'y rentrer jamais;

Mais elle eut bien-toſt pris un ſentiment contraire.
Pourquoy fuir d'un ſéjour ſi digne de me plaire,
Dit-elle, & que m'ont fait ces Villes qui toûjours
Ont imploré ma grace, & cherché mon ſecours?
Tournons, tournõs plûtôt le couroux qui m'enflame
Contre ces Inhumains, contre ce Peuple infame,
Et ne balançons point dans ce juſte tranſport
A choiſir pour les perdre ou l'exil ou la mort.
S'il eſt un chaſtiment, qui rude, long, penible,
Sans eſtre exil ny mort, leur ſoit aſſez ſenſible,
Employons-le contr'eux; mais quel milieu trouver?
Ils ont l'eſtre de l'homme, il faut les en priver.

Tandis qu'en elle-meſme elle cherche, examine
En quoy doit conſiſter ce qu'elle leur deſtine,
Leurs Cornes tout-à-coup ayant frappé ſes yeux,
Elle triomphe, & croit ne pouvoir faire mieux,
Puiſqu'il eſt reſolu qu'ils changent de figure,
Que d'achever en eux ce qu'a fait la Nature.
Sa vangeance le veut, & le Ciel y conſent.
Ils ont tous apporté des Cornes en naiſſant.
Telles qu'ils les avoient elles leur ſont laiſſées,
Et pour punir enfin leurs fureurs inſenſées,
Vanger tant d'Etrangers lâchement égorgez,
En des corps de Taureau leurs grands corps ſont changez.

LES




# LES PROPETIDES CHANGE'ES EN ROCHER.

## FABLE VIII.



CETTE peine qui rend tous les autres timides,
Ne peut épouvanter les fieres Propetides.
Loin de craindre Venus, leur noire impieté
Soûtient qu'elle n'est pas une Divinité,

Mais comme on n'a jamais par crime ou par manie
Fait une injure aux Dieux qui n'ait esté punie,
Venus pour se vanger allume dans leurs cœurs
Tout ce qu'ont de brûlant les lascives langueurs.
Aussi-tost on les voit par de sales pratiques
Prostituer leurs corps dans les places publiques.
Leur front dans cette infame & detestable ardeur
S'accoustume à la honte, & perd toute pudeur,
Et l'endurcissement qui les porte à poursuivre
Le commerce odieux où l'amour les fait vivre,
Passant du cœur au corps, à qui les veut toucher
Ne laisse plus sentir qu'un solide Rocher.



F Ertinger fc

# PIGMALION

## AMOUREUX DE SA STATUE.

### *FABLE IX.*



ORS que Pigmalion de ces Filles lubriques
Eut veu dans leur excés les flames impudiques,
Confus de cette aveugle & brutale fureur,
Il prit pour tout le Sexe une invincible horreur,

Et leur déreglement luy peignant chaque Femme
Capable de tomber dans ce desordre infame,
Il voulut vivre libre, & sans faire aucun choix
Long-temps de l'hymenée il rejetta les loix.
Cependant la Sculpture exerça son adresse.
Dans tout ce que cet Art a de delicatesse
Il fit une Statuë, avec des traits si doux
Que l'honneur qu'il en eut luy fit mille jaloux.
De l'ivoire employé la blancheur surprenante
Luy donnoit tout l'éclat d'une Fille vivante,
Et parmi le beau Sexe on n'avoit jamais veu
Aucun aimable Objet de tant d'attraits pourveu.
D'un Art ingenieux la sçavante imposture
A sceu si bien en elle imiter la Nature,
Qu'on diroit à ses yeux qu'elle semble rouler,
Que la seule pudeur l'empesche de parler.
De ses rares beautez chacun rend témoignage.
Pigmalion luy mesme admire son ouvrage,
Et du plus tendre amour ne se peut garantir
Pour ce qu'il n'a point fait capable d'en sentir.
Il doute quelquefois, malgré ce qu'il doit croire,
Ou si c'est un vray corps, ou si c'est de l'ivoire,
Et pour s'en éclaircir il la touche, & dément
Sur ce qu'il a touché son propre sentiment.

Plus charmé chaque jour il trouve en sa Statuë
Ce qui flate les sens, ce qui plaist à la veuë,
Et la brûlante ardeur qu'il ne peut appaiser,
Le portant à la voir sans cesse, à la baiser,
Telle est la douce erreur où son cœur s'abandonne,
Qu'il croit qu'elle luy rend les baisers qu'il luy donne;
Il luy parle, il l'embrasse, & dans ce vif transport
Il craint de la meurtrir s'il l'embrasse trop fort.
Tantost, pour satisfaire à l'ardeur qui le presse,
En des termes touchans il luy peint sa tendresse.
Tantost sa passion, à ses soins complaisans,
Comme pour la gagner, ajoûte des presens.
Il choisit ce qui fait l'amusement des Filles,
Luy porte des Oiseaux, luy donne des Coquilles,
Des Perles, des grains d'Ambre, & des plus belles Fleurs
Fait sur elle éclater les brillantes couleurs.
D'un magnifique Habit la galante parure
Orne pendant le jour cette aimable Figure.
Un superbe Collier, dont pour elle il fait choix,
Répond aux Diamans dont il orne ses doigts,
Et les Boucles de prix qu'il met à ses oreilles
Jettent un vif éclat qui les rend sans pareilles.

Chaines d'or, Nœuds, Rubans, il ne luy manque rien.
Avec des traits finis tout ornement sied bien ;
Mais quoy qu'elle en reçoive une grace nouvelle,
Quand elle est sans habits, elle n'est pas moins belle.
Il l'appelle sa Femme, & luy fait, loin du bruit,
Dresser un lit pompeux pour y passer la nuit.
Là, dans la folle ardeur du feu qui le consume,
Il la pose, il l'étend sur la plus molle plume,
Comme si par ce soin elle devoit sentir
Que d'un repos mal seur il la veut garantir.

Tandis que cette erreur l'agite & le tourmente,
Il voit venir le jour d'une Feste éclatante,
Où pour rendre à Venus des honneurs solemnels
Toute l'Isle de Cypre est devant ses Autels.
L'encens fumoit par-tout, & le sang des Victimes
Interessoit les Dieux pour les vœux legitimes,
Lors que Pigmalion qui veut se marier,
Songeant à sa Statuë, & n'osant les prier
D'employer leur pouvoir à la rendre animée,
Dieux, dit-il, d'une voix timide & mal formée,
Si l'hymen doit remplir mes desirs amoureux,
Comme vous pouvez tout, faites qu'il soit heureux,
Et daignez m'accorder dans ma flame inquiete
Une Femme semblable à celle que j'ay faite.

Venus, qu'à cette Feste où chacun l'adoroit
De tant d'honneurs rendus le spectacle attiroit,
Penetre à quels souhaits sa passion l'engage,
Et pour luy faire voir par quelque heureux presage
Que de son assistance il peut tout esperer,
Cette grande Déesse aime à se declarer.
Une flame qui jette un éclat qui l'étonne,
S'allume tout-à-coup, s'avance, & l'environne.
Le spectacle à ses yeux en est trois fois offert.
Elle s'éleve en pointe, elle brille, & se perd.
Soudain l'ame de crainte & d'espoir combatuë,
Pigmalion retourne auprés de sa Statuë,
S'assied au bord du lit, la baise avec ardeur,
Et croit en la baisant sentir quelque chaleur.
Tout surpris il remet sa bouche sur sa bouche,
Redouble ses baisers, luy prend la main, la touche,
Luy soûleve le corps à moitié hors du lit,
Et par-tout sous ses doigts l'yvoire s'amollit.
C'est ainsi que la cire au Soleil exposée
Perdant sa dureté, devient traitable, aisée,
Et prend, en se laissant tourner & retourner,
La forme que la main se plaist à luy donner.
Tandis qu'en ce succés sa juste défiance
Tient son espoir en trouble, & sa joye en balance,

Et qu'en touchant toûjours, par ce ſenſible eſſay
Il cherche à s'aſſeurer ſi ſon bonheur eſt vray,
De l'Objet ſi cheri qui fait toutes ſes peines,
En luy tenant le bras, il ſent battre les veines,
Et ne peut plus douter que d'un corps animé
Dans ce qui fut Statuë il n'ait le cœur charmé.
Alors plein d'une joye à nulle autre pareille
Il rend grace à Venus d'une telle merveille,
Et commence à baiſer, non comme auparavant
Un viſage formé par un Art decevant,
Mais une aimable Fille, en qui l'Amour étale
L'éclat d'une beauté qui n'eut jamais d'égale.
L'heureux Pigmalion ravi de l'embraſſer,
Luy marque ſa tendreſſe, & ne s'en peut laſſer.
Par la prompte rougeur qui ſur ſon front prend place,
Elle marque d'abord qu'elle ſent qu'on l'embraſſe,
Et hauſſant vers le Ciel les yeux timidement,
Dés qu'elle voit le jour, elle voit ſon Amant.
Venus fait leur hymen, & s'y trouve preſente,
Et le Ciel qui conſent à remplir leur attente,
D'un Fils aprés neuf mois leur accorde le don.
Il eſt nommé Paphus, & l'Iſle en prend le nom.

MIRRA




# MIRRA
## CHANGE'E EN ARBRE.
### *FABLE X.*

CE fut de ce Paphus qu'on vit naistre Cinyre
Qui de Cypre avec gloire ayant tenu l'Empire
N'auroit eû que des jours heureux & triomphans,
Si le Destin jaloux l'eust laissé sans enfans.

Ce que je vais chanter eſt le plus grand des crimes.
Peres, qui deteſtez les feux illegitimes,
Et vous, Filles, pour qui l'honneur a des appas,
Fuyez, éloignez-vous, & ne m'écoutez pas:
Ou ſi de fuir mes chants vous eſtes incapables,
Ce que vous entendrez, prenez-le pour des Fables.
Du moins, ſi mon recit fait ſur vous quelque effet,
Croyez le chaſtiment en croyant le forfait;
Si pourtant des horreurs qui ſont ſans apparence
Trouvent dans la Nature aucune vray-ſemblance.
O Thrace, ô ma Patrie, ô Terre où je ſuis né,
Combien doit-on tenir ton Climat fortuné,
D'eſtre éloigné des lieux où l'on a veu paroiſtre
La plus honteuſe ardeur qui jamais ait ſceu naiſtre!
Si c'eſt pour l'Arabie un deſtin glorieux
De ſe voir ſi feconde en Arbres pretieux,
A produire l'Encens ſi toûjours elle eſt prompte,
La Mirre qu'elle porte eſt pour elle une honte,
Et cet Arbre nouveau, fuſt-il le plus vanté,
Ne vaut pas le forfait qu'on ſçait qu'il a couſté.
Ne dy point, ô Mirra, que l'Amour pour te nuire
Employa contre toy tout ce qui peut ſeduire:
Ces deteſtables feux, dont ton cœur eſt charmé,
Viennent d'un noir tiſon dans l'Enfer allumé.

Tisiphone sans doute a versé dans ton ame
L'incestueuse ardeur qui rend ton nom infame ;
Et ses affreux Serpens t'ont souflé le poison
Dont la vapeur maligne a troublé ta raison.
C'est un crime, il est vray, que de haïr son Pere,
Le sang qui le défẽd veut qu'on cherche à luy plaire,
On doit le reverer, on luy doit obéir,
Mais l'aimer comme toy, c'est plus que le haïr.
Cent Princes dont tu peux faire la destinée
Viennent de toutes parts briguer ton hymenée ;
Et dans tout l'Orient les plus grands Potentats
Font vanité de rendre hommage à tes appas :
Illustres en merite aussi-bien qu'en naissance
Ils t'offrent à l'envy la supréme puissance,
Prens l'un d'eux pour Epoux ; ayant à t'enflamer
Ton Pere est-il le seul que tu puisses aimer ?
Mirra, du feu secret dont l'ardeur la surmonte
Gouste à peine l'appas, qu'elle en connoit la honte.
Elle combat, resiste, & fremissant d'horreur ;
Où va, dit-elle, où va mon aveugle fureur ?
Dieux, qui voyez combien l'innocence m'est chere,
Et vous, sacré respect que l'on doit à son Pere,
Soûtenez ma vertu qui preste à succomber
Me montre un goufre ouvert, & m'y laisse tomber.

J'ay beſoin de ſecours ſur le bord de l'abiſme
Où m'entraîne un flateur, mais deteſtable crime,
Si pourtant c'en eſt un que d'avoir de l'amour
Pour celuy dont le ſang nous a donné le jour.
Cet amour qu'en naiſſant mit en nous la Nature,
Pour eſtre au plus haut point, peut-il luy faire injure,
Et ce qu'aux Animaux elle a laiſſé permis,
Doit-il eſtre un forfait s'il eſt par nous commis ?
Conduits par un inſtinct qui de tout les diſpenſe,
Ils n'ont à reſpecter aucuns droits de naiſſance.
Les Oiſeaux ſont de meſme, & l'amour les touchant,
S'ils ont quelques deſirs, ils ſuivent leur panchant.
Qu'ils ſont heureux, helas, de pouvoir ſans contrainte,
S'abandonner aux traits dont ils ſentent l'atteinte !
Par quel bizarre ſort, les Hommes à leur choix
Se ſont-ils aviſez de s'impoſer des loix ?
Le bien qu'offre à leurs vœux la Nature facile,
La rigueur de ces loix nous le rend inutile.
Il eſt pourtant, dit-on, des Peuples éloignez
Chez qui nuls droits jamais ne furent épargnez.
Là, par les nœuds du ſang l'amour plus ſeur de plaire
Joint le Pere à la Fille, & le Fils à la Mere.

Ah, que n'ay-je pû naiſtre en ce climat heureux
Qui ſouffre un libre éclat aux deſirs amoureux !
Les miens n'oſent paroiſtre, & je m'en vois geſnée
Par l'uſage fatal des lieux où je ſuis née.
Mais à quoy m'arreſtay-je, & par quel mouvement
Oſay-je retomber dans mon égarement ?
Sortez de mon eſprit, eſperances honteuſes.
Je n'ay que trop receu vos amorces flateuſes :
J'y renonce, & mon cœur pour les vaincre eſt armé.
Celuy qui fait ma peine eſt digne d'eſtre aimé ;
Mais quoy qu'un vray merite en luy m'ait trop ſceu plaire ;
Je ne le dois aimer que comme on aime un Pere.
Donc je pourrois joüir du deſtin le plus doux,
M'unir au grand Cinyre, & l'avoir pour Epoux,
Si l'honneur de me voir la Fille de Cinyre
Ne mettoit pas obſtacle au bonheur où j'aſpire ?
Cet honneur m'eſt funeſte, & la jalouſe loy
Qui me fait eſtre à luy, l'empeſche d'eſtre à moy.
En vain des nœuds étroits font que je luy ſuis chere.
Je pourrois plus ſur luy ſi j'eſtois étrangere,
Et quand de ſon hymen je ſuis l'unique fruit,
Si c'eſt un bien pour moy, c'eſt un bien qui me nuit.

Fuy, malheureuſe Amante, & quittant ta Patrie,
Avant que de ton nom la gloire ſoit flétrie,
Va te mettre à couvert d'un crime à deteſter.
Ce n'eſt qu'en t'éloignant que tu peux l'éviter.
Mais comment fuiras-tu, ſi ta flame inquiete
Forme pour t'arreſter une chaîne ſecrete?
En vain contre l'Amour ta vertu ſe ſoûtient,
Cette chaîne en ces lieux malgré toy te retient.
Tu veux y voir ton Pere, & luy parler ſans ceſſe.
Tu veux, pour contenter ton indigne foibleſſe,
Chercher auprés de luy des baiſers ſuperflus,
S'il ne t'eſt pas permis d'obtenir rien de plus.
Mais que peux-tu jamais eſperer davantage?
Ne ſens-tu pas à quoy ta paſſion t'engage,
Et que de la Nature affoibliſſant les loix
Elle t'en fait confondre & les noms & les droits?
Veux-tu donc, te faiſant Rivale de ta Mere,
Servir honteuſement de Maiſtreſſe à ton Pere?
Veux-tu donc devenir par ces feux inouïs,
La Mere de ton Frere, & la Sœur de ton Fils?
Crains, lâche, crains pour toy ces affreuſes Furies
Qui fecondes toûjours en noires barbaries,
Les ſerpens à la teſte, & la torche à la main
S'offrent aux criminels, & leur rongent le ſein.

Garde pour la Nature un respect legitime,
Et tandis que ton corps est encor pur du crime,
Soûmise aux justes loix que le sang te prescrit,
Défens-toy, si tu peux, de souiller ton esprit.
Quand ton Pere voudroit ce que tu peux prétendre,
Effrayé du forfait il sçauroit s'en défendre.
De quelque vive ardeur qu'il se vist combatu,
Pour m'aimer comme Amante, il a trop de vertu.
O vertu qui me perd & qui me desespere!
Que ne puis-je inspirer mes transports à mon Pere,
Et quand ma passion devient fureur, pourquoy
Ce que je sens pour luy ne l'a-t'il pas pour moy?
Dans le temps que Mirra, douteuse, embarassée,
Roule ces mouvemens dans sa triste pensée,
Que sa raison se perd dans l'horreur de ses feux,
Son Pere qui la voit l'Objet de mille vœux
De tant de Pretendans qui luy rendent hommage,
Demande en les nommant qui luy plaist davantage.
D'abord elle se taist, & ses yeux imprudens
Trahissent son secret par des regards ardens,
Que tout autre qu'un Pere eust trouvez pleins de charmes;
Elle ne luy répond qu'en répandant des larmes.

Ces pleurs accompagnez d'une vive rougeur,
De l'aveugle Cinyre attendrissent le cœur.
Comme il croit que toûjours un projet d'hymenée
Fait paroistre timide une Fille bien née,
Trompé par le motif qui l'oblige à pleurer,
Il l'embrasse, & par là cherche à la rasseurer.
Mirra sur ces baisers fait éclater sa joye,
Et les termes flateurs qu'avec elle il employe,
La forçant de parler sur le choix d'un Epoux;
J'en souhaiterois un qui fust fait comme vous,
Dit-elle. Il loüe, admire, & s'imagine entendre
Ce qu'un sens ambigu l'empesche de comprendre.
Ainsi dans tous les vœux qui pourront te flater,
Puisse toûjours, dit-il, ta sagesse éclater.
Elle baisse les yeux à ce mot de sagesse,
Et quand de son forfait le dur remords la presse,
Elle a honte de voir imputer à vertu
Le coupable souhait d'un feu mal combatu.

La nuit chez les Mortels déja fort avancée
Tenoit leurs soins bannis & leur peine effacée,
Et le sommeil par-tout repandant ses pavots,
Les plus infortunez goustoient quelque repos.
Mirra que fait veiller sa triste inquietude
Rend contre son amour le combat le plus rude,

Et des vœux insensez que forme sa fureur
Dans leur plus noire image, elle revoit l'horreur.
Tantost desesperant de pouvoir estre heureuse
Elle veut étouffer sa flame incestueuse.
Tantost elle resout de la faire sentir,
Et la honte aussi-tost la porte au repentir.
Enfin dans ses desirs à soy-mesme contraire,
Pour adoucir sa peine elle est preste à tout faire,
Et cent projets divers amusant son espoir,
Elle doute, & ne sçait ce qu'elle doit vouloir.
Comme un arbre sappé par plusieurs coups de hache
Fait craindre tout autour l'instant qu'il se détache,
Et douter, quand par-tout sa cheute peut tourner,
De quel costé son poids est prest de l'entraîner.
Ainsi Mirra chancelle, & toûjours incertaine
Entre les mouvemens où son panchant la mene,
Passe de l'un à l'autre, & pleine d'embarras,
Veut en un mesme temps ce qu'elle ne veut pas.
Cependant elle a beau vouloir bannir la flame
Qui malgré sa raison tirannise son ame.
Rien contre cet amour ne la peut secourir,
Et la mort elle seule a droit de l'en guerir.
Succombant aux ennuis dont elle est poursuivie
Elle resout enfin d'abandonner la vie.

Un ſeur moyen s'en offre, & luy frape l'eſprit.
Elle pend ſa ceinture au plus haut de ſon lit,
Et preparant un nœud; Puiſqu'il faut que j'expire,
Adieu, dit-elle, adieu, trop aimable Cinyre.
Puiſſe ma triſte mort t'apprendre mes malheurs,
Et qu'en quittant le jour, c'eſt pour toy que je meurs.
A ces mots elle ſonge à finir ſon ſupplice,
Et le bruit qu'elle fait éveillant ſa Nourrice,
Qui dans un lieu voiſin, pour luy rendre ſes ſoins,
Se tenoit chaque nuit preſte à tous ſes beſoins,
Cette Nourrice accourt, & la porte entr'ouverte
Luy laiſſant découvrir l'appareil de ſa perte,
Elle fremit, s'écrie, & par un prompt ſecours
Arrache la ceinture, & conſerve ſes jours.
La funeſte pâleur qui couvre ſon viſage,
Reduit la Vieille aux pleurs, & glace ſon courage.
Elle embraſſe Mirra, luy parle, & veut ſçavoir
Quel malheur tout-à-coup cauſe ſon deſeſpoir.
Mirra gardant pour elle un ſilence tranquille
Attache contre terre un regard immobile,
Et ſe plaint en ſecret de la rigueur du Sort
Qui prolonge ſa peine en retardant ſa mort.
La Nourrice s'obſtine, & par ſa vigilance,
Par ſes ſoins aſſidus donnez à ſon enfance,

Par tout ce qu'elle croit capable de toucher,
Elle presse Mirra de ne luy rien cacher.
La Princesse qu'aigrit une telle priere
Vers elle avec dédain tourne un regard severe,
Et sa vive douleur de moment en moment
Tire de sa poitrine un long gemissement.
La Vieille continuë, & rien ne la rebute.
Elle combat Mirra, prie, exhorte, dispute,
Et pour venir à bout d'arracher son secret,
C'est peu de l'asseurer qu'elle a l'esprit discret.
Quelque pressant que soit le mal qui la posse-
de,
Elle offre, elle répond d'en trouver le remede.
Ne croyez pas, dit-elle en la voyant rougir,
Que mon âge vous nuise, & m'empesche d'agir.
Il suffit que pour vous ma tendresse est extréme.
Quoy qu'il faille entreprendre on peut tout quand
on aime.
Si quelque passion trouble vostre repos,
Je puis vous en guerir en disant quelques mots.
Si par enchantement quelqu'un vous a sceu nuire,
Tout charme par un autre est facile à détruire;
Enfin comme l'orgueil suit souvent la beauté,
Si le Ciel vous punit d'avoir trop de fierté,

Un ſacrifice offert d'un zele ardent, ſincere,
Quelque irrité qu'il ſoit, deſarme ſa colere.
Voila ce qui pour vous me ſemble à redouter.
Quel ſouci vous pourroit d'ailleurs inquieter?
Le ſang dont vous ſortez a tous les avantages
Dont la gloire ait jamais flaté les grands courages.
La paix regne en ces lieux, l'Eſtat eſt floriſſant,
Tout vous rit; voſtre Pere eſt heureux & puiſſant.

La Princeſſe ne peut ouïr nommer ſon Pere
Sans qu'à ce nom trop cher ſon viſage s'altere.
Elle pouſſe un ſoupir, qui ne fait que trop voir
Que quelque amour ſecret ſur elle à tout pouvoir;
Mais quoy que cet amour par ce ſoupir s'exprime,
La Nourrice l'apprend ſans y croire de crime,
Et la preſſe toûjours d'oſer luy découvrir
Le redoutable mal qui la fait tant ſouffrir.
Pour vaincre ſes refus elle ſe ſert d'adreſſe,
La prend ſur ſes genoux, la flate, la carreſſe,
Et liſant ſon ſecret dans ſes yeux enflamez,
Je ne le voy que trop, dit-elle, vous aimez.
Ne craignez point; l'amour n'eſt pas ſi condamnable.
S'il vous y faut ſervir, j'en dois eſtre capable.
J'ay de l'experience, & j'agiray ſi bien
Que voſtre Pere enfin n'en ſoupçonnera rien.

A ce mot, furieuse, interdite, troublée,
Mirra se leve, fuit de douleur accablée,
Se jette sur son lit, & tremblante d'effroy,
Epargnez ma pudeur, dit-elle, laissez-moy,
Ou si vous penetrez ce que je n'ose dire,
Ne me demandez point pour qui mon cœur soupire.
L'amour que je vous cache est un forfait si grand,
Que son aveugle ardeur moy-mesme me surprend.
Ce discours, qu'accompagne un long torrent de larmes,
Fait fremir sa Nourrice, & la remplit d'alarmes.
Des maux de la Princesse elle se sent troubler,
Et luy tendant les mains que ses ans font trembler,
A ses pieds suppliante elle met en usage
Tout ce qu'a d'engageant le plus flateur langage.
Son silence obstiné continuant toûjours,
D'une adroite menace elle prend le secours,
Et jure qu'elle va, sans garder de mesure,
Des apprests de sa mort publier l'avanture,
Amoins que son secret mis avec elle au jour,
Ne luy donne moyen de servir son amour.
La Princesse, qu'étonne une telle menace,
Forçée à s'expliquer, se confond, s'embarrasse.

C'eſt en vain qu'elle veut découvrir ſes malheurs.
D'abord pour s'exprimer elle n'a que des pleurs.
Preſte à faire l'aveu du mal qui la ſurmonte
Vingt fois elle commence, & ſe retient de honte.
Enfin pour déclarer ce feu prodigieux,
Baiſſant un peu la teſte, & ſe cachant les yeux,
D'un ton bas; Quel bonheur, dit-elle, pour ma Mere
D'avoir pris un Mari ſi digne de luy plaire!
Un ſoûpir ſuit ces mots, & c'eſt en dire aſſez.
La Vieille en a d'horreur les cheveux heriſſez.
Elle tremble, ſon ſang ſe glace dans ſes veines,
Et quoy qu'elle ait promis de ſoûlager ſes peines,
Elle n'a des conſeils, que pour la detourner
D'un crime que le ſang ne peut luy pardonner.
Elle expoſe à ſes yeux les ſuites effroyables
Qu'auront dans leur ſuccés des feux ſi deteſtables.
Mirra les voit comme elle, & tout ce qu'elle dit
Eſt entré dans ſon ame, a frapé ſon eſprit;
Mais ce funeſte amour eſt né pour ſon ſupplice.
S'il n'eſt pas ſatisfait il faut qu'elle periſſe.
La mort dont ſes ennuis trouveront le moment,
Etoufant cét amour, finira ſon tourment.
La Nourrice qui craint dans ſa douleur mortelle
Ce que ſon deſeſpoir a pû déja ſur elle,

Aprés avoir encor combatu quelque temps ;
Vivez, dit-elle, enfin vos vœux feront contens,
Et vous poſſederez ... Son trouble la fait taire,
Sans qu'elle oſe à ces mots ajouter, voſtre Pere.
Sa promeſſe à Mirra cauſe un plaiſir charmant,
Et pour la confirmer elle y joint le ſerment.
La Feſte de Cerés, en Cypre reverée,
Eſtant par toute l'Iſle en ce temps célébrée,
Les Femmes à l'envy portoient ſur ſes autels
Les premices des fruits qu'elle donne aux mortels.
Chacune en habit blanc, pendant neuf nuits entieres,
Aſſiſtoit comme Fille à ſes ſacrez myſteres,
Et tout ce qu'aux Maris l'hymen veut qu'il ſoit deu,
Tant que duroit ce temps, leur eſtoit défendu.
La Femme de Cinyre à la Feſte préſide,
Sa retraite, en ſon lit laiſſe une place vuide,
Et comme il couche ſeul en ſon appartement,
La Vieille qui l'épie, & cherche un ſeur moment,
Ayant un jour connu, comme elle eſt appliquée,
Que ſa raiſon eſtoit par le vin offuſquée,
L'aborde, & luy vantant un Objet plein d'appas,
Luy peint un cœur touché qui ne ſe défend pas.
Par un nom ſuppoſé ſon ame eſtant déceuë,
La declaration avec joye eſt receuë,

Et le Roy, de la Belle épris en un moment,
S'informe de son nom, & de son agrement.
En dons de la Nature, en brillant de Jeunesse,
Elle peut, dit la Vieille, égaler la Princesse.
Cinyre à ses desirs se laissant entrainer,
La renvoye, & luy donne ordre de l'amener.
Elle rejoint Mirra; Nous avons la victoire,
Luy dit-elle, & j'ay fait plus que vous n'osiez croire.
Pour vous sur mon rapport Cynire est plein d'amour.
Mirra de sa Nourrice attendoit le retour,
Mais malgré son succez en ce qu'elle souhaite,
Elle ne peut sentir qu'une joye imparfaite.
Son cœur qui se confond, & murmure tout bas,
Luy presage un malheur qu'elle ne connoit pas.
Cependant au milieu de ces dures alarmes,
Ce qui la fait trembler a pour elle des charmes,
Tant dans ce qu'elle veut son esprit divisé
Se trouve en ce moment à luy-mesme opposé.
La nuit vient, tout se taist, Mirra court à son crime.
La Lune fuit d'effroy par l'horreur qu'il imprime.
Aux coupables effets d'un amour desteté
Les Astres obscurcis refusent leur clarté.

La

La nuit perd de ses feux le brillant assemblage.
Icarius tremblant se couvre le visage,
Et sa Fille Erigone aprés un long ennuy
Placée enfin au Ciel se cache comme luy.
Pour rappeller Mirra tout s'explique contre elle.
Trois fois dans le chemin son pied mal seur chancelle,
Et trois fois d'un hibou les effroyables cris
Luy font tout redouter du dessein qu'elle a pris.
Elle marche pourtant malgré ses cris funebres.
Son reste de pudeur se perd dans les tenebres.
Elle tient d'une main la Vieille qu'elle suit,
Et prend l'autre pour guide où l'amour la conduit.
Elle arrive à la chambre, elle en pousse la porte,
Elle entre, & c'est alors qu'elle se sent moins forte.
Tout son sang retiré commence à se glacer,
Et ses genoux tremblans refusent d'avancer.
De ce qu'elle a voulu plus le moment s'approche;
Et plus de la Nature elle entend le reproche.
Son crime l'épouvante, & preste à l'achever
Elle écoute un remords qui l'en voudroit sauver.
Sa fermeté s'ébranle, & s'il estoit possible,
Elle fuiroit d'un lieu pour elle si terrible;
Mais la Vieille voyant qu'elle arreste ses pas,
Pour la faire avancer la tire par le bras,

Et la forçant d'entrer dans le lit de ſon Pere ;
Voila l'Objet à qui vous avez trop ſceu plaire ,
Luy dit-elle , & qui fait ſon plaiſir le plus doux
De l'avantage heureux de ſe donner à vous.
Ce Pere infortuné que trompe cette Infame ,
Reçoit ſa Fille ainſi qu'il euſt receu ſa Femme ,
Et remarquant en elle une timidité
Dont le trouble s'oppoſe à ſa felicité ,
Il prend pour l'affoiblir le plus tendre langage ;
Peut-eſtre en ces momens autoriſé de l'âge
Qui luy met dans la bouche ainſi que dans le cœur
Ce qu'une jeune Amante inſpire de flateur ,
Il l'appella ſa Fille , & par là crut luy plaire.
Peut-eſtre auſſi tout bas luy dit-elle , mon Pere ,
Comme s'il euſt manqué quelque choſe au forfait ,
Si l'un & l'autre nom ne l'euſt rendu parfait.
Par le couroux du Ciel armé pour ſon ſupplice ,
Mirra retourne groſſe auprés de ſa Nourrice ,
Et porte dans ſes flancs le fruit inceſtueux
Qui doit faire éclater le crime de ſes feux.
Ce meſme crime encor quelques nuits continuë ,
Quand Cinyre ennuyé d'aimer une Inconnuë ,
Veut ſçavoir quelle Belle , en ſe cachant le jour ,
A voulu luy donner tant de marques d'amour.

L'ardeur de s'éclaircir ſur toute autre l'emporte,
Et la clarté qu'enfin tout-à-coup on apporte,
Luy faiſant voir ſa Fille, offre à ſon deſeſpoir
L'image d'un forfait qu'il n'auroit pû prévoir.
De quel étonnement a-t'il l'ame frapée ?
Il en perd la parole, & court à ſon épée.
Mirra, pleine elle-meſme & de trouble & d'horreur,
A la faveur de l'ombre échape à ſa fureur,
Va gagner l'Arabie, où vagabonde, errante,
Elle mene une vie odieuſe & peſante.
Aprés avoir par-tout ſans nul ſoulagement
Porté long-temps ſa honte, & traîné ſon tourment,
Ne pouvant plus ſuffire au fardeau qui l'accable,
Triſte fruit d'un amour infame, abominable,
Par le travail vaincuë elle s'arreſte enfin.
La Sabée eſt le lieu qui fixe ſon deſtin.
Là, toûjours d'elle-meſme implacable ennemie,
Douteuſe en ſes ſouhaits, en tout mal affermie,
Sentant également dans un ſi rude ſort
Le dégouſt de la vie, & la peur de la mort,
Elle s'adreſſe aux Dieux, & par cette priere
Leur montre en ſoûpirant ſon ame toute entiere.

O vous, dont le pouvoir n'eſt jamais limité,
Dieux, s'il eſt parmi vous quelque Divinité

Propice aux malheureux, qui touchez de leur crime
Sçavent qu'en souffrant tout leur peine est legitime,
J'ay merité la mienne, & s'il se peut trouver
Un supplice plus grand, je veux bien l'éprouver.
Continuez sur moy vostre juste vangeance,
Mais afin que jamais ma funeste presence,
Aprés ce qu'on a veu de mes affreux transports,
N'offence les vivans, ni ne blesse les morts,
S'il se peut que mes vœux soient conformes aux vôtres,
Daignez me separer & des uns & des autres,
Et ne me laissez point ny descendre aux Enfers,
Ny servir en vivant d'opprobre à l'Univers.
Pour me punir toûjours au gré de vostre envie,
Sans me donner la mort, privez moy de la vie,
Et faites, en changeant ce qu'autrefois je fus,
Et que je sois encore, & que je ne sois plus.
Elle acheve, & les Dieux par des marques visibles
Montrent que son remords les a trouvez sensibles.
La terre au mesme instant, contrainte de s'ouvrir
Enferme de son corps ce qu'elle en doit couvrir.
Ses pieds qui tout autour en racines s'étendent,
Forment le ferme appuy que les arbres demandent.

Ses os, devenus bois, gardent l'eſtre vivant,
Et conſervent leur moële ainſi qu'auparavant.
Son ſang perd ſa couleur dans ſes veines roulantes,
Et ce n'eſt plus qu'un ſuc qui fait vivre les plantes.
En grands & longs rameaux on voit ſes bras changez,
En d'autres plus petits ſes doigts ſont partagez,
Et ſa peau qui reçoit une nouvelle force,
Prend en s'endurciſſant une forme d'écorce.
L'Arbre croiſt, & des Dieux rempliſſant le deſſein
Il s'éleve, & déja luy monte juſqu'au ſein.
De ſon trop de lenteur Mirra s'impatiente,
Et s'offrant d'elle-meſme au bois qui ſe preſente,
Elle enfonce ſa teſte, & toute entiere enfin
Sous l'écorce plongée, accomplit ſon deſtin.
Quoy que l'Infortunée, en ceſſant d'eſtre Femme,
Perde le ſouvenir de ſa brutale flame,
Pour expier toûjours ſon crime & ſes malheurs,
Elle ne laiſſe pas de répandre des pleurs;
Mais lors qu'à les verſer elle eſt encor ſi prompte,
Ce ne ſont plus des pleurs qui coulent à ſa honte.
Pour les faire eſtimer, les pitoyables Dieux,
Touchez de ſon remords, les rendent prétieux.
Ils les changent en gomme, & ſous le nom de Mirre,
Cette gomme eſt un bien qu'en tous lieux on deſire,

On va la recueillir, & ses heureux effets,
Quoy que puissent les ans, ne s'oublieront jamais.
Malgré ce changement qu'a produit leur colere,
L'Enfant vit dans le tronc qui renferme sa Mere,
Et lors que les neuf mois achevent d'expirer,
Sa prison le gesnant, il cherche à s'en tirer.
L'Arbre par le milieu fait paroistre une enfleure,
Qui pour se décharger a besoin d'ouverture.
Les douleurs que toûjours cause l'accouchement,
Se font enfin sentir, & pressent vivement;
Mais dans ce triste estat ce sont douleurs muettes,
Qui manquent de parole, & n'ont point d'interpretes,
Et celle qui les souffre en laisse agir le cours
Sans pouvoir appeller Lucine à son secours.
On diroit toutefois que cet Arbre s'efforce
De pousser le fardeau que cache son écorce.
Il se courbe, & le bruit que fait ce mouvement,
Redoublé plusieurs fois, tient du gemissement.
Ces pleurs qui ne sortant d'abord que goute à goute
Pour couler librement sembloient manquer de route,
Par le penible effort dont il est travaillé,
Tombant en abondance, il en est tout mouillé.

Tandis qu'il fait paroiſtre une douleur preſſante,
Auprés de ſes rameaux Lucine ſe preſente,
Paſſe ſa main ſur l'Arbre, & prononce les mots
Qui font au dur travail ſucceder le repos.
Le tronc rompt ſon écorce,& commence à ſe fendre.
Un Enfant qui ſe montre alors ſe fait entendre.
Les Naiades ſoudain par un pieux devoir,
Accourant à ſes cris viennent le recevoir.
Afin que ſa peau ſoit & plus douce & plus claire,
Elles l'oignent des pleurs qu'a répandus ſa Mere,
Le nomment Adonis, & ſe chargent du ſoin
Des ſecours aſſidus dont l'enfance a beſoin.
Adonis eſtoit tel que l'envie elle-meſme
Euſt trouvé dans ſes traits une juſteſſe extréme.
Ces Amours qu'à nos yeux expoſent les tableaux
Qui nous les montrent nuds, ſont à peine auſſi beaux.
Entre eux & cet Enfant ſi pour la reſſemblance
On n'y veut laiſſer voir aucune difference,
Il faut dans le printemps qui commence ſes jours,
Luy donner un Carquois, ou l'oſter aux Amours.

Le temps coule, s'échape,& fuit ſans qu'on y penſe.
Son vol précipité trompe noſtre eſpérance,
L'âge vient, & telle eſt la viſteſſe des ans
Qu'ils ſont preſque paſſez auſſi-toſt que préſens.

Cet admirable Enfant dont la Sœur est la Mere,
Qui cherchant son Ayeul le trouve dans son Pere,
Que les Dieux indignez du sang qui l'a formé
Semblent tenir encor dans un arbre enfermé,
Qui ne vient que de naistre, & dont la tendre enfance
Est presente à tous ceux qui sceurent sa naissance,
Il croist, il devient homme, & plus beau que jamais,
Eblouït, charme tout par ses brillans attraits,
Il plaist à Venus mesme, & sur cette Déesse
Vange ce qu'eut Mirra de honteuse foiblesse.



HIPPOMENE




# HIPPOMENE ET ATALANTE
## CHANGEZ EN LIONS.
### *FABLE XI.*



N jour qu'en folâtrant l'Amour baisoit Venus,
Un des traits que par-tout ce Dieu rend si connus,
Sans qu'il y prenne garde échapé de sa trousse,
Contre elle à l'impourveu de luy-mesme se pousse.

Il atteint la Déesse, il la perce, & soudain
En éloignant son Fils elle y porte la main.
Comme elle n'a senti qu'une foible piquure,
Elle espere aisément guerir de sa blessure,
Mais plus qu'on n'auroit cru le trait estoit entré,
Et donnant jusqu'au cœur il l'avoit penetré.
Ainsi pour Adonis qui possede son ame,
Elle sent les ardeurs de la plus vive flame,
Et sa beauté faisant le charme de ses yeux,
Elle en garde l'image, & la porte en tous lieux.
Le desir empressé de le voir, de luy plaire
L'engage à renoncer à l'Isle de Cythere.
Sans Adonis pour elle il n'est plus de repos,
Elle abandonne Gnide, Amatonte & Paphos,
Et de sa passion telle est la tirannie
Que s'ennuyant au Ciel elle s'en est bannie.
De ce divin sejour les brillans infinis
Luy semblent au dessous des beautez d'Adonis.
Elle le tient, l'embrasse, & sans luy ne peut vivre,
En quelque lieu qu'il aille, elle est preste à le suivre
Elle y court; ce n'est plus cette Divinité
Qui se tenant à l'ombre aimoit l'oisiveté,
Et qui par mille soins mettoit tout en usage
Pour devenir plus belle, & plaire davantage.

Exposée au Soleil on la voit quelquefois
Dans le plus chaud du jour courir de bois en bois.
A travers les rochers elle passe, repasse,
Et telle que Diane, à qui toûjours la chasse
A paru des plaisirs le plaisir le plus doux,
La robe retroussée au dessus des genoux,
Vers son cher Adonis tournant les yeux sans cesse,
Elle appelle ses chiens, les anime, les presse,
Et se plaist avec luy, les fleches dans les mains,
A poursuivre les Cerfs, les Lievres & les Dains.
Mais quand pour cette chasse elle se montre ardente,
Celle des Sangliers la gesne, l'épouvante,
Et dans chaque forest elle fuit les détours
Qui peuvent enfermer les Lions & les Ours.
Ces Bestes, qui toûjours d'un naturel sauvage
Se repaissent de sang, & vivent de carnage,
Peuvent mettre Adonis dans un mortel danger.
A les craindre, à les fuir elle veut l'engager.
Contre les Animaux que la peur toûjours presse,
Exerce, si tu veux, ta force & ton adresse,
Dit-elle, mais évite, & jamais ne combats
Ceux qui bravent l'attaque, & ne reculent pas.
La nature a pris soin de leur fournir des armes
Dont le plus intrepide a de justes alarmes,

Et si le dard en main tu les peux approcher,
Peut-estre que leur mort te coustera bien cher.
Renonce à cette gloire, & si tu veux me plaire,
N'expose point contre eux tes jours en téméraire.
Envain de ta jeunesse, envain de ta beauté
Il t'est permis de prendre une noble fierté.
S'ils pouvoient dans ton sang satisfaire leur rage,
Ils ne respecteroient ta beauté ny ton âge,
Et ce qui pour Venus a des charmes si forts
Feroit pour les fléchir d'inutiles efforts.
Les affreux Sangliers, si prompts dans leurs vangeances,
Portent, quand on les presse, un foudre en leurs Défenses.
Le seul aspect des Ours donne de la terreur,
Et l'on ne voit jamais les Lions sans fureur.
Je hay ces animaux, & si tu veux connoistre
D'où vient l'aversion que je te fais paroistre,
Je vais te raconter de quel crime chargez
Deux ingrats en Lions furent jadis changez.
La memoire jamais n'en doit estre effacée.
Mais le trop d'exercice à la fin m'a lassée.
Je vois un Peuplier dont le feüillage épais
Forme une ombre étenduë, & nous offre du frais.

Pour nous bien repoſer l'herbe y paroiſt commode.
Ils y vont ; d'un gazon Adonis s'accommode,
Il y prend place, & là, Venus auprès de luy
Trouvant ſur ſes genoux un agréable appuy
Commence par ces mots l'hiſtoire ſurprenante
Du criminel oubli qui perdit Atalante,
Et par mille baiſers donnez avidement
Interrompt le recit de cét evénement.

Sans doute on t'a parlé d'une Fille admirable
Qu'une adroite vigueur rendit incomparable.
Tout ce que l'on a dit de ſa legereté,
Quoy que preſque incroyable, eſt une verité.
L'homme qui dans la courſe eſtoit le plus à craindre,
Quelque agile qu'il fuſt, ne la pouvoit atteindre,
Et ceux qui s'expoſoient à tenter ce combat,
D'un triomphe aſſeuré luy préparoient l'éclat.
Ce talent n'eſtoit pas ſon unique avantage.
Les charmes les plus doux brilloient ſur ſon viſage,
Et peut-eſtre on ne ſçait qui l'auroit emporté,
Ou ſa rare viſteſſe, ou ſa rare beauté.
Si-toſt qu'elle ſe voit dans ces belles années
Où le choix d'un Epoux tient les Filles genées,
Elle va conſulter l'Oracle pour ſçavoir
Quel bonheur dans l'Hymen peut flater ſon eſpoir.

Fuy, luy répond le Dieu, fuy l'Hymen, Atalante,
Renonçant à l'amour cherche à vivre contente.
Un Epoux t'eſt fatal, tu dois le redouter.
Cependant ton ſort eſt de ne pas l'éviter,
Et ſans perdre la vie, à ſoufrir reſervée,
Tu dois te voir un jour de toy-meſme privée.

La menace l'effraye, & pour la prevenir,
Du commerce du monde elle veut ſe bannir.
Reſoluë à donner tout ſon temps à la chaſſe,
Elle vit dans les bois, & jamais ne s'en laſſe.
Ce plaiſir ſeul la touche, & pour rompre l'effet
Des vœux de mille Amans que ſa beauté luy fait;
Aucun ne doit, dit-elle, eſperer ma tendreſſe,
Qu'il ne m'ait devant tous ſurmontée en viſteſſe.
Je me donne au Vainqueur, pourveu que le trépas
Soit la peine de ceux qui ne me vaincront pas.
Si quelqu'un à ce prix veut tenter ma conqueſte,
On ouvrira le champ, qu'il vienne, je ſuis preſte.

La loy pour les Vaincus a de la dureté,
Mais quel pouvoir n'a pas la parfaite beauté?
Pour diſputer le cœur de l'aimable Atalante
Une foule d'Amans à l'envy ſe preſente.
Tous préferent la mort au reproche honteux
De n'oſer la choiſir pour l'objet de leurs vœux.

Parmi les Spectateurs qu'attire cette audace,
La lice estant ouverte, Hippomene prend place,
Et voyant à regret exposez à perir
Tant de jeunes Amans qui sont prests à courir;
Quelle aveugle fureur, dit il? Est-il possible
Qu'un cœur à la beauté devienne si sensible,
Que cherchant une Femme, on veuille l'acheter
Par les plus grands perils qu'on puisse redouter.
Atalante paroist lors qu'il tient ce langage;
Il n'avoit point encore observé son visage,
Si-tost qu'il voit ces traits, ce vif brillant d'appas,
Tels que je les possede, & tels que tu les as,
Si déguisant le sexe où le Ciel t'a fait naistre
Avec tout leur éclat tu les faisois paroistre,
Charmé, tout ébloui, levant les mains aux Cieux,
Vous, dont je condamnois l'espoir audacieux,
Pardonnez-moy, dit-il, si j'ay dans ma surprise
De fol emportement traité vostre entreprise.
Le prix dont vostre cœur se trouve prevenu,
Ce prix, ce digne prix ne m'estoit pas connu.
Dans l'amour qu'il sent naistre en loüant cette Belle,
Il porte envie à ceux qui vont mourir pour elle,
Et trëble que quelqu'un, par un bonheur trop grand,
Ne soit assez leger pour la vaincre en courant.

Mais pourquoy, reprend-il auſſi-toſt en luy-meſme,
Ne montreray-je pas que je ſçay comme on aime?
Quoy que par ce combat mes jours puiſſent finir,
Oſons pour Atalante, oſons le ſoûtenir.
Ce Dieu qui luy ſoûmet mes plus tendres hommages
Favoriſe ſouvent les genereux courages.
Tandis qu'à ſon amour il cherche à s'immoler,
Elle paſſe, ou plûtoſt elle ſemble voler.
Un trait qu'avec effort pouſſe la main d'un Scythe
Vers le but propoſé ne peut aller plus viſte.
Mais quoy qu'il n'ait alors qu'un moment pour la voir,
Sa beauté ſur ſon cœur augmente ſon pouvoir.
Qui pourroit refuſer de luy rendre les armes?
On diroit qu'elle court aprés de nouveaux charmes,
Et que pour en trouver, chaque pas qu'elle fait
Ajoûte à ſes appas un éclat plus parfait.
Ses cheveux que le vent en arriere éparpille
Voltigent ſur le dos de cette aimable Fille.
Par l'effort de la courſe un trait vif de rougeur,
S'imprimant ſur ſon corps, ſe meſle à ſa blancheur.
Tel paroiſt un mur blanc, tel il frape la veuë
Lors qu'une toile rouge au devant eſt tenduë;

La toile reflechit, & fait que le mur prend
Une couleur ſemblable à l'ombre qu'elle rend.
Hippomene ravi des beautez qu'il admire,
Cede pour Atalante à l'ardeur qui l'inſpire,
Et d'un regard avide obſervant tous ſes pas,
Boit le poiſon ſecret qu'ont pour luy ſes appas.
Pluſieurs courſes ſe font, & toûjours la premiere
Atalante ſe trouve au bout de la carriere.
On couronne ſa teſte, & ſelon leur accord
La honte des Vaincus s'efface par leur mort.
Le malheur qui les perd & qui la rend ſi vaine,
Ne peut de ſon deſſein détourner Hippomene.
Reſolu de perir ou de la meriter,
Au milieu de la lice il va ſe preſenter.
Il aborde Atalante, & d'un air plein de grace
Qui meſle à ſon reſpect une loüable audace;
Ces indignes Amans qu'on a privez du jour,
N'ont pû pour vous, dit-il, avoir aſſez d'amour.
Ils vous connoiſſoient mal, & leur triſte défaite
Ne vous fait acquerir qu'une gloire imparfaite.
Combattez contre moy, dont le cœur enflamé
Sçait plus aimer luy ſeul qu'ils n'ont enſemble aimé.
Si le Ciel, ſi l'Amour veut que je vous ſurmonte,
Un Vainqueur tel que moy vous fera peu de honte.

Fils du grand Megarée, il peut m'eſtre permis
D'aſpirer au bonheur que je me ſuis promis.
De ſon illuſtre ſang la gloire eſt peu commune,
Orcheſte fut ſon Pere, & ſon Ayeul, Neptune.
Ainſi du Dieu des eaux j'ay l'honneur de ſortir,
Et j'eſpere aujourd'huy ne le pas démentir.
Que ſi, quoy que mon cœur réponde à ma naiſſance,
Le ſuccez du combat trompe mon eſpérance,
Hippomene vaincu ſera par ſon trépas
Avec aſſez d'éclat triompher vos appas.

Tandis qu'il parle ainſi, la ſuperbe Atalante
Sent en le regardant un charme qui l'enchante,
Et ne ſçait quel parti la doit le plus flater,
Ou d'en eſtre vaincuë, ou de le ſurmonter.
Quel Dieu pour la beauté peut avoir tant de haine
Qu'il le faſſe courir à ſa perte certaine,
Dit-elle, & le contraigne à venir rechercher
Un Hymen dont l'eſpoir luy doit couſter ſi cher?
Ce merite qu'en moy le bruit commun ſuppoſe,
Ne vaut pas le peril où ſon amour l'expoſe.
Ce ne ſont ny ſes traits, ny ſon air, ny ſon port
Qui me font déplorer le malheur de ſon ſort.
Je n'examine point ſi ſa perſonne charme,
Mais ſa jeuneſſe enfin me touche, me deſarme,

Et je vois à regret que dans ſes plus beaux jours
Il veüille de ſes ans précipiter le cours.
Quand je me cacherois ce qu'on doit à ſon âge,
Compteray-je pour rien ſa vertu, ſon courage,
Cette intrepide ardeur qu'il étale à mes yeux,
Et la gloire qu'il a d'eſtre du ſang des Dieux ?
Compteray-je pour rien qu'il m'eſtime, qu'il m'aime,
Que pour luy mon hymen eſt un bonheur ſupréme,
Qu'il m'immole ſa vie, & cherche à la finir
Si pour prix de ſa flame il ne peut m'obtenir ?
Tandis qu'encor du choix la liberté te reſte,
Fuy, charmant Etranger, fuy d'un lieu ſi funeſte.
Si j'ay pû t'inſpirer un feu ſi violent,
Songe que mon hymen eſt un hymen ſanglant,
Et que cette alliance où tant de gloire éclate,
Eſt un piege fatal à tous ceux qu'elle flate.
Le Ciel, en quelques lieux que tu veuilles aimer,
Te ſera favorable, il t'a fait pour charmer.
Porte ailleurs tes ſoupirs; ailleurs on fera gloire
D'emporter ſur ton cœur une aimable victoire,
Et pour ſe faire un ſort qui n'ait rien que de doux,
La plus ſage te peut ſouhaiter pour Epoux.
Mais d'où me vient ce ſoin que je prens de ſa vie,
Quand je la vois ſans peine à tant d'autres ravie ?

Au destin qui l'attend pourquoy m'interesser ?
Quelque peril qu'il coure, est-ce à moy d'y penser ?
Ce sont ses interests, j'y consens, qu'il perisse,
Puisque de tant d'Amans le triste sacrifice
N'est pas dans leur disgrace un avis assez fort
Pour retenir ses pas lors qu'il court à la mort ?
S'il hait si fort la vie, il faut qu'il se contente,
Il mourra. Que dis-tu, trop cruelle Atalante ?
Hippomene mourra ! Par quelle injuste loy
Perdre un Amant qui veut ne vivre que pour toy ?
Quoy, ses jours immolez à ta fiere vangeance
Seront d'un feu si beau l'indigne recompense,
Et tu pourras le vaincre, afin que ton amour
Gouste le dur plaisir de luy ravir le jour ?
Non, non, je ne veux point d'un triomphe semblable.
Ce qu'il a d'inhumain me rendroit detestable,
Il armeroit l'envie, & dans tout l'avenir
Un renom odieux suivroit mon souvenir.
Mais à des loix qu'on sçait la course estant ouverte,
Quel crime pourra-t'on me faire de sa perte ?
Helas ! & pleust aux Dieux qu'il voulust renoncer
Au combat qu'avec luy je tremble à commencer,
Ou si sa passion est tout ce qu'il veut croire,
Que ne peut-il sur moy remporter la victoire ?

Avec tout ce brillant dont le charme ſurprend
Vit-on jamais un air & ſi noble & ſi grand ?
Trop aimable Hippomene, où t'engage ma veuë ?
Faut-il pour ton malheur que je te ſois connuë ?
Tu meritois de vivre, & ſi le ſort jaloux
Ne me défendoit pas de choiſir un Epoux,
Si pour m'en empêcher la colere celeſte
N'attachoit à ce choix rien de dur, de funeſte,
Libre dans mes deſirs, je ne verrois que toy
Digne de poſſeder & mon cœur & ma foy.
Ces divers ſentimens roulant dans ſa penſée,
Atalante paroiſt rêveuſe, embarraſſée.
Comme ſur elle encor l'Amour n'avoit jamais
Eſſayé ſon pouvoir ny fait agir ſes traits,
Dans ce trouble inquiet qui la trompe elle-meſme,
Quoy qu'elle aime en effet, elle ignore qu'elle aime,
Et ſon cœur qui s'émeut ſans s'en appercevoir,
Perdant ſa liberté, la croit encore avoir.
Le Peuple cependant, auſſi-bien que ſon Pere,
Se plaint que trop long-temps le combat ſe differe,
Et plein d'impatience il preſſe à haute voix
Le ſpectacle fatal qu'il a veu tant de fois.
C'eſt alors qu'ébloui du prix d'une victoire
Qui doit ſi bien remplir ſon amour & ſa gloire,

Pour forcer le peril qui menace ſes jours
Par ces mots Hippomene implore mon ſecours.
O toy, qui dans Cythere, à nos vœux indulgente,
Reçois avec plaiſir l'encens qu'on te preſente,
Déeſſe, accorde moy le ſuccés deſiré,
Et ſoûtiens le beau feu que tu m'as inſpiré.
Il faut te l'avouër ; de ſon reſpect flatée
A faire ſon bonheur je me ſentis portée,
Et ſelon ſes ſouhaits voulant en prendre ſoin,
Je preſſay le ſecours dont il avoit beſoin.
En Cypre on trouve un Champ, mon ancien domaine
Que ſes vieux Habitans nommerent Damaſene.
A me combler d'honneurs leur zele accoûtumé
Me conſacra ce champ que j'ay toûjours aimé.
Un Pommier au milieu s'étend à long branchage.
Les Pommes en ſont d'or ainſi que le feuillage.
J'en revenois alors, & tenois en ma main
Trois des fruits de cet Arbre emportez ſans deſſein.
J'imagine par eux un moyen qui ſans peine
Doit faire triompher l'amoureux Hippomene.
Je m'approche en ſecret, luy promets mon appuy,
Et ſans me laiſſer voir à perſonne qu'à luy,
De cet appuy promis je luy laiſſe pour gage
Ces Pommes, dont tout bas je luy marque l'uſage.

L'un & l'autre ayant pris un avantage égal,
La trompette s'entend, on donne le ſignal,
Ils partent, & tous deux en quittant la barriere
D'un eſſor ſi leger commencent la carriere,
Qu'il ſemble, lors qu'à peine ils impriment leurs pas,
Qu'ils volent ſur la terre, & ne la touchent pas.
Qui verroit leur vîteſſe à nulle autre ſeconde,
Croiroit que d'un pied ſec ils pourroiēt friſer l'onde,
Et que ſur des épis, ſans les faire baiſſer,
Tout un champ leur ſeroit facile à traverſer.
Les ſouhaits que l'on forme en faveur d'Hippomene
De mille cris aigus font retentir la Plaine.
Chacun dans ſon deſtin aime à s'intereſſer,
Haſtez-vous, luy dit-on, il eſt temps d'avancer.
Tout ce qu'on a de force eſt icy neceſſaire,
Courage, vous vaincrez, faites ce qu'il faut faire.
Ces diſcours obligeans qui chatouillent ſon cœur
N'ont pas pour Atalante une moindre douceur.
Dans ce qu'a pris l'amour d'empire ſur ſon ame,
C'eſt un ſujet de gloire à ſa naiſſante flame
Que pour luy conſerver un Amant qui luy plaiſt,
D'Hippomene contre elle on prenne l'intereſt.
Elle-meſme en ſecret, ſans qu'elle s'en explique,
Joint ſes propres ſouhaits à la faveur publique.

Trop legere, & ſur luy craignant de l'emporter,
Combien de fois exprés la voit-on s'arreſter?
Comme de ſon viſage où mille Amours ſe cachent,
Ses regards enflamez avec peine s'arrachent,
Elle aime mieux courir avec moins de vigueur,
Que de perdre des yeux ce qui charme ſon cœur.
L'attendre eſt ſon plaiſir. Cependant Hippomene,
Quelque force qu'il ait, commence à perdre haleine.
Le but qu'il faut qu'il touche eſtant fort loin de luy,
L'eſpoir qu'il garde encore eſt tout en mon appuy.
Ainſi ſur mes avis ménageant ſa fortune,
Des trois Pommes qu'il tient il en fait tomber une.
Atalante ſur l'or ayant jetté les yeux,
Se détourne, & ramaſſe un fruit ſi pretieux.
Pendant qu'elle s'arreſte Hippomene la paſſe,
Et gagne devant elle un aſſez long eſpace.
Le Peuple qui déja croit qu'on luy doit le prix,
Applaudit à ſa courſe, & remplit l'air de cris;
Mais regagnant ce temps plus viſte qu'on ne penſe,
Atalante l'atteint, & bien toſt le devance.
Il jette une autre Pomme, & le brillant de l'or
L'oblige pour la prendre à s'arreſter encor.
Pour la ſeconde fois pourſuivant ſa carriere,
Elle paſſe Hippomene, & le laiſſe derriere.

L'eſpace

L'eſpace qui reſtoit eſtoit court à fournir ;
Elle avançoit toûjours, & pour la retenir
Hippomene inquiet ; C'eſt maintenant, Déeſſe,
Que j'attens, me dit-il, l'effet de ta promeſſe.
Fay qu'un ſuccés fameux, & digne de ma foy
Suive l'heureux preſent que j'ay receu de toy.
La Pomme qui luy reſte à ces mots eſt jettée ;
Mais afin qu'à la prendre Atalante arreſtée,
Profite un peu plus tard de ſa legereté,
Pour gagner plus de temps il la jette à coſté.
Sur ce qu'elle doit faire on la voit qui balance,
Et tout l'or de ce fruit euſt manqué de puiſſance ;
Si quand je m'apperçois qu'elle veut s'en priver,
Je ne l'euſſe contrainte à l'aller relever.
C'eſt peu dans ces momens que ce qu'elle hazarde.
J'imprime ſur la Pomme un poids qui la retarde,
Et qui d'un pas ſi prompt l'empêchant de courir,
Favoriſe l'Amant que je veux ſecourir.
Que te diray-je enfin ? Pour finir cette hiſtoire,
Quand tu vois le combat fini par la victoire,
Hippomene l'emporte, & dés ce meſme jour
Atalante eſt le prix qu'on donne à ſon amour.
Ne meritois-je pas, aprés cette aſſiſtance,
Quelque effet éclatant de ſa reconnoiſſance ?

Ne meritois-je pas que ses vœux éternels
Fissent fumer par-tout l'encens sur mes Autels ?
Mon souvenir le gesne, il le perd sans scrupule.
Aucun encens de luy sur mes Autels ne brule,
Et quand il me doit tout, ses trop fiers sentimens
Ne peuvent s'abaisser à des remercimens.
Je ne le cache point, ce me fut un coup rude
Qu'une si surprenante & noire ingratitude,
Aussi pour m'en vanger, j'écoute avec plaisir
Le violent couroux dont je me sens saisir,
Et pour ne craindre pas que d'un pareil outrage
Contre moy l'avenir puisse prendre avantage,
D'un chastiment severe enfin je me resous
A donner pour exemple & l'Epouse, & l'Epoux.
Dans un Bois fort épais, où pour en bannir l'ombre
Le Soleil ne répand qu'une lumiere sombre,
Echion, dont la gloire est connuë en tous lieux,
A fait bastir un Temple à la Mere des Dieux.
Un jour que fatiguez d'un voyage assez rude,
Ils avoient jusque-là traîné leur lassitude,
Pour prendre du repos aprés un long chemin,
Ils choisissent un lieu de ce Temple voisin.
Ce lieu, fait comme un antre, est sacré, redoutable
Par la Religion qui le rend venerable.

Les Prestres de Cybele y tenoient enfermez
Les plus antiques Dieux avec du bois formez.
Dans cet antre Hippomene ayant conduit sa Femme,
Sent tout-à-coup pour elle une brûlante flame.
C'est moy qui tout exprés l'allume dans son cœur.
Il n'en peut soûtenir la violente ardeur,
Et veut, puisqu'aussi-bien l'ombre le favorise,
Prendre des libertez que l'hymen autorise.
Sa passion l'aveugle; attaqué fortement
Il suit de ses desirs l'indiscret mouvement,
Et pour les contenter, d'un lieu que l'on revere,
Sans respect pour les Dieux souille le Sanctuaire.
Ces Dieux, quoy que de bois, semblent saisis d'horreur,
Et détourner les yeux d'une telle fureur.
Cybele jusqu'au vif sent ce cruel outrage,
Et dans les eaux du Styx, sans tarder davantage,
Elle voudroit éteindre & leurs jours & leurs feux,
Mais un tel chastiment seroit trop doux pour eux.
Il faut, pour effacer la grandeur de l'injure,
Qu'ils se sentent punir, & que leur peine dure.
Leur corps sur le devant presque tout ramassé
Se couvre d'un poil roux sur leur col dispersé.

Il en fait l'ornement ; chaque épaule plus large
Commence de ce corps à soûtenir la charge.
Leurs mains devenus pieds s'abaissent sous ce poids.
Des ongles faits en griffe y tiennent lieu de doigts ;
Et lors que de Lion ils ont la forme entiere,
On voit leur longue queuë essuyer la poussiere.
La fureur dans leurs yeux éclate à tous momens ;
Pour paroles ils n'ont que des rugissemens.
Les Bois sont leur retraite, & quoy qu'ils soient à
craindre,
Par le sang où leur rage est forcée à s'éteindre,
Ils respectent Cybele, & tremblant sous sa main,
S'il faut tirer son char, ils reçoivent le frein.
Fuy, mon cher Adonis, fuy ces farouches bestes
Qu'à défendre leur vie on trouve toûjours prestes,
Et qui sans vouloir fuir, trouvant des aggresseurs,
Attendent fierement les plus hardis Chasseurs.
Contre elles tu ne peux essayer ton courage,
Qu'aux plus vives frayeurs ton peril ne m'engage.
Epargne à mon amour ces combats hazardeux,
Qui funestes pour toy, le seroient pour tous deux.






# ADONIS

## CHANGE' EN FLEUR.

### *FABLE XII.*



Enus parle, conſeille, & ſi-toſt qu'elle acheve
Par ſes Cygnes tirée, en l'air elle s'éleve.
Ses conſeils ſont fort bons, mais pour y déferer
L'intrepide Adonis ne ſe peut moderer.

Ses Chiens, dont en cherchant l'adresse est infaillible,
Font sortir de sa bauge un Sanglier terrible ;
Il paroist hors du bois. Adonis qui le voit
Luy lance un dard qu'au front le Sanglier reçoit.
Soudain en secoüant son effroyable hure,
Il tire, il fait tomber le dard de sa blessure,
Et tournant ses efforts contre Adonis qui fuit,
Tout rempli de fureur, il court, il le poursuit,
L'atteint, luy fait entrer ses Défenses sous l'aine,
Et le laisse mourant étendu sur la plaine.
Adonis qui s'agite en ses derniers momens
Fait aller jusqu'au Ciel de longs gemissemens.
Venus voloit vers Cypre, elle en suivoit la route
Quand de ses cris frapée, elle s'arreste, écoute,
Et de son Adonis reconnoissant la voix,
Elle revient en haste, & le trouve aux abois.
A ce funeste objet, de douleur accablée,
Sautant hors de son char, inquiete, troublée,
Elle se bat le sein, s'arrache les cheveux,
Accuse les Destins pour luy trop rigoureux,
Et detestant cent fois leur bizarre caprice ;
Non, non, dit-elle, non, malgré vostre injustice,

donis tout entier ne ſera point ſoumis
u barbare pouvoir qui vous rend tout permis.
es Feſtes que je veux établir à ſa gloire
e l'injure du temps ſauveront ſa memoire,
t feront, en peignant ma ſenſible douleur,
enaiſtre tous les ans ma peine, & ſon malheur.
Cependant l'Anemone ayant à prendre l'eſtre,
Du ſang qu'il a verſé va commencer de naiſtre.
roſerpine autrefois, *jalouſe de Pluton*,
it de la Nymphe Menthe une herbe de ſon nom.
*ette Metamorphoſe à leur amour fatale*
*'affranchit du chagrin d'avoir une Rivale.*
Et moy, je ne pourrois m'accorder la douceur,
ors que j'aime Adonis, de le changer en Fleur?
A ces mots, ſur le ſang qui ſort de ſa bleſſure
Elle met du Nectar l'eſſence la plus pure.
Il s'enfle au meſme inſtant, tel qu'une ampoule d'eau
Que la pluye en tombant forme dans un ruiſſeau.
Le reſte ſuit. Une heure eſt à peine écoulée
Que de cette liqueur avec le ſang mêlée,
La ſecrete vertu fait éclorre une Fleur
Qui d'un fruit de Grenade imite la couleur.

Sa beauté marque aſſez quelle eſt ſon origine ;
Mais foible & ſans ſouſtien peu de temps la ruine;
Et dés le moindre vent qui contre elle combat,
Son ſouffle en eſt le maiſtre, il l'ébranle, & l'abat.

*Fin du dixiéme Livre,*
*& du ſecond Tome.*

